

Sociocriticism

Vol. XXIX - 1 y 2

2014

Institut international de sociocritique

Universidad de Granada (España)

**RÉCITS DE VOYAGES ET GENDER DANS LES AMÉRIQUES (1830-1950)
UNE ESTHÉTIQUE DE L'AMBIGÜITÉ**

ASSIA MOHSSINE
(ed.)

ÍNDICE

RÉCITS DE VOYAGES ET GENDER DANS LES AMÉRIQUES (1830-1850) UNE ESTHÉTIQUE DE L'AMBIGÜITÉ

Présentation, par ASSIA MOHSSINE 9

DISCOURS SUR L'ORIENT, COLONIALISME, GENRE

REDOUANE ABOUDDAHAB, Edith Wharton au Maroc. La jouissance, la monstration, le principe de fiction 25

CARMEN MARINA VIDAL VALIÑA, Viajeras españolas a Marruecos: entre la defensa del colonialismo y la atención a las mujeres del "Oriente doméstico" 73

AXEL GASQUET, Delfina Bunge en el Mediterráneo Oriental. Una escritora católica entre los pueblos del Islam..... 89

DOMINIQUE HECHES, Ella, voyageuse immobile..... 133

CATHERINE MORGAN-PROUX, Itinéraires croisés. Deux britanniques en Amérique du Nord : Isabella Bird et Frances Trollope . 155

MILAGROS BELGRANO RAWSON, En la ciudad de los hombres solos: el viaje a Buenos Aires de Rosita Forbes (1932)..... 169

VINCENT PARELLO, Une voyageuse entre deux mondes: Inés Suárez (1510-1580) revisitée par Isabel Allende..... 203

NATION, POSITIVISME, ROMANTISME

PIERRE RAJOTTE et ANNE-MARIE CARLE, Les récits des voyageuses canadiennes-françaises au XIX ^e siècle : écrire hors de la maison du père.....	233
ASSIA MOHSSINE, <i>Apuntes de viaje</i> d'Isabel Pesado de Mier. Entre écriture du deuil et écriture du monde.....	277
NORMA ALLOATI, <i>Memoria del viaje a Francia</i> : Miradas de una viajera argentina en 1850	297
MONICA SZURMUK, Géométries de la mémoire: Les récits de voyage de Eduarda Mansilla.....	335
CARLA ULLOA INOSTROZA, Las memorias de viaje de Maipina de la Barra (1878). Mujer y civilización	347
PABLO MORA, Impresiones de una romántica: entre las costumbres y la modernidad; una visión pedagógica e histórica	375
GUADALUPE SÁNCHEZ, Desde San Francisco, Laura Méndez de Cuenca. Aspectos textuales de sus crónicas viajeras.....	393

PRÉSENTATION

Pour Edmond Cros

Ce volume réunit quatorze articles qui abordent la question de la socio-sexuation du récit de voyage dans les Amériques hispanique, lusophone, francophone et anglophone et, dans une moindre mesure, en Espagne. Tous entendent interroger la nature de l'écriture des voyageuses des XIX^e et XX^e siècles, et la manière dont celle-ci est traversée par des formations discursives et idéologiques majeures émanant des débats sur la construction de l'Etat-nation. Le choix de cette époque (1830-1950) qui rime aussi bien avec romantisme, libéralisme et nationalisme qu'avec de grands bouleversements d'ordre politique, culturel, économique, scientifique et technologique, impose néanmoins de souligner la singularité du contexte américain dont l'ancrage romantique est bien plus tardif par rapport aux mouvements européens (français, allemand ou britannique). De fait, l'idéologie romantique américaine, dans laquelle s'insère l'écriture des voyageuses du XIX^e, exalte le voyage pittoresque et exotique comme corollaire du sentiment de soi et d'un profond désir de liberté, mêlant recherche spirituelle, laïcité et discours identitaires.

La mise en perspective ou croisement entre l'expérience du voyage — qui implique un déplacement du regard et une double révélation de soi et de l'autre —, et la condition minoritaire de la femme — « étrangère » au sein de la société — nous invite à une double interrogation : l'une est relative aux formes génériques (lettres, chroniques, journal intime, œuvre de fiction) que les voyageuses convoquent ou subvertissent dans la mise en écriture de l'expérience vécue ; l'autre invite à questionner le rôle qu'elles ont pu jouer dans la construction culturelle de l'identité nationale, et au demeurant, l'ambiguïté constitutive de leur positionnement vis-à-vis du pouvoir et de l'autorité. Dans leurs écrits, les voyageuses du XIX^e siècle ne se contentent pas de s'approprier le voyage — considéré comme une activité hautement masculine —, s'opposant au passage à l'invisibilisation dans laquelle les cantonne le discours phallogocentrique ; elles déconstruisent les codes mêmes de la mise en texte du voyage par le déploiement de stratégies d'écriture qui oscillent entre les sphères du privé et du public, du masculin et du féminin, investissant parfois des projets civilisateurs comme ce fut le cas des voyageuses ibériques, françaises, anglaises ou américaines. Traversé ainsi par les variables de genre, de race et de classe, le récit de voyage permet de dévoiler à la fois la socio-sexuation mise à l'œuvre dans l'écriture et la manière dont les voyageuses véhiculent des discours et des représentations empreints d'idéologie patriarcale et/ ou coloniale, conditionnées tant par leur propre expérience de femmes que par les conventions de la société dont elles émergent, même si cela est davantage palpable chez les voyageuses du XIX^e siècle. Dans ce sens, et bien qu'elle soit relativement atténuée par Sara Mills (1991), la dimension autobiographique du récit — en tant qu'artifice littéraire et recomposition esthétique fondée sur la vraisemblance — est tout aussi significative : le récit de voyage devenant non seulement le lieu de la construction narrative basée

sur la stratégie du dévoilement du moi, et au demeurant, le territoire discursif de la différence et de l'*autreté*, mais aussi celui de l'impertinence, du dévoiement et de la déstabilisation du savoir normatif. Corollaires de l'écriture, la publication — rare au XIX^e siècle —, et plus encore la réception — souvent mitigée, plus tournée vers la disqualification des récits de voyages écrits par des femmes — mettent en lumière à quel point certaines voyageuses déploient les ressources d'une rhétorique de bon aloi et conventionnelle, qui consiste à accorder crédit à des modèles de féminité et de domesticité plutôt convenus et codifiés, cherchant par le biais de tropes à négocier avec l'autorité en minimisant la littéarité de leurs écrits, ainsi que l'a montré l'étude de Lisa Vollendorf (2012) sur les voyageuses de l'Atlantique ibéro-américain de l'aube des temps modernes.

Cette grille de lecture, probablement valable pour le XIX^e siècle peut s'avérer cependant, inopérante pour la première moitié du XX^e siècle, compte tenu du nouvel ordre social et économique, de la place des femmes dans l'espace culturel et de leur appropriation de l'espace géographique, grâce notamment au progrès de la civilisation et aux avancées technologiques en matière de transport et d'énergies (les bateaux et les locomotives à vapeur ont été remplacés depuis par les chemins de fer et les routes, combinés à l'usage du gaz, de l'électricité et du fuel à partir de 1910). A l'évidence, l'avènement du XX^e siècle, lié au recul significatif des épidémies et de la natalité, ouvre de nouvelles perspectives aux déplacements des femmes hors des frontières géographiques et symboliques convenues ; il contribue aussi à soutenir une série de mutations structurelles et épistémiques qui seront décisives dans l'articulation d'un nouveau discours sur le féminin, dans ses rapports ambivalents avec l'idéologie, le patriarcat et le canon.

Dans le sillage des travaux de Bénédicte Monicat sur les voyageuses françaises du XIX^e, de Pierre Rajotte sur les voyageuses canadiennes

françaises, de Mónica Szurmuk sur les voyageuses argentines ou encore de Sara Mills sur les voyageuses anglaises, nous envisageons d'appréhender les récits de voyage comme le théâtre de tensions à la fois discursives, identitaires et idéologiques, à travers les interrogations suivantes : Quels choix génériques les voyageuses privilégient-elles ? Quel positionnement adoptent-elles par rapport à l'esthétique viatique : réappropriation, transgression, écarts, rupture ? Quels procédés de légitimation conduisent l'écriture ? Quel regard portent-elles sur le discours colonial et l'impérialisme ? Dans quelle mesure, ces récits de voyage favorisent-ils, au mépris des valeurs testimoniale et référentielle, la fabrication d'un discours sur la nation — et sur l'*autreté*, le féminin et le masculin —, jusqu'à devenir une *parole pamphlétaire* (Angenot) au service d'un projet civilisateur ? Quelles soient exploratrices, aventurières, religieuses missionnaires, *soldaderas*, ou simplement épouses marchant dans le sillage de leurs époux, que le voyage soit vécu comme promenade sentimentale — chez les écrivaines bourgeoises par exemple — ou voyage thérapeutique, pérégrination ou découverte scientifique, l'instance d'écriture semble témoigner de la prégnance du paradigme identitaire, — de l'auto-représentation et de la construction de l'autre comme objet —, ce qui aboutit à une volonté d'affranchissement et de légitimation du pouvoir d'interprétation des femmes ou, inversement, à la naturalisation plus ou moins consciente de l'idéologie dominante.

Tout en considérant le poids du discours patriarcal et de l'institution littéraire sur les formes génériques privilégiées par les femmes, nous souhaiterions interroger dans notre réflexion d'un côté, les enjeux que suppose la construction du récit de voyage, en pointant les structurations discursives et idéologiques dialectiques qui sous-tendent celui-ci; et de l'autre, mesurer l'impact des transformations techniques et du changement de la condition de la femme sur l'écriture viatique. Il s'agit donc de faire un état

de la question dans les Amériques à l’aune de ces considérations et de déterminer quelles constantes, perversions, écarts discursifs ou nomadismes génériques se font jour dans les récits des voyageuses des XIX^e et XX^e siècles, par le truchement de discours égotistes et/ou de discours sur la nation.

Voilà les questions auxquelles s’attachent à répondre les différentes études ici réunies, à partir de récits de voyage où se mêlent émerveillement et prisme colonialiste et où les impressions des américaines parcourant l’Europe et l’Orient croisent celles des européennes « découvrant » les Amériques. Deux lignes de force se dégagent.

DISCOURS SUR L’ORIENT, COLONIALISME ET GENRE

« Les assujettissements normatifs et les émerveillements artistiques » qui structurent le récit de voyage d’Edith Wharton au Maroc (*In Morocco*, New York, 1920) sont au cœur de la réflexion de **Rédouane Abouddahab**. Selon lui, « le regard porté par Edith Wharton sur le Maroc lors du voyage qu’elle effectue en 1919 témoigne de l’adhésion de l’auteure à la vision impérialiste “humaniste” du Maréchal Lyautey, résident général du Maroc sous protectorat français ». A cet égard, Rédouane Abouddahab nous enjoint à considérer la nature des « forces constituantes de ce discours “phallique” qui séduit Wharton », et la manière dont celles-ci « interagissent avec celles qui relèvent de la position féminine supposée (saisissable entre autres dans la manière dont l’auteure se situe par rapport aux femmes marocaines), mais aussi de la conscience artistique (perception esthétisée des lieux et des événements)? ».

C’est de regard impérial dont il est question aussi dans le travail de **Carmen Marina Vidal Valiña** qui invite à découvrir trois voyageuses espagnoles au Maroc sous protectorat espagnol, dont les récits oscillent entre l’apologie du colonialisme et l’attention aux femmes

de « l'Orient domestique ». Carmen de Burgos, reporter de guerre fut chargée par le journal *El Diario Universal* de couvrir en 1909 le conflit militaire au Nord du Maroc et Consuelo González Ramos, écrivaine et infirmière volontaire, travailla à Melilla entre 1911 et 1912 durant la campagne du Kert. Très différente est la position de l'écrivaine Aurora Bertrana qui, en 1935, munie d'un carnet de notes et d'un appareil photo, réalisa dans ce pays une série de reportages autour de « la femme et de l'homme musulmans », avec une attention particulière pour les femmes recluses dans les harems, bordels et autres prisons, ce qui lui a permis de vivre une véritable immersion auprès de la population autochtone et de formuler par la suite une critique acerbe à l'égard du colonisateur occidental. Certes, Carmen de Burgos et Consuelo González Ramos étaient de ferventes défenseuses de l'occupation espagnole au Maroc, mais elles ont été confrontées à des contradictions identitaires et idéologiques similaires à celles de Warthon : infériorité de genre versus supériorité raciale, colonisatrices au Maroc alors qu'elles étaient « colonisées » dans leur pays d'origine. De là leur militantisme et leur empathie envers les femmes de cet Orient domestique et exotique qu'elles ont eu à cœur de libérer du joug de « l'opresseur masculin », en l'occurrence marocain.

Le récit de voyage en Méditerranée orientale et autres pays musulmans de l'argentine Delfina Bunge occupe la réflexion d'**Axel Gasquet**. Selon lui, la vision qui s'y déploie réunit et prolonge des topiques et des clichés caractéristiques de « l'orientalisme » européen classique, mais il s'agit aussi pour cette écrivaine argentine catholique de la volonté de récuser l'existence d'un occident séculaire et moderne qui depuis le XVIII^e siècle, n'a eu de cesse d'acculer le dogme catholique. Axel Gasquet suggère de lire en ce sens le discours orientaliste de *Tierras del Mar Azul* (Buenos Aires, 1931) comme une « réaction anti-orientale » en vogue dans l'Argentine des années 20, soutenant l'idée que l'Occident devrait revenir à

l'ère de l'universalisme chrétien, par opposition à la raison et à la technicité positivistes, modernes et laïques.

Catherine Morgan-Proux se propose d'étudier l'itinéraire croisé de deux britanniques en *Amérique du Nord* : Isabella Bird (*My First Travels in North America*, London, 1856) et Frances Trollope (*Domestic Manners of the Americans*, Stroud, 1832) à la lumière des travaux de Bénédicte Monicat et de Sara Mills, en abordant la problématique de « l'appropriation de l'Autre par l'Autre, la voyageuse étant elle-même considérée comme Autre dans son propre pays ». Elle montre ainsi comment Trollope et Bird sont « deux exemples significatifs de l'ambiguïté du regard féminin au XIXe siècle, à la fois caractérisé par une forme d'empathie pour l'Autre, et simultanément porteur de préjugés ».

Milagros Belgrano Rawson s'intéresse quant à elle, aux stratégies de négociation avec le canon viatique chez l'anglaise Rosita Forbes, dans le récit de ses pérégrinations en 1931 en Amérique du Sud, et plus particulièrement à Buenos Aires, « la cité des hommes seuls ». *Eight republics in search of a future* allie à la fois description de paysages, anecdotes, entretiens et commentaires sociopolitiques tout en nourrissant la « récupération impérialiste du genre », grâce notamment à un discours qui développe les rapports hiérarchisés de sexe et le caractère sexué de l'espace public.

L'article de **Dominique Heches** présente le cas de ces épouses allemandes qui ont voyagé non par goût pour l'aventure mais pour suivre un époux parti « hacher la Amérique ». : « À travers un ensemble de lettres adressées à sa mère, retrouvées et publiées plus de 50 ans après par sa fille, Ella Hoffman livre, sans l'avoir voulu, un témoignage sur sa vie quotidienne et ses voyages en Patagonie, donnant une vision de la construction de cette Argentine au début du XXe siècle, état nation indépendant dont le sud appartient à des puissances étrangères, et qui s'alimente en main d'œuvre

d'une immigration européenne, résultat d'une politique favorisant l'europanisation du pays ». En s'intéressant à cette correspondance, Dominique Heches s'interroge sur les conditions de production du discours viatique et des discours convergents ou conflictuels qui ont pu le produire.

En résonnance avec les articles précédents, **Vincent Parello** aborde la question de la participation des femmes dans les aventures guerrières et militaires, à travers la fiction historique *Inés del alma mía* d'Isabel Allende (2007). En suivant la trajectoire historique de l'espagnole Inés Suárez (1510-1580), partie aux Indes à la recherche de son époux *conquistador*, il met au jour les divers archétypes qui représentent autant de facettes de la féminité; Inés Suárez fut considérée, tour à tour, femme de mauvaise vie, sainte guerrière, femme héroïque, vierge tutélaire et parfaite épouse chrétienne dans la lignée du Concile de Trente.

NATION, POSITIVISME, ROMANTISME

Pour Eduarda Mansilla, Francisca Espinola de Anastay, Maipina de la Barra Lira, Nisia Floresta, Isabel Pesado de Mier, Laura Méndez Cuenca et d'autres, l'écriture viatique s'accompagne d'un discours sur la nation. Ainsi, leur perception de la réalité géographique occidentale est nourrie d'une vision moderne dans laquelle, à la sensibilité romantique ou moderniste se joint l'esprit positiviste qui admet pour seul modèle à suivre dans la construction de la nation américaine une Europe hautement civilisée. Il est à ce titre intéressant de noter que leur positionnement semble entrer en dissonance avec la vision critique de l'écrivaine argentine — profondément catholique — Delfina Bunge sur l'occident séculaire. Plusieurs articles tentent de dégager les traits de cette modernité politique et culturelle que

de nombreuses voyageuses d'Amérique investissent dans leur récit, à la confluence de la mémoire, du témoignage et de l'histoire.

Pierre Rajotte et **Anne-Marie Carle** s'intéressent à « la façon dont les voyageuses canadiennes-françaises du XIXe siècle se représentent et à certaines stratégies discursives auxquelles elles ont recours pour rendre acceptable leur situation hors norme dans le contexte de l'époque. Mais au-delà de ce discours convenu et attendu, il est également possible d'observer dans les récits l'organisation et l'évolution d'une prise de parole à la fois idéologique, sociale et littéraire ».

Assia Mohssine se propose de rendre compte de l'hybridité générique et des structurations identitaires à l'œuvre dans *Apuntes de viaje* de la mexicaine Isabel Pesado de Mier. Le récit de voyage s'articule selon un principe d'organisation qui relève d'une double contrainte esthétique et générique. D'un côté, il est l'œuvre d'une subjectivité brisée qui flotte, témoignant de la difficulté à se reconstruire. De l'autre, il est le voyage d'une poétesse romantique qui entreprend la découverte de l'Europe à travers le prisme des valeurs positivistes et orientalistes.

Dans une perspective similaire, **Norma Alloati** s'intéresse aux liens entre femme, culture et nation dans *Memoria del viaje a Francia de una argentina de la provincia de Buenos Aires* (1850) de la voyageuse argentine Francisca Espinola de Anastay. Au-delà de sa valeur testimoniale, le récit pourrait être lu comme le manifeste de l'idéologie nationaliste argentine des années 50, alors marquée par la dictature de Juan Manuel de Rosas. La voyageuse évoque ainsi l'imaginaire patriotique populaire qui revêt diverses formes : l'hymne national, les chansons populaires, les clameurs et autres poèmes aux accents épiques, comme autant de formes génériques dont elle se sert pour subvertir le code viatique.

Dans l'article qu'elle consacre à l'argentine Eduarda Mansilla (1834-1882), **Mónica Szurmuk** revient sur les tissages du dessin

spatial de la mémoire et du paysage urbain dans ce qu'elle appelle « les géométries de la mémoire ». Elle indique que Mansilla met à profit le récit de voyage pour construire une géométrie à la fois de sa mémoire subjective — autour des différents lieux géographiques — et de sa cartographie intérieure.

En se livrant à une analyse des enjeux politiques et idéologiques de l'écriture viatique de la chilienne Maipina de la Barra Lira (1834-1904), **Carla Ulloa Inostroza** met au jour la manière dont les mémoires de voyage revêtent une forte dimension éducative et sociale. Citant l'exemple des argentines et réaffirmant des positions idéologiques inspirées des modèles de l'Europe civilisée, Maipina de la Barra Lira entreprend la construction d'une critique sociale fondée sur le double impératif d'éduquer les femmes et de leur octroyer un rôle plus actif dans le projet civilisateur de la bourgeoisie latino-américaine.

Pablo Mora et **María Guadalupe Sánchez** abordent dans leurs articles respectifs les voyages scientifiques patronnés par le Ministère de l'Instruction Publique mexicain que Laura Méndez de Cuenca a menés aux Etats-Unis dans le but de mieux connaître les modèles pédagogiques et institutionnels que recelait le système éducatif anglo-saxon et d'étudier leur possible transplantation au Mexique. Dans ses chroniques et ses comptes-rendus officiels, Laura Méndez de Cuenca s'attache plus volontiers à distiller l'impact du progrès et de la modernité sur la culture et la vie quotidienne, défendant ainsi les préceptes positivistes et libéraux qui servaient d'appui au projet civilisateur voulu par *los científicos* et leur président Porfirio Díaz. **María Guadalupe Sánchez Robles** complète ce lien entre voyage et pédagogie en proposant une approche analytique de huit chroniques de voyage que Laura Méndez de Cuenca a envoyées depuis San Francisco (Californie) au journal « El Mercurio » de Guadalajara, entre 1893 et 1894. Soulignant la vaste gamme d'impressions consignées,

elle porte une attention particulière à l'étude des axes suivants : la hiérarchie, la biologie, la religion et la morale.

Sans prétendre à l'exhaustivité, les études ici présentées esquissent quelques pistes d'interprétation. Tout d'abord, elles réaffirment l'idée que les récits de voyage écrits par les femmes sont fondés sur le principe qui articule l'hybridité générique et la construction identitaire. Ceux-ci rendent compte d'un trajet de l'écriture qui va de l'intime — discours et structurations identitaires liées à la domesticité et à l'espace privé — aux expérimentations, subversions et détournements du canon viatique. Selon Nara Araújo,

La escritura de viaje se tipifica además por su diversidad formal pues puede articularse en la sintaxis narrativa de un diario, de memorias, de cartas o de un relato de viaje que se quiere tal, y su impulso puede ser un anhelo iniciático, un rito de pasaje, una encuesta etnológica, una expedición de conquista territorial o científica, la búsqueda de placer o de la salud perdida, el anhelo o el temor del encuentro con lo desconocido. Su flexibilidad permite la mezcla de leyendas y anécdotas locales, noveletas y poemas, de prosa y poesía, como en *El viaje a Oriente*, de Lamartine, que combina el verso para la eclosión intimista y la prosa para el relato de lo público (Araújo, 2008: 1011).

Longtemps réservé à l'expression masculine, le récit de voyage semble donc, sous la plume des femmes, s'affranchir des codes établis jusqu'à absorber des formes génériques à priori étrangères à la tradition viatique, laissant libre court à l'imaginaire, à l'éclosion intimiste et à la construction de la mémoire. Hormis l'argentine Delfina Bunge qui respecte scrupuleusement la conventionnelle chronique de voyage, les récits de voyage investissent des pratiques

discursives à la croisée du journalisme, de l'ethnographie (Edith Warthon et le guide touristique, Aurora Bertrana, Carmen de Burgos, Consuelo González Ramos et Rosita Forbes et le reportage et/ou la chronique de guerre, Laura Méndez de Cuenca et la chronique journalistique à visée pédagogique, Isabella Bird et Frances Trollope et l'enquête de type ethnographique) et des écritures égotistes (Isabel Pesado et le journal intime, Ella Hoffman, Nísia Floresta et le genre épistolaire, Eduarda Mansilla et l'autobiographie).

Mais la liberté créatrice est ici posée dans toute son ambivalence car les voyageuses-écrivaines ne cessent d'interroger à la fois leur légitimité en tant que sujet créateur et la littérarité de leurs récits. De plus, le recours à l'intertextualité et à des figures tutélaires masculines représentant l'autorité (patriarcale, idéologique, culturelle) placent leurs récits dans une relation de filiation, voire de citation et de répétition vis-à-vis des modèles masculins. Au-delà de ces hésitations qui peuvent éclairer les contradictions qui traversent leurs écrits, on ne peut que noter qu'en s'ouvrant volontiers à la jouissance de l'écriture, en écrivant comme des voyageuses et non plus comme des femmes, les voyageuses-écrivaines prennent le risque de faire glisser leurs récits vers une dimension « masculine », qui se traduit tantôt par l'assimilation d'un discours patriarcal et/ ou impérialiste, tantôt par l'opacification de la perspective de genre. En effet, s'il est vrai que les stratégies de minoration, de contournement et de refoulement mises à l'œuvre contribuent à brouiller les codes de la tradition d'une écriture « féminine », corrélativement elles soulèvent, par la dimension « masculine » donnée au récit, des ambiguïtés troublantes qui compromettent parfois l'émergence d'une conscience critique des rapports sociaux de sexe. A l'évidence, les récits de voyage étudiés s'inscrivent dans une démarche exploratrice d'une esthétique de l'ambiguïté, audacieuse dans ses expressions, qui pose question quant à la manière dont

les voyageuses ont pu appréhender leur statut de sujet créateur, le canon et l'idéologie.

Nous tenons à remercier chaleureusement les auteurs (es) de ces études qui ont accepté de participer avec enthousiasme à cette réflexion sur les récits de voyage écrits par des femmes entre 1830 et 1950, démontrant une fois de plus la pertinence de la perspective du genre dans l'approche des genres littéraires.

ASSIA MOHSSINE

UBP / CELIS, EA 1002, Clermont II

BIBLIOGRAPHIE

- ANGENOT, Marc (1978). «La parole pamphlétaire», *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 255-264. <http://id.erudit.org/iderudit/500462ar>
- MILLS, Sara (1991). *Discourses of Difference: An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*. New York: Routledge
- MONICAT, Bénédicte (1996). *Itinéraires de l'écriture au féminin: Voyageuses du 19e siècle*. Amsterdam : Rodopi.
- RAJOTTE, Pierre avec la collaboration d'Anne-Marie Carle et François Couture (1997). *Aux frontières du littéraire : Le récit de voyage au XIXe siècle*, Montréal, Triptyque.
- SZURMUK, Mónica (2007). *Miradas cruzada: narrativas de viaje de mujeres en Argentina (1850-1930)* México: Instituto Mora.
- VOLLENDORF, Lisa (2012) « Cartographie des études de genre dans l'Atlantique ibéro-américain à l'aube des temps modernes», in Vanda Anastácio, Saulo Neiva et Gilda Santos, *L'Atlantique comme pont : l'Europe et l'espace lusophone (XVI^e-XX^e siècles)*, Clermont-Ferrand, PUBP, coll. « Littératures », 2012, p. 81-96.

Discours sur l'orient, colonialisme, genre

WHARTON AU MAROC. LA JOUISSANCE, LA MONSTRATION, LE PRINCIPE DE FICTION

Rédouane ABOUDDAHAB
Université du Maine

Palabras-clave: Viajera, Marruecos, imperialismo, ficción, mostración.

Resumen: La mirada que Edith Warthon ejerce sobre Marruecos durante el viaje que emprendió en 1919 (*In Morocco*, 1920) traduce la adhesión de la autora a la visión imperialista “humanista” del Mariscal Lyautey, residente general de Marruecos bajo protectorado francés.

¿Cuáles son las fuerzas constituyentes de ese discurso “fálico” que seduce a Warthon, y cómo interactúan con aquellas fuerzas procedentes de una supuesta posición femenina (identificable entre otras cosas en la atención a las mujeres marroquíes) y de su conciencia artística (percepción estetizada de los espacios y acontecimientos)?

Mots-clés: voyageuse, Maroc, impérialisme, fiction, monstration.

Résumé: Le regard porté par Edith Wharton sur le Maroc lors du voyage qu'elle effectue en 1919 (publié sous le titre **In Morocco**; trad. française: **Au Maroc**, Gallimard), témoigne de l'adhésion de l'auteure à la vision impérialiste “humaniste” du Maréchal Lyautey, résident général du Maroc sous protectorat français.

Quelles sont les forces constituantes de ce discours “phallique” qui séduit Wharton, et comment interagissent-elles avec celles qui relèvent de la position

féminine supposée (saisissable entre autres dans la manière dont l'auteure se situe par rapport aux femmes marocaines), mais aussi de la conscience artistique (perception esthétisée des lieux et des événements)?

Keywords : Female travellers, Morocco, Imperialism, Fiction, Showing.

Abstract: Edith Wharton travelled to Morocco in 1919, and she gave an account of her experience in *Morocco* (1920). In this work, Wharton shows the influence of the “humanist”-imperialist point of view of Mariscal Lyautey, general resident of Morocco under the French Protectorate. What are the main points of such a “phallic” discourse which seduced Edith Wharton? Being Wharton’s point of view feminine, since she pays attention in her book, for instance, to the Moroccan women, how does it interact with Lyautey’s discourse? And how does Lyautey’s discourse interact with Wharton artistic consciousness and her aesthetic perception of places and events?

Edith Wharton publie en 1920 un guide illustré du Maroc (*In Morocco*, New York) après y avoir effectué trois ans plus tôt un voyage d’une durée d’un mois (le pays était alors sous protectorat français), suite à l’invitation personnelle du Résident général Lyautey, qui met à sa disposition un officier et une voiture avec chauffeur. C’est d’ailleurs à Lyautey qu’elle dédie l’ouvrage tout en lui consacrant un chapitre entier, où elle met en valeur ses bonnes œuvres lui qu’elle perçoit comme un vrai « sauveur » du Maroc.

Pourtant, il semble à la lecture du livre qu’il ne s’agisse pas sèchement d’un guide du Maroc où l’auteure fait en plus allégerance à Lyautey, mais bien d’un récit de voyage où le sujet se met en jeu au-delà de l’objectif « technique » qu’il s’est fixé. On peut en effet lire *Au Maroc* comme le récit d’un contact dérangent avec une culture autre et opaque, « mystérieuse », voire « méconnaissable », et en même temps comme une « confession » implicite ou masquée, par quoi Wharton laisse « parler » le désir vrai en prenant le lecteur pour un fin confident, celui qui comprendrait ce qu’elle lui dit entre les lignes.

Son voyage, qui comprend des escales dans des villes importantes, la mène de Tanger à Marrakech, en passant par d'autres villes dites impériales tels Rabat, Meknès ou Fès, ainsi que par des villes historiques comme Salé ou « saintes » comme Moulay Idriss. Ayant été en outre invitée à leurs somptueuses demeures ou palais par les dignitaires du pouvoir marocain ainsi que par le sultan lui-même, Edith Wharton a pu accéder à certains lieux intimes qui lui seraient restés fermés si elle n'avait été l'invitée de marque des Lyautey, privilège qui lui a permis de rentrer en contact avec des femmes marocaines de la classe « aristocratique » ou « bourgeoise ».

Wharton a donc pu observer de près la classe dominante, mais pas le peuple qu'elle voit de loin dans les souks ou sur les routes. En outre, et au-delà de conjectures qui peuvent faire sourire ou alors choquer aujourd'hui, rien n'est dit sur le monde rural, lequel constitue pourtant à l'époque presque l'ensemble du territoire marocain et en est comme l'âme. D'ailleurs, même avec la classe dominante on ne peut parler de rencontre mais seulement de contact, si l'on signifie par là la prévalence quasi-totale, comme mode « relationnel », du regard sur la voix, du savoir sur la curiosité, ou de la certitude « phallique » sur l'ouverture.

Les commentateurs n'ont pas manqué de souligner la dimension « masculine » du récit, et même parfois de la justifier, tant elle dérange la vision d'ordinaire féministe de l'écrivaine. La spécialiste de Wharton, Mary Suzane Schriber, note que dans *Au Maroc*, Wharton « did not lay claim to “womanly” subject matter [...]». [Instead] Wharton insisted on the right of women to write about such presumably masculine subjects as science, politics, and history. » (Schriber, 1993, 149-150) Sa démarche serait-elle donc purement mimétique comme si elle était une écrivaine de second ordre ? Mary Suzane Schriber ne pose pas le problème ainsi, mais l'inscrit dans une perspective féministe. Elle écrit dans une autre étude consacrée

à Wharton, que contrairement à des écrivaines voyageuses telles Harriet B. Stowe, dont les « stratégies rhétoriques » associent ses récits de voyage à la tradition d'écriture féminine (*ibid.*, 191), ou Constance F. Woolson inquiétée par sa féminité au moment même où elle pénètre dans les hautes sphères de l'art (*ibid.*, 192) Wharton s'inscrit ailleurs, c'est-à-dire dans les lieux du masculin : « Wharton sidestepped the strategies of Stowe and moved more deeply than Woolson into regions associated with male writers and scholarly expertise. » (*Ibid.*)

Pour Justin D. Edwards *Au Maroc* est l'unique récit de voyage de Wharton qui présente cette dimension masculine. Edwards identifie dans les autres récits de voyages effectués en Europe, une voix et une temporalité typiquement féminines : « The "female voice" [...] places an emphasis on flowing and merging rather than unification and development, a voice that resonates with the Kristevan notion of "woman's time" and its rejection of finite progression and teleological development. » (Edwards 105)

Quant à Amy Kaplan, elle écrit dans son célèbre ouvrage *The Social Construction of American Realism* (1992), que Wharton a cherché à se dissocier de la tradition féminine romanesque en revendiquant un certain professionnalisme : « By pitting professional authorship against domesticity, Wharton defines herself as against an earlier generation of American women novelists, known as the sentimental or domestic novelists, who in fact paved a way for women into the literary marketplace. » (Kaplan 70) Le professionnalisme s'appuie bien entendu sur le savoir, que Wharton, à la différence d'autres auteurs de récits de voyages, convoque et utilise dans tous les aspects du récit. Comme l'écrit Schriber, « making academic byways central to her work, she dissociates it from women's usual, more "picturesque" practice in the travel genre, as her reviewers understand. She did this by writing into travels

unabashed erudition, embedded in skillfully manipulated narrative devices. » (Schriber, 1997, 192)

On note en effet une mise à distance du féminin dans notre récit, mais pas uniquement pour les raisons avancées par ces critiques. Le discours « masculin » de Wharton est déjà une *fiction*, qui s'appuie sur le discours phallique de l'administration coloniale. Il y a en quelque sorte une appropriation de la jouissance phallique de l'autre. Wharton déclare dès l'incipit l'objectif « professionnel » du récit, comme pour désamorcer toute confusion entre son récit et ceux écrits habituellement par des voyageuses. Or, on peut se demander si l'idée de guide du Maroc n'émane pas de Lyautey lui-même, souhaitant faire la promotion du Maroc. Si tel était le cas, la tonalité masculine du récit serait extradéterminée, donc de l'ordre du masque complaisant.

Cela ne veut pas dire que Wharton n'adhère pas à l'idéologie colonialiste ou « orientaliste ». Son récit présente un nombre important de ces aspects ou tics constitutifs du récit orientaliste identifiés par Said, du monologisme à la confusion entre la réalité objective observée et les constructions imaginaires propres à la culture de l'auteure, en passant par l'appropriation presque totale du discours colonialiste, laquelle fait équivaloir la narration d'un récit de voyage avec l'exercice d'un pouvoir de domination.¹ Stuart Hutchinson note

¹ Rana Kabbani, dans la droite ligne tracée par Said, affirme qu'écrire un récit de voyage pendant l'ère coloniale quand on est un auteur occidental, équivaut automatiquement à imposer une relation de domination : « To write a literature of travel cannot but imply a colonial relationship. The claim is that one travels to learn, but really, one travels to exercise power over land, women, peoples. It is a commonplace of Orientalism that the West knows more about the East than the East knows about itself; this implies a predetermined discourse, however, which limits and in many ways victimises the Western observer. It is as if the imagina-

à propos de la dimension « orientaliste » de *Au Maroc* : « [...] Her book offers the familiar colonial thesis in what Edward Said has taught us to recognize as its “Oriental” version: the natives must be saved from themselves, from their “mysterious Eastern apathy,” by an enlightened imperial power, whose transcendence is confirmed [...]. » (Hutchinson 442) Donc quel intérêt y a-t-il à étudier ce qui ne semble être qu'un récit orientaliste de plus ? C'est justement la tension presque imperceptible entre le confort de la contrainte et la complexe liberté de l'esprit créateur, lequel ne reconnaît qu'un seul vrai principe : celui de la fiction.

On peut saisir dans l'objectif de Wharton une contrainte importante bien qu'elle soit de nature simple : la reproduction de paradigmes bien connus du discours colonialiste, et donc la fadeur mimétique de l'analogie, que l'auteure cherche d'emblée à faire oublier en s'accrochant à la primauté « technique » de son ouvrage. Cette contrainte est cependant dépassée par Wharton qui, tout en commentant l'*ailleurs* conformément à la logique phallique et à la volonté de l'autre (certes intériorisée), parle de soi ; situation qui met en mouvement chez l'écrivaine des processus d'identification conflictuels, attestant une tension entre l'identité et l'altérité, un masculin clos et un féminin ouvert, l'idéologie (et l'idéologique) et la liberté, l'ironie et l'auto-ironie, le commentaire et la confession implicite.

On peut dès lors parler d'un double regard : celui qui traduit l'intention de Wharton confortablement abritée dans le discours

tion of the traveller, in order to function, has to be sustained by a long tradition of Western scholarship, by other Western texts. This makes for some antiquated metaphors and archaic concepts to which the Western traveller is nevertheless inescapably subservient. » (Kabbani 10)

phallique qu'elle s'est approprié, et celui qui, à l'inverse, est tourné malgré la volonté idéologique vers l'altérité constitutive, elle-même prisonnière du discours en question, tâchant de s'en libérer par l'écriture.

La « voix féminine » dont parle Edwards pourrait alors être entendue comme voix artistique, certes contrainte, mais dont l'émergence est incitée par l'acte d'écriture dans l'après-coup du voyage. L'identité se trouve ainsi mise en jeu et remise en cause : un féminin emprisonné (volontairement ou par identification idéologique avec le « phallus » colonial) dont la libération se réalise par les processus propres à la « confession » selon la logique de l'écriture. Le féminin refoulé par l'identification imaginaire fait retour dans le discours par l'acte d'écriture, dont la logique porte au-delà des enjeux propres à l'ego, cherchant chez le lecteur une oreille fine qui entendrait ce qui se murmure dans les mots et par eux.

Le récit de Wharton est marqué du sceau d'un dualisme quasi imperceptible, qui oppose deux logiques : celle du discours colonialiste patriarcal qui participe de la clôture idéologique, laquelle est dénoncée de fait par les forces hétérogènes de l'écriture. On peut donc identifier deux formes de jouissance désaccordées. On perçoit en effet chez Wharton une jouissance phallique dans le sens de soumission au phallus comme loi du père, mais cette position subjective est contredite par une autre où la jouissance renvoie cette fois-ci à l'Autre jouissance (au sens lacanien), dont le lieu est l'écriture et le féminin conçus comme des forces de déhiscence. Ce qui importe donc ici, c'est la manière dont la jouissance se dit dans le récit à travers un chapelet de situations ou d'objets traduisant le pouvoir ou son exercice, mais aussi les formes que prend la jouissance en tant qu'une toute-puissance totalisante ne se limitant plus aux possibilités offertes par le pouvoir, mais se nourrissant d'elles. Elle relève notamment d'une dimension visuelle exclusive, qui réifie

l'autre en en faisant notamment un objet pulsionnel. Le plaisir de « dominer » l'autre par l'exercice du pouvoir militaire ou politique bascule dans un au-delà du plaisir où les pulsions de mort et de cruauté cherchent d'autres modes de satisfaction : celles qui, ne pouvant s'inscrire directement dans la réalité, sont transférées dans le *monde* de la fiction.

Ces deux aspects (l'un inclusif, l'autre exclusif) apparaissent dans l'une des figures dominantes du récit, ce qu'on peut appeler une carte postale coloniale à forte charge ironique, une image qui associe la métonymie et la caricature en vertu d'un sentiment de toute-puissance qui permet à Wharton de tout affirmer, tout inclure dans son observation, sans devoir prouver quoi que ce soit ni même chercher à atténuer la dérive absolue du commentaire. Il en est ainsi du « sourire fataliste du pays, » (47) *image* qui se fait passer pour une observation, comme celle qui désigne de la même manière inclusive « la domesticité endormie » (158) ou « les méandres de l'âme arabe. » (149) ²

Les « scènes » cherchent à figer le sens et les sens par l'illusion totalisante et, supposément, représentative. Wharton éprouve à l'évidence du plaisir à embrasser verbalement des réalités dans leurs totalités, ce qui présuppose qu'elle occupe non seulement un lieu de pouvoir (le pouvoir de commenter, de juger, de « civiliser »...) mais aussi un lieu de savoir. Du coup, la perspicacité de ses remarques devient douteuse : elle s'exprime comme sujet supposé savoir, nourrissant par là ses propres fantasmes de toute-puissance comme ceux de ses lecteurs supposés, lesquels sont censés appartenir à la

² La pagination renvoie à la traduction française publiée chez Gallimard, que je modifie quand je le juge nécessaire.

même sphère idéologique ou culturelle. Notons dans le court extrait suivant les différentes formes de la totalité qui substituent une réalité (celle du dire) à la réalité objective :

[...] Un silence, plus profond encore que *celui* qui règne dans les quartiers aisés de *toutes* les villes arabes, plane sur [les] artères aux lourdes portes cloutées qui ferment des maisons à moitié en ruine. Sur une place *totale*ment déserte, l'une de ces portes ouvre ses battants de cèdre terni sur la cour de la *plus* fragile, de la *plus* fantomatique des médersas – simple coquille gravée et peinte d'un ancien lieu d'enseignement. (36, je souligne)

Le récit de voyage est ici clairement de la fiction qui s'ignore telle ou qui feint de le faire. La visée du discours n'est pas tant de « dire quelque chose à quelqu'un », mais de jouir de *dire* (verbe intransitif), peut-être à quelque destinataire abstrait mais capable d'entendre. Wharton trahit ainsi non seulement l'exigence de vérité (ou du moins d'objectivité) propre au type d'ouvrage qu'elle s'est proposé de réaliser (le contrat générique est annoncé dès l'incipit) ; elle trahit en plus ses lecteurs en leur faisant croire qu'elle sait *tout* sur le Maroc et le monde arabe. C'est ainsi qu'elle nous fait croire qu'elle en sait suffisamment sur le Maroc pour évoquer son « âme tortueuse et secrète, » (30) ou pour faire la sociologie de la femme marocaine.

L'autre est noyé dans le savoir de Wharton tant et si bien qu'il passe immédiatement de la position d'objet d'un voir à celui d'un savoir. Dans la « carte » suivante, Wharton semble bizarrement savoir ce que les personnes évoquées se disent entre elles, même si elle ne sait pas l'arabe, même si ce qui est dit est censé être secret. Elle les aborde donc comme des *personnages* qu'elle connaît

intérieurement, c'est-à-dire qui surgissent de ses puissantes sources fantasmatiques, des forces disponibles pour prendre la forme fictive ou esthétique qu'elle souhaite leur donner. L'effet qu'elle cherche à créer dans l'exemple suivant est, entre autres, celui du brouillage entre nature et culture. Bien entendu, toute singularité s'estompe derrière la forme générique qu'est censée être la « foule », pareillement habillée et se comportant à l'unisson, comme si elle était dirigée par un metteur en scène invisible, dont les directives étaient immédiatement suivies d'effet :

Une foule drapée, voilée, enturbannée qui crie, négocie, montre le poing, prend Allah à témoin des monstrueuses vilénies de ces bâtards de mécréants avec lesquels elle est en affaires puis, frappée par cette mystérieuse apathie orientale, s'effondre soudain en des tas de mousseline languissants au milieu des figes noires, des oignons pourpres et des melons rosés, au milieu des poules voletant, des boucs au bout de leur longe, des poulains hennissant, tous regroupés à l'intérieur d'un grand cercle formé par des chameaux accroupis et des mules sommeillant sous leurs selles au rouge passé. (37)

Un des symptômes marquants du discours de Wharton est la dissociation du regard et de la voix. L'autre est constamment un objet de regard, presque jamais un sujet de la parole. Hormis quelques rares scènes où elle rend compte de soirées musicales, par exemple, ou d'autres où elle est attentive aux « cris » et aux rumeurs des bazars, l'oreille de Wharton est généralement peu mobilisée pour identifier les caractéristiques du pays. L'attention est en revanche concentrée dans les yeux qui sont comme à l'affût du moindre signe confirmatif d'un « savoir » préexistant. L'autre est cerné par

un regard qui sait déjà et qui, de ce fait, jouit sans partage. Il jouit d'exhiber au lecteur l'apparent et l'intime marocains supposés, sans jamais permettre la création d'une relation directe entre le lecteur et la société marocaine. Celle-ci aurait pu advenir si Wharton avait réduit ses propres commentaires en laissant émerger des réalités telles quelles. Ceci aurait certes contredit son véritable projet : non pas un guide pratique du Maroc, mais un ouvrage qui fait allégeance au discours colonial incarné dans la figure du père bienveillant, orienté du coup par une volonté de justification : avérer le bien-fondé de la politique de Lyautey et légitimer par là la violence du colonialisme en la faisant passer pour entreprise de bienfaisance.

La fonction de monstration et sa toute-puissance hégémonique supposée, relève de la logique binaire du « nous et eux » ; elle présuppose (et peut-être trouve) l'existence d'un code commun « occidental », un consensus culturel ou idéologique que Wharton tâche de faire triompher. L'Occident est ici la norme morale et culturelle positive.³ C'est donc par un ensemble de normes censément

³ L'« homogénéité » de l'Occident suppose bien évidemment celle d'un Orient également homogène. La logique identitaire fait l'économie de la complexité. Au contraire, elle est basée sur le simplisme binaire. Marquons cependant un étonnement d'autant plus prononcé que Wharton s'adosse à l'homogénéité occidentale et l'affirme, alors que, pendant sa visite même du Maroc (1917), l'Europe et l'Amérique étaient déchirées par un conflit dont l'étendue et la violence étaient inouïes. Et comment accepter l'idée d'un bloc qui serait idéologiquement monolithique, quand on sait que l'empire ottoman musulman faisait partie des Empires centraux opposés à la Triple-Entente ? En outre, l'Amérique (Wharton est tout de même américaine) n'avait que fraîchement décidé de s'impliquer dans la guerre après une très longue période d'isolationnisme, par quoi elle avait voulu signifier sur le plan international, après l'avoir clairement signifié dans le domaine culturel, sa volonté de se construire loin de l'Europe, voire contre elle.

homogènes et entièrement étrangères au Maroc que celui-ci est « lu », c'est-à-dire soumis au métarécit d'un « Occident » bâtisseur de mondes modernes, débarrassés des résidus du mythe et de la superstition.

Dans le discours colonialiste, les choses vont de soi : on croit pouvoir les montrer comme par prestidigitation. Mais la première caractéristique de la monstration, c'est l'autoréférentialité implicite : on montre l'autre ou sa réalité non pas pour en révéler des « vérités » intrinsèques (vérité veut dire ici la réponse à une *question* préalablement posée et émanant d'une réalité adéquatement présentée), mais pour se révéler à soi-même de manière antithétique : chaque observation fera surgir de manière systématique et sous-entendue l'image synthétique entre moi (auteure) et toi (lecteur) aux dépens de l'autre que je te montre.

Les particularismes de l'autre sont vus comme les signes de son infériorité, celle-ci étant supposée par l'image qu'on en donne. Les observations ethnocentrées de Wharton vont de pair avec la mise en spectacle permanente de l'autre, ainsi livré à la puissance déformatrice du fantasme, lequel cherche à en faire l'objet de la pulsion scopique. L'emploi insistant du démonstratif en témoigne : « Sous ce ciel fané, et près d'un océan froid et démonté, cette scène a quelque chose d'infiniment triste. » (31) Cette manière de dire présuppose l'existence d'un interlocuteur imaginaire à qui Wharton ne cherche pas tant à démontrer une idée qu'à lui montrer un objet : « [...] ces petites créatures destinées au grand honneur du mariage [...] » (156) ; « [...] une de ces mystérieuses façades sans fenêtres de Fès [...]. » (157) Mais on ne sait pas pourquoi les façades en question sont « mystérieuses ». En sujet énonciateur tout-puissant elle se contente de montrer un objet pour le rendre adéquat à une idée qui est déjà là. C'est ainsi que les appartements des femmes dans une maison bourgeoise *est* « une prison poussiéreuse. » (157) L'emploi

d'une métaphore littérale atteste en soi le fantasme de toute-puissance qui alimente les pensées de Wharton. Il eût été intéressant que ce constat vînt de l'une des « prisonnières » du sérail, que notre auteure aurait interrogé à ce propos. Mais non ! c'est Wharton qui est le maître du discours, pas l'autre (du moins c'est ce qu'elle croit) : « D'autres [...] sont vendues pour une jolie somme et transférées dans cette sépulture peinte qu'est un harem. » (156)⁴

La monstration, appuyée sur l'emploi répétitif de la deixis, permet à Wharton d'éviter l'argumentation. Son but n'est pas de *révéler* une particularité locale en la saisissant dans sa complexité contextuelle (sociale, culturelle...), mais d'exhiber l'« objet » en prenant soin, dans la mesure du possible, de le présenter négativement, comme objet défaillant à investir, à améliorer, à transformer, à l'instar de « ces femmes languissantes sur leurs coussins de mousseline [qui] ne font rien [...] ». » (160) En revanche, ce qui échappe au savoir et à la toute-puissance du moi est décrit comme étant « mystérieux » ou « secret ».

Wharton ne prend aucune précaution « impressionniste », ce qui aurait révélé une vision subjective avérée. Bien au contraire, elle veut faire croire au lecteur que son discours est objectif et que

⁴ Margaret McDowell y voit, au contraire, l'expression d'une compassion véritable pour les femmes marocaines : « With a similar anger in *In Morocco* [...] she described her visit, as a guest of the Belgian government [sic], to the harem of the sultan [sic]. When the interpreter explained that the royal concubines never wished to travel or to follow intellectual pursuits because they were committed to their needlework, children, and households, Edith Wharton reacted incredulously and felt at once outrage at the situation and compassion for its victims. » (McDowell 525) L'échange auquel McDowell fait référence s'est produit dans la maison d'un dignitaire, pas dans le palais du sultan.

ses propos sont le fruit de réflexions et d'études dignes de ce nom. Le particulier prend immédiatement une dimension globale dont l'autorité imaginaire vient de celle du savoir supposé : une scène observée devient « [...] un monde de mystère sur lequel se lève l'aube rosée, » (22) tandis que « deux cavaliers drapés de blanc [...] prennent une mystérieuse et inexplicable importance. » (24) Wharton ne nous dit ni pourquoi ni comment telle réalité est mystérieuse ou telle autre énigmatique. Sa manière de dire manifeste le sentiment de toute-puissance du moi, lequel ne peut souffrir que quoi que ce soit puisse lui échapper, évitant de reconnaître ainsi ses propres limites en les transformant en des réalités « mystérieuses » extérieures à lui. Ceci apparaît d'emblée dans le récit de Wharton qui souligne dès les premières pages la dimension « secrète » du Maroc, qu'il s'agisse de ses qualités de surface, à l'instar de la « secrète beauté » des rues de Tanger (22), ou de son intériorité décrite comme « l'âme tortueuse et secrète du pays. » (30)

Ainsi, la mise en spectacle va de pair avec une « mise en altérité » systématique, où pointe de temps à autre la figure radicale de l'Autre, notamment opacifié par le retour de « mystérieux » ou « secret », ou animalisé par le retour de « créature » ou de « féroce », ou encore sexualisé par des manières de description mettant en lumière par leur sélection ou isolation certains traits à la place d'autres, comme cette présentation du souk de Marrakech associant dans le même souffle descriptif des

fanatiques vêtus de peau de chèvre, à l'air menaçant, [...] de féroces guerriers avec des armes damasquinées à la ceinture [...], des nègres fous qui se tiennent complètement nus dans les niches des murs et profèrent des incantations sur une foule fascinée, [...] des esclaves lascives (*lusty slave-girls*) avec des jarres à huile sur leurs hanches ondulantes,

des garçons aux yeux en amande tenant par la main de gros marchands, et des femmes berbères aux jambes nues (*bare-legged Berber women*),⁵ tatouées et insolemment gaies, qui négocient leurs couvertures rayées ou leurs sacs de roses et d'iris séchés contre du sucre, du thé ou des cotonnades de Manchester – de ces centaines de personnes à jamais inconnues (*unknown and unknowable people*), que lient des affinités secrètes ou qu'oppose une haine non moins secrète, il émane une atmosphère de mystère et de menace plus oppressante que cette odeur de chameaux, d'épices, de corps noirs et de friture qui flotte comme un brouillard dans l'espace clos des *souks*. (118-119)

La batterie de phrases nominales restitue l'impression de désordre visuel et de force résultant de l'impact sur les sens de l'observatrice, dont le regard et la mémoire ne sélectionnent et retiennent néanmoins que des détails principalement associés par l'isotopie de la sexualité ou de l'animalité. On aura remarqué par ailleurs comment le regard en question est constamment appuyé sur le savoir : regarder, c'est savoir déjà. C'est ainsi qu'elle sait, et on se demande comment, que « ces centaines de personnes, » non seulement anonymes mais impossibles à connaître (*unknown and unknowable people*), sont liées par des affinités ou des haines « secrètes ». La monstration relève d'un savoir performatif : il suffit de dire pour faire advenir. La description de la foule dans le souk de Marrakech comme celle que Wharton fait plus tôt du souk de Salé (37), ne laisse pas de

⁵ Le traducteur, Frédéric Monneyron, omet de traduire « *bare-legged* » peut-être parce que l'image lui semble osée, puisque « *leg* », comme « jambe » d'ailleurs, signifie aussi bien le mollet que la cuisse.

place à la singularité. Bien plus, les vociférations, les poings exhibés... disent visiblement la menace pulsionnelle constante, comme si ces personnes-là, qu'elle décrit en train de négocier, ne peuvent commercer sans faire planer l'ombre de la violence. De l'autre côté de la barrière ethnique, on voit jusqu'où l'état de nature envahit la culture, une vilénie si bien présentée dans la dernière phrase de l'extrait qu'on vient de citer.

La réification et l'animalisation témoignent de l'œuvre des pulsions de cruauté dans le récit, celles-ci allant jusqu'à renverser l'ordre des choses, retournant la tendresse ou la sympathie attendues comme on retourne un gant. La véritable jouissance de Wharton est subversive. Ainsi, lorsque son regard se pose sur un homme portant probablement son fils, ce n'est pas une rêverie marquée par la tendresse paternelle qui surgit de son esprit, mais une rêverie animale. En effet, l'homme en question « serre contre sa poitrine un petit garçon ressemblant, dans son caftan vert, à une sauterelle. » (30) Ce qui est frappant ici, c'est la manière dont la tendresse paternelle observée chez l'autre met en mouvement chez Wharton des pulsions violentes, processus traduit par l'ironie et par la comparaison avec l'insecte. Il est donc évident que la bestialité n'est pas dans les scènes que Wharton décrit, mais bien dans son regard à elle ou plutôt dans son inconscient.

C'est que le processus d'animalisation est constant et varié, affectant les choix lexicaux ou les rapprochements métaphoriques. Ainsi de ces personnes noires rencontrées dans les environs de Meknès et présentées comme de « grandes créatures amicales » (49) ; les femmes du groupe sont de « jolies créatures d'une couleur de bronze bleuté [...] et aux jambes et chevilles sculpturales ; et tout autour d'eux, comme une nuée de moucheron, dansaient d'innombrables et joyeux négrillons (*pickaninnies*), nus comme des vers (*naked as lizards*) [...]. » (50) Les comparaisons métaphoriques donnent à

l'esthétique de Wharton une forte dimension animale. Soulignons la violence de l'image : *une nuée de moucheron*s ; le coup, pour ainsi dire, est double : non seulement l'autre est avili par la métaphore animale, mais celle-ci intègre dans son spectre le préjugé racial (les enfants sont comparés à des moucherons car ils sont noirs). Ils sont en outre *nus comme des vers* ou, dans la version originale, *comme des lézard*s, ce qui induit l'idée d'une animalité primaire, le tout enflé par l'amplificateur « innombrables », lequel évoque le pullulement et suscite un fort sentiment de rejet. Les deux images (moucherons, vers) participent du même paradigme raciste : celui du déchet, de l'abjection. Quant au signifiant « créature », il donne à celles et à ceux que Wharton exhibe ainsi une dimension biologique ou naturaliste « neutre » qui minore leur humanité. Bien entendu, ceci suppose de la part du lecteur la réception immédiate du message de l'auteure, en vertu de l'existence d'un code commun qui, pour Wharton, va de soi. Elle établit aussi une sorte de contrat secret par lequel le lecteur devient non seulement le confident mais le complice voyeur de l'auteure. Le colonialisme est inévitablement un voyeurisme, et Wharton donne une expression particulière à cette perversité. Dans l'exemple suivant, la scène est digne des zoos humains encore en vogue en Europe. Les enfants qui se pressent « comme des *bourdon*s vers la voiture, » (50, je souligne) sont significativement pris en photo par Wharton et ses accompagnateurs (l'officier de l'armée et le chauffeur mis à sa disposition), indice de l'affinité perverse entre l'auteure et le pouvoir.

Pourtant elle nous dit que les enfants sont « à moitié terrifiés » (*ibid.*) ; or, obsédée par la réification, envahie par les pulsions de cruauté, Wharton est dans l'incapacité de déplacer le point de vue et d'imaginer, fût-ce pendant un court instant, comment les enfants la voient *elle*. Sa phrase reste néanmoins significative car elle dit par une ironie aux effets immaîtrisables le glissement du monstrueux

vers la sphère de Wharton. L'écriture dénonce par un pouvoir de dispersion qui lui est propre la clôture du discours.

Il arrive que le point de vue de l'autre soit suggéré, mais c'est généralement pour le présenter de manière dépersonnalisée, comme ce regard synchrétique perçu aux fenêtres de Moulay Idriss : « [...] immédiatement, aux fenêtres de mystérieuses maisons, apparurent des têtes voilées et des regards obliques nous examinèrent attentivement. » (53) Dans le palais du sultan, des domestiques accourent « sur le seuil pour nous voir » ; mais que voient-elles ? Réifié, l'autre reste essentiellement un spectacle, un objet censé donner du plaisir à Wharton, notamment en étendant les possibilités de l'imaginaire : « Mais le plus excitant est encore la rencontre de la première femme voilée alors qu'on croise une cavalcade qui vient du Sud. Tout le mystère qui nous attend nous contemple par les fentes de ce suaire dans lequel elle est enveloppée. » (24) Wharton ne peut à aucun moment se mettre à la place de l'autre et installer dans son miroir un regard autre que le sien.

Des bribes de paroles « indigènes » se font entendre ça et là ; mais, outre qu'elles sont fragmentaires et exceptionnelles, ces paroles sont mises en sourdine par le choix narratif de Wharton, qui préfère les donner au style indirect. Ainsi l'autre est-il constamment objet de monstration, c'est dire qu'il est sans voix véritable. Plus encore, il est le lieu d'un regard absent, un regard sans sujet, car non seulement l'autre ne parle pas, mais il n'a pas, comme on vient de le souligner, de point de vue. La surdité et l'aveuglement sont ainsi des paradigmes importants dans le récit de Wharton.

Un des symptômes significatifs de ce déni est identifiable dans le refus (inconscient ?) de comprendre l'autre. Wharton ne se demande à aucun moment les raisons qui peuvent pousser les Marocains à être, comme elle croit, « tristes » ou « mélancoliques ». S'ils lui semblent tels comme elle l'avance, c'est probablement à cause de

leur deuil collectif, eux, justement, qui viennent d'être traumatisés par la perte de leur souveraineté sur leurs pays, situation qu'ils n'avaient jamais connue.⁶ Il en est peut-être de même des femmes des harems qu'elle visite : leur « langueur » reflète probablement leur tristesse ou réticence à la voir pénétrer dans leur espace intime en tant que représentante du pouvoir colonial, c'est-à-dire dans leur esprit des « mécréants ».

La fonction de monstration est également saisissable dans la volonté d'exposer l'intime dans ce drôle de guide touristique du Maroc. Wharton rompt en effet le contrat générique d'un livre censé apporter des informations pratiques pour de futurs touristes occidentaux. Les harems de grandes maisons ou palais de dignitaires à Fès ou Marrakech où elle pénètre grâce à ses liens privilégiés avec les Lyautey, sont pour ainsi dire mis à nu. Wharton rend publics les espaces privés qui s'ouvrent pour elle, et qu'elle sait être les lieux d'un interdit visuel, étant par définition des lieux inviolables.⁷

En outre, Wharton n'est aucunement reconnaissante de l'hospitalité qu'on lui offre, et encore moins émue par elle. Loin de mettre en jeu la dialectique du don et du contredon (en tant que reconnaissance de l'altérité dans l'échange social), la démarche de Wharton réduit au silence l'altérité en rendant tout-puissant le regard auquel l'autre, justement, est assujetti. En violant le contrat symbolique de

⁶ Ni les Phéniciens ni les Romains ni les Arabes eux-mêmes n'ont pu prendre possession de l'ensemble des territoires marocains. Les premiers ont établi quelques comptoirs commerciaux sur la façade maritime, les seconds n'ont pu contrôler que la partie septentrionale (Volubilis). Quant aux Arabes, ils se sont mélangés aux Berbères pour régner ensemble ou successivement sur le pays, à présent uni par l'Islam.

⁷ *Harem* vient de la racine *h-r-m* : ce qui est frappé d'un interdit de nature religieuse.

l'hospitalité donnée par le maître des lieux, Wharton ne marque pas un triomphe sur le patriarcat marocain ; elle affermit, au contraire, les certitudes phalliques du dominant, se permettant d'assoir son autorité, ici intellectuelle, sur l'autre, devenu du coup et encore une fois un spectacle.

Ce droit, en quelque sorte naturel, de s'appropriier jusqu'à l'intimité de l'autre, relève chez Wharton de la satisfaction de la pulsion scopique, elle qui trouve que les « les foules marocaines sont toujours une fête (*feast*) pour l'œil [...] » (138) L'emploi de « *feast* » est digne d'attention ; le mot signifie au propre « festin » ou « banquet », et « régal » au figuré. Dans les deux cas, le registre de la jouissance se fait fortement sentir, d'autant que la pulsion orale renforce la pulsion scopique, et que Wharton choisit l'expression « *feast for the eye* » (où l'on entend le « je » : *I*), plutôt que l'expression plus courante « *feast for the eyes*. » La jouissance scopique renvoie également à un ordre idéologique qui traduit une jouissance collective d'appropriation non seulement des biens de l'autre mais aussi de son destin. En prenant possession du Maroc, l'administration coloniale sauve le Maroc des Marocains eux-mêmes.

Le « regard » de Wharton exprime souvent les thèses « vérifiées » ailleurs, selon lesquelles le colonialisme est en priorité une entreprise de civilisation, donc un triomphe sur l'obscurantisme et surtout la sauvagerie. Wharton, semble-t-il, a été influencée par les idées de Renan, dont elle aurait partagé

a standpoint of rationalism and religious skepticism, a sense of irony and the ironic play of ideas, [...] a high regard for French criticism, and an esteem for France as the epitome of civilization and culture, able to weather any series of disasters. [...] Renan affected Wharton in two major ways. His rational positivism fueled her developing

skepticism about the role of faith in a post-Darwinian world increasingly based on science and empiricism. And his ideas about nation and nationhood helped her come to terms with her own expatriation and questions about the preservation and dissemination of cultural value in the early twentieth century. (Singley 32)

S'il faut situer son discours dans un cadre d'ensemble, on dira qu'il est dans l'entre-deux de la pensée historique et contingente de Renan, et la pensée essentialiste de Hegel et de Fichte à propos de la nation. En effet, par moments, Wharton tâche de mettre en valeur les déterminants historiques ayant présidé à la création du Maroc qu'elle visite, tandis qu'en d'autres moments, elle confond, à l'inverse, race et nation, et laisse poindre une vision essentialiste cherchant et trouvant ses marques dans l'objet métonymique : un quartier quelconque devient l'épitomé de l'Orient ou de l'Afrique, tel trait de caractère saisi chez telle personne capte la totalité ethnique supposée du Maroc ou du continent, comme les exemples donnés plus haut le montrent.

Quoi qu'il en soit, le discours de Wharton relève globalement du discours du colonialisme et de ses justifications, lequel s'est imposé progressivement depuis la découverte du Nouveau Monde et qui a pu s'affiner au fur et à mesure que l'exploration de l'Afrique rendait inévitable l'exploitation de ses forces humaines et minières. Le Maroc était certes le lieu d'anciennes civilisations et d'anciens pouvoirs qui s'étendaient de l'Andalousie aux confins du désert jouxtant le fleuve Sénégal et, à l'est, le désert libyen, il n'empêche que pour Wharton, le Maghreb est, malgré tout, « sauvage » (*savage*), comme lorsqu'elle s'étonne de retrouver si vite « au milieu de ce Maghreb sauvage, » (27) ou lorsqu'elle nous présente l'un des plus grands sultans du Maroc, Moulay Ismail, célèbre notamment pour avoir modernisé

les structures administratives du pays, comme un « despote arabe à moitié sauvage, » celui-là même qui a réussi à « sauvegarder son empire barbare et à policer la sauvagerie [...]. » (69)

Pour décrire le désert marocain ou toute étendue rurale, Wharton emploie de manière récurrente l'expression bien américaine de *wilderness*, laquelle connote non seulement la nature sauvage, mais également l'idée d'une sexualité menaçante attisée par la liberté satanique. Chez les puritains, la *wilderness* – c'est-à-dire le désert biblique où le Christ a été tenté par Satan –, est le lieu de tous les maux et dangers : non seulement la « sauvagerie » des Indiens, ces « suppôts de Satan, » mais également de la jouissance féminine elle-même assimilée au satanisme, comme en témoignent les tristement célèbres procès des « sorcières » de Salem.⁸

On se demande par moments si Wharton ne projette pas son imaginaire d'Américaine sur le Maroc, présenté parfois comme le lieu d'une confrontation intrinsèque et ancienne entre les forces du bien et les forces du mal à l'œuvre dans la *wilderness*, au-delà des zones civilisées. Le discours de Wharton ne serait donc pas seulement marqué par les théories « racialistes » ayant servi de base « scientifique » à l'entreprise coloniale (et esclavagiste), mais aussi par son affect de femme américaine née au milieu du XIX^e siècle. Car le préjugé racial est plus prononcé quand il s'agit des

⁸ John Maier trouve que le récit de Wharton est dans son ensemble marquée par de nombreux américanismes, ce qui atteste, selon lui, l'ancrage américain de l'identité de Wharton, malgré l'éloignement géographique définitif : « However much Wharton wanted to be a “Western” (i.e., “civilized”) person, more at home in Paris perhaps than anywhere in the United States, her World War I narrative of a brief trip from Paris to Morocco is filled with Americanisms. [...] » (Maier 69)

Noirs. Par moments, le lecteur peut penser à quelque littérature sudiste décrivant une Amérique heureuse où la paix et l'harmonie blanches côtoient sans être contaminées par elle, la violence sexuelle noire : « Partout on entend le jaillissement ou le bruissement de l'eau, et par-dessus les murs parvient l'odeur du jasmin et des roses. Dans le lointain, depuis ce purgatoire rougeâtre qui se trouve entre les murs, on perçoit le violent tintamarre (*the savage thrum-thrum*) d'une orgie nègre ; ici tout n'est que calme et parfum [...]. » (105) Wharton introduit dans la réalité marocaine l'idée de la *frontière* raciale (et civilisationnelle), une des caractéristique majeures de la réalité sociale et de l'histoire américaines. L'idée de la frontière prend une connotation fort américaine dans cette envolée générique qui fait dire à Wharton que, au-delà de l'Atlas, se trouverait « ce *féroce* monde noir » (je souligne) tenu en échec par Marrakech, « dernier poste avancé face » à la sauvagerie (113).⁹

Wharton, issue d'une nation postcoloniale « devenue » à son tour colonialiste,¹⁰ est certainement influencée par la vision américaine et la foi en la « destinée manifeste » de son projet expansionniste. Selon Mary S. Schriber, il y aurait une analogie entre le discours impérialiste de Wharton tel qu'exposé dans *Au Maroc*, et celui de voyageuses américaines du XIX^e siècle. Elle se réfère aux observations de Nina Baym à ce propos :

What Nina Baym finds in history written by women in antebellum America occurs in travel accounts across the

⁹ *Féroce*, autre terme récurrent, connote la sauvagerie, selon son sens étymologique même (du latin *ferus*).

¹⁰ Mais relativisons : le projet colonialiste de l'Amérique était là dès le départ. Voir Marienstras.

nineteenth century and into the twentieth. "The expansionist ideology of American Manifest Destiny," Baym explains, "transformed republicanism into imperialism." Americans envisioned the United-States as the nation destined to oversee and provide a model for the formation of republics the world over. (Schriber, 1997, 78)

Mais le récit de Wharton est traversé par des contradictions ; son « républicanisme » américain supposé est en effet battu en brèche par l'admiration à peine contenue de la monarchie marocaine. Ce conservatisme s'oppose par ailleurs au rejet du religieux et donc de la téléologie de la « *Manifest Destiny* ». La providence et sa « main » protectrice et bienveillante n'ont pas droit de cité chez Wharton, partageant en effet l'anticléricisme de Renan ou influencée par lui.

C'est plutôt la logique phallique et sa survalorisation des pouvoirs de la raison qui préside au discours de Wharton. Bien qu'elles soient paradoxalement adossées à la fois à l'idée de la contingence historique et à celle de l'essentialisme, ce qui unit les pensées de Wharton sur la Maroc, c'est la puissante identification avec le discours patriarcal phallogocentré.

Wharton ne se contente pas en effet de s'abriter derrière le projet civilisationniste de la France, ni de mimer la bonté condescendante et suffisante du discours colonialiste (et ses spécificités marocaines propres à Lyautey), mais s'identifie aux « valeurs » masculines, ce qui crée des configurations éthiques inattendues dans son récit. Ceci semble lié aux déterminants inconscients de Wharton. La jouissance se veut d'abord phallique chez elle dont le discours sur le Maroc, qu'elle féminise dans la version originelle, fait montre d'une appropriation du pouvoir phallique dominateur, lequel s'est logé dans le regard de Wharton ne cessant de pénétrer l'intime pour en jouir et pour l'exposer.

Sa fascination pour les formes du pouvoir apparaît particulièrement dans sa manière de décrire certaines scènes ou personnes. Elle est ainsi impressionnée par la cérémonie de la grande Fête du Sacrifice, pendant laquelle le sultan reçoit les hommages des tribus. Elle est frappée par le « contraste entre sa silhouette immobile et les hordes sauvages de cavaliers qui v[ie]nnent buter sur elle [...]. » (143) Wharton est tellement saisie par l'« immobilité totale » du sultan, qu'elle le voit « comme un symbole, une énigme, un dieu » :

Le flux humain butait sur lui, se dissolvait et refluit puis une autre vague à la crête garnie de lances emportait tout avant de se dissoudre à son tour. Les heures passaient et il se tenait là, sous le ciel blanc torride, insensible à la chaleur, à la poussière, au tumulte, incarnant pour toutes ces hordes sauvages et factieuses une longue tradition de sereine réserve. (143)

Sous le regard de Wharton, le sultan incarne à la perfection le pouvoir patriarcal dans sa fonction stabilisatrice, ordonnatrice mais aussi civilisatrice. Devant cette mise en scène du pouvoir sultanesque, Wharton universalise la puissante fonction phallique et adopte un discours transfrontalier, ce qui témoigne du puissant impact du symbolisme phallique sur elle. Ceci paraît d'autant plus vraisemblable que l'auteure, laissant parler l'Autre (ou l'inconscient) en elle, investit les mêmes forces dans la description du minaret de la Koutoubia. Elle serait, écrit-elle, « magnifique n'importe où, mais dans ce désert plat elle est d'une majesté telle qu'elle peut supporter la comparaison avec l'Atlas. [...] » (112) La grandeur de la tour et sa toute-puissance (n'est-elle pas comparée avec l'Atlas) évoquent avec force le sultan dans la scène précédemment commentée. Le parallélisme est d'autant plus frappant que Wharton présente la même

image d'un pouvoir dressé contre la sauvagerie. En effet la Koutoubia « se dressait à l'extrémité même du monde civilisé et faisait face aux hordes du désert, » (113) tout comme le tout-puissant sultan, sur lequel viennent « buter » les « hordes sauvages de cavaliers. »

Il est donc impossible d'aborder le féminin chez Wharton sans tenir compte des identifications phalliques inconscientes qui lui imposent un certain mode de jouissance, ni, de l'autre côté, s'intéresser suffisamment au cadre global où fiction et réalité se confondent dans l'esprit créateur de l'auteure. La toute-puissance du discours colonial et la position de pouvoir occupée par Wharton, hystérisent l'esprit créateur de l'écrivaine : stimulé par les effets des paysages naturels et culturels perçus, et, de manière tout à fait antinomique, comme contraint par le pouvoir phallique du discours intériorisé.

Le récit atteste ainsi un dualisme entre deux modes de jouissance : la jouissance phallique qui s'épanouit dans le discours colonialiste et patriarcal, et l'*autre* jouissance, celle de l'artiste, que l'on peut dire jouissance mystique ou « féminine », dans le sens où elle est transphallique, du côté du « pas-tout », ouverte, prête à s'émerveiller, à accueillir l'altérité expulsée par le semblant idéologique du discours. Dans cette perspective, on peut avancer que Wharton établit elle-même les barres d'une prison dont elle tâche de se libérer en même temps.

À propos d'un échange par interprète interposé dans les appartements féminins de la maison d'un dignitaire de Fès où elle a été invitée, Wharton nous dit que « rares sont les points de contact entre la large ouverture d'esprit occidentale et des êtres prisonniers d'une conception de la vie sexuelle et domestique fondée sur l'esclavage et l'espionnage incessant. » (160) En effet, il est question de *contact* et nullement de *rencontre* comme l'observation obtuse de Wharton le suggère nettement. Les énoncés renvoyant à la réalité du harem font montre de la même logique tantôt condescendante tantôt mépri-

sante qui préside au discours d'ensemble de Wharton. Cependant, si l'on se penche sur la dimension symptomatique de l'écriture en dissolvant l'énoncé dans l'énonciation, on pourra saisir dans l'intime que Wharton exhibe, un autre intime, celui-là se dévoilant par le jeu de l'énonciation. Faire attention à la dimension symptomatique de la lettre, c'est changer l'orientation descriptive de la phrase : la courbe fait retour sur l'énonciateur lui-même.

On peut en effet saisir une dimension réflexive dans les propos de Wharton lorsqu'elle parle d'esclavage et d'espionnage. Car, que fait-elle elle-même si ce n'est espionner le harem et en rendre compte à l'insu des gens qui l'y ont accueilli ? La posture énonciative du discours de Wharton tout le long de son récit est bien celle de l'espionnage, elle qui passe son temps, comme on l'a examiné plus haut, à observer secrètement les « indigènes » et même à en tirer quelque jouissance. Quant à l'esclavage (ou, plus spécifiquement, *slave-service*, comme écrit Wharton dans le texte original), il dit bien sa propre position délicate : au service du Résident général, entièrement assujettie au discours et au désir du maître, qu'elle ne cesse non seulement de mimer mais aussi de glorifier.¹¹

Le thème carcéral revient avec insistance dans le discours de Wharton, qui ne cesse d'évoquer des prisonniers historiques ou fictifs (Robinson Crusoé, par exemple) ou quelque célèbre prison également historique (celle de Meknès, notamment). Retenons seulement ici l'image carcérale qui décrit le harem (lieu du féminin, donc) ou même certaines villes. Le harem est évoqué comme une « charmante prison, » (115) ou alors comme « une prison tombant

¹¹ Il est significatif de voir Wharton assortir son récit d'un chapitre entièrement consacré à « l'œuvre du Général Lyautey au Maroc »...

en ruine. » (157) Plus globalement, les « montagnes fortifiées qui [...] entourent Fès » sont comparées à « des murs de prison. » (160) L'image carcérale induit le thème mélancolique lorsque Wharton s'abandonne à la rêverie :

À Fès, nous fûmes invitées un jour à rendre visite au harem d'un des plus grands dignitaires du Makhzen, et alors que j'étais assise au milieu de femmes pâles dans une prison qui tombait en ruine (*mouldering prison*), ces pensées me vinrent à l'esprit. On avait l'impression en descendant dans les sombres ruelles en pente de plonger dans un puits de mine (*of being lowered into the shaft of a mine*). À chaque nouveau pas la bande de ciel devenait plus étroite, et se trouvait de plus en plus fréquemment obscurcie par les bas passages voûtés sous lesquels nous passions. [...] (157)

Les pensées qui viennent à l'esprit de Wharton sont donc noires. Est-ce son propre enfermement intérieur qui fait surface lorsqu'elle est ainsi assise au milieu de ces « femmes pâles » ? D'ailleurs, on est étonné par le choix lexical : *mouldering*. Ce terme dit la décomposition, le pourrissement ou, s'agissant d'un bâtiment, le délabrement ou même l'écroulement. Il est donc étonnant qu'un tel terme soit employé pour décrire les appartements féminins de l'un des plus grands dignitaires du régime marocain.¹² En revanche, si l'on est attentif à la dimension symptomatique de l'expression, on pourra y saisir l'énonciation du désir de détruire les murs de la « prison » intérieure, celle que soutient l'impression qu'a Wharton de « plon-

¹² Frédéric Monneyron, a probablement buté sur cette absurdité et a préféré sous-traduire par « prison poussiéreuse. »

ger dans un puits de mine » (notons l'emploi du passif en anglais : *being lowered into the shaft of a mine*). À l'intérieur de la « mine » se trouve un féminin emprisonné, dont Wharton rend compte avec un mélange d'ironie et de sympathie :

Toutes les femmes de cette digne maison avaient le même air de respectabilité quelque peu mélancolique. Dans leur appartement qui sentait le renfermé, elles avaient quelque chose des fleurs de serres, pâles, lourdes, plus épanouies mais plus fragiles aussi que celles des jardins.

[...]

Ces femmes languissantes sur leurs coussins de mousseline ne font rien, pas même du tissage. La femme marocaine n'a que peu de connaissances en cuisine, en couture ou en tout autre art de la maison. [...] Toutes ces vies de femmes, incolores et plates, dépendent du bon vouloir d'un gros homme tyrannique, bouffi par la bonne chère et boursoufflé par l'autorité, presque aussi inerte et sédentaire qu'elles, et habitué à ce qu'elles satisfassent ses caprices depuis que, petit garçon en barboteuse, il a commencé à trotter dans ce même *patio*. (159-160)

Il est inutile de s'appesantir sur la toute-puissance fantasmagique du savoir qui marque nettement les observations de Wharton, laquelle commente la vie intime des intérieurs marocains comme si elle y avait vécu des années suffisamment longues pour connaître l'éducation et l'évolution d'un petit garçon à travers les étapes qui en ont fait un tyran domestique ; suffisamment longues et analytique aussi pour pouvoir dresser le portrait typique de « la » femme marocaine. Encore une fois, notons comment Wharton se comporte avec les personnes comme s'il s'agissait de personnages :

disponibles pour être modelées par la toute-puissante fantasmatique inconsciente.

L'emprise du fantasme (stimulé par des scènes qu'elle trouve probablement excessives) est telle que la force de réflexion s'en trouve réduite. Wharton aurait pu approfondir sa pensée et voir comment le maître des lieux est finalement lui-même devenu le prisonnier d'un système édifié pour le satisfaire. Sa tyrannie et sa volonté de maîtrise ne disent-elle pas celles de Wharton, auteure, se croyant entièrement maître de personnages dépendant de son « bon vouloir » ? Après tout elle n'est pas censée avoir lu les célèbres pages de Hegel sur la dialectique du maître et de l'esclave, même si cette lecture aurait pu éveiller son intelligence et ouvrir sa réflexion aux complexités de l'aliénation du maître, et ne pas se contenter du simplisme de l'aliénation de l'esclave. En tous les cas, l'image florale qu'elle utilise pour décrire les femmes du harem, enfermées telles des « fleurs de serre, » présente une tonalité romantique et fictive qui témoigne de la volonté de Wharton d'*écrire le réel* plutôt que de le raconter.

Il est à ce titre intéressant de noter comment Wharton construit ou écrit l'enfermement en produisant des formes du désir inconscient qui démentent le semblant du discours idéologique de surface : les lieux clos (maisons, serres, villes fortifiées...) sont contrastés avec la montagne, le désert ou la forêt, c'est-à-dire avec les lieux de la « sauvagerie » tant méprisée, où évolue cependant un féminin libre, à l'instar de ces filles qui « viennent des montagnes et des forêts de cèdre » après avoir été « arrachées à la vie libre des tentes où les femmes de nomades ne sont pas voilées. » (156) L'expression clé est lâchée : *vie libre*. Wharton voit probablement une image dégradée de sa propre condition féminine dans ces femmes « languissantes » et « quelque peu mélancoliques, » propriétés du maître que nous croyons être possédé à son tour par cela même qu'il croit maîtriser. Mais Wharton est aussi une écrivaine capable de « modifier » le réel

dans ou par la fiction, tout en étant dépassée par ce qu'elle croit pouvoir maîtriser. Son discours fait montre de forces qui lui échappent, celles du désir et de la sexualité libre incarnées dans l'esprit de Wharton par les filles des montagnes et des forêts ou encore par ces « filles-esclaves lascives » qui, insolemment, prennent une position maîtresse, renversant l'ordre des choses en osant exhiber leur puissante féminité et se jouer d'elle, lorsqu'elles marchent dans le souk, « des jarres à huile sur leurs hanches ondulantes, » (119) au même titre que ces « femmes berbères tatouées et aux jambes nues, » dévoilement métonymique dans cette description qui en dit long sur le corps érotique refoulé de l'observatrice, d'autant qu'elles *lui semblent* « insolemment gaies. » (*Ibid.*) Voici donc au moins une réalité qui contredit tout ce que Wharton croyait savoir sur « la » femme marocaine ! Mais Wharton ne prend pas la peine de relever ses propres contradictions, parce qu'elle est sourdement fascinée par un féminin qui lui semble soumis, inférieur, alors même qu'elle y perçoit, sans oser les développer, les signes d'une puissance féminine dont elle est elle-même dépourvue et certes frustrée, eu égard à son éducation américaine : la sensualité. Ceci culmine dans la scène où Wharton, invitée dans la maison d'un grand dignitaire du régime marocain, est interpellée par « la plus corpulente » de « trois négresses, splendides créatures de bronze, » qui, après avoir disparu, « réapparut au-dessus de nous sur un balcon vert pâle et, se profilant sur un carré de ciel bleu, se pencha dans une attitude à la Véronèse pour invectiver comme un perroquet excité les deux autres restées en bas. » (158, 159) Qu'est-ce qu'une « attitude à la Véronèse » ? La référence érotique est à peine voilée, surtout lorsqu'on pense, en passant par l'image ornithologique convoquée par Wharton, au célèbre *Leda et le cygne*.

Ces descriptions symptomatiques ne peuvent être dissociées du cadre global « fictif » que leur donne Wharton, laquelle se meut

dans un monde simultanément réel et imaginaire où elle ne se contente pas de décrire mais crée des personnages correspondant à ses propres configurations fantasmatiques. L'intérêt de son récit peut dès lors être saisi dans la manière dont une réalité frappe les sens de l'artiste et met en mouvement ses facultés créatives.

Le Maroc, que Wharton trouve irrévocablement étrange et contrasté, renvoie ainsi son observatrice à ses propres dualismes.¹³ Les lieux d'inscription du sujet dans le discours du récit sont nombreux, et correspondent à des points de jouissance où l'on saisit l'œuvre d'une toute-puissance fantasmatique qui fait passer de la réalité à la fiction. En outre, un insistant jeu d'hybridation semble dire en soi quelles passerelles doivent être jetées entre le monde intérieur subjectif et le dehors censément objectif.

Le processus d'hybridation inscrit dans le récit par les différents rapprochements établis par Wharton manifeste l'existence d'un passé méditerranéen commun (les renvois à la Grèce, Rome ou Venise... sont constants) ; plus encore, il atteste l'existence d'un futur commun dont le colonialisme est déjà le moteur en marche ! On peut y voir en un premier temps une dimension universaliste conforme au versant civilisationniste du colonialisme. Les choses semblent cependant plus complexes dans ce faux guide du Maroc. Elles révèlent le fonctionnement de l'esprit créateur de Wharton et les sentiments de toute-puissance qui l'alimentent, lesquels portent au-delà du pouvoir idéologique et donnent une orientation inattendue au récit.

¹³ Ce voyage, semble-t-il, l'a durablement marquée. Comme le suppose Wegener, « perhaps no expedition of this inveterate traveler, however, had a greater or more lasting impact on her than the three weeks [sic] that Wharton spent in Morocco in the fall of 1917 [...]. » (Wegener 11) En fait, les trois semaines concernent uniquement le voyage en voiture

Les liens établis par Wharton avec le Maroc relèvent plutôt de la sphère artistique, seul lieu où la parole intime et authentique semble pouvoir se dire librement. Le sujet « passe » lorsque l'emprise de l'idéologie se relâche ou lorsque l'auteure donne libre cours à ses émotions esthétiques. On peut parler alors de rencontre, certes limitée, mais présente comme un champ de *possibles*. Le lien qu'on peut appeler interculturel en forçant, joue essentiellement dans la sphère artistique abstraite. Il fonctionne à la fois comme un mode de protection ou mécanisme de défense chez une auteure profondément remuée par un pays qu'elle trouve « étrange » et « mystérieux », et qui ne cesse de produire des effets puissants sur elle.

Les dénégations de Wharton sont en vérité flagrantes : l'étrangeté supposée de l'autre évoque non pas des images étranges mais, bien au contraire, familières, signe donc d'une « amitié » non avouée, rejetée, mais qui s'impose à l'écrivaine. Le Chella, par exemple, lui rappelle une « cité babylonienne » soudainement effondrée (37) ;¹⁴ les oliveraies environnant la ville « sainte » de Moulay Idriss évoquent celles de Mytilène et de Corfou (52). Bien entendu, il y a dans la démarche de Wharton une force centripète qui ramène l'autre au même. Mais dans le contexte colonial et par comparaison avec le discours idéologique affiché tout au long du récit, le réflexe culturel autoréférentiel prend un aspect intéressant : celui des ouvertures que permet l'art ou l'esprit artistique, au-delà de la pose avantageuse du moi ou malgré elle.

Le contact initial avec la ville de Fès et ses fortifications fait penser au « premier plan d'un tableau de Carpaccio ou de Bellini. » (76)

¹⁴ Une vieille ville romaine détruite depuis longtemps, investie par les Banou Ifren, puis par les Almoravides et Almohades, lesquels en firent une métropole, avant que les Mérinides n'en fassent en partie une nécropole.

Un conteur et ses auditeurs perçus dans la même ville s'avèrent métamorphiques dans l'esprit créatif de Wharton : « Il suffirait de transformer le conteur en un jeune Vénitien extatique pour avoir tous les personnages et le premier plan de *La Vie de saint Etienne* du Carpaccio, avec même les chameaux qui tendent leur cou inquisiteur au-dessus des turbans. » (76) Le trait d'humour atteste l'ouverture à la vie dénonçant la rigide clôture idéologique. Mais ce qui retient surtout l'attention ici, c'est la dimension performative du propos : *il suffirait de transformer...* ; l'emploi de la forme verbale hypothétique est immédiatement suivi de la réalisation de l'idée. Enoncer, c'est donc faire ; formidable conjonction entre le désir et sa réalisation qui fait penser au chronotope singulier du rêve. Wharton occupe la position démiurgique de l'artiste créateur évoluant dans le chronotope que lui-même crée. La voyageuse ne peut rester dans l'espace circonscrit de la réalité qu'elle décrit après coup ; son discours, pourtant idéologiquement contraint, fait montre du puissant impact du principe de plaisir et de ses forces de déformation qui, par moments, portent au-delà du principe en question pour ouvrir sur le champ de la mort ou de la jouissance.

Les scènes observées sont arrachées à leur contexte propre pour être artistiquement ou esthétiquement remodelées. C'est ainsi qu'en se promenant à Fès Wharton a l'impression de se mouvoir dans « une histoire entendue à Bagdad, voici un millier d'années, par Harun-al-Rachid, ancêtre du détective moderne, » (79) autre moment de plaisir mais aussi de sensibilité artistique toute-puissante, qui lui permet non seulement de se déplacer dans l'espace et dans le temps, mais de se mettre à la place du grand sultan des *Mille et une nuits*, à la fois auditeur et détective.

La jouissance de Wharton est ainsi saisissable dans la capacité de confondre réalité et fiction et de se préserver des contraintes de la première et de jouir des possibilités que lui offre quotidienne-

ment la « pensée magique ». Les références ou comparaisons sont présentées de manière littérale non médiatisée, faisant montre du passage immédiat d'une dimension à l'autre : « Par un escalier étroit nous accédâmes à un palier où nous attendait une princesse sortie tout droit d'un conte de fées arabe. » (144-145) Le connoté perd ses qualités abstraites pour être non pas un substitut mais la réalité décrite elle-même. Ainsi de la porte du mirador qui s'ouvre « pour laisser entrer des créatures de conte de fées, » suivies d'« une douzaine de houris. » (146)

L'esprit créateur ne reconnaît pas les contraintes du principe de réalité. Le syncrétisme est quasi absolu. Notons dans l'exemple suivant comment réalité et fiction se confondent totalement, attestant la porosité de la limite symbolique dans l'esprit de Wharton : « Salé, cette ancienne cité de pirates, où Robinson Crusoe fut si longtemps retenu en esclavage, s'étendait devant nous [...]. » (28) La tournure sylleptique est, pour ainsi dire, insolente qui nous fait passer indifféremment du Salé réel à celui de la fiction de Defoe, ou, inversement, considère un personnage romanesque comme une personne historique.

La conjonction entre l'imaginaire et la réalité montre comment Wharton nous invite à pénétrer dans son propre monde intime, et comment la réalité observée et l'objectif qu'elle s'est assigné ont disparu par l'action toute-puissante de l'esprit créateur qui, lui, procède au nivellement des identités. Alors que le *dit* « phallique » affiché dit le pouvoir de la rationalité et la violente et confiante intention civilisatrice, le *dire*, lui, et les soubassements du discours renvoient au plaisir d'imaginer, de transgresser les lois de la raison, prudemment, précautionneusement, comme pour échapper à la censure du regard intériorisé de l'Autre dont on se réclame par complaisance.

C'est que la confusion entre réalité et fiction n'opère pas seulement par réaction à la réalité marocaine ; elle se manifeste également dans

les représentations culturelles de Wharton, chez qui une scène « occidentale » imaginée ouvre elle aussi sur une fiction, non seulement dans le sens Orient-Occident mais aussi Occident-Orient. A propos d'un groupe de femmes marocaines qui la reçoivent, elle écrit :

Elles portaient toutes des robes sobres, en accord avec la simplicité de la maison et, en faisant abstraction de la vacuité de leurs visages, on aurait pu prendre ce groupe pour la famille d'un professeur, dans une ville universitaire anglaise ou américaine, qui aurait adopté un déguisement approprié pour un défilé des *Mille et une nuits* sur le campus. (154)

Par moments Wharton donne l'impression d'être une petite fille qui n'est jamais sortie du monde enchantée de l'enfance. Le « tapis volant » (12) ou « magique » (27) qu'elle évoque de temps à autre semble être son vrai moyen de *transport*, celui qui lui donne la possibilité non pas d'explorer le Maroc à des fins pratiques ou « professionnelles, » mais d'agir sur la réalité en lui trouvant des substituts convenables, grâce à l'action verbale structurellement métaphorique et transférentielle (*metapherein* : « transporter, transférer... »).

Le Maroc représente donc un autre intérêt que celui affiché, c'est-à-dire celui qui correspond à la volonté ou aux objectifs de Lyautey. C'est non seulement le lieu d'une puissante inspiration, mais aussi d'une jouissance de femme et d'artiste. Il dit un en-plus, justement, ou un en-trop : « trop étrange, trop beau, trop riche dans ses paysages et son architecture [...] » (12) ; c'est « un monde de mystère » (22) à la « secrète beauté » (*ibid.*), marqué par l'ambivalence de la haine et de l'amour, car il rend davantage visible et incontournable (sauf par la fiction) l'insaisissabilité ou l'évanescence de l'objet du désir. La fiction, elle, permet de faire perdurer l'illusion de la permanence des choses.

L'ambivalence des sentiments de Wharton paraît particulièrement dans ses observations contradictoires, regroupées ici autour de la notion de permanence. Elle croit saisir « l'énigme centrale de cette étrange civilisation nord-africaine, » notamment dans « le flux perpétuel et l'inébranlable stabilité, les coutumes barbares et les raffinements les plus sensuels, l'absence d'originalité artistique et le don pour regrouper des motifs empruntés ailleurs, l'artisanat patient et exquis et la négligence, voire la dégradation, de ce que l'on a créé. » (133) Pourquoi ces caractéristiques, pour peu qu'elles soient vraies, seraient-elles paradoxales ? Il faudra accepter au préalable l'idée que telle réalité puisse être totalement ceci ou cela. La complexité de toute réalité est saisissable, justement, dans les zones d'entre-deux où des opposés se rencontrent pour créer une nouvelle réalité, plutôt que se reproduire infiniment. Ne serait-ce donc pas les propres fractures internes que la réalité marocaine fait remonter à la surface ? N'est-ce pas de la problématique de la perte / non-perte que Wharton nous parle en s'improvisant anthropologue et historienne d'un pays qu'elle ne connaissait pas et où elle a séjourné pendant à peine un mois ? Les contradictions de Wharton, moulées dans celles supposées du Maroc, font surtout surface quand il est question d'immuabilité ou de perte.

C'est ainsi qu'on peut lire à la même page que les réalités marocaines sont à la fois immuables et changeables : « [...] la vie orientale peinte par les Vénitiens et décrite par Léon l'Africain, Windus et Charles Cochelet n'a pas changé de caractère, » (76) puis : « rien ne dure dans le monde islamique, hormis ce qui est laissé debout par l'inertie humaine et ce qui est préservé des éléments par sa solidité même. » (*Ibid.*) Quatre pages plus loin, on apprend que, à l'inverse, les Marocains ne cessent de restaurer leurs bâtiments : « Il serait toutefois plus juste de dire que, comme toutes les villes marocaines, [Fès] n'a pas d'âge, puisque ses bâtiments apparemment immuables

croulent sans cesse pour être restaurés selon leur ancien plan. » (80) Idée de nouveau battue en brèche plus tard par l'observation citée plus haut où Wharton évoque, entre autres caractéristiques marocaines, « la négligence, voire la dégradation, de ce que l'on a créé. » (133)

On sent ici une tension majeure au cœur du récit ; elle émane, on l'a bien compris, non pas de la réalité objective mais du monde subjectif grouillant et instable de Wharton : la problématique non pas de l'objet perdu, mais l'intenable position de la non-perte.¹⁵ Elle est la source d'une souffrance incommensurable car elle empêche tout deuil de se faire, et en même temps elle est une des sources majeures de la création artistique, laquelle s'appuie, comme dirait Faulkner, sur l'idée folle ou géniale ! du *passé qui ne passe jamais*.

Et c'est bien ce nœud qui point au tout début du récit de Wharton lorsqu'elle nous dit dans la préface écrite après le voyage, que « maintenant que la guerre est terminée, quelques mois de travaux seulement sur les routes et les lignes de chemin de fer le séparent d'un grand afflux de « tourisme » ; et quand le lot arrivera, plus aucun œil ne pourra voir Moulay-Idriss, Fès ou Marrakech comme je les ai vues (*no eye will ever again see Moulay Idriss and Fez and Marrakech as I saw them*). » Si j'ai donné une partie du texte original de cette citation, c'est pour souligner le lien inconscient, démontré plus haut, entre « *eye* » et « *I* », soit entre le « je » de la transparence du regard ou de l'observation supposée, et le sujet de l'inconscient mis en mouvement par l'écriture. Wharton, dans l'après-coup du voyage, se trouve confrontée à la question de la non-perte, c'est-à-dire du deuil impossible : celui du passé, du voyage lui-même,

¹⁵ A propos de la mélancolie comme une problématique de la non-perte, voir Jacques Hassoun.

problème magnifié par la certitude que le Maroc vu par Wharton disparaîtrait à tout jamais. En écrivant ce récit, elle réalise donc un autre objectif que celui affiché au préalable : garder pour tout jour ces moments exceptionnels en les fixant dans l'écriture.

Le principe de réalité impose à tout sujet de faire le *deuil* du passé, d'accepter donc que l'« objet » disparaisse ou se perde. Mais ce qu'on peut appeler le *principe de fiction* impose une nouvelle dimension où les deux principes de réalité et de plaisir cessent de s'opposer, pour produire un nouveau chronotope où rien ne se perd, rien ne passe. Les spécialistes de Wharton ont relevé l'analogie entre récit de voyage et fiction chez elle, dans le sens de l'exigence de l'écrivaine et des efforts déployés pour que le récit soit d'une bonne facture. C'est ainsi qu'on peut trouver dans ses récits de voyage des procédés littéraires tel le suspense ou la tension dramatique. Mary Suzanne Schriber écrit à ce propos :

Wharton deployed the same selectivity and craft in the construction of her travel books that had served her so well in her fiction. Her travel books can reasonably be understood as a kind of fiction. [...] Following her actual travels, she would gather her recollections of Europe and set them down in a narrative form. She would fabricate a narrator, introduce suspense, and generate drama through metaphors and personifications. After a passage of time, she would make further revisions. But this process is not different from the process of fictional storytelling that Wharton describes in her autobiography. (Schriber, 1987, 261)

Cependant, ce que j'appelle « principe de fiction » ne renvoie pas à des analogies stylistiques mais à une manière de phénoménologie

qui fait passer indifféremment de la réalité à la fiction (et inversement) dans l'esprit de l'écrivaine. Le principe de fiction procède au nivellement des différences. Le mouvement part de la réalité vers la fiction et, inversement, de la fiction vers la réalité, sans que l'esprit ne reconnaisse la différence entre les deux. Les objets qu'il perçoit sont sylleptiques : « [...] les étals de fruits, d'olives, de thons, de bonbons au sirop, de chandelles pour les tombes de saints, de guirlandes de poivrons rouges et verts, de gâteaux grésillant sur des feux incandescents et de tous ces articles, gâteaux et condiments variés que la dame du conte des *Trois Calenders* part acheter, en ce matin mémorable, au marché de Bagdad. » (35) L'intérêt est ici dans la notion de limite et son rapport avec la fiction, plus exactement dans la manière dont la fiction se saisit textuellement d'elle-même grâce à la suspension de la limite entre principe de réalité et principe de plaisir. Il s'agit d'un « principe » dans le sens d'une hypothèse de travail mais aussi d'une règle ou d'une loi constitutive, ce qui éloigne mon propos de toute idée de réalisations accidentelles ou chaotiques de type psychotique. La fiction est structurée comme une fusion des deux principes freudiens. Il est ainsi des passages fréquents où le regard transforme la « réalité » en fiction, c'est-à-dire en un moment où les éléments fictifs du réel s'enrobent d'un sensible et s'animent dans le regard du créateur, et parvenant à créer l'illusion de la réalité mais celle de la vie animée chez le lecteur. Les animations propres aux lois de la nature se doublent d'autres, d'une dimension autre : celle du désir et de la jouissance, cela même que la nature semble, fort heureusement, méconnaître.

Au Maroc brouille la différence entre fiction et réalité, faisant du « Maroc » un objet artistique façonné non seulement par le savoir-faire mais aussi par le désir et les pulsions de l'artiste. Au sein de ce monde fictif propre au sujet (ce récit ne devrait-il pas être intitulé plus exactement : *Wharton au Maroc* ?), la réalité, saisie par la pul-

sion d'emprise, s'avère être une hypothèse, voire un contrat tacite, un texte que Wharton lit avec les œuvres littéraires ou artistiques constituant sa bibliothèque mentale : « Les vieilles cités marocaines, dit-elle, ressemblent aux citadelles en ivoire des miniatures persanes [...]. » (45) « Le » marchand fassi, lui, évoque « les corpulents seigneurs des miniatures hindoues qui rêvent parmi les houris sur le bord des bassins de lotus. » (85) Le Maroc de Wharton est une fiction dont elle est la productrice et la protagoniste, jouissant au fil des pages des plaisirs et des peines de créer ou recréer. La réalité marocaine est non seulement fictive mais également intertextuelle, des pages et des pages offertes à l'esprit *lisant* de l'écrivaine. Salé, où l'on a déjà rencontré Robinson Crusoé, prend une identité orientale : « Tout ce que le lecteur des *Mille et une nuits* y cherchera s'y trouve [...]. » (35) Les lignes de fuite opèrent constamment chez Wharton qui porte un regard artistique sur l'« Orient » en l'assujettissant à ses propres désirs, nous situant ainsi loin de l'objectif affiché. Les paysages et les personnes prennent constamment une dimension abstraite ou symbolique : Wharton ne voit pas des *caravanes*, mais des « files » (*lines*) de chameaux (23), non pas des hommes et des femmes mais des « silhouettes » (*figures*) (*ibid.*)...

Wharton donne ainsi l'impression de lire une réalité, c'est-à-dire de la regarder par une grille artistique elle-même déjà fantasmatique, sans jamais hésiter sur les décalages. Le lecteur et confident est donc censé accepter sans les questionner les écarts de Wharton, qui lui a pourtant déclaré son intention de faire une œuvre pratique et utile. Ayant été invitée à dormir dans une somptueuse résidence d'un dignitaire de Marrakech, elle voit au lever du jour une « procession de huit grands Noirs en tunique de toile » vaquant à leurs occupations matinales, chose qui embrase immédiatement son imaginaire : « Dans ce cadre fantastique et dans le silence de l'heure crépusculaire, cette vision ressemblait tant à une *Tragédie*

du Sérail, des fragments d'un Delacroix ou d'un Descamps flottant encore dans mon esprit endormi, que je m'imaginai presque avoir vu les fantômes des meurtriers de Ba-Ahmed jouant avec dague et lacet la scène d'un crime impuni. » (116)

C'est en fin de compte Wharton elle-même qui définit de la manière la plus pertinente le principe de fiction lorsqu'elle nous dit de la lumière marocaine qu'elle « avait cette surnaturelle pureté qui donne comme un avant-goût de mirage : c'était une lumière sous laquelle la magie devient réalité et qui aide à comprendre comment, pour un peuple qui vit sous un tel climat, la frontière entre les faits et le rêve est très fluctuante. » (46) La lumière, regard du sujet par analogie, transforme la réalité en magie, et rend en effet « très fluctuante » la « frontière entre les faits et le rêve, » non pas chez le « peuple » marocain, que Wharton ne connaît pas, mais bien chez elle qui se projette en s'extériorisant dans l'altérité. Les puissants effets du Maroc sont surtout saisissables dans la mise à nu des processus créateurs de Wharton par quoi la différence entre rêve et réalité s'estompe : « [...] au Maroc, l'impression de rêver vous enveloppe à chaque pas. » (81)

Il *suffirait* (comme dirait Wharton !) de substituer « artistique » à « oriental », « fiction » à « spectacle », pour avoir un récit presque entièrement métafictionnel, non pas présentant une peinture du Maroc mais dressant le portrait de l'artiste en voyageuse *emportée*. Dans l'exemple suivant, le spectacle décrit est bien moins exotique qu'il y paraît à première vue. Il est réflexif à bien des égards :

Le spectacle, comme tout ce qui est oriental, comme la vie même, les dessins ou les histoires, ne semblait avoir ni commencement ni fin : il se poursuivait, monotone et sans fatigue apparente pour les danseurs, jusqu'à ce que la destinée tisse ses fils en nous appelant pour le dîner.

Alors seulement, nous pûmes retrouver la poussière des rues, régénérés par le spectacle de ces gamins vêtus de blanc qui dansaient sur les toits dans l'or du couchant et qui – malgré leurs bracelets aux chevilles et leurs yeux peints – semblaient aussi innocents et aussi heureux que la ronde des anges sur le toit de la Nativité de Fra Angelico. (127-128)

On aura noté l'émergence finale de l'image de l'enfant qui danse sur les toits de la ville dans la lumière d'or, image qui dit le triomphe de l'enfant artiste sur le monde des adultes, et la persistance d'une conception élastique du temps propre au monde magique de l'enfance. On perçoit dans le même temps la présence de la poussière de la mort ainsi que l'ennui que suggère le signifiant « monotone », où se donne déjà à entendre un des mots clé du récit : la mélancolie, dont le soleil noir se substitue parfois à l'éclatante lumière du Maroc.

La figure de l'enfant peut être associée à la figure maternelle inconsciente, saisissable dans la manière même dont Wharton décrit l'« impératrice », c'est-à-dire la mère du sultan Moulay Youssef. La description relève du même processus d'hybridation souligné plus haut ; elle atteste également la configuration œdipienne inconsciente du récit, laquelle révèle quelle idéalisation des figures du pouvoir marque l'esprit de Wharton remodelant les représentations inconscientes. Le récit de voyage peut donc être également lu comme un roman familial :

[...] mais dans la voix et le sourire de la vieille impératrice on percevait une incontestable honnêteté. Voici enfin une femme qui était au-dessus des dissimulations triviales, des ruses enfantines, des cruautés oisives, du harem. Il ne fut

pas très surprenant d'apprendre qu'elle était le conseil le plus écouté de son fils et l'autorité principale du palais. Si une telle femme devait tromper et intriguer, ce serait pour de grandes causes et de grands desseins en lesquels elle croirait : il y avait du souffle et de la lumière au fond de son âme, et elle ne les laisserait jamais en sortir. (149)

Avait-elle en tête quelque grande impératrice ou reine européenne en écrivant ces lignes ? Peut-être pas, car la source ne semble pas tant historique que fantasmatique comme le montre la ligne de fuite introduite par l'énoncé hypothétique. Le passage de l'observation objective à l'expression hypothétique est immédiat. Cette disposition d'esprit par quoi les deux sources externe (factuelle) et interne (fantasmatique) se confondent pour établir des *réalités fictives*, processus propre à ce que j'ai appelé plus haut « principe de fiction », culmine dans l'énoncé final où l'on saisit le triomphe de l'image qui non seulement décrit une situation mais se substitue à la réalité non encore advenue : l'impératrice ne laisserait *jamais* sortir le souffle et la lumière de son âme.

La figure de l'enfant évoquée plus haut et celle de la mère baignent en vérité dans la même lumière, et semblent même relever d'un processus de divinisation. Ceci n'est pas seulement saisissable dans l'image métaphorique qui associe les enfants dansant sur les toits à la « ronde des anges de la Nativité de Fra Angelico. » La figure de l'enfant et de la mère sont significativement situées sur les hauteurs (les enfants et l'impératrice sont au-dessus des autres, physiquement pour les premiers, symboliquement pour la seconde). Plus encore, et il convient ici de se souvenir de l'image du sultan commentée plus haut – il est aux yeux de Wharton « un symbole, une énigme, un dieu » –, l'impératrice est, on peut le dire, la mère de dieu ! D'ailleurs, n'est-ce pas elle qui tient les rênes du pouvoir

étant, selon Wharton elle-même, « l'autorité principale du palais » et le « conseil le plus écouté de son fils » ?

Ce n'est donc pas un récit de voyage au sens commun du terme et encore moins un « guide du Maroc, » que Wharton a écrit. Pourtant, on est pratiquement certain que c'est pour réaliser cet objectif que Lyautey l'a invitée et mis à sa disposition une voiture, un chauffeur et un officier, alors que l'effort de guerre imposait des économies drastiques et que le tourisme était de ce fait loin d'être une priorité. Lyautey souhaitait en revanche rendre le Maroc davantage attractif pour les colons et touristes français, mais aussi, par le truchement de Wharton, écrivaine de renommée, pour des touristes américains et anglais. Des journaux tel *L'Echo du Maroc*, journal de l'administration coloniale, se chargeaient d'accomplir ce genre de desseins.

Michel Rousset écrit à propos de la politique touristique du Protectorat, que « c'est en 1915 que *L'Echo du Maroc* prend l'initiative de faire paraître un "Guide pratique illustré du touriste" consacré à la "zone nord du Maroc français", en fait à Rabat, Kénitra, Meknès, Fès et leurs régions. » (Rousset) Les presses de *L'Echo du Maroc* ont fait paraître cet opuscule de « soixante pages de texte et vingt-neuf pages de publicité, pour [...] mettre le voyageur en possession dans chaque ville ou région visitée, de tout ce qui peut lui être utile pour la satisfaction de ses besoins professionnels, de ses loisirs ou tout simplement de sa curiosité [...]. » (*Ibid.*)

Le « guide du Maroc » qu'écrit Wharton est donc loin d'être le premier du genre comme le prétend Wharton dès l'incipit : « Puisque je commence ce livre en affirmant qu'il n'existe pas encore de guide du Maroc, j'aurais souhaité pouvoir remédier quelque peu à cette absence. » (11) Ce qu'elle ne dit pas, c'est que c'est le premier en anglais. On saisit donc dans cet « oubli » une survalorisation de l'image de soi. En outre, on peut se demander à juste titre pour

quelles raisons une écrivaine professionnelle de fiction se sentirait ainsi obligée de *remédier* à un *défait* supposé, qui concerne un pays si éloigné géographiquement et intellectuellement, alors qu'au moins un guide du Maroc avait été publié deux ans avant sa visite.

Comme souvent, le fantasme inconscient pousse au déni de l'évidence. Plus encore, en *écrivant* (action que je distingue de la simple *narration*) elle déplace le champ de l'action : elle n'est plus dans la sphère de la complaisance, où il est question de satisfaire l'autre dont le désir, croit-elle, a été identifié, mais en présence de l'Autre, à savoir de ce dont l'autre (le Général, le Sultan...) n'est qu'un écran. D'autres exigences s'imposent alors, celles que connaît Wharton *écrivaine*. Là, plus d'identité sexuelle, culturelle ou sociale, mais le puissant sentiment d'appartenance commune à la vie, et d'assujettissement aux lois de la mort. Ecrire, c'est à la fois reconnaître ce « réel » et en faire le tour comme on le fait d'un trou, et tâcher de le franchir en donnant corps, par la fixation de la lettre, à l'intuition d'immortalité, celle-là même qui fait tenir les mortels. Le principe de fiction intègre pour les franchir les contraintes du principe de réalité, ici incarné par Lyautey, artisan et symbole du pouvoir colonial. Il ouvre le récit sur le champ de l'Autre primordial, idéalisé, divinisé, dont la perte n'a jamais été reconnue.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- EDWARDS, Justin D. (2001), " 'Harems and Ceremonies': Edith Wharton, *In Morocco*." *Exotic Journeys: Exploring the Erotic of US Travel Literature, 1840-1930*. Hanover, NH: University of New Hampshire Press, 104-118.
- HASSOUN, Jacques (1997), *La cruauté mélancolique*. Paris : Champs Flammarion.

- HUTCHINSON, Stuart (2000), "Sex, race, and class in Edith Wharton." *Texas Studies in Literature and Language* 42.4 (Winter 2000), 431-444.
- KABBANI, Rana (1986), *Europe's Myths of the Orient*. Bloomington: Indiana UP.
- KAPLAN, Amy (1992), *The Social Construction of American Realism*. Chicago: University of Chicago Press, 1992.
- MAIER, John (1988), "Elizabeth Fernea's Moroccan Pilgrimage." *MELUS* 15. 4 (Winter, 1988), 67-81.
- MARIENSTRAS, Élise (1976), *Les mythes fondateurs de la nation américaine. Essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'indépendance (1763-1800)*. Paris, Maspero.
- McDOWELL, Margaret B. (1974), "Viewing the Custom of Her Country: Edith Wharton's Feminism." *Contemporary Literature* 15.4 (Autumn, 1974), 521-538.
- MUDIMBE-BOYI, Elisabeth (2006), *Essais sur les cultures en contact. Afrique, Amériques, Europe*. Paris: Karthala.
- ROUSSET, Michel (2006), « La promotion de Meknès à travers les guides marocains de tourisme (1915-1935). » Conférence présentée le 27 octobre 2006 lors du colloque « Dialogue social et interculturel », organisé par l'association Formidec, les 26, 27 et 28 octobre 2006 à Meknès.
- SCHRIBER, Mary Suzanne (1987), "Edith Wharton and Travel Writing as Self-Discovery." *American Literature* 59.2 (May 1987), 257-267
- (1993), "Edith Wharton and the Dog-eared Travel Book." In *Wretched Exotic: Essays on Edith Wharton in Europe*. Ed Katherine Joslin and Alan Price. New York: Peter Lang, 147-164.
- (1997), *Writing Home: American Women Abroad, 1830-1920*. Charlottesville and London: University of Virginia Press.

- Singley, Carol J. "Race, Culture, Nation: Edith Wharton and Ernest Renan." *Twentieth Century Literature*, Vol. 49, No. 1, American Writers and France (Spring 2003), pp. 32-45.
- Wegener, Frederick. "Edith Wharton on French Colonial Charities for Women: An Unknown Travel Essay." *Tulsa Studies in Women's Literature* 17.1 (Spring, 1998), pp. 11-21.
- Wharton, Edith. *Au Maroc*, trad. Frédéric Monneyron, Paris, Gallimard, 1996 ; version originale : *In Morocco*, 1920, The Project Gutenberg eBook; prepared by Linda Cantoni and Project Gutenberg Distributed Proofreaders, 2004. URL: <http://www.gutenberg.org/cache/epub/11104/pg11104.html>
- (1998), « Les Œuvres de Mme Lyautey au Maroc », *Tulsa Studies in Women's Literature* 17.1 (Spring 1998), 23-27. Parution originale in *France-Maroc* 2 (15 octobre-15 novembre 1918), 306-308.

VIAJERAS ESPAÑOLAS A MARRUECOS: ENTRE LA DEFENSA DEL COLONIALISMO Y LA ATENCIÓN A LAS MUJERES DEL “ORIENTE DOMÉSTICO”

Carmen Marina VIDAL VALIÑA
Universidad Complutense de Madrid (UCM). España

Palabras-clave: viajeras, periodismo, Marruecos, colonialismo, mujer, alteridad, orientalismo.

Resumen: Ser mujer, española y viajera al mundo árabe a principios del siglo XX suponía romper barreras no sólo geográficas, sino, ante todo, mentales y sociales, al cuestionar el dominante discurso de la sumisión femenina al hombre. Defensoras de la ocupación española en el país vecino, Aurora Bertrana, Carmen de Burgos y Consuelo González Ramos debieron enfrentarse a sus identidades contradictorias: inferioridad de género versus superioridad racial, colonizadoras en Marruecos pero “colonizadas” por los hombres en sus sociedades de origen. Y de fondo, Marruecos como Oriente doméstico, exótico pero cercano, en el que se presta atención especial a sus mujeres, aquellas que deben ser “liberadas” del opresor masculino, en este caso, marroquí. Las obras de estas tres mujeres son de innegable interés para aproximarnos a la realidad de un tiempo y de un país árabe con una mirada diferente, por ser, a un tiempo, viajera y femenina.

Mots-clés: voyageuses, journalisme, Maroc, colonialisme, femme, alterité, orientalisme.

Résumé: Être femme, espagnole et voyageuse dans le monde arabe suppose de briser des barrières non seulement géographiques, mais aussi, et avant

tout, mentales et sociales par la remise en question du discours dominant sur la soumission des femmes aux hommes. Adeptes de l'occupation espagnole au Maroc, Aurora Bertrana, Carmen de Burgos et Consuelo González Ramos ont dû affronter leurs identités contradictoires: infériorité de genre versus supériorité raciale, colonisatrices au Maroc et à l'inverse « colonisées » par les hommes dans leur société d'origine.

Key words: Female Travellers, Journalism, Morocco, Colonialism, Women, Otherness, Orientalism.

Abstract : Being a woman, Spanish, and a traveller to the Arab world at the beginning of the 20th Century implied to break walls, not only geographic but mental and social : it leads to question the dominant discourse of submission of women to men. Aurora Bertrana, Carmen de Burgos y Consuelo González Ramos, being in favor of the Spanish domination of Morocco, had to confront their contradictory identity: gender inferiority vs. racial superiority; colonizing Morocco, but being “colonized” by men in their societies. Morocco thus appears as a frame, a “domestic Orient”, exotic but near, and whose women have to be “liberated” by masculine oppressor. The works of these three women are of undeniable interest in order to have a look at a time and an arab country with a different perspective.

En el principio, mucho antes del surgimiento de los grandes medios de comunicación y del envío de las corresponsales a los rincones más perdidos del globo, las viajeras rompieron barreras y demostraron que “mujer” y “viaje” son conceptos bien avenidos. Su presencia abre fisuras a través de las que se puede (re)analizar la idea de la alteridad de una forma menos hegemónica y más heterogénea que si tenemos únicamente en cuenta la perspectiva masculina de contacto con el otro (CERAROLS RAMÍREZ, 2009: 16). Por ello, analizar la trayectoria de las viajeras españolas a Marruecos permite revisar la mirada hacia el país vecino durante las primeras décadas del siglo XX con ojos renovados.

Es a partir de la segunda mitad del XIX cuando las mujeres viajeras, y de manera especialmente llamativa en el mundo anglosajón, comienzan a recorrer el mundo disfrutando del concepto actual de los viajes: placer y curiosidad (CASTAÑEDA, 2003: 11). De hecho, es en ese mismo año, 1850, cuando la famosa agencia Cook abre el Oriente para el turismo (en un siglo que ve nacer el auge del orientalismo) y permite que los viajes a esta zona del mundo amplíen su abanico de público más allá de las clases privilegiadas (LITVAK, 1984: 11). Por otro lado, el hecho de que el exotismo aparezca en el siglo XIX no sólo como un fenómeno literario y artístico, sino también como un hecho cultural, insinuándose en las costumbres, las modas y las formas de vida, aumentó el interés hacia tierras árabes (LITVAK, 1984: 14). Extender el análisis a principios del siglo XX es especialmente pertinente para el caso de España, que presenta un considerable retraso respecto al mundo anglosajón en lo que se refiere al surgimiento de las primeras viajeras a tierras árabes. También en cuanto a su número. Sólo tres nombres he rescatado en mi estudio para el caso de las viajeras españolas al mundo árabe: Carmen de Burgos, *Colombine*, Consuelo González Ramos (Celsia Regis, Doñeva de Campos en su traslación literaria) y Aurora Bertrana.

Quede claro desde un principio que me centro en un tipo muy específico de mujer: aquella que recorre el mundo sola (o, en el caso de viajar con una compañía masculina, que produce obras autónomas al respecto del viaje o desempeña durante él una labor específica no ceñida al mero acompañamiento del marido, hermano o padre) y que, lejos, de ceñirse únicamente a un relato turístico de los lugares que visita, habita durante cierto tiempo en el mundo árabe o, al menos, incluye en su narración datos sobre ese mundo, sus gentes, su sociedad, etc. Me interesa no el viaje puramente con fines culturales, sino un viaje más activo, por el que las mujeres intentan una

verdadera salida no sólo fuera de sus espacios, sino también más allá de los papeles que les atribuía su sociedad de origen.

Entre las dos fechas señaladas, 1850 y principios del siglo XX, se van a producir una amplia cantidad de hechos relacionados con los viajes y los descubrimientos, que dan cuenta de la importancia de este período para nuestro estudio: entre 1853 y 1856, Livingstone cruza el continente africano; en 1855 se celebra la Exposición Internacional de París; en 1860-1863 Speke y James Grant llegan al Nilo, y en 1869 se abre el Canal de Suez; naciendo el siglo, en 1900, Francia e Italia firman su acuerdo sobre Marruecos y Trípoli, y cuatro años más tarde lo hacen España y Francia; en 1909 se inicia la edad heroica de la aviación, y entre 1910 y 1912, Admundsen descubre el Polo Sur. En 1911, Italia anexiona Trípoli. Se producen además otra serie de hechos políticos, desarrollos científicos y literarios que pueden ayudar a comprender la manera de aproximarse al mundo árabe de las mujeres estudiadas: Joseph de Gabineau publica entre 1852 y 1855 su *Essai sur l'inegalité des races humaines* y en 1859 sale de la imprenta *El origen de las especies*, de Charles Darwin. Es también la época de los imperios: en 1852 se inaugura el II Imperio Francés, y en 1883 se funda el Imperio colonial alemán, al tiempo que el inglés sigue en su apogeo, cubriendo países de varios continentes.

Las viajeras que recorrieron el mundo entre 1850 y 1914 no superaron únicamente barreras geográficas. También, y quizás de manera mucho más importante e incluso dura, rompieron con el papel en sociedad que se les había atribuido por el mero hecho de ser mujeres. El ideario burgués fue elaborando durante todo el siglo XIX un “imaginario colectivo”, un modelo social y un discurso dominante basados en la exclusión de la mujer de la esfera pública, reservada únicamente para el hombre. Esa dualidad artificial se tradujo en un modelo de mujer ideal, presentada como el “ángel del hogar” y relegada a la función de esposa y madre (AGUADO,

1994: 323). Se trata de la ideología típica de la burguesía victoriana, visible claramente en la Gran Bretaña de la época, pero cuya doctrina de las esferas, con una rígida separación por sexos entre lo público y lo privado, es perceptible también claramente en el caso español (NASH: 1983).

Con esas limitaciones, las mujeres que deseaban algo más que una vida convencional como esposas y madres dentro del ámbito del hogar se veían obligadas a mirar más allá del papel asignado a su sexo. Para las mujeres privilegiadas, el único modelo de independencia y éxito era el masculino. La libertad sólo era posible si se actuaba como un hombre: realizando diferentes actividades, escribiendo, rompiendo las convenciones sobre la feminidad. Al complementar sus viajes con la escritura, las viajeras subieron todavía un peldaño más en su reconocimiento como mujeres y personas públicas activas. El acto de escribir no es inocente y como, ha apuntado Cristina Enríquez de Salamanca, al representarse como seres femeninos a través de su escritura, las escritoras del siglo XIX reivindicaron la existencia de la mujer como sujeto (MORANT, coord., 2005: 140. El término es mencionado por Susan Kirkpatrick).

LAS VIAJERAS ESPAÑOLAS AL MUNDO ÁRABE: ENSAYANDO UN PERFIL

Con un vistazo rápido a sus biografías, no parece que las tres viajeras seleccionadas presenten una gran cantidad de elementos en común: Carmen de Burgos entra en 1903 en la redacción del *Diario Universal*, convirtiéndose en la primera española que puede ser calificada con todo derecho de “periodista”. En 1909 se convirtió en la primera corresponsal de Guerra en España, enviada al Norte de Marruecos. Por esa misma época cubre en el país la campaña del Kert la enfermera Consuelo González Ramos (Celsia Regis, Doñeva

de Campos en su traslación literaria). Un tercer nombre se repite constantemente en la bibliografía publicada sobre mujeres españolas y Marruecos durante la primera mitad del siglo XX: el de Aurora Bertrana. Dado que se trata de la única de las tres que se dirigió a Marruecos con la intención fundamental de conocer a fondo el país (se adaptaría por tanto mucho mejor al concepto de viajera al modo inglés) y de manera especial a sus mujeres, la he incluido como tercer nombre aunque su periplo a Marruecos sea más tardío (en torno a los años treinta). Sin embargo, a pesar de tratarse de mujeres con características aparentemente poco relacionadas, todas ellas comparten una serie de elementos comunes que nos permiten trazar un perfil que englobe a las tres:

- *Educación especial para la época*: a diferencia de la educación normativa que se les daba a sus congéneres como madres y esposas, las mujeres viajeras tuvieron, en muchos casos, una aventajada para su época, en la que estudiaron materias y desarrollaron tareas consideradas por aquel entonces como “masculinas”. Es probable que esta educación especial desde temprana edad fuese modelando su interés por llevar un tipo de vida diferente al que se les suponía por clase y por sexo.
- *Pertenencia a una clase alta-media alta*: esta característica les permitía, por un lado, costearse sus viajes y mantener un elevado tren de vida en los países que visitaban, así como, indirectamente, no tener que trabajar para vivir y por lo tanto poder dedicar tiempo al estudio de la lengua árabe, de las costumbres de los países que visitaban... Por otro lado, al no tener ningún tipo de limitación temporal por cuestiones monetarias, su posición acomodada les permitía pasar largas temporadas en los países que visitaban y conocerlos en profundidad. La característica de clase alta se repite tanto en las mujeres anglosajonas como en las españolas. Carmen de Burgos, por ejemplo, era hija de

un terrateniente y vicedónsul de Portugal (CASTILLO, 2003: 17)

- *Pioneras, pero no tan rupturistas*: El concepto de viajera al mundo árabe entendido en el sentido británico, como mujer que viaja sola simplemente por el mero hecho de conocer esa sociedad y vive durante años en ella, no existe en España. Aquí nos encontramos con viajes mucho más puntuales, que salvo en uno de los casos, el de Aurora Bertrana, tienen siempre una finalidad “práctica” (la periodística para Carmen de Burgos, la de ayuda médica para Consuelo González Ramos), y que se realizan sin un conocimiento lingüístico, cultural, etc. tan amplio de la zona como en los casos de Gertrude Bell o Freya Stark, por citar sólo dos ejemplos de los más conocidos de entre las británicas. Sus rupturas con las sociedades de origen son también menos radicales, porque sus viajes no implicaron una ruptura tan intensa con las convenciones sociales de la España de la época (contraieron matrimonio, apoyaron, salvo en el caso de Aurora Bertrana, el colonialismo español en Marruecos, y nunca llegaron a adquirir el poder y la influencia en tierras musulmanas que poseyeron algunas de las viajeras inglesas más renombradas). En ellas tampoco existe ningún tipo de conflicto identitario, conflictos que sí habían aparecido en el caso de las anglosajonas: a las españolas, el viaje les sirve, incluso, para reafirmarse en mayor medida como occidentales.

Defensa de la presencia española en Marruecos

Al contrario que las viajeras anteriormente estudiadas, algunas de las cuales manifestaron sus dudas o incluso clara oposición al colonialismo de las potencias europeas, en el caso de las españolas,

su actitud es por lo general mucho más complaciente. Su tono es más propagandístico y exaltado a la hora de defender el papel de España, un imperio en franca decadencia en esa época frente al apogeo del Imperio Británico en el que se movieron Gertrude Bell o Freya Stark. El auge de la “cuestión marroquí” hizo surgir toda una obra artística y literaria de carácter claramente orientalista que diese cobertura ideológica al africanismo. Es en este contexto en el que se enmarca la obra de las tres mujeres analizadas.

Atención minuciosa a los paisajes y gentes

Sus textos se convierten en una fuente importante para conocer a las poblaciones nativas y adquieren valor etnográfico. No es casualidad que hayan sido consideradas, de hecho, auténticas “exploradoras sociales” (CERAROLS RAMÍREZ, 2009: 15). En este sentido, los relatos de las mujeres viajeras son sobre todo relatos de la cotidianidad más que de grandes acontecimientos, y muestran una experiencia de Oriente más privada que pública, individual antes que institucionalizada (MELMAN, 1995: 12). El hecho de que fuesen consideradas inofensivas, o una curiosidad, les facilitaba el diálogo y muchas veces las abría puertas a los aspectos más privados de las personas cuyas vidas compartían mientras viajaban de país en país (SLUNG, 2001: 232). Ciertos espacios estaban vedados incluso a los exploradores más famosos e intrépidos y sí se abrieron para ellas. Aurora Bertrana, por ejemplo, visitó prisiones de mujeres, prostíbulos y hasta un harén

Identidades poliédricas y contradictorias

1. Inferioridad de género *vs* Superioridad racial: Marginadas en el contexto patriarcal de sus países de origen, son sin embar-

go racialmente superiores en el espacio colonial de la época (GARCÍA RAMÓN, 2007: 10) por su origen español.

2. Colonizadoras *vs* Colonizadas: En relación con la característica anterior, las mujeres viajeras eran “colonizadas” por los hombres en su sociedad de origen, pero presentaban rasgos de colonizadoras en el mundo árabe, aun cuando fuesen ideológicamente anticolonialistas, al vincularse con los poderes imperiales, en este caso el español
3. Sometimiento a la tradición en Europa *vs* comportamiento no normativo fuera de sus fronteras: En el mundo árabe, las mujeres viajeras gozaban de una libertad de la que no disponían en Europa, donde su papel debía ajustarse al tradicional rol de esposa y madre. Fuera de sus países de origen, sin embargo, escribían, se relacionaban con hombres de muy diversas procedencias y tenían un status y un reconocimiento social que se les negaba en sus propios hogares.

EL VIAJE COMO CREADOR DE IMAGINARIOS: ENTRE LA CONSTRUCCIÓN DESDE LA ALTERIDAD Y EL IMPERIALISMO SIMBÓLICO

Oriente (sea el Oriente Medio para los británicos, el “Oriente” marroquí para los españoles) fue durante todo el período estudiado un lugar para la ensoñación y la fantasía del viajero. Las traducciones de *Las mil y una noches*, las imágenes de odaliscas y refinados harenes del arte... Todo contribuía a crear una atmósfera de misterio y fascinación en torno a esta parte del mundo que todavía no se había terminado de cartografiar. En este contexto en el que el mundo no europeo era para los habitantes del Viejo Continente mucho más desconocido de lo que lo es ahora, el papel de los viajeros fue especialmente importante a la hora de crear imágenes y representaciones

sobre Oriente. Fueron ellos quienes elaboraron con sus relatos y crónicas auténticas geografías imaginarias, en las que, junto al relato descriptivo de los hechos, los mitos y las fantasías también jugaron un papel muy reseñable (GARCÍA RAMÓN, 2007: 6).

El poder de los viajeros europeos para trasladar ese mundo a sus audiencias radicaba en su capacidad para transformarlo y modelarlo en base a su mirada. Lo que el público al fin y al cabo recibía no era una visión descriptiva y objetiva de Oriente, sino una imagen tamizada del mismo, transformada por la mirada de otro europeo. ¿Eran estas imágenes distorsionadoras o veraces? Esa es ya otra cuestión, pero el poder de atracción irresistible que sus relatos tenían para una audiencia ávida de exploraciones y nuevos conocimientos era innegable. Oriente devino el espacio de los deseos y, como tal, un lugar vacío en el que era posible construirse (ALMARCEGUI, 2007: 267). En el caso de las mujeres, como hemos visto, se convirtió de hecho en un auténtico lugar para el escapismo de vidas anodinas y sujetas a las convenciones sociales.

Viajar siempre supone, y más en una época en la que no era tan sencillo desplazarse, una interacción con el Otro y una construcción desde la diferencia (CERAROLS RAMÍREZ, 2009: 11). Los viajeros van a resaltar, precisamente, los aspectos más distintivos y diferenciados de ese mundo árabe en relación con el mundo europeo del que partían, lo que conlleva una construcción del Otro no sólo como extranjero, sino principalmente, como exótico. Es por ello que la retórica va a intentar hacer ver, oír y sentir una realidad que se entiende como fundamentalmente diferente. Son las características distintivas respecto al mundo europeo las que se destacan en mayor medida (LITVAK, 1984: 18-19).

Ese Otro no es únicamente una cultura diferente con la que el viajero se relaciona. Es también, en muchos casos en esta época, un colonizado. Lo fueron los súbditos del Imperio Británico durante la

época de Gertrude Bell o los marroquíes que luchaban por liberarse de la ocupación española en la Campaña del Kert que cubrió Carmen de Burgos. La cobertura de los viajeros sobre estos territorios no va a ser pues siempre inocente y puramente geográfica. Muchos de ellos fueron portadores de un auténtico “imperialismo simbólico”, en palabras de Dolors García Ramón (GARCÍA RAMÓN, 2007: 6), a través del que alabaron la política de su país de origen en el país ocupado o mantuvieron actitudes de superioridad respecto a la población nativa.

MARRUECOS COMO ORIENTE DOMÉSTICO: ENTRE EL PATRIOTISMO A ESPAÑA Y LA ATENCIÓN A LA MUJER ÁRABE

No encontramos en el caso de las mujeres estudiadas ningún tipo de variedad geográfica a la hora de aproximarse al mundo árabe. Su destino es único: Marruecos. Y no se trata de un destino casual: la política exterior española de mediados del siglo XIX redirigió sus anhelados intereses ultramarinos hacia territorios más cercanos, apareciendo un interés colonialista claro y conciso por el imperio alauita, que culminó con la designación de un Protectorado franco-español en este territorio (1912-1956). Acompañando a ese interés, aumentaron también los que se desplazaron a Marruecos y dejaron escritas sus experiencias viajeras. Marruecos se convirtió así en el “Oriente doméstico” de los españoles (CERAROLS RAMÍREZ, 2009: 12). A partir del primer decenio del siglo XX, época en la que escriben las tres mujeres analizadas, la “cuestión marroquí” deviene uno de los pilares fundamentales de la política exterior española, tanto por voluntad propia (potenciales intereses comerciales, deseo de jugar un cierto papel internacional tras la crisis de 1898), como por el hecho de que España se ve involucrada en las estrategias geopolíticas

en el Magreb de las dos grandes potencias coloniales del momento, Francia y Gran Bretaña. Arrancando del desastre colonial del 98 y coincidiendo con el apogeo de la expansión colonial en África, el africanismo español se consolida como ideología política y tema de debate nacional tanto en las Cortes como en la prensa. La expansión colonial española en Marruecos entra en una fase militarista en 1909, que cubrirán Carmen de Burgos desde el frente periodístico y Consuelo González Ramos como enfermera.

Cuando se acercan al país vecino, las viajeras españolas lo hacen con el bagaje previo de preconceptos, imágenes del arte y de la literatura con tintes orientalistas que se había ido cultivando durante siglos. Y lo más curioso es que siguen cultivando esa imagen del Oriente mágico e idealizado que pervivía en Europa, del que dan cuenta los paisajes y monumentos ancestrales marroquíes, y critican de manera furibunda todo aquello que no concuerda con esa imagen previa e ideal, sea la suciedad de los niños, el encierro de las mujeres o el mal carácter de algunos hombres.

Son muchos los textos que he podido leer en los que las críticas sobre la población son tan habituales y presentan un número tan elevado de generalizaciones sobre el supuesto “ser árabe” que acababan produciendo un discurso de tintes esencialistas. Ese discurso esencialista, que, cierto es, aparece especialmente marcado en las viajeras que no viven en el mundo árabe, sino que lo recorren en un momento determinado (como sucede en las españolas frente a las anglosajonas), parece estar vinculado también con el discurso imperialista imperante en la época y su consideración no igualitaria de colonizadores y colonizados.

Para Carmen de Burgos y Consuelo González Ramos, que visitan Marruecos durante la campaña del Kert, el papel de España en Marruecos está claro: se trata de llevar la “civilización” a un país sumido en la barbarie. Cuando se hace referencia a la población

marroquí, la situación se presenta siempre en base a estos términos maniqueos, que invisten a esa población de una serie de características estereotipadas y negativas. Consuelo González Ramos relata: “Trémulas de esperanza y de temor asistimos las mujeres a la lucha que se está desarrollando en estos campos rifeños. ¿Qué sería de nosotras si venciera la barbarie?” (DE CAMPOS, 1912: 15). Consuelo González Ramos es la más radical en sus críticas hacia la “barbarie” marroquí, y su discurso adquiere incluso tintes raciales: “Recocijémonos los nacidos en hispano suelo de pertenecer a una raza superior, cuyos hombres saben morir con noble y dignidad por civilizar y dar la dicha á un continente salvaje” (DE CAMPOS, 1912: 146-147).

Los estereotipos son otras de las constantes en los relatos analizados. Hay que tener en cuenta que, como apuntaba Edward Said en su obra *Orientalismo*, en este caso la relación de fuerzas es desigual: mientras las viajeras escriben, los marroquíes son descritos (SAID, 2002). A ellos se les atribuye el papel pasivo, a ellas el activo, la capacidad de observar y estudiar (se da una auténtica relación de poder a través de la escritura).

Los estereotipos seculares no se modifican aunque entren en contacto directo con las poblaciones a las que se refieren, y, además, conviene mantenerlos para servir al objetivo ideológico de justificar la intervención española en Marruecos. Consuelo González Ramos apunta que “Lo que nos ocurre á nosotras (las españolas) con las moras, que siempre las miramos con curiosidad y las interrogamos sobre esos misterios secretos que hemos leído en *Las mil y una noches*” (DE CAMPOS, 1912: 25). Carmen de Burgos, en su obra *En la guerra*, presenta más ejemplos de estos estereotipos: los tenderos marroquíes le evocan las figuras de aquellos mágicos mercaderes de Bagdad que vendían las alfombras y las pomas milagrosas de los cuentos de Scherezada (página 20); los rifeños son “feroces” y “des-

precian la muerte” (p.20); el sol ardiente de África le hace pensar en “alcázares, califas y odaliscas” (p. 31).

Sin embargo, y a diferencia de las viajeras británicas que hemos analizado anteriormente, y como dato a primera vista curioso, las españolas dedican una atención mucho mayor a la vida de las mujeres marroquíes. ¿Cómo podemos justificar esta atención especial a las mujeres de una sociedad que se acaba de considerar bárbara y opuesta a las más elementales reglas de la civilización? Pues creo que precisamente en base a ese mismo interés de seguir desacreditando a tal sociedad: destacando la ferocidad de las mujeres y su falta de derechos se aporta un argumento más a la barbarie de los “moros” contra los que España combate. Aurora Bertrana, por ejemplo, pretendía en su obra *El Marroc sensual i fanàtic*, entre otras cosas, denunciar las presiones reales y metafóricas que reclusan a las mujeres árabes en un espacio inaccesible (GRANELL NOGUÉ, coord., 2001: 38). El harén, que en la retórica orientalista se había considerado símbolo de lujo y placer sensual, aparece en el relato de Consuelo González Ramos como un símbolo más de la opresión del árabe hacia sus mujeres: “(El otro bando) integra el retroceso y fanatismo y lleva en su centro el serrallo, ominoso emblema de la esclavitud y villanía”. España aparece, así, como “redentora” de la mujer marroquí, en un sentido cuasi mesiánico: “¡Oh, mujer africana! ¡El triunfo de las armas españolas será tu redención! ¡El serrallo para ti se anulará, y gozarás, por nuestro impulso, de la libertad que nosotras disfrutamos ya cerca de 20 siglos!” (DE CAMPOS, 1912: 15-16).

La elección de criticar el modo de vida de las mujeres marroquíes tiene también en ocasiones otra finalidad: les sirve como medio de autoafirmación como occidentales, de posicionarse y reforzar la identidad propia delante del lector. No deja de ser curioso que las autoras hagan referencia a la libertad de que ellas gozan en relación

con las marroquíes, cuando en sus propias biografías y sociedades de origen se han enfrentado con los problemas derivados de ser mujeres y adquirir reconocimiento por su trayectoria profesional.

Sin embargo, y a pesar de todos los prejuicios y sesgos ideológicos que los relatos de las tres mujeres analizadas presentan, sus obras son de innegable interés por efectuar una aproximación a la realidad marroquí en la que la vida cotidiana y sus mujeres tienen un protagonismo especial. Por su condición femenina, pudieron entrar en reductos cerrados a los hombres occidentales. Aurora Bertrana, por ejemplo, visitó un prostíbulo de Tetuán, un harén en Arcila y una prisión de mujeres en Xaouen (GRANELL NOGUÉ, coord., 2001: 72). Y el relato de Carmen de Burgos, *Colombine*, emana una “cotidianidad” nunca antes observada en las crónicas de guerra, siempre escritas por hombres, al otorgar un protagonismo especial a todo lo que rodea los enfrentamientos (sentimientos de los soldados, padecimiento de las mujeres...). En este sentido, tanto ella como Consuelo González Ramos cultivaron una verdadera “Geografía de la proximidad”, al incorporar el lado más humano del campamento y todo lo que está sucediendo en los espacios frontera más allá de lo bélico (CERAROLS RAMÍREZ, 2009: 34-35). Sus obras desarrollan, innegablemente y con todas sus limitaciones, una mirada diferente hacia el otro lado del Estrecho (diferente por ser, a un tiempo, una mirada española y femenina).

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- AGUADO, Ana M. (1994), *Textos para la historia de las mujeres en España*, Madrid, Cátedra.
- ALMARCEGUI, Patricia (2007), *Alí Bey y los viajeros europeos a Oriente*, Barcelona, Bellaterra.

- CAMPOS, Eva de (1912), *La mujer española en la campaña del Kert. Meilla*, Establecimiento tipográfico “La Africana”
- CASTAÑEDA CEBALLOS, Paloma (2003), *Viajeras*, Madrid, Alderabán.
- CASTILLO MARTÍN, Marcia (2003), *Carmen de Burgos Seguí, Colombine (1867- 1932)*, Madrid, Ediciones del Orto.
- CERAROLS RAMÍREZ, Rosa (2009), *Viajeras españolas en Marruecos: literatura de viajes, género y geografías imaginarias*, Almería, Instituto de Estudios Almerienses.
- GARCÍA RAMÓN, María Dolors (2007), *Exploració, geografia i estudis postcolonials: una mirada de gènere sobre les narratives de viatges (Gertrude Bell, 1868-1926): discurs de recepció de Maria Dolors Garcia Ramon com a membre numerària de la Secció de Filosofia i Ciències Socials, llegit el dia 21 de maig de 2007*, Barcelona, Institut d’Estudis Catalans.
- GRANELL NOGUÉ, Glòria et al., coords. (2001), *Aurora Bertrana, una dona del segle XX*, Barcelona, Publicacions de l’Abadia de Montserrat.
- LITVAK, Lily (1984), *Geografías mágicas. Viajeros españoles del siglo XIX por países exóticos (1800-1913)*, Barcelona, Laertes.
- MELMAN, Billie (1995), *Women’s orients: English women and the Middle East, 1718-1918: sexuality, religion and work*, Basingstoke, Macmillan
- MORANT, Isabel, coord. (2005), *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Madrid, Cátedra.
- NASH, Mary (1983), *Mujer, familia y trabajo en España (1875-1936)*, Barcelona, Anthropos.
- SAID, Edward (2002). *Orientalismo*. Barcelona, Random House Mondadori.
- SLUNG, Michele (2001), *Viviendo con caníbales y otras historias de mujeres*, Barcelona, RBA

DELFINA BUNGE EN EL MEDITERRÁNEO ORIENTAL UNA ESCRITORA CATÓLICA ENTRE LOS PUEBLOS DEL ISLAM

Axel GASQUET

Université Blaise Pascal (CERHAC)

Palabras clave: Orientalismo, Argentina, Delfina Bunge, relato de viaje.

Resumen: Este trabajo analiza la visión que la escritora argentina Delfina Bunge tiene de los países y pueblos del Mediterráneo Oriental y del Maghreb. Realizamos el estudio detallado de los testimonios publicados en su libro *Tierras del Mar Azul* (1928). El análisis del relato de viaje, integra las condiciones sociales en que se despliega la escritura de la autora, junto con el entramado propio del orientalismo argentino hacia 1920.

Mots-clés : Orientalisme, Argentine, Delfina Bunge, récit de voyage.

Résumé : Cette étude porte sur la vision déployée par l'écrivaine Delfina Bunge autour des pays islamiques et les peuples du Levant et du Maghreb. Notre analyse est fondée sur les témoignages publiés par l'auteur dans son ouvrage *Tierras del Mar Azul* (1928). L'étude de ce récit de voyage intègre en même temps les conditions d'appartenance sociale de l'auteur, tout en essayant de dégager une vision d'ensemble dans le contexte du discours orientaliste argentin autour des années 1920.

Keywords: Orientalism, Argentine, Delfina Bunge, travel writing.

Abstract: This study focuses on the vision displayed by the writer Delfina Bunge around Islamic countries and peoples of the Middle East and the Maghreb. Our analysis is based on the testimonies published by the author in his book *Tierras del Mar Azul* (1928). The study of this travelogue features at the same time the social conditions of membership of the author, trying to generate an overview in the context of Orientalist discourse in Argentina around 1920.

Delfina Bunge (1881-1952) fue una poeta y escritora de meteórico ascenso en la constelación literaria argentina de comienzos de siglo XX, cuyo promisorio destino letrado se fue opacando por su búsqueda espiritual en el catolicismo y, también, por la sombra que sobre su propia obra proyectó la estelaridad literaria de su marido, el escritor Manuel Gálvez (1882-1962).

Delfina Bunge perteneció a la gran sociedad porteña, nacida en una familia encumbrada que ya había dado nombres importantes a la cultura argentina decimonónica. A diferencia de su amiga Victoria Ocampo, que dentro del rigorismo patricio se identificó con la figura de la rebelde, Delfina nunca salió del molde social impuesto por su familia, de estricta educación católica y de valores victorianos. Las amigas terminarán por encarnar modelos antagónicos, emprendiendo derroteros asimétricos después de la primera juventud. Siendo Delfina nueve años mayor, representó durante la adolescencia de Victoria un “ejemplo” de todo lo que ella anhelaba: Delfina escribía poesía en francés, tenía un hermano sociólogo y ensayista (Octavio Bunge), y un pretendiente, Manuel Gálvez, que hacia el Centenario (1910) consolidaba su fama de escritor profesional. Ambas fueron ejemplos del cosmopolitismo elitista de la clase patricia, aunque sus respectivas búsquedas espirituales las opusieron en más de un sentido. A diferencia de su amiga Victoria, mujer emancipada y defensora del feminismo, Delfina Bunge no sólo no pudo romper

con el corsé que la sociabilidad femenina impuso a las mujeres de su condición, sino que de algún modo “reforzó” los valores tradicionales conservadores, radicalizando su adhesión al catolicismo integrista y al nacionalismo político y cultural. Victoria abrazará en cambio los valores del liberalismo democrático, cosmopolita y vanguardista.

Veremos a continuación algunos elementos poco estudiados del itinerario literario y espiritual de Delfina Bunge. Analizaremos detenidamente su único testimonio de viaje por el Mediterráneo, titulado *Tierras del Mar Azul* (1928). Este libro tiene la particularidad de ser uno de los escasos ejemplos de viajeras argentinas por el Levante y el mundo musulmán¹. Esto no significa que las mujeres no hubiesen incursionado antes por estas regiones, sino que no dejaron testimonios éditos. Viajaban como acompañantes de sus maridos, como madres de familia, pero casi nunca tomaban la pluma. A fines del siglo XIX, Pastor S. Obligado, Eduardo F. Wilde y otros, emprendieron sus periplos orientales acompañados por sus esposas o hijas. Pero significativamente, éstas apenas son mencionadas fugazmente en sus testimonios. Resultaba evidente para los cánones de la época que la identificación de la mujer con el papel de viajera era socialmente conflictivo, debiendo abstenerse de ocupar dicho rol.

A contracorriente de sus predecesores, el caso de Delfina Bunge es peculiar pues su relato es prácticamente el único que da cuenta del periplo familiar, realizado durante ochenta días, del 13 de diciembre de 1925 a fines de febrero de 1926. Manuel Gálvez, hacia el final

¹ Alica T. de Torti publica el único testimonio “oriental” conocido que precede al de Delfina Bunge (cf. *Impresiones de Oriente*, Buenos Aires: Talleres gráficos argentinos L. J. Rosso, 1936). La literatura de peregrinación a Tierra Santa, aunque mayormente masculina, contó con pocas figuras femeninas.

de su vida, apenas dejará un fragmentario testimonio del viaje en su libro de memorias *En el mundo de los seres ficticios* (1961). Pero estas escasas páginas con casi inexplotables, pues Gálvez apenas habla de sus experiencias genuinas por las tierras del Oriente, refiriéndolo todo a su persona con gran despliegue megalómano. Los pueblos y las realidades del Levante son mero decorado y excusa para pasear su estampa de gran escritor internacional, hagiografía exclusiva para esculpir su pedestal de escritor profesional. En *Tierras del Mar Azul*, la figura de Manuel Gálvez se opaca frente al protagonismo de Delfina Bunge.

1. TRIBULACIONES DE UNA DAMA PORTEÑA DURANTE LA BELLE ÉPOQUE

Delfina pertenecía a una familia porteña de lustre y abolengo, los Bunge, cuyo abuelo había llegado de su Prusia natal a Buenos Aires en 1827, año de la caída de Rivadavia. Karl August Bunge, representante comercial y botanista amateur, se integra pronto en los cenáculos porteños del primer gobierno de Juan Manuel de Rosas. La familia materna, los Arteaga, pertenecían también al patriciado local.

Los destinos de algunos miembros de esta familia son propios a los de la ilustración argentina decimonónica, que extraía sus riquezas de la creciente explotación agrícola y ganadera pampeana en la segunda mitad del siglo XIX. Raimundo Octavio Bunge, padre de Delfina, sin haber pertenecido a la rama más pudiente de la familia, desarrolla una destacada carrera como abogado, llegando a ser ministro de la Corte Suprema de Justicia. Los hermanos de Octavio, Emilio y Ernesto, también se destacaron con sendas profesiones liberales, en los negocios y en la política. El padre de Delfina se casa en 1874 con María Luisa Arteaga, cuya familia también pertenecía a la elite porteña. Nueve son los hijos fruto de esta unión

y varios de los hermanos de Delfina serán a su vez personalidades destacadas, especialmente Augusto, futuro disputado socialista, y Carlos Octavio, conocido sociólogo y jurisconsulto. La numerosa familia Bunge, de riguroso origen luterano, al tiempo que recibió una severa educación prusiana abrazó la estricta observancia católica de los Arteaga. Delfina Bunge se casó con Manuel Gálvez en 1910, e iniciará —con discreción— junto a él una carrera literaria que tendrá destellos considerables dentro del cenáculo letrado argentino.

Su primer título, *Simplement* (1911), fue un libro de poemas escrito en francés y publicado en París, que mereció el entusiasmo del modernismo triunfante —Rubén Darío a la cabeza— (Gasquet, 2006); su poemario la proyectó como una poetisa promisoría y de gran talento. Años después publicará en Buenos Aires un segundo volumen de poemas franceses, *La nouvelle moisson* (Bunge, 1918). La marca del bilingüismo poético era una atribución de clase, reservada a las damas de la élite patricia. Toda su obra fue siempre rubricada con el apellido de casada, Delfina Bunge de Gálvez, marca de respeto hacia los valores tradicionales y signo inequívoco de la aceptación de las convenciones sociales por parte de la escritora.

Pese al clima familiar de gran liberalidad y cosmopolitismo, la educación de las niñas no era la misma que la recibida por los varones (Cárdenas y Payá, 1995: 297-334). Las primeras debían cultivarse en variadas dotes artísticas, música y literatura en especial, pero no estaban destinadas al ejercicio de profesiones liberales, ni a la dirigencia empresarial, política o intelectual, reservadas exclusivamente a los segundos. En estas condiciones, resultaba natural que los hijos varones de los Bunge-Arteaga recibieran una esmerada educación en colegios bilingües español-alemán, para proseguir los estudios superiores a menudo en Alemania, Inglaterra o los EE.UU., mientras que las señoritas llegasen cuanto mucho a completar sus estudios secundarios. El aprendizaje de idiomas extranjeros desde

la más temprana edad formaba parte del dispositivo básico de la educación femenina, aunque este raramente se llevaba a cabo en institutos o colegios, sino mediante la frecuentación cotidiana de institutrices y/o profesores extranjeros. El francés y el inglés, para las niñas de alcurnia resultaba tan natural como respirar; el alemán y el inglés, en cambio, era obligatorio para los varones, cuyas profesiones requerían de capacidades prácticas o técnicas.

En su adolescencia Delfina Bunge consideró abrazar la vocación religiosa y será una militante católica durante toda su vida. Descubre siendo niña una afición particular por las lecturas y la escritura, concebidas siempre como un espacio propicio al ejercicio de la espiritualidad. La imposición materna de abandonar los estudios secundarios la horripila, mientras que su hermana mayor Julia decide hacerlo por voluntad propia. Su vida entera está integralmente consagrada a la fe y a la escritura, que en ella constituyen un tándem indisoluble, al punto que su escritura no obedece sólo al ejercicio de una actividad creativa, sino es concebida como una eficaz máquina confesional. La joven literata puede descargar allí, en su intimidad de papel, aquello que la sociedad y la familia le prohíben enunciar en voz alta. Su cuantiosa obra éditada, compuesta por veintinueve títulos, no integra sin embargo su labor literaria fundamental: la redacción desde los 15 años de un inmenso *Diario* íntimo. Su nieta y biógrafa, Lucía Gálvez, señala que en estas casi diez mil páginas del *Diario* —que ocupan 18 cuadernos manuscritos y cinco volúmenes escritos a máquina—, se encuentra el legado más personal y auténtico de su abuela (Lucía Gálvez, 2000: 9). Si exceptuamos algunos pocos folios publicados por su nieta, el resto del *Diario* permanece hasta hoy inédito.

Extensamente instruida e inteligente, Delfina Bunge vive su pasión literaria dentro de los cánones sociales de la época, es decir, desgarrada por la tensión de verse negada una promisoriosa carrera

literaria monopolizada por los hombres, pero ansiosa por transgredir estas imposiciones. Aunque logró brillar con luz propia, Delfina Bunge vivirá su afición literaria en gran medida por procuración, bajo el patronazgo y tutela de Manuel Gálvez. La sociedad argentina de finales del siglo XIX no era por sus costumbres e imposiciones muy diferente de la europea: las mujeres podían dedicarse a la literatura, mientras destinasen sus energías a los géneros denominados “menores”, es decir, el diario íntimo, los cuentos, la poesía lírica, el folletín sentimental y, ocasionalmente, los testimonios de viaje. En la sociedad burguesa finisecular que triunfa junto con los valores morales victorianos, los géneros de la novela, el ensayo científico o filosófico y toda otra obra considerada importante y seria, estaban reservados a los hombres. Un repaso de los títulos publicados por Delfina Bunge da cuenta de estas severas restricciones. Su obra abarca especialmente tres rubros: 1) poesía lírica en su etapa juvenil, 2) libros didácticos sobre educación religiosa y libros de textos literarios escolares, y 3) la autobiografía de la infancia. Los títulos que no encajan en estos rubros, son por lo general obras ensayísticas misceláneas que combinan algunos de los tres grupos señalados. Contados títulos —como el ensayo sobre León Bloy (Bunge, 1944)— se apartan de las tres temáticas preponderantes: el espacio íntimo, el espiritual, y la misión pedagógica.

Su abundante producción da cuenta de esta brecha: la que existe entre sus deseos intelectuales y el rol social asignado a la mujer en la literatura. Pero los destellos críticos de Delfina, sus atisbos de rebelión contra el mandato social o su adhesión al vanguardismo estético, son siempre mesurados fulgores que debemos recolectar como pepitas de oro en la montaña. Entre sus títulos poéticos se destaca una suerte de antología castellana de sus versos franceses (Bunge, 1920), cuya traducción fue realizada por la poetisa suizo-argentina Alfonsina Storni.

Como lo confirma Carola Hermida, «Los raros casos de mujeres escritoras se dan, generalmente, en ámbitos muy específicos: familias de intelectuales, dentro de determinada clase social. Escribe “la hija de...”, “la hermana de...”, “la esposa de...”» (Hermida, 2002). Sin embargo los diarios íntimos de Delfina muestran que la aceptación de estas convenciones no fue cosa sencilla durante sus años de juventud, llegando incluso a tener posiciones poco acomodaticias y a menudo conflictivas con su medio social. Dentro del esquema familiar de los Bunge-Arteaga, la hermana mayor Julia Valentina encarnaba la aceptación acrítica de los mandatos sociales más estrictos. Delfina se destaca por una tenue resistencia a estos mandatos, lo que le valió ser considerada parte del movimiento feminista con el que en realidad disentía. Aunque esto resulte un rasgo paradójico de su personalidad, Delfina encarnó cierto grado de rebelión contra un modelo social femenino que formalmente suscribía y reforzaba. Pero esta tenue rebelión fue reaccionaria. En otras palabras, fue una defensora de la causa de las mujeres a pesar de sus convicciones y creencias, que indudablemente afirmaban los valores más conservadores y tradicionales de la sociedad.

Según consigna Delfina Bunge en su diario íntimo, su propia madre, María Luisa Arteaga, le reprochaba su independencia intelectual en los siguientes términos: «Lo que te pierden son las ideas propias. (...) Aunque no digas nada, esas ideas se te ven por encima de la ropa» (Lucía Gálvez 2000: 23). Esto significa que, para el modelo de la época, el cultivo excesivo de la inteligencia femenina no era el atributo social fundamental para encontrar un “buen partido” y casarse. Dicha cualidad era considerada un estorbo, una tara, pudiendo incluso constituir un obstáculo mayor para la concreción de un matrimonio tradicional. Manuel Gálvez lo expresa sintéticamente en 1941 con estas palabras:

Antes de que Delfina se iniciara en las letras, una mujer de su elevada condición social, fuese casada o soltera, no podía publicar unas líneas sin caer en el ridículo. Ella misma debió padecer para escribir su Diario íntimo. Su madre y sus hermanos, a pesar de que Carlos Octavio era escritor y los demás lo serían más tarde —y de que todos eran intelectuales— se burlaban de Delfina. (Manuel Gálvez, 1961a: 89).

La madre de Delfina resistía con empeño la temprana vocación literaria de su hija, al punto que para mejor retenerla la alentó a participar en 1903 en el concurso de lectoras de la revista francesa *Fémina*, con el tema “La jeune fille d’aujourd’hui est-elle heureuse ?” La joven porteña finalmente gana el concurso al año siguiente. Pero las tribulaciones literarias de Delfina, a pesar de la inmensa energía transgresiva que las animaban, no llegan nunca a asumir una ruptura clara ni con su época ni con su medio social, tampoco por su estilo o por su temática. Ante los reproches familiares de ser una militante de la emancipación de la mujer, la joven cavila: «y aunque yo no creyera del todo viable esas ideas [feministas], más degradante me parecía tener que aceptar que habíamos sido puestas en el mundo para no tener —hasta cierta edad— otra preocupación que el vestirnos, divertirnos y agradecer... ¡para encontrar novio!» (Lucía Gálvez, 2001: 23). Delfina se aferra a una preciosa independencia intelectual, alimento existencial vital, pero no quiere privarse de los lazos familiares y sociales que han facilitado su acceso al raro privilegio de ser considerada como una escritora. Pese a su enorme potencial crítico mantiene un angustioso equilibrio, constantemente erguida en el borde de una anhelada ruptura que en el fondo desea evitar.

2. DELFINA BUNGE Y SU VISIÓN DEL ORIENTE

Para la elite sudamericana Oriente constituía un destino turístico desde hacía varias décadas, iniciado tras la apertura del Canal de Suez a la navegación comercial a fines de 1869 (Gasquet 2007: 150-153; Gasquet, 2008: 21-35). Pero desde el centenario el periplo por tales latitudes estaba de moda y el orientalismo se impuso como un tema de interés cultural para amplios sectores del mundo letrado. Además de la curiosidad por dichos pueblos y culturas, para los católicos el viaje tenía el incentivo de permitirles visitar los sitios bíblicos de Tierra Santa. Para solventar el viaje familiar con sus hijos por Oriente, Manuel y Delfina venden su casona en el barrio de Belgrano. Manuel Gálvez describe en los siguientes términos el oneroso e intempestivo viaje por el Mediterráneo y el Levante, cuyo balance espiritual es (por encima del sacrificio financiero) ampliamente positivo:

No me he arrepentido —confiesa—. Si económicamente eso fue un disparate, en cambio nos trajo una enorme ganancia espiritual e intelectual. Gigantesca ganancia, porque ¿puede haber algo más impresionante y enriquecedor para un cristiano que recorrer los lugares por donde anduvo Jesús, ver el sitio donde nació y rezar y llorar de emoción delante de Su sepulcro? (Gálvez, 1961b: 325).

Este viaje turístico de carácter espiritual debía compensar la vida excesivamente materialista de la gran urbe porteña. Gálvez acepta el encargo de enviar una serie de correspondencias para *La Nación*, menos para reducir los costes del emprendimiento que para consolidar su reputación de “escritor en viaje”.

Se trató de un crucero, el *Conte Verde*, organizado por una empresa italiana: ochenta días por el Mediterráneo europeo, africano

y asiático, desde Tánger y los pilares de Hércules hasta el cuerno de oro en el Bósforo, visitando Mallorca, la costa africana y El Cairo, Estambul y las escalas del Levante. El navío garantizaba al pasaje confort y tranquilidad, junto al sosiego proporcionado por la presencia de otros turistas acomodados. Si el periplo es variado y extenso, las impresiones son superficiales pues el ritmo de viaje no permite el encuentro con los naturales por fuera del limitado circuito turístico. Los contactos son fugaces y las impresiones efímeras, pues en los cruceros turísticos el tiempo nunca huelga y lo que cuenta es el ritmo sostenido de las visitas de distintas ciudades y puertos. Delfina Bunge y Manuel Gálvez tampoco piden más, están satisfechos con ese andar que les permite atesorar visiones de un Oriente mítico, genérico, que no aspira jamás a impregnarse de la realidad local ni a ser guiados por los nativos, ni busca comprender culturas, realidades y mentalidades diferentes a la propia. Todo es impronta sin mediación, testimonio bruto; poco y nada es indagado en dichas estampas. Delfina Bunge había tenido ya un episódico contacto con el Oriente: había visitado años atrás la colonia francesa de Túnez, durante un viaje por Europa.

2. 1. Tánger, la antesala del Levante

Antes de pisar Europa, Tánger constituye la primera escala transatlántica. La ciudad, pequeña cosmópolis marroquí, da el tono general de lo que será la integralidad del testimonio de Delfina Bunge: un rosario que enhebra pintorescos clichés sobre el Oriente y los pueblos árabes. Túnez será en varias ocasiones la medida de comparación con las nuevas ciudades que visita. La calma adormecedora de Túnez contrasta con el bullicio de las muchedumbres marroquíes. La jornada en Tánger permite atesorar la primera ráfaga de estampas populares: el gentío sucio y harapiento que rodea al

encantador de serpientes, que no duda en exponer su cuerpo a los mordiscos del reptil; la turbamulta del zoco con la efervescencia vacua que lo anima, pues el comercio sólo se equipara a la holgazanería de que dan prueba los árabes; el trazado laberíntico de la casbah, cuyos meandros materializan una sociedad que permanece incomprensible y ajena a los sobresaltos del visitante. La atracción que ejercen estas primeras visiones de escenas callejeras está signada por el horror: «Henos, pues, provistos, en el mercado de Tánger, de una dosis suficiente de asco y de horror» (Bunge, 1928: 21). Nuevos clichés sustituyen a otros, cuando Delfina se lamenta: «¡Lejos estamos del piadoso musulmán que imaginábamos efectuando abluciones matinales seguidas de oración!» (Bunge, 1928: 20). El árabe extasiado frente al espectáculo de las serpientes sintetiza todo aquello de repugnante que hay en la ciudad, y expone a la luz las contradicciones entre lo que el viajero ansía ver y la realidad misma, que produce un espantado prejuicio —fundado en los ideales ingenuos del “buen” Oriente—: «El árabe rechaza en sus templos la imagen humana o de los ángeles, pero sacia sus ojos en la mugre del hombre que se acompaña de reptiles, desgredado y sangrante, a quien, quizá, venera como *marabú*» (Bunge, 1928: 21). La manse dumbre del Túnez colonial, organizado, apaciguado y europeizado, contrasta una vez más con el carácter salvaje de Tánger, refractario a la influencia civilizada : «esto es infinitamente más plebeyo, y de un carácter más fuerte, de algo no europeizable...» (Bunge, 1928: 22). Notemos la sutileza semántica del verbo «europeizable», que sugiere que la sociedad es impermeable a todo cambio exógeno e influencia benéfica de la civilización del Norte. El pueblo —y la “cosa pública”— palpita en la calle, y casi toda la actividad se desarrolla al exterior. La efervescencia caótica se yergue como un nuevo orden, la confusión se añade a la vacuidad social, que parece constituirse en torno a la agitación inútil e ineficaz. «Para cualquier lado que

se dé un paso o que se mire, es siempre el mismo hormiguero: de hormigas activas, gritonas, movedizas. Por la mañana y por la tarde; siempre el mismo bullicio» (Bunge, 1928: 23).

En el giro de una oración, bajo la forma de un interrogante, se vislumbra enseguida otro clásico cliché, la holgazanería oriental: «¿Estas gentes están verdaderamente atareadas o sólo deseosas de terminar cuanto antes su trabajo para darse al oriental reposo? (Bunge, 1928: 23). Este prejuicio tiene una doble raigambre: forjada por un lado en los tópicos orientalistas europeos del siglo XVIII, que observaban en las culturas semíticas una cierta inanidad industriosa, con pueblos sólo aptos para el comercio y cuyas personas añadían plusvalía a mercancías que no habían producido; y asimismo en el fuerte impacto popular de *Las mil y una noches*, que durante generaciones forjó en el imaginario occidental la estampa de un Oriente de intrigas palaciegas, de goces y sensualidad, y de generalizada holgazanería.

El retrato de Tánger por Delfina Bunge reúne las características de la “corte de los milagros”, de una cohorte fantasmagórica que hilvana clichés como si estos fuesen verdades consustanciales a la realidad que se observa. Otro ejemplo lo encontramos cuando la viajera visita una humilde madraza, en donde los niños recitan versículos del Corán acompañándose del balanceo hierático del tronco. La asociación mecánica del cuerpo con la devoción religiosa, repulsa a los fervientes cristianos como nuestra escritora que conciben al cuerpo disociado del espíritu, lo corpóreo como fuente de toda sospecha. El encuentro de la devoción cristiana y la devoción islámica constituye un punto de encuentro como de disenso. Se comparte una espiritualidad devota —aunque por Mesías diferentes—, pero esta mancomunidad espiritual no salva la insondable distancia moral entre ambas creencias:

Si “el hábito hace al monje” —observa Delfina— estos moros debían sentirse semejantes a los franciscanos, radicados en sus tierras desde hace tanto tiempo, y dejarse atraer por ellos. *Pero a pesar de esta extraña similitud exterior la distancia moral no amengua.* Así nos lo dijo, cuando entramos en un convento franciscano, un simpático monje español, de barba blanca. Después de treinta y ocho años pasados allí, consideraba a los musulmanes poco menos que inconvertibles. (Bunge, 1928: 27. Subrayado nuestro)

Más que contradictorios, esta mezcla de repulsa y fascinación son dos elementos indisociables y constituyen una constante en el periplo oriental de la escritora. La percepción del cuerpo es fuente de diferendo. El cuerpo, que en la tradición cristiana encarna todo lo bajo y abyecto, eternamente “negado” y abdicado frente a la pureza y elevación del alma, aparece en cambio “domesticado” entre los musulmanes, constreñido ahora en los rígidos límites de otro dogma religioso: rechazan su representación icónica (que los cristianos admiten), pero asumen con restricciones su materialidad (allí donde los cristianos lo niegan, quitándole derecho de existencia). La monotonía psalmódica de los niños de la escuela coránica, sintetiza la desaprobación de Delfina Bunge entorno al cuerpo y su disciplinamiento, con su lógica conclusión moral y espiritual:

¡Oh los pobrecillos monjecillos en miniatura, aplastados toda su vida con el tedio del Corán! ¡Cómo gozarían si alguien les contara, si alguien les mostrara aquí cómo nació el divino Niño! ¡Si alguien les enseñara un verdadero canto, un canto alegre, un villancico! Pero ellos seguirán con la monotonía arenosa de aquella cantinela interminable, balanceando su cuerpo como un péndulo vano

en las áridas mezquitas donde no florece ni un ángel, ni una imagen, ni una lágrima, ni una flor... En aquellas mezquitas, verdaderos desiertos, donde no aparece ni un oasis de ternura, ni siquiera un espejismo de luz sobrenatural, de gloria, de alegría para los pequeños monjecillos marroquíes. (Bunge, 1928: 27).

Resulta evidente que el campo lexical del “desierto” topográfico, como figuración y quintaesencia del Oriente, aparece asociado a una connotación moral: las mezquitas son “desiertos icónicos” desprovistos de ternura y privados de luz, y las madrazas un espacio en donde el cuerpo puede asumirse a condición de aceptar su domesticación, puesta al servicio del recitado de los suras. Esta visión es una lectura metafórica apenas velada de lo que para Delfina Bunge resulta el Islam: un desierto sin oasis.

El único elemento positivo rescatado por la viajera es la alegría popular “genuina” de Tánger, que contagia por igual a naturales y extranjeros. Dicha alegría hace llevadera las miserias de la dura realidad y en cierta forma las oculta maquillándolas tras vistosas ropas y la generalizada algarabía:

La pobreza no aparece aquí con la desolación que en otros pueblos orientales. La miseria se cubre; los trapos, con su nota de color, no faltan al más pobre. (...) Y si piden limosna, no es con aquel triste gemido que se pega a los oídos del que ha andado por Egipto o por Jerusalén. De cuanto conozco de Oriente, es éste el único lugar donde una cierta alegría se halla como esparcida en todas las cosas... (Bunge, 1928: 22-23).

2. 2. De cartagineses, hebreos y árabes: la visita a Túnez

La primera impresión es sensible y existencial, penosa y contradictoria: en Túnez la viajera se siente «en medio de una borra de la humanidad», pues esta tierra es una mezcla incierta de «emigrados de otras tierras, de restos de razas, indefinibles algunas, traídos aquí por no se sabe qué vientos encontrados...» (Bunge, 1928: 53). Ni la gente ni el urbanismo tienen arraigo, todo está fuera de su sitio. Mezcla abigarrada e informe de beduinos, judíos, turcos y franceses, arrojados a estas tierras por la convulsa historia de los siglos. Sus estampas constituyen retratos sesgados de la condición de dichos pueblos.

La visita a la antigua Cartago, próxima a la ciudad de Túnez, es motivo para una primera observación sobre las ruinas, tópico ineludible del viaje a Oriente (Gasquet, 2007: 145-156). Los trozos esparcidos de la monumental ciudad púnica no son fruto de una catástrofe natural, sino de las «convulsiones de la Historia». En vano busca Delfina «la sombra de San Agustín» entre los restos pétreos, pero «hasta la sombra de su espíritu ha partido a Roma». La visita a las ruinas, la historia antigua y la evocación del santo africano, la inducen a esbozar una teoría moral de las civilizaciones: «las ciudades más civilizadas son las más corrompidas» (Bunge, 1928: 54). La cima de la civilización (el Bien), remite por igual a las sociedades que más refinamiento adquirieron en materia de corrupción (el Mal), según Delfina. En la pervertida Roma se hallaban los más elevados espíritus de la época, «al lado de Nerón, ¿no estaba acaso Séneca?» (Bunge, 1928: 55), se interroga azorada la viajera. Esto es válido tanto para las civilizaciones pretéritas como las actuales, Roma y París², todas

² París es para Delfina el ejemplo mismo de esta configuración doble de la civilización moderna: «Así, en la Francia actual creo que, junto a la corrupción mayor, deben encontrarse los espíritus más puros y nobles de la tierra» (Bunge, 1928: 55).

encarnaciones de esta verdad bifronte. Si Cartago es a su juicio una civilización histórica desvanecida por la corrupción, era precisamente porque en ella cristalizaba lo más elevado de las sociedades de su época (además de un desafío inadmisibile para Roma). Y estas reflexiones histórico-morales sobre el pasado concluyen con una observación espiritual sorprendente (en materia moral) sobre el presente de Oriente:

Aquí, en Oriente, se trata, paréceme, de la decadencia del mal y del bien al mismo tiempo: de una decadencia completa y total del ser humano. Hasta que llegue el nuevo soplo y lo levante. Pues la civilización —la civilización por antonomasia, la única completa, la civilización cristiana— que partió de Oriente, después de dar la vuelta al mundo, en Oriente debe terminar. Y en ninguna parte habrá florecido entonces como allí, en su propio suelo. (Bunge, 1928: 55).

Inútil encontrar en estos enunciados el destello de un discurso moderno, secular, que procure avanzar por un canon ajeno a los dogmas religiosos; en cada ocasión que se le presenta, Delfina observa la superioridad espiritual y moral del cristianismo. Como si el tiempo se hubiese detenido, más de un siglo después de dos textos fundadores de esta “relación oriental” que subrayaba la superioridad civilizadora del cristianismo (Chateaubriand, 1802 y 1811), Bunge reitera los mismos argumentos que el poeta romántico de Saint-Malo.

La inopinada visita (¿por inadvertencia o adrede?) al barrio judío ortodoxo durante el sabbat, da motivo a una especulación doble: la mala fe del cochero tunecino («Dudosa es la intención del auriga como dudosa es su raza. ¿Habrá querido jugar a estos pobres judíos una mala pasada, o habrá querido jugárnosla a nosotros?») [Bunge, 1928: 56]), y los prejuicios antisemitas de ella misma (aunque sin

asumirlos con franqueza). El hecho es que los judíos reaccionan con hostilidad ante la afrenta del cochero y la inopinada visita de los turistas durante la celebración del sabbat, como si estos hubieran cometido un sacrilegio (de hecho lo era), insultándolos en una mezcla de hebreo y árabe, dándoles a entender que no eran bienvenidos en ese día de reposo sagrado. La multitud enojada los persigue con furia. Esta es la reflexión de Delfina Bunge:

El cochero hizo mal, sin duda, pero nosotros podemos agradecersele. Le debemos el haber visto la expresión de aquellas caras de facciones abultadas y exentas de belleza. Le debemos el haber visto, de manifiesto, aquella alma del mercader judío. Expresión de furia y de sordidez que no se olvidan. Así debieron ser, me digo, los mercaderes que provocaron la indignación de Jesús en el Templo. Jesús los echó a latigazos de la Casa de su Padre, que ellos profanaban. De buena gana tomarían ellos venganza, echando a los cristianos, echándonos a nosotros, intrusos en sus callejuelas, en su día festivo. (Bunge, 1928: 57).

Los prejuicios raciales contra los judíos (presentados con rasgos deformes y atributos infrahumanos) están a la altura de los religiosos (haber profanado el Templo y desatado la ira de Jesús), cuando señala la sordidez de los mercaderes hebreos. Para colmo, Delfina invierte los términos de los hechos mismos: siendo los viajeros y el cochero quienes están en falta por la intempestiva e indebida visita durante el sabbat, prefiere subrayar el carácter vengativo de los judíos, que insultándolos se resarcen de una “venganza milenaria” —como si la furia del presente estuviese animada por un entuerto histórico o bíblico—. La falta por haber interrumpido la sacralidad del sabbat es al fin de cuentas relativizada. “El cochero hizo

mal pero nosotros podemos agradecerse”, significa que infringir o profanar el sabbat les permitió descubrir la esencia profunda de los judíos, lombrosianos mercaderes ávidos de dinero y venganza. La invectiva contra estos se convierte, en fin, en una recusación del judaísmo entero, recordando de paso que el Oriente no es sólo tierra del Islam sino también la tierra del pueblo del libro. En escasas pinceladas Delfina Bunge despacha la inferioridad moral de judíos y musulmanes, asentando la elevada integridad de los valores cristianos. Esta decadencia es la causa profunda de la “corrupción” imperante en Oriente, y la restauración virtuosa del Bien sólo puede ser operada por el cristianismo, que representa la única alternativa moral. Peor aún, esta inferioridad religiosa tiene para Delfina raíces en la condición racial “dudosa” de ambos pueblos. Lo notable es que semejantes retratos racistas pasasen inadvertidos en su época; esto da la medida del grado de generalización y arraigo que tenían dichos prejuicios no sólo en las clases populares sino también en los círculos letrados conservadores.

Otro tanto sucede con la descripción de un *marabú* negro durante una escena callejera. El hombre santo entra en transe al ritmo ensordecedor de un tambor. Todo el campo semántico asociado a su retrato es despreciativo y rebajante. La descripción de Delfina resulta alucinatoria:

El sudor le cae a chorros sobre el betún lustroso de su rostro (...); hasta diríase que el negro se derrite o destiñe. Este negro es como una fuerte máquina de negro hierro hirviendo que se llena de gotas de vapor. Por si aquella música no fuere suficiente para dar cuerda al que no sólo tiene la virtud de las cabriolas, sino también la de comer los manjares menos apetitosos, como ser víboras y escorpiones que, según se dice, traga vivos, otros negros

tocan macizas y enormes castañuelas de hierro. Y a esto añádese todavía el agudo chillido o gorgoteo de las negras. (Bunge, 1928: 58).

Sin duda esta escena sobrepasa los límites del exotismo pintoresquista, pues está connotada por la sensación de asco profundo y desaprobación tajante de aquello que ve. La incompreensión es total porque la viajera es refractaria al mundo que observa, sólo preocupada en reafirmar sus convicciones morales y desparramar su criterio de civilización. Nada de este mundo oriental interpela su propia existencia o la integridad de sus valores. Al contrario, lo visto conforta sus profundas convicciones de Occidental y su fe cristiana en desmedro de los otros pueblos y culturas. ¿Cómo se sitúa una caritativa alma cristiana frente a estos hombres que pierden su cualidad humana para engrosar el reino animal? ¿Qué alternativas existen a la mera conversión religiosa, cuando resulta imposible aceptar que hay muchas maneras diferentes de “ser hombre” en la tierra y que todas son por igual legítimas?

Al final de su semblanza tunecina, Delfina vuelve a evaluar el carácter que cree percibir en los árabes: «Hasta los más pobres tienen aquí un aire de tranquila nobleza» (Bunge, 1928: 59). Con la tez morena y una elegancia grave, el árabe vive —aunque esté acuciado por la miseria y la contingencia— una vida “despreocupada” y sosegada, conforme al cliché orientalista que cree ver en estos pueblos una indolencia inquebrantable, eterna, que anula toda noción del tiempo. Para la viajera católica el árabe es docto y elevado, sabio e impertérrito frente a las otras dos culturas, caracterizadas respectivamente por la vileza de la ganancia (los judíos) y el desorden del “alma ingenua” (el animismo de los negros). Los árabes viven la pobreza —y el destino en general— con dignidad y nobleza. El rasgo más emblemático de este pueblo es la parsimonia con la que

beben el café o el té en los umbrales de sus casas, de sus comercios, o en los cafés públicos. «Hasta el árabe más desheredado encuentra el modo de saborear desde ahora aquellas delicias prometidas por el profeta a los elegidos. A todos se les ve gozar, en la paz de una despreocupación absoluta, una especie de pregusto del Paraíso que esperan» (Bunge, 1928: 60). La circunspección es interpretada como una despreocupación indolente. Sin gestos ampulosos e inútiles, parcos al hablar, avaros de sonrisas, sus gestos traducen su sosegada sabiduría («¡Cómo nos predicán, con su actitud, la vanidad del movimiento!»). Esta supuesta indolencia, producto del fatalismo (“todo está escrito en el Corán”), Delfina Bunge la relaciona con la falta de curiosidad de los árabes, la marcada ausencia de interés por conocer otras culturas y otros mundos: «Si a estas gentes les ofrecieran el cantar, las alabanzas eternas, el volar, el cruzar los espacios y visitar nuevos planetas, creo que estas promesas no les sedujeran» (Bunge, 1928: 60). La circunspección de los árabes, su impenetrable silencio, su impavidez, son espesos e insondables «como el desierto que quizá atravesaron para llegar aquí. Y cuando los he oído tratando de cantar, su voz era sorda como sonido de arenas que se arrastran, y sus melodías monótonas e indefinidas como el ruido del simún» (Bunge, 1928: 60). El espíritu de los árabes es, para Delfina, un alma perfectible, pasible de ser mejorada en emulador contacto con las sociedades cristianas. Las otras culturas y religiones están en cambio marcadas por una tara congénita, imborrable, como el codicioso materialismo entre los judíos, o el desorden de valores entre los animistas negros. Afirma: «Cuando sus inclinaciones múltiples no están unificadas, equilibradas por el cristianismo, ella es así: o entregada del todo al movimiento desordenado (cuando no a supersticiones absurdas, repugnantes y diabólicas como la del comedor de escorpiones); o puesta por entero en el material interés de la ganancia como en el caso de los judíos». Y remata por último

con su apreciación sobre los árabes: «o “sentada en la ociosidad y en la sombra de la muerte”, como en el caso de estos graves y tristes hijos de Mahoma» (Bunge, 1928: 62). Los musulmanes, no siendo ni ruines como los judíos, ni desequilibrados como los animistas, son sin embargo ociosos, holgazanes, indolentes, diletantes y soñadores, nunca aptos o volcados a la producción industrial, a la actividad productiva necesaria y equilibrada.

2. 3. Tripolitania y el espanto

El fugaz paso por la capital de Libia produce en la escritora un rechazo epidérmico y visceral, tanta es la miseria observada. Los calificativos para describir la impresión de espanto se acumulan, y presume que el barrio árabe de Trípoli —al interior de la ciudad europea— purga una pesada condena divina («¿Qué castigo, qué maldición de Dios ha pasado por aquí?»). Las hacinadas callejuelas de la casbah son pestilenciales, la miseria superlativa, y la pobreza se presenta en su aspecto más crudo y menos digesto (menos pintoresco): «En otros pueblos orientales hemos visto suciedad, pero en ninguna parte tan sórdida. En aquellos otros pueblos la suciedad es pintoresca; cubierta y disimulada por el color. Aquí hasta de color hay pobreza; sólo se ve el color de la miseria» (Bunge, 1928: 64). El cercado urbanístico de la moderna ciudad europea entorno a la medina, es interpretado como la subsistencia de un “alma en pecado dentro de la cristiandad”. La aprehensión al lugar es tanta que la viajera asemeja el barrio árabe con la “peste”: «Tanta repugnancia nos causa la idea de poner los pies sobre este suelo viscoso y de rozar esta peste, como si realmente se tratara de caminar sobre las verdaderas sierpes (...)» (Bunge, 1928: 65). Delfina preferiría que el “soplo europeo barriera por fin con todo”, borrando la suciedad siniestra del barrio musulmán. Nunca se pregunta sobre las razo-

nes que explican semejante polaridad entre la miseria del barrio árabe y la exultante riqueza del barrio europeo³. El paroxismo de su estrecha interpretación *ahistórica* y *asocial*, lo hace pasar todo por un tamiz confesional, reduciéndolo todo a una eterna lucha entre civilización (cristiana) y barbarie (islámica), confundiendo la miseria económica y social con la miseria espiritual. Su estrechez analítica la lleva a equiparar la pobreza con el pecado: «Quisiéramos que el mar azul lavara esta inmundicia, que la civilización barrera esta *miseria desprovista de poesía*, que el cristianismo purificara este pecado» (Bunge, 1928: 65. Subrayado nuestro).

Además su opinión reproduce con mucho los enunciados del pintoresquismo orientalista decimonónico, poco preocupado por las condiciones de vida de los pueblos que visitan, pero que siguen el precepto “exótico” fundamental, esto es, el imperativo de encontrar “belleza” en la pobreza o “poesía” en la miseria. Según este difundido orientalismo exotista, incluso la indignancia de los nativos debía tener un usufructo estético para los viajeros.

Punto culminante de este desacierto interpretativo de Delfina Bunge, de su inmensa confusión de registros históricos, confesionales y sociales, es su primera visita a una mezquita, seguida a continuación por la incursión en una iglesia. Para ingresar a la mezquita debe cubrirse con una babucha, lo que despierta todo su recelo: «Siento algún temor; el de encontrarme en su antro, con algún maléfico espíritu invisible». Pero el injustificado malestar pronto de disipa: «Mas no hallo al espíritu invisible ni hallo nada» (Bunge, 1928:

³ Italia se apoderó de Libia en octubre de 1911 tras una fugaz guerra con el Imperio Otomano, que terminó reconociendo la soberanía itálica en tripolitania. Roma mantuvo el control de la colonia hasta 1943.

63). La aprehensión inicial se desvanece en el vacío absoluto, pero la sensación de “vacío” crece hasta ocuparlo todo: «la impresión del vacío se acentúa», como si respirara «una gran ausencia». Aunque la mezquita esté decorada con profusión de incrustaciones de nácar y madera labrada, la sensación de vacío se debe a que «aquí debía haber *algo* que no hay» (Bunge, 1928: 63-64). Contigua a la mezquita se erige una iglesia, Santa María de Los Ángeles⁴, humilde, pequeña y poco ostentosa. Pero la devoción de Delfina observa en esta modesta iglesia un *pleno* espiritual que contrasta con la vacuidad de la mezquita. La iglesia «está *tan llena* que se ha convertido ahora a mis ojos en un pequeño universo para contener la vida que ella encierra; tanta vida, que, derramada por el mundo, ella sola bastara para llenarlo todo» (Bunge, 1928: 64). El contraste espiritual entre el *vacío* de la mezquita y el *tan lleno* de la iglesia, es una ilustración del modo en que Delfina decodifica sesgadamente el Oriente, reproduciendo hasta el hartazgo la contraposición de valores entre el Islam y el Cristianismo.

2. 4. La etapa egipcia

Las impresiones de viaje por Egipto abarcan tres extensos capítulos del libro (“El Cairo”, “Los museos del Cairo”, y “El desierto”), cada uno con numerosos apartados. Egipto constituye, junto con la Palestina, el plato fuerte del periplo oriental. El Cairo es el ejemplo acabado del mosaico de culturas, razas y religiones del Egipto antiguo y contemporáneo, con sus profundos contrastes. Desde el

⁴ Se trata de la primera iglesia católica de Trípoli, fundada por los malteses en 1870. Poco después del viaje de los Gálvez por la región, en 1928, se consagra la primera catedral de Trípoli.

balcón de su hotel observa la “bella ciudad europea”, iluminada en la noche, para descubrir en la mañana, mientras busca una iglesia para el rezo matutino, la “algarabía del mercado oriental” que yace a los pies del albergue, con sus hombres enturbantados. «Dirijo una pregunta y me responde cortésmente, en buen francés, el mismo Tutankamón resucitado. Idénticas facciones impasibles y tez oscura»; pero el hombre está vestido «con un mal cortado traje europeo y un rojo fez» (Bunge, 1928: 99) y la impresión de cosmopolitismo se desvanece. Según la escritora, esta amalgama de pueblos, culturas y cultos, coexiste y se superpone, sin por lo tanto mezclarse en un mestizaje propio y único. «Todo se reúne —afirma—, todo se toca sin compenetrarse» (Bunge, 1928: 100). Gracias a esta inadaptación el Cairo resulta una urbe estratificada, en donde se suceden escenas de cuadros inverosímiles y contradictorios: la ciudad europea y el mercado oriental, las iglesias franciscanas y coptas junto a suntuosas mezquitas, los camellos de los beduinos y la policía vestida a la usanza de los “bobbies” ingleses, las pirámides y la edificación moderna, el antiguo y nuevo barrio de Heliópolis, etcétera. La abigarrada profusión de mezquitas, entre las que destaca la imponente mezquita del Sultán Hassan, dan la impresión de que «nada conocen de la arquitectura quienes no visitaron el Cairo» (Bunge, 1928: 101). Pero según la viajera el hecho más destacado es que en la capital el desierto no sólo rodea la urbe, sino que la atraviesa y la invade, “imponiendo a todo su propio tinte”. «¡Ciudad de las mezquitas y ciudad del desierto que nunca la abandona y al que sus habitantes no parecen rechazar», dice Delfina. Percibe un susurro del destino evangélico entre los impíos musulmanes, cuando afirma que las más bellas mezquitas del Cairo son pura «imitación de Santa Sofía, de inspiración greco-cristiana», y que la del Sultán Hassan fue edificada en forma de cruz por un arquitecto copto. Retoma el mismo argumento desa-

rollado a su paso por Trípoli, contraponiendo el vacío espiritual de las mezquitas al lleno espiritual de las iglesias,

¡Oh, las mezquitas! Parece que un desierto espiritual se ha entrado en ellas. Parece haberse realizado en ellas el milagro del Vacío absoluto. Las mezquitas desterraron a los ídolos y esto es ya algo. Pero ¡tanto genio y riquezas para no conseguir aprisionar siquiera la sombra de Alah! (Bunge 1928: 103).

Imagina que para los cristianos, estos templos islámicos donde imperan el vacío y la ausencia («con la infecundidad y el estacionamiento moral de su doctrina y de su culto»), constituyen una prueba, un desafío que en definitiva confirma la sagrada fe del Evangelio. Esta vacuidad se erige en una evidencia, la doctrina del Islam es hueca: «Las mezquitas parecen ellas mismas decirnos: “No tenemos nada que guardar”» (Bunge, 1928: 104).

En los alrededores de la antigua mezquita de Amrú, en el barrio del viejo Cairo, una escena espanta a la viajera: sale a su encuentro «un enjambre de pequeñas mendigas. *Miseria y roña ultramusulmanas.* (...) Al primer gesto de dar el enjambre se precipita sobre nosotros y tira de nuestros vestidos. *Cobardemente huimos de aquella peste de los ojos...*» (Bunge, 1928: 107. Subrayado nuestro). En esta anécdota anodina se mezcla la confusión de cultos con la posición de clases, al punto que el perplejo lector se interroga sobre dónde quedaron en la viajera las nociones de caridad cristiana, el “dar sin mirar a quién”. Como si la mendicidad y la miseria fuesen un atributo exclusivo del culto musulmán, como si la caridad cristiana no debiese actuar para enmendar esta miseria, asimilada aquí a una “peste” de la que hay que huir por temor al contagio, “peste de los ojos” que amenaza la tranquilidad del turista y desafía su preconcepto estético.

co sobre el Oriente, como si aquello digno de mirarse debiera ser sólo “bello y confortable”. Cuando Delfina observa detenidamente los *musharabiehs*⁵ que le recuerdan la estampa de Constantinopla, evocando de paso sus nostálgicas lecturas de Pierre Loti, concluye: «pero, ni rastros aquí de novela ni de romanticismo; y las pocas gentes regionales que nos rozan, al pasar, son de una miseria y peste pavorosas» (Bunge, 1928: 108). Cada juicio es siempre categórico, tajante, como si la prueba de la realidad no soportase la comparación con el estereotipo libresco y literario, o como si cada elemento discordante fuese una prueba que rebatir ante el tribunal de la fe. La interposición de los musulmanes por todo el Cairo, se torna en fastidio absoluto cuando Delfina visita la vieja iglesia en cuya cripta se dice que vivió la Sagrada Familia cuando huyó de Herodes. «¡Ellos en todas partes!», dice sobre los hombres de turbantes. Y al ingresar al recinto de la cripta, «interpónense de nuevo los musulmanes: se sulfuran, nos gritan que no se puede, como si cometiéramos una profanación. ¿Qué tienen ellos que ver con esto? ¿Por qué ordenan ellos aquí?» La escritora es intransigente en cuestiones de fe y de dogma, sin vislumbrar que aunque sea una católica practicante, no por esto es menos turista en Egipto y que la visita de una iglesia no borra el hecho de ser una forastera en país musulmán.

Aunque a menudo admirativa, su apreciación del arte islámico no deja de ser fría y distante. La falta de sensibilidad y empatía de Delfina hacia este, evidencia su profunda incompreensión. Esto se verifica cuando visita el cementerio mahometano del Cairo. La necrópolis popular, junto con los mausoleos de los califas, se caracterizan ambas

⁵ Los *musharabiehs* son las persianillas o celosías en las antiguas casas a través de las cuales las mujeres podían ocultarse para “ver sin ser vistas”, atisbando a los pasantes y evaluando la belleza de sus pretendientes.

por su vacío existencial, vacío que denota el “desierto espiritual” de los árabes y corrobora con esto que el Islam es un credo erróneo.

Arte, finura, buen gusto. Nada más. ¿Dónde está la vida que se deja, la vida que se espera? ¿Dónde el dolor? (...) ¿Dónde están aquí la muerte, las lágrimas, la esperanza, la evocación de otros mundos, o aunque sea una sombra del terrible misterio de la Muerte? Monumentos muy bellos, dentro de una muy limitada belleza: la que excluye el misterio, sin el cual no hay en el mundo poesía... (Bunge, 1928: 113-114).

El arte islámico carece de aquello que en cambio sí posee el cristiano: el añadido del misterio, el horizonte infinito que sugiere la elevación de Dios y de lo divino. Para Delfina, el más sofisticado arte mortuorio musulmán no llega a representar lo que debe haber en toda religión que se precie (esto es, el cristianismo): la dosis de misterio insondable que posee todo lo divino ante la mirada terrenal de los hombres. Según este criterio, aunque sea bello el arte islámico es de una estricta chatura, cuya banalidad no puede reflejar lo que hay de sagrado en toda religión. La visita al *Museo Árabe* remata esta opinión apática de Delfina hacia el arte islámico. El museo reúne vestigios de antiguas mezquitas, cuyos fragmentos sólo denotan los ecos de una línea «abstracta, incorpórea, indefinida y un poco panteísta» (Bunge, 1928: 125). El contraste entre el antiguo Egipto y el contemporáneo es flagrante y sorprendente, los pueblos pretéritos derivan ahora hacia su perfecta antinomia:

Aquel pueblo convirtiose, pues, de lo concreto a lo abstracto; de la religión de la figura a la religión de la línea. (...) Esta matemática lineal —expresión escueta de la

inteligencia— es como un andamiaje de melodías que no puedo percibir. Es como una música escrita y no cantada. Los árabes, avaros de su alma, no han querido ponerla en cosa alguna. (Bunge, 1928: 126-127)

Todo lo superlativo se halla en el *Museo egipcio*, que recoge los tesoros de las antiguas civilizaciones del Nilo. En 1926 los Bunge-Gálvez logran ver expuestos en él los recientes tesoros extraídos del cenotafio de Tutankamón (descubierto en el Valle de los Reyes por el arqueólogo británico Howard Carter en noviembre de 1922), que arrancan a Delfina varias páginas de marcado lirismo, interrogándose sobre el *paso del tiempo* y el arte del “hombre primitivo”. Ante este arte que interpela al viajero desde los cuatro mil años de antigüedad, Delfina experimenta una extraña sensación: «La novedad cristiana se nos muestra en todo su esplendor de aurora. (...) ¡Tan actual, tan nueva, tan reciente!» (Bunge, 1928: 121) respecto a esas reliquias de civilizaciones remotas. El cristianismo reúne para Delfina las cualidades sólo presentes de modo parcial en otras culturas y religiones: «*la línea* que se lanza hacia el espacio, *la figura* purificada, *la palabra*... Y la música que magnifica la palabra y añade lo que ella no alcanza a decir. La música, junto a la cual estos arabescos son sólo un andamiaje intelectual y abstracto» (Bunge 1928: 128).

La familia Gálvez no visita el Alto Egipto, ni la antigua Tebas, ni Luxor ni Asuán. Ingresan al país por Alejandría, para descender de allí al Cairo atravesando el fértil delta del Nilo. Entrevén por primera vez el desierto llegando a la capital, cuando ven recortadas las siluetas de las Esfinges y las Pirámides desde las ventanillas cerradas del tren. Además de la ineludible visita a Gizeh, los Gálvez cotejan el inmenso desierto en otras dos ocasiones: cuando salen de la ciudad hacia en viejo Cairo, y más tarde, cuando regresan de Jerusalén hasta Port-Said.

Aunque el tiempo allí transcurrido es fugaz y escaso, el desierto deja en Delfina una huella profunda e indeleble. Pirámides, esfinges y arenales infinitos forman un espacio continuo, ininterrumpido, una sola entidad indisociable, inescindible. La monumental geometría de las pirámides elevan las cimas de los médanos, y el desierto parece apuntalar las construcciones, que tienen su mismo color: piedra y arenas son materiales de naturaleza semejantes. Para Delfina no hay verdadero contraste, sino complemento de las obras humanas con la obra divina. «Diríase que las Pirámides realizan la aspiración secreta de los médanos. (...) Por eso estas montañas artificiales y geométricas son como un testimonio del hombre en el desierto» (Bunge, 1928: 132). Pirámides y desierto constituyen el “color del silencio” y el “silencio del color”, fusionando en una misma entidad. Delfina vive allí una experiencia cercana al éxtasis inenarrable de los místicos. «No es ya la idea de Dios —arguye—, sino la realidad de Dios lo que el alma del místico posee sin entender» (Bunge, 1928: 133).

2. 5. En la ciudad de Constantino y el Gran Sultán

Las páginas dedicadas a Estambul, la gran capital otomana, se sintetizan en un hecho: la añoranza permanente de la antigua Constantinopla. Delfina Bunge no vive el presente, sólo sueña con un regreso al pasado. Este presente turco y musulmán —que comienza en 1453, cuando Mehmet II da el asalto final a Constantinopla, relegando el Imperio Bizantino al pasado—, es insidiosamente rechazado por la viajera católica, que sólo tiene ojos para apreciar los vestigios de la gran cultura cristiana y nada en cambio para los tiempos presentes, reducidos a pura vileza y miseria. Los casi cinco siglos de sociedad musulmana son despachados con epítetos, como un error de la historia (1453-1926). Su testimonio trasunta

abiertamente el ansia de que el gran Oriente vuelva a ser cristiano, reconquistado por una cruzada espiritual.

Las palabras no le alcanzan para describir la magnificencia de Santa Sofía, el único monumento que la autora retiene y en cuya memoria se detiene. Concretización del primer sueño de grandeza cristiana, encarna desde la caída de Bizancio un oprobio en manos del conquistador musulmán. Delfina habla siempre de la “basílica” o la “catedral” de Santa Sofía, recusando el hecho que durante casi cinco siglos sea una mezquita⁶. Este monumento del “cristianismo triunfante” en Oriente, es para nuestra viajera la prueba misma de una dilatada usurpación, cuya mera evocación es vejatoria para los fervientes católicos:

Sueño de unión del mundo helénico con el mundo latino, en una maravillosa capital cristiana, la única que con el mundo oriental pudiera unirnos. ¡Un Oriente cristiano! Este es el sueño que Bizancio ha dejado en nuestras almas... (Bunge, 1928: 140).

Para Delfina Bunge esta grandeza pretérita debe mucho a las mujeres: a Santa Elena (la madre de Constantino), y a las emperatrices bizantinas Santa Pulqueria, Irene y Teodora. Estas mujeres que sedimentaron el triunfo espiritual de Santa Sofía, contrastan frente a la figura femenina —de reclusión y sumisión— imperante en el mundo islámico. Los *musharabíes* descritos por Pierre Loti ejemplifican según Delfina la triste condición actual de las mujeres

⁶ En 1931, poco después de la visita de los Bunge-Gálvez en 1926, Kemal Atatürk seculariza el templo para reabrirlo en 1935 como Museo.

musulmanas. El fasto y las glorias de la ciudad sólo pueden ser cosas del pasado bizantino, anteriores a los últimos cinco siglos. Los otomanos dejaron sólo destrucción, miseria, ruinas. Las mezquitas de la ciudad fueron edificadas sobre antiguas iglesias, aportando el invasor poco brillo y magnificencia:

¿Y aparte de esto? Hemos atravesado barrios y barrios inacabables que eran toda una ciudad en ruinas. Ruinas, escombros, restos de incendios. Y ni el menor asomo de reconstrucción. Ni una vaga situación de mejora. Ni un campito cultivado y verde (...). Junto a estas viviendas, ni un pequeño jardín, ni un pájaro en una jaula, ni una flor en una maceta que disimule tanta desolación. *Hay algo de inhospitalario, de hostil, en esta miseria que se exhibe sin pudor, sin atenuantes.* (Bunge, 1928: 150. Subrayado nuestro).

Las casas y sus visillos, la urbe entera, parecen “destilar miseria”. Esta apreciación abre la puerta a dos conocidos tópicos del orientalismo europeo: la violencia y el despotismo oriental. Delfina se refiere luego a la matanza de los armenios, perpetrada en 1911 tras la revolución que derrocó al último Gran Sultán, denunciada con grandes titulares por la prensa occidental. El exterminio y persecución del pueblo armenio (entonces no se hablaba de holocausto) es comparado con los cientos de miles de perros abandonados que hasta hace poco tiempo pululaban por Estambul, fruto de la caridad turca. Concluye así la autora: «los turcos toleraron durante siglos a los perros pero no toleraron a los armenios» (Bunge, 1928: 152). La cruel dictadura de los Sultanes se prolonga en el movimiento secular de los oficiales que derrocan a Abdul Hamid II; la nueva república no sólo nace con las manos manchadas de sangre, sino

que ahora además persigue a los creyentes, propulsando la secularización a rajatabla. En su breve paso por Estambul, Delfina refiere una anécdota leída en los periódicos: «...en nuestras escasas horas de turismo en esta tierra, hé aquí la muestra que de la “bonhomía turca” se nos ofrece: la noticia, en el diario local del día, de un hombre ahorcado por el horrendo crimen del uso de un turbante, recientemente proscrito lo mismo que el fez». Para concluir su reprobación moral, remata subrayando el rasgo despótico, como si este fuese un atributo inherente a turcos y musulmanes: «Los turcos tuvieron su esplendor propio, nos dicen (...), pero a la larga ¿qué van dejando detrás de sí, sino rastros de destrucción, de dictadura cruel?» (Bunge, 1928: 152).

Esta reprobación tan radical y furibunda de la cultura otomana en Estambul («esta suntuosidad y belleza no pertenecen a la Constantinopla de los turcos, a la Constantinopla de hoy» afirma), esconde su anhelo más profundo y constante:

Esta ciudad de Estambul es de aquellas de las que el viajero sacudiría el polvo de sus zapatos. *Solo nos atraería de nuevo allí la esperanza de rescatar Santa Sofía, de quitar la media luna y reponer la cruz.* (Bunge, 1928: 153. Subrayado nuestro).

La urbe muestra su silueta más encantadora vista desde el Bósforo, con su recorte de cúpulas y minaretes, con su estampa de sombras superpuestas —como salidas de un teatro chino—. Pero esta representación es una ilusión óptica, un “espejismo maravilloso de lejanos tiempos”, de otras civilizaciones y otras razas, todas de raigambre cristiana. La ciudad que Delfina observa parece susurrarle a sus oídos un continuo «no pertenezco a estos habitantes que no supieron ni siquiera amar lo que usurparon» (Bunge, 1928: 154).

2. 6. Jerusalén, una y múltiple

La visita de la Ciudad Santa constituye una sección aparte que reúne varios breves capítulos: “El Santo Sepulcro”, “El Monte de Sión”, “El Monte Moriah”, “El Monte de los Olivos”, y “La Jerusalén actual y la Jerusalén celeste”. Estas páginas de exaltación de la fe son propias a todo relato de peregrinación, que conforman un género distintivo. Estos capítulos sintetizan las experiencias espirituales del viajero y las revelaciones de la Historia que los sitios sagrados insuflan al peregrino devoto. Las impresiones de Delfina Bunge oscilan entre ambos previsibles registros del género. Anticipa a su lector que su relato no será docto. El tiempo que la familia dispone para la visita es escaso y Delfina reconoce que la erudición histórica «a mí me falta en absoluto». La fuerza de su descripción está en la calidad evocativa. El hecho mismo de su presencia en Jerusalén es “revelador” y aglutinante de la sabiduría espiritual: «bástanos haber pisado la Tierra de Promisión, Tierra de Cristo, para haber adquirido sobre Cristo, sobre la vida y sobre el mundo, nociones inalcanzables desde aquí» (Bunge, 1928: 161). Si despojamos esta afirmación de la fe que la impulsa, la declaración es arrogante y altisonante.

La autora señala la “belleza” de Jerusalén como un hecho inesperado, como un añadido infundado que contradice y desafía la realidad física tangible. «Porque si fuéramos a detallar aquellas bellezas no sabríamos decir en qué consisten: belleza que no está hecha de hermosos edificios, engarzados en grandes y fértiles montañas, rodeados de bosques y ríos caudalosos. Siempre os hablarán del aspecto desolado de Jerusalén, y de la extraña aridez actual de su suelo pedregoso» (Bunge, 1928: 162). Delfina Bunge y su familia llegan a Palestina anhelando una experiencia espiritual e intangible; la belleza la proyectan sobre la realidad observable, caracterizada por la austeridad geográfica y la generalizada pobreza social y urbana.

La belleza la derraman sobre las miserias ya antes vistas en otros sitios del Levante y el Mediterráneo, pero ahora en Jerusalén los mendigos operan el prodigio en otra parte negado. Los gemidos de leprosos y pordioseros son acallados por el llamado del “Crucificado que pide compasión”, por los gemidos del Calvario. Afirma entonces con estridente beneplácito:

Y entonces pasamos por entre la miseria humana como por un obstáculo que se salva, para llegar a los lugares de la angustia de Jesús. A la vuelta nos detendremos delante de los ciegos y los tristes; y quizá les traigamos un corazón más misericordioso. (Bunge, 1928: 165).

Para el lector secular semejante mecánica de la fe es chocante, pues la angustia de Jesús está por encima del sufrimiento humano real y la conmiseración del alma devota brilla por su ausencia. ¿Qué separa la miseria observable en Jerusalén de aquella vista en otros lugares, en Tánger, Trípoli, el Cairo o Estambul? La fe y nada más que ella. Sólo la creencia en la fuerza espiritual del lugar produce el milagro de borrar el sufrimiento circundante. Estas páginas no trasuntan sin embargo la verdadera revolución emocional capaz de arrimar al viajero a un sentimiento auténtico de redención y misericordia. Excepto por la emotividad devota de Delfina, nada produce un verdadero cambio en su persona —si juzgamos que éste se mide por su capacidad empática a sufrir con los que sufren y dejar guiar sus pasos por ellos y hacia ellos—.

El capítulo final procura hacer un balance que concilia la realidad “histórica” con la creencia “espiritual” en esta Ciudad Santa, mediante la oposición entre la Jerusalén “actual” y la Jerusalén “celeste”. «Aquellos que se “desilusionan” de Jerusalén —afirma la viajera—, ¿qué habían esperado encontrar? ¿Un Paraíso de la

devoción y del amor fraterno? Esto no sería Jerusalén, tierra de contradicción» (Bunge, 1928: 196). Pero estas contradicciones son para el devoto fecundas, pues constituyen la argamasa que unifica los dogmas, que reconcilia a las religiones enemigas, que funde a los espíritus adversos, imprimiéndoles un sentido común. Delfina sueña con el reencuentro de las tres religiones del libro en este territorio “supraterrenal” y agónico, como si Jerusalén estuviese situada fuera del mundo:

¡Jerusalén, te muestras lo que eres: oprobio para los cristianos que no supimos conquistarte, merecerte; oprobio para los judíos, cuyo crimen, cuya milagrosa ceguera y cuya humillación [son] públicas; oprobio para los musulmanes, aquí destructores, usurpadores: intrusos a quienes Jerusalén condena! Y al mismo tiempo, gloria de los musulmanes, de los judíos; gloria de los cristianos. De los musulmanes, porque el haber sido destinados, como estaba escrito, para guardianes de la tumba del Señor. (...) Gloria para los judíos, raza escogida: para ellos fue destinada Jerusalén. (...) Y gloria, ante todo, para los cristianos: para los católicos, que tenemos en cada piedra de Jerusalén un título de nobleza y de divina filiación. (Bunge, 1928: 196-197).

La exaltación evangélica llega a su paroxismo cuando Delfina afirma que todos los pueblos del mundo vendrán un día a depositar su carga sobre el Sepulcro de Cristo. «No desesperemos —dice entusiasta— de ver algún día llegar a los discípulos de Confucio y de Buda, aunque sea agobiados bajo una carga de satánicos engaños» (Bunge, 1928: 197-198), pues también ellos tienen “necesidad” de Cristo.

Concluye Delfina este alegato a favor del dogma cristiano con una nueva afirmación paradójica: la providencial dominación turca

durante siglos en Palestina —cuando su confesado anhelo es en realidad la evangelización del Oriente—:

¡Ay, de nosotros si aquello estuviera en poder de los griegos cismáticos, que son allí los peores enemigos de la latinidad católica! Nada nos hubieran dejado. Dolorosa es, por cierto, la destrucción perpetrada por los musulmanes de la antigua Jerusalén cristiana. Pero si Jerusalén hubiera estado siempre en poder de cristianos y de occidentales, ella habría probablemente perdido todo su carácter. (Bunge, 1928: 198).

Remata por último su encendida defensa de los turcos como guardianes de la Ciudad Santa, con un argumento prejuicioso y reaccionario, nada halagüeño para con los otomanos, que según piensa “han sabido preservar” una Palestina genuina. Delfina se aferra a la idea de preservar Jerusalén como una ciudad-museo, intacta y primitiva, como salida de los tiempos bíblicos. La escritora rechaza la idea de una Jerusalén secular, que palpita al ritmo de los avances del hombre moderno. Prefiere una ciudad detenida en el tiempo, ajena al discurrir del hombre y las civilizaciones para preservar su stirpe única, a-histórica y trascendente, su carácter puramente espiritual. Reproduce así uno de los tópicos más enraizados en el orientalismo occidental: la idea que Oriente está fatalmente condenado al atraso:

Providencial ha sido allí aquella condición de estancamiento musulmán, puesta como una valla al progreso que arrasara la Jerusalén que vemos. Sin los hijos de Mahoma, hubiéranse sin duda respetado los lugares y reliquias santas, pero no veríamos ya esta Jerusalén de calles estrechas y

apretados muros, que de tal modo continúa la antigua y oriental Jerusalén. (Bunge, 1928: 198-199).

Los argumentos desplegados por Delfina, amén de reaccionarios, se pliegan y acomodan a su voluntad evangélica y profundamente conservadora —no sólo del orden social y material, sino también espiritual—. Aunque anhela la conversión evangélica del Oriente al cristianismo, en el fondo está satisfecha del *status quo* imperante, que encuentra por demás conveniente: Jerusalén proporciona al cristiano simultáneamente “pena” y “consuelo”: «Pena grandísima de que los santuarios más sagrados —en especial Belén— no sean nuestros. (...) Y consuelo de ver cómo el mundo entero corre hacia El como los insectos atraídos por la luz» (Bunge, 1928: 199).

3. CONCLUSIÓN: ORIENTALISMO Y ANTIORIENTALISMO

Con el estudio detallado de *Tierras del Mar Azul* vemos que Delfina Bunge despliega una cosmovisión reaccionaria no sólo del Oriente sino del mundo en general, propia a su matriz social y familiar. Su apreciación de los sitios, culturas y pueblos que visita obedece a una lectura moral, cuyo cuño es la invariable moral pastoral católica. En tal disposición intelectual no hay posibilidad alguna de asimilar o incorporar genuinamente aquello nuevo que se vive y observa. Todo pasa por el tamiz moral, lo que supone emitir juicios perentorios sobre aquello que ve, clasificando (y discriminando) a las personas, las costumbres y las creencias de otros pueblos, civilizaciones y religiones. No hay signos de apertura intelectual o espiritual, pues su evaluación parte del conocimiento previo del bien y del mal, sin mediatintas, que en su caso son los preceptos de la moral y el dogma católicos. Delfina Bunge no realiza ningún viaje iniciático:

nada cuestiona de sus valores morales personales, poco tiene que esclarecer de sus convicciones, su universo está sólidamente constituido y acabado, su mundo es finito. La experiencia del viaje es motivo para evaluar y juzgar aquello hasta entonces desconocido, entrando en contacto con la alteridad sólo a condición de reducirla a sus propios valores morales, sin esbozar interrogantes sobre su propia condición humana, sobre su “ser en el mundo”. Aunque la condición humana sea infinita y múltiple, sólo hay una “buena” (la moral católica) y las otras son erróneas. La inmensa humanidad por fuera de la buena fe, debe ser re-evangelizada, reintegrada al redil de la Iglesia.

En su testimonio los elementos históricos, sociales y bajamente materialistas, son evacuados en beneficio de una espiritualidad extática, flotante y etérea. Su concepto de la trascendencia espiritual es *a*-histórica, jamás *trans*-histórica. Cuando observa la miseria que la rodea, todo lo interpreta en términos de fe, de Bien y de Mal. Poco y nada tiene espesor analítico en sus observaciones. Los desheredados del mundo son señalados como la “peste” y Delfina les rehúye en forma sistemática, sin siquiera expresar la voluntad de un alma caritativa (su caridad es “abstracta”, nunca “pragmática”, nunca dispuesta a la acción —salvo cuando preconiza la reevangelización). Intuimos incluso una suerte de fatalismo moral en la miseria que observa: los mendigos son tales por su adhesión a un dogma erróneo.

Aún su anhelo de reevangelización del Oriente tiene poderosas contradicciones: su convicción moral católica (el Bien) necesita de la continua supervivencia del Mal para poder existir e irradiar su mensaje. La existencia del Mal es una condición necesaria (ejemplificadora) para pregonar el evangelio. Por eso Delfina Bunge condena los dogmas del Islam —y la higiene de vida de los musulmanes— o el judaísmo, sin por lo tanto obrar por su desaparición. La presencia de los turcos en Palestina es juzgada beneficiosa frente a la moder-

nización secular aportada por Occidente —prolongando de paso el tópico de un Oriente atrasado y despótico frente a un Occidente moderno y secular—. Pues los otomanos fueron hasta 1918 la mejor garantía para la supervivencia de un Oriente bíblico y primitivo en donde pueda expandirse la “buena palabra de Cristo”. Un Oriente encaminado hacia el mismo destino que Occidente es inconveniente para la viajera. Por eso en varias ocasiones lanza críticas acerbas contra los efectos deletéreos del Mandato Británico en Palestina.

Su visión del Oriente, que reúne y prolonga los tópicos y clichés del “orientalismo” clásico europeo —mediante la superposición de estampas exóticas y pintorescas—, no sólo arroja una visión fatalista y negativa de aquellos pueblos y civilizaciones, sino también recusa la existencia de un Occidente secular y moderno, que desde el siglo XVIII avanzó acorralando al dogma cristiano. Delfina Bunge critica a las grandes capitales como París y Londres (o incluso Buenos Aires), porque ellas son la encarnación del bajo materialismo e irradian la corrupción espiritual desviando a las personas de la buena senda. El anhelo de evangelización del Oriente es complementario de otra misión: la reevangelización del Occidente en términos de la moral pastoral. Por eso critica a sus pares patricios argentinos, cuando dice que habiendo realizado cinco o seis viajes largos por Europa, no han soñado nunca con visitar Jerusalén como buenos cristianos (Bunge, 1928: 195).

En realidad, la visión del Oriente de Delfina Bunge participa de un movimiento espiritual y político que Martín Bergel ha denominado *orientalismo invertido* (Bergel, 2010: 9-13). Este movimiento cuyas determinaciones históricas, intelectuales y culturales son complejas no es un fenómeno exclusivo a la Argentina de 1920, sino también es palpable en otros países latinoamericanos como México. La matriz histórica de la posguerra, dio origen a respuestas encontradas: por un lado, tenemos a aquellos intelectuales que propulsaron el fin del

eurocentrismo abriéndose a las influencias del Oriente y para quienes la exclusiva civilización europea-cristiana ya no bastaba como único horizonte intelectual; por otro lado, tenemos a aquellos intelectuales conservadores y católicos ultramontanos que ante la crisis de confianza en la civilización técnica occidental preconizaron un retorno histórico-temporal a las fuentes del cristianismo mediante la adopción de programas políticos reaccionarios y antiseculares. De forma clara, Delfina Bunge y su esposo Manuel Gálvez, participaron activamente en este segundo grupo. El discurso orientalista de *Tierras del Mar Azul* se integra a esta nueva “reacción antioriental” (Bergel, 2010: 13-17), defendiendo la idea que Occidente debe retornar a la era del universalismo cristiano, opuesto al Occidente de la razón y la técnica positivista, moderno y secular.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

Bibliografía general

- BERGEL, Martín (2010). «“Los bárbaros están otra vez sobre Roma”». Acerca de la relación antioriental del pensamiento nacionalista católico argentino de los años 1920», *Iberoamericana*, X, N° 40, p. 7-26. Berlín: Instituto Ibero-Americano.
- CHATEAUBRIAND, François-René de (1802). *Génie du Christianisme*, París: Gallimard, Biblioteca de la Pléiade, 1978. Edición de Maurice Regard.
- (1811). *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, París: Gallimard, col. Folio, 2005. Edición de Jean-Claude Berchet.
- GASQUET, Axel (2007). *Oriente al Sur. El orientalismo literario argentino de Esteban Echeverría a Roberto Arlt*, Buenos Aires: Eudeba.

- QUIJADA, Mónica (1985). *Manuel Gálvez: 60 años de pensamiento nacionalista*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina.
- SARLO, Beatriz (1998). *La máquina cultural. Maestras, traductoros y vanguardistas*, Buenos Aires, Ariel.

Bibliografía sobre Delfina Bunge

- CÁRDENAS, Eduardo José y PAYÁ, Carlos Manuel (1995). *La familia de Octavio Bunge*, T. I, Buenos Aires: Sudamericana.
- GÁLVEZ, Lucía (2001). *Delfina Bunge. Diarios íntimos de una época brillante*, Buenos Aires: Sudamericana.
- (2008). *El diario de mi abuela*, Buenos Aires: Punto de Lectura.
- GÁLVEZ, Manuel (1961a). “El estreno literario de Delfina”, *Amigos y maestros de mi juventud*, vol. 1, Buenos Aires: Hachette.
- (1961b). *En el mundo de los seres ficticios*, vol. 2, Buenos Aires: Hachette.
- GASQUET, Axel (2006). «Delfina Bunge. Un caso emblemático del bilingüismo poético femenino en la Argentina de comienzos de siglo XX», in *Logosphère N° 2, Écrire au-delà des limites*, Granada: Universidad de Granada, p. 61-74.
- (2008). «¿Oriente en ruinas o las ruinas de Occidente? Pastor Servando Obligado, camino de Balbek», in *Revista de Occidente* N° 320, Madrid, enero 2008, p. 21-35.
- HERMIDA, C. (2002) «“Mujeres de letras”. Figuraciones y tensiones en el campo cultural argentino de principios de siglo XX», in *Especulo (n°21)*, *Revista de Estudios Literarios*, Madrid: Universidad Complutense. http://www.ucm.es/info/especulo/numero21/m_letras.
- MORENO, María (2001). «La abuela Delfina», *Página/12, Suplemento Radar*, Buenos Aires, 1° de diciembre.

Bibliografía citada de Delfina Bunge

- BUNGE de GÁLVEZ, Delfina (1911). *Simplement...*, París: Imprimerie Alphonse Lemerre.
- (1918). *La Nouvelle moisson*, Buenos Aires: Cooperativa Editorial Buenos Aires.
- (1920). *Poesías*, Buenos Aires: Ediciones Selectas América. Prólogo de José Enrique Rodó. Traducción de Alfonsina Storni.
- (1928). *Tierras del Mar Azul*, Buenos Aires: América Unida.
- (1944). *En torno a León Bloy: algunos aspectos de la vida y la muerte de León Bloy*, Buenos Aires: Club de Lectores.

ELLA, VOYAGEUSE IMMOBILE

Dominique HECHES

UPVD, Crilaup / CREAC, Perpignan

Palabras clave: Viaje, Patagonia, mujer, madre alemana.

Resumen: Ella Hoffman llega en Buenos Aires el 3 de febrero 1923. Con sus tres niñitas se reúne con su marido que trabaja de administrador ya desde hace dos años en una estancia patagónica. Se instala en este universo principalmente masculino, grosero, áspero. A través un conjunto de letras dirigidas a su madre, encontradas y publicadas por su hija 50 años después, nos entrega, sin haberlo querido un testimonio sobre su vida cotidiana y sus viajes por Patagonia, dándonos una visión de la construcción de esta Argentina al principio del siglo XX, Estado independiente cuyo sur pertenece a potencias extranjeras y que se nutre en mano de obra de la inmigración europea, resultado de una política que favorece la europeización del país. La realidad que nos enseña es reconstrucción a través un diálogo de generación rico y sutil de sensibilidades femininas, filtros inconscientes pero actuando.

Mots-clés : Voyage, Patagonie, femme, mère allemande.

Résumé : Ella Hoffman arrive à Buenos Aires le 3 février 1923. Avec ses trois filles, elle rejoint son mari employé comme administrateur, depuis plus de deux ans, dans une estancia de Patagonie. Elle s'installe dans un univers essentiellement masculin, grossier, et rude. A travers un ensemble de lettres adressées à sa mère, retrouvées et publiées plus de 50 ans après par sa fille, elle nous livre, sans l'avoir

voulu, un témoignage sur sa vie quotidienne et ses voyages en Patagonie, nous donnant une vision de la construction de cette Argentine au début du XX^{ème} siècle, état nation indépendant dont le sud appartient à des puissances étrangères, et qui s'alimente en main d'œuvre d'une immigration européenne, résultat d'une politique favorisant l'eupéanisation du pays. La réalité qui nous est donnée à voir est reconstruction à travers un dialogue générationnel riche et subtil de sensibilités féminines, filtres inconscients mais agissants.

Keywords: Travel, Patagonia woman German mother.

Abstract: Ella Hoffman gets to Buenos Aires on February 3rd 1923. With her three daughters, she joins her husband, who has been working as an administrator in a Patagonian farm, for more than two years. There, she settles in an essentially male, rough and harsh universe. Through the collection of letters addressed to her mother, found and published more than fifty years later by her daughter, Ella Hoffman unintentionally delivers an account of her daily life and travels in Patagonia. She gives us a view of this early twentieth-century Argentina's building, an independent nation-state whose South belongs to foreign powers, the result of politics in favor of the country's Europeanization. The reality that is given to see is thus a form of reconstruction through a high generational dialogue, full of subtle female sensitivities, in fact some of unconscious but effecting filters.

Ella Hoffman arrive à Buenos-Aires le 3 février 1923, c'est-à-dire peu de temps après les événements tragiques qui ont ensanglanté la Patagonie¹. Elle est accompagnée de ses trois petites filles. Elle rejoint

¹ Curieuse province où 90 % des terres appartiennent à des étrangers. Etrangers dont la fortune a pris son essor de l'autre côté de la frontière, à Punta Arenas, comme celle des Menéndez, des Behety, des Braun. Ces fortunes relèvent du mythe par leur énormité. C'est ainsi que Mauricio Braun, fils de Elías Braun, réussit à la deuxième génération à posséder 1.376.160 ha, ce qui représente 1.250.000 moutons qui produisent 5.000 millions de kilos de laine, 700.000 kilos de cuir, et 2.500.000 kilos de viande. Ces chiffres sont à la démesure de la Patagonie et annoncent ce qui va se produire dans les années 1920-1921. Le mouvement anarcho-syndicaliste

enfin son mari, Hermann Brunswig, parti depuis plus de trois ans « hacer la América ». Cette expression signifie tenter sa chance en Amérique, dans le meilleur des cas y faire fortune ou, tout au moins, économiser suffisamment d'argent pour revenir ensuite s'installer au pays, c'est-à-dire en Allemagne. Son mari travaille depuis déjà trois ans, il a été employé comme *ovejero*² à la Estancia Anita³, qui appartient à la compagnie Menendez-Behety : « Como recompensa, la compañía me encargó la administración de la pequeña estancia Lago Ghio, con un sueldo mensual de doscientos pesos, más casa y comida. Sólo entonces pude hacer venir a mi familia que arribó

et les forces de droite vont se heurter en deux vagues successives, dont la première voit le triomphe du monde ouvrier, des sans-droits et des sans-terres, des damnés de la terre sur les possédants. La deuxième sera tragique : le 31 octobre 1921, Soto, leader anarchiste, a mobilisé les ouvriers de six estancias et huit jours plus tard tout le sud de la province est paralysé par la grève. Quelques régisseurs, quelques employés administratifs, certains patrons s'enfuient vers les villes, où, le récit de ce qu'ils viennent de vivre contribue à augmenter l'impression d'insécurité régnant dans la province. C'est dans ce contexte insurrectionnel que, le 9 novembre, Varela et deux régiments de cavalerie débarquent à Rio Gallegos. Il est décidé, sans doute parce qu'il en a reçu l'ordre, à en finir avec les perturbateurs. Les autorités civiles ont été éloignées, Varela a les mains libres et son entreprise de nettoyage peut commencer. Jouissant de la confiance des grévistes, qui lui envoient leurs meilleurs représentants, il procède toujours de la même façon : il les laisse s'approcher puis il les fait fusiller avant toute négociation. C'est ainsi que tous les dirigeants syndicalistes sont éliminés, sauf Soto, qui se réfugie avec une poignée de compagnons à Punta Arenas. Dans chaque *estancia* on compte les morts par centaines. De tous ces événements Ella ne raconte rien.

² Un *ovejero*= un berger.

³ *Estancia* située près de El Calafate, dans la zone des glaciers Perito Moreno et Upsalla, au pied de la cordillère.

en febrero de 1923 »⁴, (Bamberg, 2004: 38) précise t-il lors d'une conférence donnée au club allemand dans les années 50 et citée dans notre ouvrage de référence.

Ella voyage donc, non pas par goût du voyage ou de l'exotisme comme d'autres, mais par nécessité. Ella ne correspond pas aux modèles des grandes voyageuses célèbres au début du XXème et pour lesquelles le voyage était un moyen de combattre leur ennui, d'affirmer leur personnalité, de soutenir un engagement dans la cause féministe et pour certaines de répondre strictement à des exigences éditoriales. Dans la vie d'Ella, le voyage est un hasard qui se confond avec son devoir de femme mariée, qui peut difficilement envisager de ne pas rejoindre son mari.

Ella Hoffman nous livre sans l'avoir voulu ou plutôt sans en avoir la pleine conscience un témoignage passionnant sur la vie de ces familles venues d'ailleurs et qui luttent pour survivre dans un environnement hostile dont il faut cependant triompher. Comme dans toute littérature de voyage elle devient elle, protagoniste principal du récit avec sa famille.

Texte d'autant plus intéressant qu'il est écrit par une femme, mère de trois petites filles et épouse d'un administrateur. Qui est-elle ? Une jeune mère allemande née en 1893, dont les trois enfants aînés sont nés pendant la guerre de 14-18 ; elle a quitté un pays ravagé pour l'aventure sur un nouveau continent. Pourquoi écrit-elle ? Ou

⁴ Pour une meilleure compréhension du texte, nous avons opté pour une traduction des passages cités.

“ Comme récompense la Compagnie me chargea de la administration de la petite Estancia Lago Ghio, avec un salaire mensuel de deux cents pesos, logé, nourri. Ce fut seulement à ce moment là que je pus faire venir ma famille, qui arriva en février 1923”.

plutôt pour qui écrit-elle ? Pour sa mère. En effet son témoignage passe par une série de lettres destinées à cette dernière restée en Allemagne. La première est écrite le 6 janvier 1923 et Ella est à bord du bateau qui quitte Hambourg pour Buenos Aires avec ses trois filles. La dernière date du 12 juillet 1929, elle est écrite de Chacayal dans la province de Neuquen et commence par ces mots « Hoy faltan justo dos meses para embarcarnos »⁵, (Bamberg, 1995: 299) c'est la chronique d'un retour annoncé en Allemagne de Ella et de ses cinq enfants. Un total de 73 lettres écrites pour elle, pour sa mère dans l'objectif de se raconter mais aussi de bâtir la mémoire de son expérience. Les 13 premières lettres sont écrites de l'Estancia Lago Ghio, province de Santa Cruz, c'est son premier contact avec la Patagonie, les conditions y sont difficiles, les 5 suivantes (lettre 14 à 19) relatent le voyage entre cette première estancia et la deuxième demeure, Chacayal, dans la province de Neuquen et les dernières (lettre 20 à 73) la vie de la famille installée dans cette deuxième estancia.

Il s'agit avant tout d'un regard personnel et intime. Mais il est important de s'interroger sur les conditions de production du discours, et sur les discours convergents ou conflictuels qui ont pu le produire, mais aussi de questionner les contraintes qui pèsent sur le récit tant dans les conditions de production que dans les conditions de réception.

Cette vie racontée n'intéresse, dans un premier temps, que le cercle familial le plus proche. Il faudra attendre que María, fille de Ella et petite fille de Mutti, elle-même professeur ayant enseigné l'anglais et l'allemand à l'université de Cordoba, découvre ces lettres précieusement conservées en Allemagne par sa tante maternelle, qui

⁵ “ Aujour'd'hui il manque juste deux mois avant que nous embarquions ”.

les lui remet, et dont elle entrevoit immédiatement l'intérêt littéraire et documentaire. Nous sommes en 1983. Il faudra encore attendre douze ans (1995) pour qu'elles soient publiées.

En effet, María, après de nombreux aller retour entre l'Europe et l'Amérique du sud, a quitté l'Argentine définitivement en 1963, elle revient en Patagonie en 1992 et avec beaucoup d'émotion, elle témoigne:

Cuando bajé del avión en Rio Gallegos, al sentir la olvidada furia del viento patagónico, agotándome la cara, los recuerdos de los lejanos días de la infancia me golpearon el pecho: de pronto me sentí otra vez esta niña de siete años que aceptaba ese gran traslado desde Alemania hasta la Patagonia como algo novedoso, eso sí, pero al fin, natural⁶. (Bamberg, 2004: 21).

De ce choc émotionnel naît l'ardente obligation pour elle de faire connaître, enfin, au public le plus large ce qui fit l'émerveillement de ses années d'enfance. Le vent comme madeleine.

Cependant ce témoignage est d'autant plus intéressant et émouvant, qu'il se construit à travers de multiples filtres.

Le premier est la vision d'Ella, qui choisit de raconter ce qui lui paraît pertinent, à travers une double forme d'auto-censure qu'elle s'impose pour donner une vision positive de son aventure, premier

⁶ "Lorsque je descendis de l'avion à Rio Gallegos et que je sentis la furie éternelle et oubliée du vent de Patagonie me fouettant le visage, les souvenirs des jours lointains de l'enfance me frappèrent la poitrine. Soudain je fus de nouveau cette petite fille de sept ans qui acceptait ce grand changement de l'Allemagne vers la Patagonie comme quelque chose de nouveau, bien sûr, mais finalement naturel".

filtre dont la volonté est de ne pas inquiéter sa mère, le deuxième agit par rapport au contexte politique local, une lettre peut toujours se perdre et tomber dans les mains d'un destinataire non prévu. Si son regard se focalise sur son vécu intime il est néanmoins régulièrement envahi par la description de la vie qui l'entoure. On découvre au fil des lettres la vie des pionniers, on y devine les tensions européennes, on assiste à l'émergence d'une nation qui se bâtit à travers de douloureux soubresauts. On y lit la réalité d'une immigration voulue et encouragée par le gouvernement argentin : un flux migratoire européen qui permet de forger le mythe de cette Argentine blanche et européanisée.

Dans cet univers masculin, grossier, rude, qui pense de façon obsessionnelle à la femme, qui souffre de son absence, mais qui, lorsqu'elle est présente, vit sa compagnie comme une gêne, un fardeau, voire une limite insupportable imposée à sa liberté, ce point de vue est unique. Il est en effet rare qu'une femme nous prête son regard pour voir vivre la Patagonie⁷. Une terre toujours vue, appréhendée et racontée par des hommes qui sont partis la conquérir, les lettres présentent la même réalité que celle vécue par ces hommes mais vue par une femme ; ce qu'elle nous donne à voir c'est l'univers masculin qui se dessine en toile de fond derrière un univers qui est le sien, fait de ces « *historias mínimas* »⁸, sans lesquelles pourtant celles des hommes se réaliseraient sans doute mais d'une autre

⁷ On peut songer entre autres à Lina Beck Bernard qui au XIX^{ème} a rejoint son mari, Charles Beck Bernard, embauché par le gouvernement argentin pour fonder des colonies agricoles, mais dans la province de Santa Fe, ou encore à Eduarda Mansilla ou Florence Dixie mais la nature de leur point de vue est différent.

⁸ « Les petites histoires », allusion au film de Carlos Sorín, réalisateur argentin *Historias Mínimas*, 2002.

façon. Ella regarde le monde dur et difficile qui l'environne, et où rien n'est donné, avec une certaine tendresse « En este país, nous raconte t-elle, los perros y los caballos casi no conocen mujeres y al principio tienen mucho miedo a todo lo que lleva pollera ⁹ ». (Bamberg, 2004 : 49).

Mais à aucun moment elle ne se révolte contre cette dureté. Ce regard de femme renvoie probablement à l'éducation de la femme de la bourgeoisie allemande du XIX^{ème} siècle dont elle est issue, mais nous plonge essentiellement dans l'intimité de son quotidien. D'autant plus qu'il s'agit d'un ensemble de lettres qu'Ella adresse sa mère, nous l'avons dit. C'est pour elle qu'elle écrit, une correspondance pleine de fraîcheur, pathétique dans sa naïveté, et dont on sent que les lettres qui la constituent sont trop spontanées pour imaginer que leur auteur ait pu penser qu'un jour elles seraient publiées

Ainsi, nous sommes au cœur de l'intime de cette aventure vécue par une femme jeune qui fait face avec le courage discret d'une grande âme qui ignore sa grandeur. On ne peut écarter le fait qu'elle écrive aussi tout simplement pour elle-même, l'écriture devient un moyen de magnifier des moments de vie en les fixant et en leur conférant cette exceptionnalité qui les distingue de la banalité écrasante du quotidien. Écrire c'est aussi un moyen pour elle de lutter contre l'appauvrissement intellectuel, la solitude, les moments de découragement ou tout simplement le regret du pays natal et de sa langue maternelle. La langue dans laquelle elle écrit est celle de son enfance, de son passé, de ses racines : elle tisse une épaisseur entre ce qui fut et ce qui est. Ainsi l'ombre portée de son passé sur son présent, rend son quotidien plus supportable, préserve son

⁹ “ Dans ce pays les chiens et les chevaux ne connaissent pratiquement pas les femmes et au début ils ont très peur de tout ce qui porte jupe”.

moi et le rend perméable aux réalités de l'univers auxquelles elle est confrontée. Cependant cette correspondance ne suppose aucune contrainte de périodicité, elle écrit quand elle peut, surtout quand elle sait que l'auto qui ramasse le courrier va passer. Certaines lettres sont datées de façon régulière, tous les quinze jours alors que d'autres sont espacées de longs moments de silence. Ainsi la lettre du 23 septembre 1923 commence par ces mots :

Han pasado casi cuatro meses desde que te escribí por última vez. Desde aquel primero de junio hemos estado comunicados, sin auto, sin diarios, sin noticia alguna de San Julián [...] Fue un invierno terrible, duro e interminable, como nunca lo he vivido¹⁰. (Bamberg, 2004 : 81).

Son désir et son besoin de communiquer avec le monde extérieur doivent se plier aux contraintes du climat. Pesanteurs climatiques qui l'isolent et qu'elle ne peut maîtriser. Cependant, si elle ne peut dominer les éléments, elle reste maîtresse de son temps car le temps qu'elle consacre à l'écriture est à la fois temps suspendu et temps volé. Volé parce que lorsqu'elle écrit, elle échappe aux taches ménagères et temps suspendu, parce que ses lettres fonctionnent comme un arrêt sur image, les mots lui font revivre les instants passés, ce qui lui permet de réfléchir et de mettre à distance ces moments; elle y découvre leur richesse au-delà de toute leur écrasante et dure banalité. Car, Ella explique et décrit sa vie quotidienne, elle y parle

¹⁰ "Quatre mois se sont pratiquement écoulés depuis la dernière fois que je t'ai écrit. Depuis le premier juin nous sommes restés coupés du monde, sans auto, sans journaux, sans aucune nouvelle de San Julian [...] ce fut un hiver terrible, dur et interminable comme je n'en ai jamais connu".

de la lourdeur de ce travail toujours recommencé, des enfants qui grandissent, de leurs caractères qui s'affirment, de son mari qui lutte à la construction de leur avenir, de leur couple qui se soude dans cette aventure.

A travers son récit s'opère l'édification d'une Amérique et de la nation Argentine et nous savons combien dans cette entreprise, au sens propre comme au sens figuré, le rôle des femmes est d'importance, non seulement en tant qu'actrices sur le terrain mais aussi comme productrices de textes. Certes ce texte peut se prêter à de multiples interprétations, mais il y a dans cette représentation une impression d'immédiateté et d'authenticité dans laquelle le lecteur ne cherche pas à démêler le vrai du faux.

Le filtre suivant passe par le choix que María opère, car il est évident que toutes les lettres ne peuvent pas être publiées. Ainsi la réalité qui nous est donnée à voir est reconstruite par le simple jeu des sensibilités qui nous la présentent. Il nous paraît donc évident que l'objectivité de ces documents n'est pas contestable mais que, bien au contraire, ils s'enrichissent de l'authenticité de l'âme de leurs auteurs.

Ces lettres écrites pour sa mère mais dont jamais la réponse ne figure, mais où s'intercalent de ci de là quelques lettres de son époux destinées à sa belle mère, maigre espace laissé à la voix masculine, et où apparaissent non seulement les commentaires de Maria, mais aussi les commentaires postérieurs de Ella¹¹ est un édifice dans lequel résonnent plusieurs voix : les souvenirs de Maria sont un miroir tendu à travers le temps et l'espace et où se reflètent le témoignage de ses parents.

¹¹ Elle fait une première publication, 18 exemplaires à usage familial en 1977, dans laquelle elle enrichit ses lettres de commentaires. Ce sont ces commentaires que Maria reprend et inclut dans l'ouvrage.

S'il est difficile de repérer une quelconque intertextualité agissante dans le discours d'Ella, on ne peut la nier au moment du choix des lettres qui précèdent la publication, elle agit sur la mise en scène et la mise en page de ce récit en mettant en relief l'adhésion au discours patriarcal dominant tout au long du XIX^{ème} siècle et qui se prolonge en ce début de XX^{ème}: il assigne la femme honnête et respectable à la sphère domestique tout en lui reconnaissant un rôle prédominant dans l'édification de cette Argentine européanisée. Ella, telle qu'elle nous est présentée par sa fille à travers ces lettres, se soumet volontiers aux contraintes qui l'assignent de par son sexe au rôle de la gardienne du foyer mais son discours participe aussi à un véritable travail de création littéraire dans lequel l'épanchement du moi reste contrôlé.

De toutes manières, pour le lecteur du XX^{ème} siècle, il s'agit d'un double voyage. Voyage dans le temps, la vie quotidienne des hommes et des femmes en ce début de siècle ressemble fort à celle qu'ils menaient au XIX^{ème} siècle: peu de changement, les besognes les plus simples se font encore sans l'aide de ces machines qui facilitent, par leur prolifération, notre existence. Là elles absorbent le temps et l'énergie. Chaque lettre permet de mieux mesurer le poids du quotidien. Voyage dans l'espace, aussi. Le paysage, la nature, le climat, n'ont pas d'équivalent en Europe et cette réalité nouvelle nous la découvrons par le regard étonné de celle qui la découvre. Alors nous prenons conscience du poids de l'espace. Tout déplacement est une aventure. Ainsi surgit la vie du pionnier, dominée par la pesanteur du quotidien et le poids de cet espace.

Il faudrait aussi ajouter la barrière de la langue, comme facteur favorisant le repli sur soi. Ella, ses enfants et son mari vivent isolés sur un îlot linguistique. Entre eux, ils ne parlent que l'allemand. Ils sont cernés par un océan hispanophone.¹² Leur vocabulaire les

¹² Ils ont des voisins basques ou *criollos*.

renvoie aux réalités qu'ils ont laissées derrière eux. C'est avec les mots du vieux monde qu'ils désignent ce monde nouveau qui se laisse mieux décrypter par la langue espagnole. Lettres que nous lisons aujourd'hui traduites en espagnol traduites par la volonté de María. Cette démarche linguistique est une forme de réappropriation d'un pan de la mémoire de l'histoire de la Patagonie à un moment où le pays en cette fin de XX^{ème} se penche sur son histoire.

Sur ces « *tierras de nadie* ¹³ », entre la *Patagonia trágica* (Borrero, 1973) et la *Patagonia rebelde* (Bayer, 2002) il y a une autre Patagonie, une terre féminine, poétique et mythique.

Le tout ayant pour fond une nostalgie discrète, comme un regret poignant de tout ce qu'il a fallu laisser là-bas, et qui constitue comme le rêve inversé du mirage qui a sinon provoqué, du moins favorisé le grand départ. On regrette l'Allemagne, tout comme on a souhaité la Patagonie. Il y a dans ces lettres une tonalité identique à celle que l'on trouve dans les plis que Madame de Sévigné adressait à sa fille. Ils exorcisent l'absence, transfigurent le manque en attente, et enjolivent un quotidien grincheux pour faire de chaque instant une merveilleuse improvisation. Car le regard qu'Ella porte sur le monde qui l'entoure, s'illumine de celui qu'elle porte, dans des instants comme suspendus, sur ses enfants qu'elle regarde grandir, enfants qu'elle sent heureux de vivre dans cet univers magique, où ils sont libres et comme à l'abri de la méchanceté du monde, des conflits européens, de l'univers du Mal. Au fond, l'hostilité première de la Patagonie est comme un cocon protecteur pour les enfants. Pour vivre heureux, vivons cachés.

¹³ « Les terres de personne », allusion au terme employé par le gouvernement argentin lors de sa conquête des terres des Indiens.

Et pourtant, la vie est dure. L'hiver est encore plus terrible qu'en Allemagne. Plus froid, plus long.

La nieve nos tenía encerrados, a veces no podíamos salir de la casa por varios días. Al principio me entusiasmaba la inmensa llanura alba, siempre igual [...] que contrastaba con el gris plumizo del cielo. Pero con el pasar del tiempo ya ni la queríamos mirar y nos dolía los ojos de tanta blancura. [...] Las nenas andaban siempre con las piernas desnudas en la nieve [...] y su habitación no se calentaba nunca muy bien¹⁴. (Bamberg, 2004: 82).

De plus, ils manquent de tout. Ils sont obligés de tout faire. Il faut plusieurs mois pour recevoir d'Europe les objets les plus simples, comme des jouets mais aussi des cahiers, des crayons, car il faut songer à l'éducation des enfants. D'un autre côté, on a rarement vu désert aussi peuplé. Toutes les semaines passent par l'*estancia* des hommes qu'il faut héberger et nourrir. « No son un regalo agradable esos viajeros ; los nativos duermen en la casa de los peones, pero a los otros los tenemos que alojar, nos guste o no ». ¹⁵ (Bamberg, 2004 : 81). Et c'est un travail supplémentaire qui s'ajoute au labeur

¹⁴ “La neige nous maintenait enfermés, quelquefois, nous ne pouvions sortir de la maison durant plusieurs jours. Au début j'étais enthousiasmée par l' immense plaine blanche toujours égale [...] qui contrastait avec le gris couleur plomb du ciel. Mais le temps passant, nous ne voulions même plus la regarder et nous avions mal aux yeux de tant de blancheur [...] les filles marchaient toujours jambes nues dans la neige [...] leur chambre n'était jamais bien chauffée”.

¹⁵ “Ces voyageurs ne sont pas un cadeau agréable; les natifs dorment dans la maison des employés, mais les autres il faut que nous les logions, que ça nous plaise ou non”.

de chaque jour. C'est ainsi que « un domingo por la tarde, estando de visita Otto Hering, un auto se detuvo delante del jardín y descendió Mr Bridges con dos jóvenes ingleses »¹⁶. (Bamberg, 2004: 120). Nous sommes en novembre 1923.

Visite inattendue qui bouleverse la jeune femme, car le personnage est d'importance. Il s'agit de Lucas, le fils de Thomas Bridges. Ella explique à sa mère qui fut Thomas Bridges : enfant trouvé sous un pont de Londres, d'où son nom, recueilli par un pasteur anglican venu évangéliser ces terres du sud, et qui décide de se fixer aux « confins du monde » et de s'occuper lui aussi du sort des Yaghans ; il fonde pour ainsi dire Ushuaia, il pacifie les relations entre Yaghans, Onas, Alakalufs, s'installe à Harberton, une magnifique *estancia* en bordure du canal de Beagle en face de l'île de Navarino, pour finir par être considérés, lui et les siens, comme « gente de importancia »¹⁷. (Bamberg, 2004 : 119). Il est évident que c'est un peu enjoliver la réalité. Car, Thomas Bridges, en voulant évangéliser les Yaghans, en les habillant, en les sédentarisant, en regroupant les quelques survivants autour de lui à Ushuaia et en les mettant au travail, est sans doute, en partie, responsable de leur disparition. Mais il était pétri de bonnes intentions. Le gouvernement de Buenos-Aires, reconnaissant, lui octroie les 20000 hectares qui constituent encore aujourd'hui la *estancia* Harberton. Thomas Bridges a sans doute été un moyen pour les Argentins de contenir le déferlement des Chiliens dans cette partie de la Terre de Feu, tout en assurant, sinon la présence, du moins l'influence de l'Angleterre.

¹⁶ “Un dimanche après midi alors que Otto Hering nous rendait visite, une auto s'arrêta devant le jardin et en descendit Monsieur Bridges accompagné de deux jeunes anglais”.

¹⁷ “Des gens importants”.

Ella, prudemment, ne retient que l'aspect le plus lumineux du personnage. Sans doute a-t-elle peur que sa lettre ne s'égaré et tombe dans des mains étrangères. Son avenir, celui de son mari et de ses enfants dépendent en effet de Lucas Bridges, car « se rumoreaba que cuando viniese a la Patagonia en primavera iba a despedir a los tres administradores alemanes : Brunswig, Hering, y Wlotzek »¹⁸, (Bamberg, 2004 : 120), nous précise t-elle dans ses commentaires de 1977. Et ce, sans autre motif que sa détestation des Allemands, car cet Anglais, avait combattu en 14-18. Cependant, Lucas Bridges arrive à Lago Ghio malade, à tel point que les Brunswig pensent que leur hôte va mourir. Ce dernier en est d'ailleurs persuadé et envoie un télégramme laconique « no hay trampas »¹⁹, (Bamberg, 2004 : 121), qui exonère ses hôtes de la responsabilité d'une mort qu'il sent proche. On imagine la culpabilité et la responsabilité de Ella, la mort de Lucas Bridges aurait été interprétée à la lumière des antagonismes européens, vivaces, même à des milliers de kilomètres, vaincu contre vainqueur, Allemagne contre Angleterre, à laquelle on pourrait ajouter la relation patron-employé. Mais grâce aux soins d'Ella, il guérit, et quelques semaines plus tard, elle écrit:

Para festejar la salud recuperada de Bridges carneamos un cordero y lo comimos a la manera campestre como asado a la llama, al aire libre ¡Qué rico! Nos sentamos todos alrededor del fuego armados de facones. No es muy elegante

¹⁸ “Le bruit courait que lorsqu’il viendrait en Patagonie au printemps, il allait congédier les trois administrateurs allemands Brunswig, Hering, y Wlotzek”.

¹⁹ “Il n’y a pas de piège”.

esa manera de comer, pero es muy divertida y práctica²⁰.
(Bamberg, 2004: 126).

Auparavant, sa convalescence fut un vrai bonheur, une parenthèse au cours de laquelle Ella se sent femme. Elle se confie à sa mère : «La amistad con el simpático viejo Bridges se hace cada vez más estrecha. Disfruto de las conversaciones con este hombre tan interesante, que conoce cada rincón de la tierra [...] Paso horas con Bridges »²¹. (Bamberg, 2004 : 124).

Elle admire cet homme, premier pas inconscient vers ce qui pourrait être une amitié amoureuse entre une jeune femme de trente ans et un monsieur déjà mûr de quarante neuf ans ; sa présence enchante la solitude et l'ennui qui sont son quotidien. Cet être qu'elle a arraché à la mort l'écoute et lui parle de ce qu'elle aime, la nature, le ciel, les oiseaux, la vie en un mot. Il y a dans ces passages une poésie délicate et retenue, comme une demi-teinte de bonheur ingénu, bonheur trop fort cependant pour n'être point partagé et confessé à un proche, sa mère. Néanmoins, pour exister cette relation a dû vaincre bien des préjugés. Il est Anglais, ils sont Allemands. Ils n'ont rien à se dire et elle le dit:

Al principio tuvimos que darnos como un empujón para vencer esa barrera. Pero hay cosas y situaciones que elevan

²⁰ “Pour fêter la santé retrouvée de Bridges, nous avons tué un mouton et nous l'avons mangé à la paysanne, cuit au feu de bois, à l'extérieur. Comme c'est bon ! Nous nous sommes tous assis autour du feu, avec nos grands couteaux. Cette manière de manger n'est pas très élégante mais c'est très amusant et bien pratique”.

²¹ “ L'amitié avec le sympathique vieux Bridges s'approfondit de jour en jour. Je profite de ces conversations avec cet homme si intéressant, qui connaît le moindre recoin du monde [...] je passe des heures avec Bridges”.

lo personal por encima de la nacionalidad [...] Por mi parte siento un gozo casi sagrado por haber podido salvarle la vida a un inglés, un enemigo de antaño²². (Bamberg, 2004: 118).

Cette réconciliation germano-anglaise²³, n'est en définitive que le triomphe de l'humain, favorisé par les circonstances mais aussi par le poids d'une terre inhospitalière et de l'éloignement. En un mot, les faits, la géographie, la poésie d'une relation, triomphant d'une idéologie.

Ainsi, la vie de ces *estancieros, ovejeros ou peones*, propriétaires, administrateurs ou employés, hommes, femmes, n'est faite que de labeur. « Je travaille donc je suis », telle pourrait être leur devise. Se trouve donc démythifiée cette conquête de l'Ouest argentin. Ici rien n'est facile, et, au contraire tout se résume à un travail titanesque de chaque instant, à une lutte permanente contre le froid, la pluie. On découvre que les enfants vont nus pieds, que l'on mange du mouton 365 jours par an, et que les journées sont dévorées par une multitude d'activités toujours recommencées, épuisantes, et que l'on sait devoir accomplir le lendemain, et que ce sera sans fin. Question de survie. Mais en même temps le spectre de la faim est éloigné. Ella a quitté une Allemagne dépourvue de tout. Pendant la guerre, adultes, enfants, vieillards ont vécu le ventre vide et le froid aux trousseaux. Et cette situation perdure. Ella, en réponse à une lettre

²² “ Au début nous dûmes nous faire violence pour vaincre cette barrière. Mais il y a des choses et des situations qui mettent les affaires personnelles au dessus de la nationalité [...] et pour ma part j'éprouve une jouissance presque sacrée d'avoir pu sauver la vie d'un Anglais, un ennemi du passé ”.

²³ Lucas Bridges a combattu pendant le premier conflit mondial.

de sa mère qui probablement dresse un tableau sombre de la vie au pays, s'écrie pleine de compassion : « Dios mío, Mutt, otra vez la falta de alimentos, qué triste ; cuánto daría por enviarles unos capones bien gordos para Navidad ! »²⁴. (Bamberg, 2004 :113).

En comparaison, La Patagonie, est un pays de Cocagne. Elle offre en abondance viande de mouton, de poulet, d'autruche, des œufs, du pain, des légumes, et, à la belle saison, des fruits et des champignons qu'il est amusant d'aller cueillir avec les enfants. Certes, rien n'est donné. La terre est chiche. Les gelées anéantissent parfois les récoltes. Mais tout est là. Il suffit de faire l'effort de se servir. Dans ce Paradis, Ella sait qu'elle n'entendra jamais ses petits crier famine et que la souffrance de n'avoir rien à leur donner à manger lui sera épargnée. Dans ce Nouveau Monde, si tous les repas se ressemblent, du moins est-on sûr de n'en sauter aucun. Et la certitude que cette abondance dans la monotonie ne finira jamais, émerveille Ella, parce qu'elle la devine aussi inépuisable que l'immensité des terres qui enserrent son *estancia*.

Cette vie du *patrón* n'est guère plus douce que celle des péons, brutes que l'on comprend à peine, qui partent comme ils sont arrivés, à l'improviste, et dont il faut toujours se méfier. Ils vivent tous de la même façon. Tous logés à la même enseigne de la précarité. Car à la difficulté du quotidien s'ajoute quelque chose de mystérieux et sur laquelle personne n'a de prise : les cours internationaux de la viande ou de la laine, dont les variations viennent se faire sentir jusque dans ces replis du monde qui semblent oubliés, mais qui subissent tous les contrecoups de crises qui les dépassent. L'égalité devant l'intransigeance de la nature, du quotidien, des marchés.

²⁴ “ Mon Dieu, Maman encore le manque de nourriture, que c'est triste ! Combien donnerais-je pour vous envoyer quelques moutons bien gras pour Noël ! ”

C'est donc ça la vie de l'administrateur ? Un bien grand mot qui dissimule la fragilité de celui qui ne possède pour tout bien que la force de ses bras et la foi en un avenir meilleur et qui sait, comme le péon qu'il a sous ses ordres, que ces terres qu'il fait fructifier ne lui appartiendront jamais.

Mais parallèlement, ces lettres dégagent une poésie touchante qui transfigure le réel. La neige à perte de vue, épandue sur la plaine, la fait si belle que tant de beauté lui enlève toute hostilité. Ella s'extasie devant cette nature vierge, devant ces espaces qui se givrent la nuit pour rutiler au petit matin sous un soleil timide, devant ces fleurs dont les couleurs éclatent un beau matin de froidure et qui annoncent la venue d'un été d'autant plus beau qu'il sera bref, devant ces montagnes lointaines qui témoignent de l'infini de ce monde. Car derrière leur barrière bleutée, elle sait qu'il y a encore des terres et des terres, des femmes et des enfants qui attendent l'été. Certaines lettres d'Ella débordent de cette poésie de l'attente et ne sont qu'un hymne à l'amour de la vie. Son écriture traduit sa jubilation : « El otro día galopamos²⁵ sobre la pampa inmensa, con la cordillera majestuosa y sus picos nevados a nuestras espaldas, y observar tantos animales salvajes fue hermoso »²⁶. (Bamberg, 2004: 51).

Il y a dans ces pages le rayonnement d'un bonheur simple qu'elle exprime en ces termes :

Por fin llegó el calor, muy fuerte, y los días sin viento. En este momento estoy sentada bajo una glorieta formada por

²⁵ Elle est une des rares femmes à monter à cheval dans la région ce qui parfois surprend voire scandalise...

²⁶ "L'autre jour nous avons galopé à travers l'immense pampa, derrière nous la majestueuse cordillère et ses sommets enneigés, ce fut un bonheur d'observer autant d'animaux sauvages".

las ramas tupidas de unos sauces llorones, a mi lado un arroyuelo hace oír su “glù glù”, las nenas chapalean en el agua: gozamos, entregadas plenamente a la naturaleza²⁷. (Bamberg, 2004: 142).

Cette vie est la même que celle que menaient les conquérants de l’Ouest américain et qui a donné naissance à toute une littérature et à une filmographie importante. Les Américains du Nord ont su, ont du, mythifier ces héros du quotidien qui ont fait la grandeur des Etats-Unis. Ici, rien. Les Argentins n’ont pas accordé à ces humbles de place dans leur histoire. Il y là comme un mythe gâché, ignoré ou tout simplement refoulé. Or la publication de la correspondance de cette Allemande qui avait dans la pampa et au-delà, des sœurs innombrables, modifie un tant soit peu les choses. Désormais, cette pampa, terre de violence et de vacuité, devient un lieu où vécurent des femmes, des enfants, heureux malgré toutes les difficultés. Au point qu’une des filles d’Ella, ayant fini ses études en Allemagne, reviendra en Argentine pour y vivre et y mourir. Certains romanciers se sont emparés de cette histoire mais ils sont encore bien peu nombreux. Reste à trouver un cinéaste qui fera de ces épopées discrètes un récit assez poétique pour les mythifier. Mais une fois encore, cette Argentine est racontée par ceux qui l’ont faite, c’est à dire des étrangers, qui restent des spectateurs d’une réalité qui leur est donnée de vivre et dont le regard distancié fait tout le charme.

²⁷ “Enfin la forte chaleur est arrivée, et les jours sans vent. En ce moment, je suis assise sous une tonnelle que forment les branches épaisses de quelques saules pleureurs, à côté un petit ruisseau fait entendre son glou- glou, les filles barbotent dans l’eau : nous profitons de la nature entièrement livrées à elle”.

En outre, dans le cas précis d'Ella, il s'agit d'une femme des villes qui devient une femme des champs ; elle porte sur le monde qui l'entoure le regard d'une petite fille qui découvre la vie à la ferme.

Ainsi, la lecture de la correspondance d'Ella vivifie le mythe. Ces hommes et ces femmes ordinaires ont fait l'Argentine. La manière simple de dire leurs souffrances, leurs espoirs, leurs joies, donne comme une envie de vivre ce qu'ils ont vécu. Ils nous offrent la possibilité commode de connaître, par procuration, un quotidien fait de naturel, de contact permanent avec une nature violente mais attachante. Ella ne nous renvoie pas l'image de ces voyageuses excentriques et fortunées souvent, en outre, solitaires et célibataires mais elle nous donne à voir l'aventure d'une femme exceptionnelle de courage de ténacité et de luminosité. Ce témoignage s'il semble se limiter de prime abord à cette appréhension de l'espace domestique dans lequel est confinée l'épouse de l'administrateur, déborde bien vite ce périmètre restreint : on peut y lire en filigrane l'histoire de la construction identitaire tumultueuse d'une jeune nation, les soubresauts d'une vie économique et sociale, l'influence des conflits européens de ce début de siècle.

Si les lettres d'Ella ne sont pas destinées à être publiées par leur auteur, si elles ne relatent pas un voyage à proprement parler, si nous la considérons comme une voyageuse immobile, il apparaît clairement que ce qui la fait appartenir au genre voyage ressortit bien davantage au regard porté par le lecteur du XXI^{ème} siècle que les caractères propres à ce genre. La séduction de ce texte tient sans doute au fait que le lecteur de notre temps a besoin pour survivre de plus d'authenticité, comme pour mieux résister aux nuisances d'un monde nourri de superflu, d'inutile, de factice. Ella nous offre à bon compte ce qu'au XVIII^{ème} on appelait la « naïveté ». Et c'est précisément cette naïveté qui est aujourd'hui porteuse de mythe, qui donne un véritable statut à la littérature de voyage au féminin,

qui confère à ces lettres une place légitime dans le genre voyage et enfin, contredit Flaubert lorsqu'il affirme « le genre voyage est par soi même une chose impossible ».

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- BAMBERG, María Brunswig de (2004) : *Allà en la Patagonia*, ediciones Printing Books, Buenos Aires.
- BAYER, Osvaldo (2002): *La Patagonia rebelde*, Buenos aires, 2nd edición, Planeta.
- BORRERO, José María (1973): *La Patagonia trágica*, editorial americana, Buenos Aires.
- BRIDGES, Lucas (2005): *El último confín de la tierra*, editorial americana, Buenos Aires.
- LAVOU ZOUNGBO Victorien et MARA VIVEROS Vigoy (2004): *Mots pour Nègres, Maux de Noires, enjeux socio symboliques de la nomination des Noir(e)s en Amérique Latine*, PUP, Perpignan.

ITINÉRAIRES CROISÉS. DEUX BRITANNIQUES EN AMÉRIQUE DU NORD: ISABELLA BIRD ET FRANCES TROLLOPE

Catherine MORGAN-PROUX

Université Blaise Pascal-CELIS, Clermont-Ferrand

Palabras clave: literatura de viajes, mujeres viajeras, América del Norte, siglo XIX.

Resumen: Isabella Bird y Frances Trollope viajaron por América del Norte en un momento de gran fascinación por esta nueva nación británica. Ambas disfrutaron de un estado de viajeras ilustres y sus historias tuvieron un gran éxito. Hoy en día se consideran parte del canon de la literatura de viajes. Sin embargo, el aumento de su visibilidad no pudo ocultar estrategias de escritura propias de las mujeres viajeras escritoras del siglo XIX, las estrategias puestas en marcha para hacer una incursión fuera del estándar aceptable para un género poco acostumbrado a aceptar a las mujeres como autoridad cultural.

Mots clés: Littérature de voyage, femmes voyageuses, Amérique du Nord, XIX siècle

Résumé: Isabella Bird et Frances Trollope ont parcouru l'Amérique du Nord à une époque de grande fascination des britanniques pour cette nouvelle nation. De leur vivant, elles jouissaient déjà toutes les deux d'un statut d'illustres voyageuses et leur récits ont connu un grand succès. Aujourd'hui, elles sont considérées comme faisant parti du canon la littérature de voyage. Cependant, leur visibilité accrue ne saurait cacher des stratégies d'écriture repérées chez des femmes voyageuses

écrivains du dix-neuvième siècle, stratégies mises en place pour rendre acceptable une incursion hors norme dans un genre littéraire peu habitué à accepter les femmes comme autorité culturelle.

Keywords: Travel writing, women travellers, North America, 19th century

Abstract: Isabella Bird and Frances Trollope travelled through North America at a time of great fascination for this new nation felt by the British. During their lifetime, they were both considered illustrious travelers, and their travelogues were popular among a wide readership. Today, their texts are considered part of the literary canon of travel writing. However, their established status should not belie the fact that, like many women travel writers of the nineteenth century, Bird and Trollope used literary strategies that helped make their travel writings acceptable in a society which was not inclined to accept women as cultural authorities.

ITINERAIRES EXCEPTIONNELS

Si les femmes qui publiaient des récits de voyage au XIX^{ième} siècle avaient, dans l'ensemble, peu de chances de voir leur livre devenir une œuvre de référence¹, deux d'entre elles font exception: Isabella Bird et Frances Trollope. Une exploration de l'écriture viatique des voyageuses du XIX^{ième} siècle dans les Amériques est une invitation à suivre leurs traces. Considérées aujourd'hui comme des incontournables de l'écriture du voyage au féminin du monde anglophone, elles jouissent dès leur vivant du statut de « grandes voyageuses » et se situent dans la lignée des illustres femmes britanniques depuis Lady Mary Montagu jusqu'à Mary Kingsley en passant par Marianne North et Hesther Stanhope. Leurs œuvres ont connu plusieurs éditions, elles figurent sur les bibliographies des programmes universitaires

¹ Voir une étude très utile sur le sujet par l'historien (Venayre, 2008: 99-120).

(155 pour Trollope, 295 pour Bird)² et elles sont régulièrement citées dans des anthologies.³

Cet article se penche sur le statut particulier de ces deux voyageuses écrivains. Est-ce que leurs parcours exceptionnels requièrent un traitement à part ? Peut-on les lire plutôt à la lumière des analyses féministes, notamment Bénédicte Monicat et Sarah Mills, qui ont décelé les éléments distinctifs qui caractérisent l'écriture féminine du voyage – son environnement, ses stratégies, ses voix discursives ? Ces « illustres voyageuses » ont toutes les deux traversé l'Amérique du Nord à une époque où l'Etat Nation était en construction. Frances Trollope, femme de lettres britannique et mère de l'écrivain Antony Trollope, partit en 1827 avec trois de ses enfants et un jeune artiste, August Hervieu, pour rejoindre son ami Frances Wright en Tennessee. A peine arrivée, Trollope en repart aussitôt pour un long circuit vers les États du Nord. De retour en Angleterre, elle gagne en notoriété en publiant en 1832 *Domestic Manners of the Americans* (« Mœurs domestiques des Américains »), critique sévère qui obtint un grand succès en Angleterre et devient un bestseller.

Isabella Bird est connue aujourd'hui surtout pour son texte, *A Lady's Life in the Rocky Mountains*, le récit des quatre mois passés dans les Rocheuses, partageant le quotidien rude des colons et parcourant à cheval des centaines de kilomètres en compagnie de desperados. Ce texte la place définitivement dans les rangs des grands explorateurs (C'est la première femme à être acceptée au prestigieux *Royal Geographical Society* en 1892). Cependant, son premier voyage – et celui qui fait naître en elle le désir perpétuel de voyager – a eu lieu 20 ans plus tôt. En 1854, avec 100 livres

² Recherche par internet effectuée le 19/04/12.

³ Par exemple (Foster and Mills, 2002; Robinson, 2001; Morris, 2007).

en poche et une invitation à rendre visite à de la famille, elle est partie au Canada et au Etats Unis avec des cousins dont elle n'hésite pas à se séparer afin de voyager seule. Le résultat de son voyage fut un premier livre qu'elle écrivit anonymement sous le titre *The Englishwoman in America*. Best seller à son époque, il a jusqu'à présent, moins attiré l'attention critique que *A Lady's Life in the Rocky Mountains*.

ETATS ET LIEUX

Il est bien connu qu'au dix neuvième siècle des centaines d'Anglais et d'Américains traversaient l'Atlantique pour visiter leurs pays respectifs et publiaient les récits de leur voyage (Mulvey, 1963: 3). Dans sa préface de *Portrait of a Lady*, publié en 1881 Henry James commente la vague grandissante de femmes voyageuses,

Aujourd'hui, venir en Europe est une toute petite aventure, même pour le sexe faible». Les anglais se rendant en Amérique étaient irrésistiblement attirés par cette terre qui regarde vers l'avenir et qui est animée par une dynamique de renouveau. Dans son étude sur les femmes voyageuses aux Etats Unis, Frawly relève le sentiment de renouveau qu'inspire l'Amérique, notamment chez les femmes, irrésistiblement attirées par la promesse cette terre d'opportunité et de renaissance (Frawley 1994: 161).

Frances Trollope exprime son excitation: « on first touching the soil of a new land, of a new continent, of a new world, it is impossible not to feel considerable excitement and deep interest » (Trollope, 2006: 19). Il est intéressant qu'elle propose plusieurs vocables afin de déterminer le type de pays qui est devant elle – terre, continent,

univers – comme si l'échelle démesurée de cette contrée ne pouvait pas se contenir dans un seul mot.

Le pays est considéré par ces femmes comme un vaste laboratoire où les idéaux démocratiques sont institués et testés. Dans les récits, une large place est consacrée à la sphère public : ses églises, ses mairies, ses écoles, ses journaux. Comme dit Frawly, elles jouent un rôle d'investigateurs sociaux. Elles s'informent, elles posent des questions à leurs interlocuteurs locaux, elles visitent les sites pertinents. Elles comparent les villes, les institutions, les campagnes, les communautés avec un regard scrutateur et une certaine méthode. Le récit prend des allures de reportage. Une telle étude est nécessaire d'après Trollope, car l'Amérique est peu connue : «hardly better known than FairyLand; and the American character has not been much more deeply studied than that of the Anthropophagi » (Trollope, 2006 : 85). L'Amérique est une contrée aussi fantastique que celles des contes de fée et le caractère américain n'a pas été beaucoup plus étudié plus que celui des anthropophages, race mythique de cannibales dont la tête se situaient dans le torse. Son choix d'image est curieux mais révélateur : l'image fantasmée des américains est à la fois semblable à l'homme et très éloigné de l'homme.

Isabella Bird est motivée également par un désir de transmettre un savoir acquis par une certaine rigueur et à partir de sources fiables. Elle décrit le moment du départ de son voyage en citant le texte du journal local, « to use the words in which the same event was chronicled by the daily press, « the Cunard Royal mail steamer Canada, Captain Stone, left the Mersey this morning for Boston and Halifax, conveying the usual mails ; with one hundred and sixty eight passengers and a large cargo on freight» (Bird, 2010 : 5) Elle insiste sur l'importance d'une méthode scientifique pour écrire un livre sur la géographie, la politique, l'économie et la population de l'Amérique :

It has been truly observed that a reliable book on the United States yet remains to be written. The writer of such a volume must neither a tourist nor a temporary resident. He must spend years in the different States, nicely estimating the different characteristics of each, as well as the broadly-marked shades of difference between East, West, and South. He must trace the effect of Republican principles upon the various races which form this vast community ; and while analysing the prosperity of the country, he must carefully distinguish between the real, the fictious and the speculative (Bird, 2010 : 251).

On voit ici que le récit de voyage est un genre qui permet aux femmes d'écrire des textes qui s'inspirent des approches des sciences sociales : la science politique, la géopolitique, l'ethnologie, l'anthropologie naissantes.

TRAVERSEES, LIBERTES, IDENTITES

L'image de l'Amérique comme le site d'opportunité est d'autant plus vraie pour les femmes au dix neuvième siècle. Pour elles, le pays est un terrain d'essai pour l'indépendance féminine. Frawly donne le titre « déclarations d'indépendance » à son chapitre. Isabella Bird se réjouit qu'en Amérique, une femme, même seule, peut voyager facilement et en toute sécurité, sans crainte de danger ou d'attentions importunes, d'une manière qui aurait été tout à fait impossible en Angleterre (Bird, 2010 : 73). Avant que Tocqueville ait lancé l'idée de l'Amérique comme laboratoire de démocratie et d'entreprise, Fanny Wright avait conduit sa propre expérience. Après un premier voyage en Amérique en 1818, elle y retourna pour fonder une communauté. Inspirée par les expériences utopiques de

Robert Owen, elle fonda en 1825 dans le Tennessee la communauté de Nashoba, une micro société multiraciale destinée à démontrer les vertus émancipatrices de l'éducation sur les esclaves. Le projet ne s'est pas inscrit dans la durée. Malgré l'échec, l'entreprise de Wright a marqué les esprits : L'Amérique est une terre où les femmes peuvent se lancer dans des projets. C'est précisément cet état esprit qui a conduit Frances Trollope à rejoindre Fanny Wright à Nashoba. Sa déception à l'arrivée est évidente. Elle décrit un endroit d'un aspect « désolé » (Trollope, 2010 : 34) et complètement à l'opposé de idée qu'elle en avait faite. Aussitôt, elle part pour la ville de Cincinnati où elle se lance dans une entreprise en créant son propre commerce. Ce précurseur des grands magasins modernes, le Bazar, comme elle l'a nommé, comprenait un café, une salle de bal, deux salons, une galerie d'exposition d'art et une boutique au détail affichant "objets de fantaisie." Le Bazar, qui a ouvert à la mi-October 1829, a attiré plus de curieux que de véritables clients. Il a fermé dans les deux ans. Son succès, Francis Trollope l'a connu à son retour en Grande Bretagne à la publication de son récit, « Domestic Manners of the Americans » où elle transforme son amertume en récit de voyage. Son succès peut être attribué au ton particulièrement acerbe envers les américains dont elle déplore le manque de bonnes manières et de moralité, « I do not like them. I do not like their principles, I do not like their manners, I do not like their opinions» (358). Cette amertume n'enlève pas le fait que Trollope (et Wright avant elle) a trouvé en l'Amérique un terrain d'expérimentation, un lieu où une femme seule pourrait se réinventer.

L'indépendance d'Isabella Bird s'exprime d'une autre manière qu'on est tenté de qualifier comme étant plus personnel. Son arrivée en Amérique marque le début d'une nouvelle ère dans sa vie, comme elle le dit elle même : « as I stepped upon those shores on which the sanguine suppose that the Anglo-Saxon race is to renew the

vigour of its youth, I felt that a new era of my existence had begun » (69) Le ton de Bird est positif et clairement lié aux joies récemment découvertes de la pratique de voyage. On ressent chez elle l'excitation à la découverte d'un autre pays marquée par une forte fascination notamment pour des modes de transports. D'ailleurs, il est à préciser que Bird voulait donner à son récit le titre, « The car and the steamboat » mais son éditeur, John Murray, a préféré que l'intitulé comprend «Englishwoman » Ce mot clé était à la mode car potentiellement plus vendeur. Citons par exemple « An Englishwoman's Experience in America» (1853) par Marianne Finch ou « A Woman's Wanderings in the Western World » (1861) de Clara Bromley. Bird exprime l'excitation procurée par l'aventure. Elle adore les excursions en dehors de la ville où les moyens de comforts sont réduits « roughing it » (Bird, 2010 : 39) Sans que ce soit dit explicitement, on sent chez elle une préférence pour le voyage en solitaire. Conformément aux règles de bienséance, elle se rend en Amérique en étant accompagnée par de la famille. Cependant, on remarque qu'elle se sépare d'eux très facilement. Ceci est reflété par le mode de narration. Le « nous» du début du récit cède la place au « je ». Même quand elle est en compagnie des autres, Isabella Bird s'isole afin de trouver en elle les mots pour décrire un paysage qui la touche. Les chutes du Niagara en est un exemple. Elle visite les chutes une première fois accompagnée de ses compagnons de voyage, la famille Walrence, mais quand ces derniers retournent à l'hôtel, fatiguées après la visite guidée, Isabelle, elle, retourne pour y passer la soirée : « I sat down completely undisturbed in view of the mighty fall [...] As I sat watching them, a complete oblivion of everything but the falls themselves stole over me (Bird, 2010 : 182-183). C'est dans la tradition romantique bien sur de contempler seul le spectacle de la nature mais il ne s'agit pas ici d'une solitude orgueilleuse du moi. Cela s'apparente plutôt à la joie d'une femme

accédant à l'indépendance grâce au voyage. C'est une joie qu'elle va connaître de nouveau plus tard dans sa vie quand elle entreprend des voyages seule aux Sandwich Islands, dans les Rocheuses, au Japon et en Malaisie. L'expérience initiatique d'Isabelle Bird en Amérique allait fonder un goût pour le voyage en solitaire tout le long de sa vie. La deuxième moitié de la vie d'Isabella Bird a été consacrée aux voyages longs et difficiles qu'elle entreprenait de sa propre initiative. Le voyage solitaire devient voyage salutaire. Les maux de dos dont elle souffrait depuis son enfance disparaissaient miraculeusement lors de ses périple périlleux. Pour Bird le voyage est le moment où une vie ordinaire peut se muer en expérience extraordinaire. La rencontre avec l'inconnu et l'imprévisible la fait chercher en elle ses propres ressources ce qui lui procurent un épanouissement avéré.

VOIX EMPRUNTEES

Le statut exceptionnel de Bird et Trollope est indiscutable. Cependant, ce serait réducteur de les mettre à part. Nous proposons l'idée qu'elles partagent beaucoup avec les autres femmes qui publiaient leurs récits. Dans un contexte où les femmes accédaient peu à l'autorité culturelle, les écrivains voyageuses mettaient en place des stratégies d'écriture afin d'être prise au sérieux tout en préservant leur identité féminine. Souvent, ces femmes préfacent leurs écrits en signalant leur manque de compétence ou en niant toute ambition d'écriture professionnelle. Elles passent, comme le dit Monicat par de « multiples étapes justificatrices » (Monicat, 1996 : 4). Bird et Trollope ne dérogent pas de cette constante. Dans son premier chapitre, Bird clame qu'elle a écrit son récit seulement pour satisfaire les demandes de ses amis formulées après son retour. Elle s'excuse d'ailleurs en craignant que son récit soit certainement trop « personnel » aux goûts du lecteur. Cependant, dans le para-

graphe suivant, elle remarque que ses impressions de l'Amérique sont construites grâce en partie aux rencontres privilégiées qu'elle a pu avoir sur place, des rencontres préparées et rarement accessibles aux communs des voyageurs.

I have given those impressions which as a traveller I formed; if they are more favourable than those of some of my predecessors, the difference may arise from my having taken out many excellent introductions, which afforded me greater facilities of seeing the best society in the States than are usually possessed by those who travel merely to see the country (Bird, 2010 : 1).

Elle insiste sur la pauvreté des notes qu'elle a prises lors de son voyage « my notes take at the time were few and meagre » (Bird, 2010 : 3) (bien sur elle n'avait aucune intention de les publier ...). A nos yeux, l'image d'une femme qui publie ses quelques impressions personnelles de voyage seulement pour satisfaire ses amis semblent peu cohérent avec la voyageuse qui prépare les rencontres qu'elle va faire pendant son voyage et qui cherche véritablement à comprendre le pays visité. Il s'agit très probablement d'une tentative de rendre plus acceptable aux yeux de ses lecteurs sa démarche de publication.

Pour sa part, Trollope elle semble avoir intégré pleinement le fait que l'écriture est une tradition masculine. Dès les premières lignes de son récit, Trollope se rapporte aux maîtres du canon littéraire occidental. A son arrivée en Amérique, elle est frappée par l'embouchure aussi « désolée » du Mississippi que le paysage de Dante ; elle cite les mots de Swift sur la nature qui cède sa place à l'art ; elle clôt son premier chapitre en empruntant une phrase de Milton : « Tomorrow to fresh fields and pastures new. » (Trollope, 2006 : 18) Bird s'excuse d'avoir mis trop de personnel dans ses

écrits. Trollope s'incline devant les grands classiques de la littérature occidentale. Trouver leur propre voix semble compliqué pour ces femmes. L'historien Sylvain Venayre nous rappelle la faible part consentie par l'édition de façon générale à l'écriture féminine, à une époque qui considérait comme antinomique le fait d'être femme et écrivain (Venayre, 2008 : 3) Quelles stratégies sont mises en place par Bird et Trollope afin de rendre compatible ces deux statuts ? Trollope, elle, contourne le problème. Elle analyse les institutions politiques du pays en choisissant l'angle des mœurs – clairement annoncé dès le titre – ce qui la situe dans le domaine des compétences des femmes et écarte l'accusation éventuelle qu'elle glisse trop près du monde masculin de l'analyse politique. Elle donne l'air de respecter les convenances qui dictent qu'une femme ne commente pas la politique tout en fournissant, en creux, un commentaire. «Both as a woman, and as a stranger, it might be unseemly for me to say that I do not like their government and therefore I will not say so» (Trollop, 2006 : 358).

La voix d'Isabelle Bird est multiple. Comme nous l'avons vu, elle emprunte la voix du journal pour dire son départ. C'est comme si son histoire personnelle se confondait avec un événement historique qui lui mérite un article dans la presse écrite. Fait divers - fait tout de même- donnant substance et un caractère réel à son histoire. Au fur et à mesure, ce qui émerge, c'est une narratrice qui n'hésite pas à tenter plusieurs formes discursives et qui en tout cas régale son audience. Lors des longs voyages en carriole ou en bateau, elle est souvent en conversation avec ses co-passagers, par exemple elle discute jusqu'à 2h du matin avec les femmes noires venant d'acheter leur liberté - des femmes qu'elle trouve d'ailleurs « intelligentes et agréables » quoique « naïves » (Bird, 2010 : 132). Plus tard, elle raconte des histoires de fantômes devant une audience. Fascinée par les accents et les expressions différentes, elle reproduit le badinage

d'un jeune homme en train de courtiser une jolie femme dans un bateau lors d'une excursion sur le lac Chamblain. « Do tell now, where was you raised ? « In Kentucky » « I could have guessed that whenever I sees a splendiferous gal, a kinder gentler goer, and high stepper, I says to myself. That gal's from old Kentuck. » (Bird, 2010 : 255). Ces quelques exemples nous donnent un aperçu de la tendance chez Bird d'adopter des voix et des accents différents, à reproduire des dialogues et des scènes. Ces virées dans des nouveaux champs textuels la placent en toute apparence à la marge du récit. Au lieu de se positionner au cœur du texte – position dangereuse car elle déroge du discours traditionnel qui n'admet pas aux femmes une telle affirmation de soi - il nous semble de Bird adopte une écriture déguisée pour se raconter de façon détournée.

NOUS AUTRES

Abordons maintenant la problématique de l'appropriation de l'Autre par l'Autre, la voyageuse étant elle même considérée comme Autre dans son propre pays. Confrontées aux variables de genre, nous voyons que Trollope et Bird, elles aussi, sont des exemples de l'ambigüité du regard féminin au XIX^{ième} siècle, à la fois caractérisé par une forme d'empathie pour l'Autre, et simultanément porteur de préjugés. Regardons comment Bird et Trollope décrivent les femmes américaines rencontrées. Trollope, par exemple, prête attention à leur garde robe et en particulier l'élégance de leur toilette quand elles vont à l'office le dimanche. Ce qui pourrait s'agir en apparence d'une préoccupation pour les « friperies » la mode fait parti en réalité d'une observation du genre journalistique sur le rituel qui caractérise l'acte d'aller à l'église, rare lieu où les femmes exerçaient du pouvoir, d'après Trollope. Bird est fascinée par la *House of Assembly* au Québec et elle y consacre plusieurs pages notamment sur les

conditions matérielles qui favorisent l'accueil des femmes souhaitant assister aux débats politiques. Ce sont des conditions bien supérieures à celles qui existent en Grande Bretagne, note Bird où les femmes sont « condamnées » à écouter les débats à travers un trou avec grillage (où il y a des barres). Ce déplacement outre-Atlantique lui donne une vision des lacunes – littéralement les trous – dans son propre pays en ce qui concerne la place des femmes dans la sphère public. En voyant ailleurs elle revoit ce qui se passe ici. Cependant ni Bird, ni Trollope n'exprime une empathie particulière pour les femmes en Amérique. La complicité féminine dans ces textes se fait rare. Dans le New Brunswick où Bird séjourne une nuit dans une auberge, elle nous confie qu'elle laisse ses compagnons de voyage se retirer au salon car elle préfère suivre l'hôtesse dans la cuisine. Pourtant, ce n'est par envie de converser avec elle. Sa priorité est de trouver un endroit confortable pour écrire.

ETAPE

La lecture des deux textes de Bird et Trollope ont permis d'aborder la question de l'Amérique – nouvelle nation – vue par les Britanniques. Reconnues pour leur parcours exceptionnels, leur écriture partage toute de même un certain nombre de traits distinctifs communs à beaucoup de femmes qui ont mis en place (consciemment ou pas) des stratégies textuelles pour se faire accepter dans un genre littéraire aux antipodes de l'image traditionnelle de la femme sédentaire.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BIRD, Isabella Bird [1856] (2010), *My First Travels in North America*, Minola and New York: Dover Publications, [Originally

- published as *An Englishwoman in North America*, London: John Murray].
- FOSTER, Shirley and MILLS, Sara (2002), *An Anthology of Women's Travel Writing*, Manchester University Press.
- FRAWLEY, Maria H. (1994), *A Wider Range. Travel Writing by Women in Victorian England*. London and Toronto : Associated University Press.
- MILLS, Sara (2003), *Discourses of Difference: An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*. Routledge.
- MONICAT, Bénédicte (1996), *Itinéraires de l'écriture au féminin: Voyageuses du 19e siècle*. Amsterdam : Rodopi.
- MORRIS, Mary (2007). *The Illustrated Virago Book of Women*, UK : Virago.
- MULVEY, Christopher (1963), *Anglo-American landscapes. A study of Nineteenth Century anglo-american travel literature*. Cambridge University Press.
- ROBINSON, Jane (2001), *Unsuitable for Ladies, An Anthology of Women Travellers*, Oxford University Press.
- TROLLOPE, Fanny (1832), *Domestic Manners of the Americans*. Stroud : Nonesuch, 2006.
- VENAYRE, Sylvain (2008), « Au-delà du baobab de Madame Livingstone », *CLIO. Histoire, femmes et société*, 28, 99-120.

EN LA CIUDAD DE LOS HOMBRES SOLOS: EL VIAJE A BUENOS AIRES DE ROSITA FORBES (1932)¹

Milagros BELGRANO RAWSON
Universidad de Buenos Aires

Palabras clave: literatura de viaje, Argentina, género, espacio público y privado.

Resumen: En 1931, la escritora inglesa Rosita Forbes viaja a Sudamérica y visita, entre otros países, la Argentina. El relato de esta gira, *Eight republics in search of a future*, recoge sus impresiones sobre los aspectos políticos, económicos y sociales de los países visitados. En este artículo me concentro en el análisis que la viajera hace de las relaciones entre los varones y mujeres porteños: para Forbes, Buenos Aires es una ciudad que pertenece a los hombres. Mientras ellos parecen dominar los espacios públicos, las mujeres sólo encuentran protección —del acoso callejero— en la esfera privada, sostiene la viajera. Considero que su texto constituye una original lente para el estudio de la diferencia sexual en un período poco frecuentado por la narrativa de viaje sobre Argentina.

Keywords: travel literature, Argentine, gender, public and private sphere.

Abstract: In 1931, English writer Rosita Forbes travels to South America and visits, besides other countries, the Argentinian Republic. The account of this

¹ Versión aumentada y corregida del artículo publicado en *Todo es Historia*. Ver Belgrano Rawson, 2011.

travel, *Eight republics in search of a future*, gathers her impressions on political, economical and social aspects of the visited countries. In this article, I will analyze her observations on the relations between men and women in the city of Buenos Aires: according to Forbes, Buenos Aires belongs to men. Whereas they seem to dominate public spaces, women only find protection from street harassment in the private sphere, she argues. I consider that her travelogue provides an original lens for the study of sexual difference in a period poorly represented in travel literature on Argentina.

Mots clés: littérature de voyage- Argentine- genre - sphère publique et privée.

Résumé : En 1931, l'écrivaine anglaise Rosita Forbes voyage en Amérique du Sud et visite, parmi d'autres pays, l'Argentine. Le récit de ce voyage, *Eight republics in search of a future*, recueille ses impressions sur les aspects politiques, économiques et sociaux de pays visités. Dans cet article, je me concentre sur l'analyse que la voyageuse fait des rapports entre les hommes et les femmes de Buenos Aires: selon Forbes, celle-ci est une ville qui appartient aux hommes. Alors que les hommes semblent contrôler les espaces publics, les femmes se réfugient dans la sphère privée contre le harcèlement dans la rue, dit la voyageuse. Il est intéressant de voir en effet comment ce récit offre un éclairage singulier pour étudier la différence sexuelle dans une période peu représentée dans la littérature de voyage en Argentine.

En 1937 fue elegida “la mujer mejor vestida de Inglaterra” (Smith, 2010), pero también podía pasar días enteros sin bañarse durante sus travesías por Medio Oriente, y hasta casarse de negro y con “un bastón en lugar de ramo” en su segundo matrimonio (S/A, 1921). Joan Rosita Torr (1890-1967), o Rosita Forbes, como siempre se la conoció, nació en Swinderby, en el condado de Lincolnshire, en el seno de una familia terrateniente. Heredó su segundo nombre de su abuela Rosita Graham Torr, descendiente de escoceses y españoles que había montado los Andes a caballo y con un mono amaestrado en su muñeca (Bald, 2010). Al igual que su antecesora, para Forbes ser mujer implicaba celebrar la feminidad, pero también transgredir

los límites que la cultura asignaba a su sexo. Lectora voraz, coleccionista de mapas y viajera incansable, recorrió los cinco continentes y publicó una veintena de libros con sus travesías, además de varias novelas románticas que fueron llevadas a la pantalla grande. Como periodista, entrevistó a Mussolini, Hitler, el rey Faisal, Lawrence de Arabia, Clemenceau y Atatürk, entre otras figuras². Sin dudas, Rosita Forbes abrió camino a sus pares al romper con las convenciones de la época, no sólo en el plano profesional, sino en su vida personal: a los 27 años se divorció de su primer marido, un funcionario colonial que le era infiel. De él sólo guardaría su apellido, que mantendría incluso después de casarse en segundas nupcias. Mientras se alejaba del escándalo familiar que había provocado su divorcio (Bald, 2010), se alistó como chofer de ambulancia en el frente francés. En Londres conoció a una compañera de ruta, Armored Meinertzhagen, a quien dedicó *Unconducted wanderers*, el primero de sus libros de viaje. Con ella recorrería Estados Unidos, Oceanía y Asia. En el Mar Rojo, la dupla se separó. Para entonces Rosita ya intuía que dedicaría su vida a viajar y “ver cosas”, pero sobre todo, “saber cosas, la cual es la segunda fase en la evolución de todo viajero” (Forbes, 1923: 10).

En 1920, se internó en el desierto del Sahara para acompañar al explorador egipcio Ahmed Hassanein. Disfrazada de beduina, se convirtió en la primera mujer occidental en entrar a la ciudad prohibida de Kufra. Publicó sus aventuras y dio conferencias sobre el viaje, del cual se presentaba como ideóloga y líder³. Fue invitada

² Forbes escribió para *Country Life e Independent Woman*, *The Daily News*, *The Brisbane Courier* y *The New York Times*, entre otras publicaciones.

³ Sin desestimar la hazaña de Forbes, el historiador Duncan Smith (2010) sugiere que Hassanein fue en realidad el principal gestor de esa exploración. Si bien Forbes

al palacio de Buckingham y condecorada por la Royal Geographical Society. Hábil promotora de sus iniciativas, Forbes organizaba sus encuentros con la prensa estadounidense y británica, que la retrataban como protagonista de viajes a tierras exóticas y peligrosas⁴. El explorador y oficial de inteligencia británico Harry St. John Philby llegó a decir que envidiaba su habilidad “para sacarle dinero a la prensa popular”. Para el viajero, el *timing* de Forbes no podía ser mejor: en la década del 20, la saga de *Lawrence de Arabia* estaba de moda “y cualquier mujer que se aventurara en un país tan romántico y peligroso valía su peso en oro”. Y ciertamente Forbes parecía valerlo: según Philby, por la publicación de *The Secret of the Sahara: Kufara*, habría recibido 10.000 libras, más otra cantidad que el *Daily Telegraph* habría cedido para financiar el viaje (citado por Tuson, 2003: 189)⁵.

se refiere en su libro a “su expedición” dedica la obra a Hasanain, mencionado como su “coexplorador” y al que agradece su “invalorable” contribución a la expedición (Forbes, 1921 : 13). En 1912, la viajera arabista y lingüista Gertrude Bell, que no esconde su rivalidad con Forbes, escribe: “¡Estoy tan harta de Rosita Forbes! Lo único que me pone peor es que ella apenas alude al chico, Hasanain, que estaba con ella, un egipcio sin el cual ella no hubiera podido hacer nada. No sabe una palabra de árabe” (Bell, 14/871921). Bald (2010) concluye que tanto Forbes como Hasanein fueron responsables del éxito de la exploración.

⁴ “Rosita Forbes, la exploradora inglesa, regresó ayer a Londres luego de un viaje en Marruecos y anunció que es la primera mujer blanca que visita a Raisuli, el famoso bandido marroquí”, comienza una crónica del *New York Times* publicada en 1923 (S/A, 1923).

⁵ Según Philby, el acuerdo era que Forbes escribiera artículos para el periódico inglés mientras que a él le correspondería escribir un libro “serio” sobre el tema. Para Penelope Tuson, las palabras del explorador no hacían más que reforzar el paternalismo y el sexismo que despertaba Forbes entre los viajeros varonés (Tuson, 2003).

En 1932, Forbes viaja a Sudamérica con su segundo marido, el coronel irlandés Arthur MacGrath, a quien había conocido en el Departamento de Guerra británico. Las razones del periplo no están claras. Si, como indicaba Philby, el viaje de Forbes a Kufra había sido financiado por un periódico, sería lógico pensar que su gira por Sudamérica también haya sido subvencionada por alguna publicación. Sea como fuere, el viaje, que dura casi un año, resulta productivo: Forbes escribe varios artículos para el *Daily Telegraph* y el *Sunday Times*, una novela ambientada en Montevideo —*The Extraordinary House*, fustigada por la crítica⁶— y un libro, *Eight Republics in Search of a Future* (1933), donde describe su paso por Argentina, Brasil, Paraguay, Chile, Bolivia, Perú, Ecuador y Uruguay⁷. En este libro, la viajera resume la actualidad política, social y cultural de cada país visitado, con algunas referencias a la historia de cada uno, desde su independencia de la Corona española (y portuguesa en el caso de Brasil). A cada país le corresponden dos o tres capítulos donde la autora predice el futuro de cada república por ella diseccionada. En general, el libro fue bien recibido por la prensa internacional: una reseña *del New York Times* celebra este “informado estudio sobre Latinoamérica” y describe a Forbes como una “experimentada e inteligente observadora” (Brickell, 1933). Distinto es el tono de la más especializada *The Geographical Journal*: “Resulta valioso para el lector que no visitó ni estudió los países que describe”, sostiene la reseña, y provee de “información pintoresca que generalmente se

⁶ “Preferimos los libros de viaje de su autora”, indica la reseña publicada en 1935 (S/A, 1935: 19).

⁷ Su autora no explica el criterio empleado para elegir los países visitados (Colombia, Venezuela y las Guyanas no aparecen en el libro y no queda claro si Forbes los visitó).

encuentra en un libro de texto” (M.N., 1933: 466). Para esta revista de geografía, “la descripción de Buenos Aires resulta algo confusa, pero Rio [de Janeiro] sobresale claramente entre las selvas verdes” que retrata la viajera. En la misma reseña se duda sobre algunos de los incidentes descritos por Forbes y se sugiere que podrían haber sido “coloreados” (M.N., 1933: 467) — más adelante retomaré esta cuestión —.

Dueña de un estilo que combina la descripción de paisajes con anécdotas, observaciones políticas y entrevistas, a Forbes se la considera una viajera profesional y su relato sobre la Argentina es recibido con particular interés en Gran Bretaña. Al momento de su visita, la joven república viene de atravesar la revolución que derrocó por primera vez en su historia constitucional a un gobierno legítimamente electo. Así, en 1930 se inaugura una década definida por el fraude eleccionario y la corrupción, y también la incertidumbre económica: para entonces los efectos del desplome de Wall Street interrumpen el período más próspero de la historia argentina. El derrumbe de los precios de las *commodities* reduce dramáticamente las arcas argentinas, lo que provoca la intervención del Estado en la economía local. En ese contexto, Forbes percibe fuertes contrastes entre la pampa argentina, donde pastan “cien millones de cabezas de ganado” y el inhóspito Chaco, donde la gente “vive apenas mejor que los animales” (Forbes, 1933: 113). También repara en lo que para ella es una exagerada confianza en las materias primas argentinas como única fuente de crecimiento. Dispuesta a echar por tierra el mito de una Argentina infinitamente rica, se embarca en una gira de cuatro meses por el territorio argentino que incluye visitas a Buenos Aires, Entre Ríos, Rosario, Córdoba, Tucumán, Iguazú y la Patagonia. A medida que viaja por el interior del país, la viajera se convence de que en este país los inmigrantes “han perfeccionado el arte de ser más pobres que lo que podrían ser en Europa” (Forbes, 1933: 124).

En este contexto, el relato de Forbes me interesa por varios motivos: en primer lugar, *su travel account* coincide con el ocaso de los vínculos entre Argentina e Inglaterra, la potencia con la que entabló casi cien años de dependencia económica⁸ —aunque esto implique en realidad un rediseño de sus vínculos— y la profundización del proceso de sustitución de importaciones alentado por el régimen conservador después a partir del 30. Se ha afirmado, además, que la gira de Forbes representaría, en un plano “diplomático”, una suerte de “reconciliación” entre Argentina y Gran Bretaña (Cristoff, 2000: 25). El prologuista de *Eight Republics in search of a future*, Sir Edgard Vincent, vizconde D’Abernon, describe a Forbes como “una de las observadoras más agudas que posee Inglaterra” (Forbes, 1933: vii). Sus elogios no ocultan, sin embargo, las razones que lo motivan a prologar la obra: en un contexto poco propicio para la economía mundial en general, D’Abernon muestra un particular interés en reflotar los vínculos comerciales entre Sudamérica y Gran Bretaña. Poco antes de la más profunda de las crisis que haya conocido el capitalismo, D’Abernon actuó como enviado del gobierno británico para diseñar un tratado comercial con la Argentina —finalmente rechazado por el Senado argentino, durante el gobierno de Yrigoyen—.

⁸ Halperín Donghi llama “pacto neocolonial” al orden por el que, hacia la segunda mitad del siglo XIX, las naciones latinoamericanas se posicionan en el mercado mundial como proveedoras de materias primas y compradoras de productos industriales a las metrópolis —en el caso de la Argentina, aún si exporta a otros países europeos, sus compras se concentran casi exclusivamente en Gran Bretaña—. “Sólo cuando —luego de 1929— la decadencia del poder económico de la metrópoli haga imposible mantener la relación que se consolida en esta etapa”, se descubrirá que la Argentina “ha tenido que soportar un imperialismo británico” (Halperín Donghi, 1969: 226).

El *travelogue* de Forbes cubre, por otro lado, los inicios de la década del 30, período poco frecuentado en la narrativa de viaje hacia este país. El valor documental del libro no termina allí. Además de registrar notorias diferencias en las condiciones de vida de los inmigrantes y la clase alta argentina, Forbes observa pronunciadas asimetrías entre los sexos. Presenta de hecho a la sociedad argentina como una cultura que oprime a las mujeres. La mayoría son de clase acomodada y parecen tener una existencia frívola, que se limita a encargar el guardarropa en París, ser buenas anfitrionas y criar una prole numerosa. Incluso sus desplazamientos, tanto en la esfera privada como en el espacio urbano, están previamente definidos por un código tácito que todos y todas parecen obedecer. Para la experimentada viajera, el régimen sexual de la pujante y moderna capital argentina le recuerda “al Medioevo” (Forbes, 1933: 131).

Cabe aclarar que, en el marco de su gira sudamericana, la Argentina no es el único país que llama la atención de Forbes por el “atraso” que observa en las relaciones entre los sexos. En Brasil, al que considera la mayor potencia industrial de Sudamérica, las “apariencias” regulan las costumbres de hombres y mujeres, el divorcio no existe y es preciso viajar hasta Uruguay si uno quiere separarse legalmente de su cónyuge —así y todo, el divorcio a la oriental no es válido en territorio brasileiro—, sostiene (Forbes, 1933: 34). En Río de Janeiro —“la más bella ciudad del mundo” (Forbes, 1933: 17)— las mujeres sólo salen del brazo de sus maridos, mientras que en San Pablo la cantidad de varones supera en 82.000 al sexo femenino,”presumiblemente porque las mujeres inmigrantes no son admitidas en el país si no están acompañadas por sus maridos o progenitores”,

El predominio de los varones es patente incluso en las tiendas y avisos publicitarios, que prefieren el gusto masculino.

En ello difieren de los Estados Unidos, donde el poder adquisitivo está en manos de las mujeres y la mayoría de las publicidades están diseñadas para atraer su atención. (Forbes, 1933: 44).

En Uruguay, pese a su progresista ley de divorcio, las mujeres siguen un estilo de vida tradicional, con muchos hijos, y “completamente desinteresadas de los asuntos públicos” (Forbes, 1933: 82). La mayoría de las mujeres, incluso las educadas, son fervientes católicas, y ninguna puede votar, cuenta la viajera. Sólo en Paraguay observa mujeres distintas al resto de sus pares sudamericanas: este país es “un matriarcado”, dice, en parte debido a que la guerra de la Triple Alianza diezmoó al país de sus hombres, que se cuentan, al momento de su visita, “en uno por cada once mujeres” (Forbes, 1933: 101). Al igual que en Bolivia, asegura, las mujeres paraguayas trabajan mucho más que los hombres, pero no desarrolla su explicación sobre el matriarcado que allí observa.

Si se lo compara con la situación de las mujeres del resto de los países sudamericanos retratados, el “caso argentino” o, mejor dicho, el de la ciudad de Buenos Aires, no es excepcional ni mucho menos: para Forbes, las mujeres sudamericanas en general están rezagadas como sujetos de derecho y también en el plano personal, sobre todo en lo que hace al matrimonio y la maternidad. Pero tal vez porque estuvo más tiempo en Argentina que en el resto de las repúblicas retratadas, su análisis sobre la diferencia sexual es, en este caso, mucho más completo y extenso. Paradójicamente, en las primeras décadas del siglo XX esta joven república se muestra ansiosa por mostrar al mundo, y sobre todo a Europa, que es una nación moderna y civilizada. Sin embargo, allí conviven “viejos juicios sobre la sexualidad y la mujer” (Sarlo, 2007: 24) que se traducen en la acentuada delimitación de las esferas privada y pública operadas

tras las significativas modificaciones registradas en la Argentina (Barrancos, 2000). Entre ellas podemos mencionar el masivo proceso inmigratorio iniciado a fines del s. XIX, y el ingreso de las mujeres a la educación y la fuerza laboral. Por otro lado, en el año de la visita de Forbes a la Argentina se producen dos eventos históricos en las reivindicaciones feministas: bajo un gobierno conservador, irónicamente en 1932 se tratan en el parlamento sendos proyectos de sufragio femenino y divorcio vincular⁹. En ese contexto, el relato de Forbes dispara varias preguntas: ¿Cómo son, para esta viajera, los vínculos entre los hombres y mujeres argentinos? ¿A qué atribuye la asimetría que caracteriza a estas relaciones? ¿Cómo se traducen estas desigualdades en las prácticas socioespaciales? Ante las convenciones que pautan el accionar de uno y otro sexo ¿hay lugar para estrategias de resistencia? En este artículo, y a partir de un valioso testimonio como el relato de Forbes, intentaré contestar algunos de estos interrogantes con el fin de construir conocimiento sobre la diferencia sexual en un período que coincide con la muerte —en 1930— de ese proyecto de país que Alberdi alguna vez llamó “la república verdadera” (Halperín Donghi, 2004).

MUJERES FUERA DE LUGAR

“Buenos Aires pertenece a los hombres”, asegura Forbes en el primer capítulo dedicado a su visita argentina (Forbes, 1933: 109). En esta ciudad elogiada por los viajeros de principios del siglo XX

⁹ Las razones de este viraje en la histórica oposición del catolicismo antimoderno tienen que ver con la adopción por parte de estos grupos del argumento antes blandido por los liberales que aseguraban que, una vez en los comicios, las mujeres manifestarían “posiciones adversas a la modernidad” (Barrancos, 2007: 159).

por su lujo y modernidad, las mujeres no tienen lugar, sostiene. En las calles porteñas, el sexo femenino brilla por su ausencia, mientras los varones se amontonan en esquinas y edificios para merodear durante horas y acosar a las pocas mujeres que se atreven a caminar solas. La segregación femenina es patente también en cafés y restaurantes, donde unas y otros comen separados. Bajo este régimen sexual, la inmovilidad y el encierro en los espacios domésticos son considerados características intrínsecamente femeninas. A pesar de ser “la arena más democrática y pluriclasista”, la vía pública es, por el contrario, un coto masculino (Barrancos, 2000: 558). Y “sólo para un minúsculo grupo de mujeres forzadas a ganarse la vida con el propio cuerpo, la calle es el teatro que las convierte en ‘públicas’” (Barrancos, 2000: 555). Pues así como la soltería es por entonces percibida como una desgracia para cualquier mujer, el trabajo femenino fuera del hogar es considerado indecente (Barrancos, 1999), una “degeneración”, incluso (Nari, 2004).

El relato de Forbes sobre el carácter sexuado del espacio urbano porteño no sólo coincide con el diagnóstico de viajeros que la precedieron: también tiene puntos en común con el retrato social y psicológico que por la misma época delinea el escritor argentino Raúl Scalabrini Ortiz en *El hombre que está solo y espera*¹⁰. Publicado en 1931 y convertido inmediatamente en *best-seller*, la obra más conocida del periodista e integrante de FORJA denuncia la crisis “moral” de una sociedad que “ha sacrificado a los hombres” y la “responsabilidad del imperialismo como causa de todos sus males económicos y sociales” (Sarlo, 2007: 216). En un contexto de fuerte reacción

¹⁰ Adolfo Prieto ha señalado que la obra de Scalabrini Ortiz es, en realidad, “históricamente anterior a la crisis económica de 1929; previo a la quiebra vertiginosa grigoyenista y al golpe militar de Uriburu” (Prieto, 1961: 25) .

contra la presencia de los inmigrantes europeos que llegaron al país entre fines del XIX y principios del XX, esta obra también puede leerse como una réplica a las opiniones “calificadas” que viajeros de la época elaboran sobre la idiosincrasia nacional (Retamoso, 2000: 111). Probablemente sin haberse conocido ni leído, en lo que a la moral sexual se refiere, tanto el escritor argentino como su par inglesa esbozan una postal similar. “Seccionada entre plaza pública y gineceo” (Sarlo, 2007: 24) el Buenos Aires de Scalabrini Ortiz es una ciudad que “enclaustró a sus mujeres, ya insuficientes para la compañía de cientos de miles, de millones de hombres que arribaban solos” desde Europa. Una metrópolis que “repudia” a las mujeres y se encierra en una “mojigatería solemne” donde hasta el beso es “delito policial” (Scalabrini Ortiz, 2005: 60). Forbes también destaca el puritanismo de una sociedad que se rige por una “intensa consciencia del sexo, quizá excesiva, que deja en ridículo conceptos como la igualdad y la emancipación” (Forbes, 1933: 143). Por las mañanas, escribe, el centro porteño se llena de hombres que caminan a paso rápido y donde la presencia femenina constituye la excepción y no la regla. Sólo después del mediodía, pueden verse —y sólo en la refinada calle Florida— mujeres que caminan de a dos o tres —“nunca solas”, recalca— (Forbes, 1933: 110). En estas tierras, un hombre jamás será amigo de una mujer “a menos que compartan los mismos padres o que tengan más de sesenta años”, (Forbes, 1933: 116). La rígida división de género que regula las costumbres de este país le recuerda el Medio Oeste estadounidense, donde “las mujeres son viudas de negocios en la semana y viudas de golf los domingos” (Forbes, 1933: 131). Habitadas a vivir gran parte del día sin sus esposos, las argentinas llevan, a pesar de estar casadas, “vidas separadas” de sus compañeros. Mientras éstos encuentran satisfacción en la esfera pública —en oficinas y clubes, por ejemplo— ellas llevan vidas “monásticas” aunque condimen-

tadas con “vestidos, partidas de bridge, tés y charlas familiares”. Ni siquiera una situación casual puede producir lo que parece casi imposible: “es raro ver un hombre y una mujer caminando juntos”, escribe (Forbes, 1933: 133). El deporte ha desarrollado cierta camaradería entre unas y otros, admite, pero “nadie en Argentina ve a la mujer como una compañera agradable con quien jugar golf o tenis” (Forbes, 1933: 141).

A pesar de que en el plano cultural las mujeres “llevan la delantera”, en lo económico quedan “a merced” de sus maridos, de quien no pueden divorciarse sin su consentimiento (Forbes, 1933: 135). Pero tampoco sueñan con “liberarse de los hombres”: “están acostumbradas a la sumisión conyugal” y no conciben siquiera intentar cambiar este orden. Por el contrario, se muestran preocupadas “por mantener lo que tienen” (Forbes, 1933: 143). Y, curiosamente, “son los hombres los que han impulsado un nuevo proyecto de divorcio: las mujeres estaban en contra”, asegura un político argentino en diálogo con la viajera, que omite el nombre de su entrevistado (Forbes, 1933: 116). Justamente en septiembre de ese año, la Cámara de Diputados trata un proyecto de ley de divorcio vincular, que si bien logra ser aprobado, luego es ignorado por el Senado, compuesto mayormente por legisladores conservadores —hombres y no mujeres, como afirma el interlocutor de la viajera¹¹—. Por entonces, quienes están en contra de la separación por mutuo consentimiento de los esposos son asaltados por el temor a que las mujeres den, a través de esta figura legal, un paso importante en materia de libertad sexual (Barrancos, 2007).

¹¹ La primera senadora argentina data de 1951 : se trata de Juanita Larrauri, que se alzó con una banca en el Senado representando al Partido Peronista Femenino.

Para “la mujer argentina promedio no hay necesidad de competir con el hombre”, escribe Forbes. Por lo general se contenta con ser “entretenida e indiferente, amada, escurridiza y perseguida” (Forbes, 1933: 142). Esta mujer —generalmente de clase alta, olvida aclarar— viaja cada año a París para encargarse de vestidos, sombreros y zapatos. En cualquier reunión, indefectiblemente

es la persona mejor vestida. Siempre está en el lugar adecuado con la gente correcta. Sería equivocado decir que viaja porque, a pesar de que es lo suficientemente cosmopolita como para considerar el Atlántico la vía rápida para llegar a París, Deauville o St. Moritz, no conoce nada más allá del horizonte social. No quiere conocerlo. Los intereses de las mujeres argentinas que conocemos en Europa se limitan a los mejores modistos franceses, los restaurantes correctos, los trenes de *luxe*, la literatura aprobada por la *Académie Française*, los círculos sociales dictados por el Almanaque de Gotha y, por supuesto, el Príncipe de Gales. (Forbes, 1933: 139. La cursiva es mía. M.B.R.).

Inesperadamente, allí donde las barreras de género parecen infranqueables, hombres y mujeres comparten, sin embargo, una misma pasión: la moda. Si los caballeros ingleses suelen avergonzarse por arreglarse demasiado, sus pares argentinos frecuentan sin disimulo los sastres de Saville Row para encargarse de su ropa. Y se menciona el caso de un argentino, que “sin duda mejoró las relaciones comerciales entre los dos países al encargarse de 60 trajes que le durasen hasta que volviese a Londres el año siguiente”. Si los estadounidenses quieren vestirse “como todos”, al argentino le avergüenza estar “mal vestido”. Por momentos caricaturesca, la descripción de los varones y mujeres argentinos que construye Forbes deja en claro que en este país la

vida social se rige por “las apariencias” y el gusto por exhibirse. La viajera recuerda una invitación a un almuerzo de

una mujer muy hermosa y conocida, que se disculpó varias veces porque, con poca anticipación, no había podido organizar una gran fiesta en mi honor. Le contesté como hubiera hecho en Inglaterra: ‘una fiesta pequeña es mucho más divertida’, pero mi anfitriona seguía preocupada. ‘Sé que a usted no le importará’, dijo, ‘pero mis amigos van a pensar que es extraño que no me haya esforzado más’. (Forbes, 1933: 136).

Para Forbes, las diferencias culturales entre los anglosajones y los argentinos se evidencian en la manera en que cada pueblo concibe a la mujer: en Argentina, ésta es considerada con un “único uso”, esposa o amante, según el “nivel” social de la dama en cuestión. A menos que la mujer se muestre dispuesta “a dividir su tiempo entre el salón y el cuarto de los niños, no tendrá ninguna oportunidad de convertirse en la primera”, señala. Así y todo, se sorprende al ver la “tremenda unidad” que prevalece en la mayoría de los matrimonios argentinos”. Claro que, aquí, el casamiento —y luego la maternidad— es “el evento supremo en la vida de la mujer sudamericana” (Forbes, 1933: 143) y toda aquella que desoiga este mandato será estigmatizada. Pero no todas las argentinas se casan, o al menos no lo hacen según los ritos religiosos y civiles: en comunidades aisladas, muchas de ellas viven en concubinato con el padre de sus hijos, observa Forbes. En sitios remotos, “hombres y mujeres no se molestan en ir a la iglesia para registrar su unión. No sé si se debe a un hábito, o a una diferencia de mentalidades que establece agudas diferencias entre hombres y mujeres, para que no haya conflicto entre los dos”, arriesga (Forbes, 1933: 134).

Con profundas raíces en el catolicismo, el sistema social argentino es “la antítesis” del anglosajón, señala la viajera. Se organiza de hecho en torno a la familia y no el individuo y está fundado “por hombres para hombres” (Forbes, 1933: 131). Mientras ellos parecen gozar de todos los privilegios que les otorga su sexo, las mujeres lucen pasivas, o incluso a favor de un régimen que sólo concibe para ellas la reproducción y la reclusión en el espacio doméstico. Mientras, en Estados Unidos, “el número de hijos se limita estrictamente al tamaño del salario del hombre, en Argentina, la crianza de niños es la ocupación principal de nueve de cada diez mujeres” (Forbes, 1933: 132). Claro que este sistema tiene algunos beneficios: “la asistencia mutua y responsabilidad son frutos admirables de la intensiva vida familiar argentina” que se contraponen a la marcada individualidad de los Estados Unidos. En cuanto a la cuestión femenina, “para la mujer estadounidense, para quien la palabra *emancipación* (la cursiva es mía. M.B.R.) es tan anticuada como la lucha que le dio nacimiento, Argentina debe parecer un increíble espectáculo de autoridad masculina y aquiescencia femenina”, sostiene la viajera inglesa. Las criaturas que describe son atractivas, prolijas en su presentación y nunca tienen “un cabello fuera de lugar” (Forbes, 1933: 138). Invariablemente “siguen los últimas modas en arte y música. Son admirables amas de casas y los cuartos en los que viven y las comidas que sirven a sus invitados, son perfectos” (Forbes, 1933: 133). Claramente se contraponen a sus pares inglesas o estadounidenses, que al haber “elegido la libertad y no la protección” no tienen “derecho” a caprichos de este tipo, sostiene. Mientras las argentinas encuentran satisfacción en la privacidad del hogar, las mujeres del Norte se han visto “forzadas a entrar en la vida pública” al ingresar masivamente en el mercado laboral (Forbes, 1933: 142).

Ante este escenario, sugiere, otorgarle el derecho al voto a las argentinas “simplemente duplicaría el número de votos masculinos

ya que muy pocas, dependientes como son de sus padres o esposos, votarían en contra de la opinión familiar masculina” (Forbes, 1933: 141). La viajera estima que, “hasta que no haya un cambio en la actitud de hombres y mujeres en Argentina, la emancipación no será de mucha utilidad ni para la “gran dama” de la ciudad, que intenta “incrementar su *charme* (la cursiva es mía. M.B.R.) para atraer al sexo opuesto”, o la campesina que trabaja “dieciséis horas por día, bajo sequías, tormentas o plagas”. Parte de la culpa de esta situación recae, sugiere, en la “sangre latina” (Forbes, 1933: 143) que corre por las venas de argentinos y argentinas y los avergüenza. “No están orgullosos” de sus raíces, pero a ella deben su “dignidad y compostura” (Forbes, 1933: 134), sostiene. A su vez, “el elemento latino es bienvenido en esta tierra porque se contenta con muy poco, pero por esa misma razón no provee los mejores colonos” (Forbes, 1933: 130).

Pero hay esperanza para el llamado sexo débil: llegado el momento, el voto “estimulará el sentido de responsabilidad nacional” de la mujer argentina, asegura Forbes. “Ciertas sociedades femeninas ya están haciendo un excelente trabajo al desarrollar una forma internacional de cultura y al estimular la educación”, señala sin explayarse en los logros del movimiento feminista local, surgido a principios del siglo XX. Es cierto que, para la década del 30, las feministas argentinas no cuentan con posibilidades reales frente a la reacción conservadora surgida luego del golpe de Uriburu. Esta década marca, de hecho la quiebra del proyecto civilizador iniciado a fines del siglo XIX y serias amenazas para el individualismo democrático. Para las argentinas, excluidas de los derechos políticos en 1912 (la ley de voto universal aprobada ese año ni siquiera las tuvo en cuenta) la intransigencia de los conservadores conlleva otro peligro: en 1926, la “Ley de Ampliación de la Capacidad Civil de la Mujer” —Ley 11357—, igualó los derechos civiles de hombres

y mujeres solteras y viudas, aunque no modificó sustancialmente la situación de las casadas¹². Este modesto progreso para la igualdad de género tambalea cuando, atizado por demandas de los sectores nacionalistas y católicos, el gobierno de Agustín Pedro Justo contempla la anulación de la mencionada ley. En este contexto, el movimiento feminista tampoco se muestra capaz de mantener una lucha uniforme, principalmente por los prejuicios de clase que dividen al movimiento. La conservadora Asociación Argentina para el Sufragio reclamaba, por ejemplo, el derecho al voto pero sólo para las mujeres alfabetizadas¹³. De todos modos, y a pesar de sus contradicciones (Barrancos, 2002) y debilidades, se trata de un movimiento activo en sus reivindicaciones, incluso en 1932, fecha que coincide con la visita de Forbes a la Argentina: ese año se trató en el parlamento un proyecto de ley de sufragio femenino y pese a la oposición de los conservadores, fue la primera vez en que el sufragio femenino estuvo cerca de concretarse. Ese año marcó un “hito” en las reivindicaciones feministas,

¹² Esta ley reconoció el derecho de las mujeres solteras, separadas o viudas a ejercer todos los derechos civiles acordados a los hombres, pero a las casadas sólo les permitió administrar sus bienes y salarios sin la autorización marital (continuaron excluidas de derechos como la tutela o curatela de sus hijos). Irónicamente, en 1968, un presidente de un gobierno de facto, Juan Carlos Onganía, firmó el decreto ley 17.711, que consagraría la plena capacidad para la mujer mayor de edad independientemente de su estado civil.

¹³ Sus integrantes no aceptaban, además, el rótulo de “feministas” y consideraban conveniente que las mujeres votaran en las elecciones municipales y provinciales puesto que la política local que rodeaba a la esfera doméstica aparecía como más femenina que la nacional (Navarro, 1994). Su leit-motiv, “Patria y caridad” simbolizaba el alineamiento con las fuerzas tradicionalistas (Lavrín, 1995).

no sólo porque constituyó la primera oportunidad en que sonó casi cierta su obtención, sino porque permitió aumentar la expectativa acerca de los derechos de ciudadanía en general, a dos décadas de la Ley Sáenz Peña y en momentos en que el país era palco de enfrentamientos entre progresistas y reaccionarios. (Barrancos, 2002: 110).

El desenlace en el parlamento fue, sin embargo, muy desalentador: la cámara de diputados aprobó el proyecto, que luego quedó durmiendo indefinidamente en el Senado. Las feministas se sintieron traicionadas y décadas de esfuerzos resultaron en vano. El regreso de los conservadores al poder había favorecido un clima de creciente antifeminismo, militarismo y fascismo, a la que se sumaba una grave crisis económica, combinación sin dudas responsable de este fracaso (Lavrín, 1995). Se ha afirmado también que, si a comienzos del siglo XX, la “modernidad” entendida como progreso ocupaba un lugar primordial entre los intereses de la nación, para la década del 30 la modernidad “de género”, ya sea a través de conquistas como el voto femenino o cambios en la moral y las costumbres, es percibida como una “amenaza” para el sector gobernante (Newman, 1990). Tal vez ignorante de este escenario, Forbes sostiene que la igualdad de género en la Argentina está lejos aún de alcanzarse. La “Argentina todavía es un país de hombres” (Forbes, 1933: 142). Una verdadera lástima, porque al excluir a la mitad de la población argentina, los varones “están perdiendo mucho”, asegura (Forbes, 1933: 138).

¿IMPERIALISMO SEXUAL?

Educada y socializada durante el reinado de la reina Victoria, cuando el poder del imperio británico —el más grande que el

mundo haya conocido— estaba en su pico máximo, Forbes encarna la figura de la viajera imperial que sexualiza a la ciudad de Buenos Aires, ésa que, dice, “pertenece a los hombres”. A la manera de los viajeros y viajeras coloniales, Forbes cree en su libertad inalienable para entrar a su antojo en los países colonizados, observar su gente y documentar sus experiencias, al tiempo que los categoriza como peligrosos, poco desarrollados o civilizados. En su libro, Forbes difunde la imagen de un territorio masculino, hostil a las mujeres e ignorante de la igualdad entre los sexos que supuestamente rige en los países civilizados. Al mismo tiempo se muestra sumamente condescendiente con las mujeres de países visitados. En su relato, el “Otro” aparece fijo, inmóvil, en categorías fundadas según criterios intelectuales o raciales: para la viajera, la “raza latina” explica en parte el atraso que experimenta el país, tanto en lo referido a las relaciones de género como al aspecto productivo y económico.

Forbes no ofrece mayor reflexión política que un exagerado temor a la propagación del comunismo en Sudamérica, importado desde Rusia a través de Barcelona: “el comunismo ofrece una alternativa a la colonización, la facilidad de la destrucción frente al trabajo de reconstrucción. En Sudamérica no existe una verdadera democracia”, dice (Forbes, 1933:12). Su crítica es básicamente social, y dentro de este registro se detiene en las desigualdades de género. También menciona los vínculos económicos que históricamente han mantenido la Argentina y Gran Bretaña: “Argentina recibe el grueso de sus ingresos de Inglaterra ya que le compramos trigo y ganado. En comparación, Estados Unidos compra muy poco a sus clientes del Sur” (Forbes, 1933: 144). Por otro lado, cuando visita Sudamérica, el proceso de descolonización británico —que se acelera luego de la Segunda Guerra Mundial— ya ha empezado, lo cual ubica a la escritora y viajera en un escenario interesante. Las repúblicas sud-americanas que visita no son ex colonias británicas, pero algunas

de ellas, y sobre todo la Argentina, mantienen con Inglaterra una relación de dependencia comercial: “imperialismo”, la ha llamado Halperín Donghi (1969).

Elaborada, entre otras razones, con el fin de justificar la supremacía europea y su expansión territorial, la literatura de viaje fue uno —sino el principal— de los principales dispositivos intelectuales del imperialismo (Pratt, 1997). En el caso de Forbes, se ha señalado que su producción literaria es funcional al imperialismo británico, incluso en territorios que esta potencia “no ocupaba directamente” (Lewis, 1996: 66). Por otro lado, y si bien se ha destacado la “voz antimperialista” de Forbes en algunos de sus relatos de viaje (Lewis, 1996: 65), su discurso tiene, como se ve en el prólogo de D’Abernon, una justificación política: reanudar vínculos con el continente sudamericano y, sobre todo, con su antigua socia comercial, la Argentina. Salvo menciones aisladas a mujeres campesinas o habitantes en regiones remotas de la Argentina, la mayoría de las argentinas descritas por la viajera pertenecen a la clase alta. Estas son presentadas como superficiales y sumisas, que aceptarían mansamente su exclusión de derechos y conquistas ya adquiridos en países anglosajones como el divorcio o el voto. Si bien la escritora sostiene que las argentinas tienen, en general, una mejor educación que los varones, éstos parecen ser dueños absolutos de los privilegios que su sexo biológico les otorga. Los espacios urbanos descritos les pertenecen, junto con el derecho a acosar e intimidar verbalmente a las mujeres. Sólo en determinadas horas del día, y en zonas específicas de la ciudad, ellas pueden caminar con cierta tranquilidad. Si los varones controlan los espacios públicos, las argentinas encuentran en el ámbito doméstico cierta satisfacción, protección e incluso poder —en sus hogares inmaculados son reinas absolutas—. Libre en sus desplazamientos por el mundo y sin ataduras de ningún tipo, la viajera

se sorprende al registrar las relaciones de poder que conforman lugares, prácticas y normas que determinan qué sexo pertenece a un sitio y cuál está excluido.

Cuando alude a una sociedad que hostiga y degrada a las mujeres, Forbes se presenta como portadora de valores que en la actualidad se vincularían con la libertad e igualdad entre los sexos y que en su discurso quedan circunscriptos a la modernidad y civilización europea. De evidente tono progresista, su *travel account* se acerca, sin embargo, a la retórica imperial desplegada por las potencias europeas en sus colonias, a las que la metrópolis debe “salvar” de su atraso. Mientras ejerce una actitud de tutelaje hacia estas mujeres sobre las que se siente autorizada a opinar, su aparente consciencia feminista termina diluyéndose en un discurso etnocentrista. Su narrativa efectúa de hecho el procedimiento que se denuncia en la literatura de viaje imperial: la anticonquista, o aquellas estrategias discursivas con las que los europeos declaran la inocencia de su mirada al tiempo que afirman la hegemonía del Viejo Continente (Pratt, 1997: 27). En su escritura se advierte también una “recuperación imperialista del género”, como Eric Fassin llama a la apropiación de la libertad y la igualdad, trasladadas a la diferencia sexual, como emblemas de la modernidad (Fassin, 2006: 126).

Si la Argentina aparece en su texto como un país atrasado en términos de igualdad de género, cabe señalar, sin embargo, que la supresión de las limitaciones que pesaban sobre el derecho al voto de las mujeres británicas —debían ser mayores de 30 años y ocupantes de una vivienda de un valor no menor a cinco libras— data apenas de 1928, o sea apenas unos años antes del *tour* sudamericano de Forbes. Recién ese año, las británicas pueden votar en igualdad de condiciones que los hombres, independientemente de su sexo y nivel socioeconómico. Paralelamente, hacia 1932, una gran democracia

como Francia no ha resuelto aún una importante deuda con sus mujeres: recién a mediados de los años 40, las francesas pueden votar en los comicios tal como los hombres vienen haciéndolo desde casi un siglo atrás.

UNA AVENTURERA IRREPRIMIBLE

A diferencia de otras viajeras —casadas y madres de familia y con numerosos compromisos domésticos— Rosita Forbes viajaba prácticamente sola y sin mayores limitaciones que las que le imponía la burocracia diplomática. Podía darse el lujo de disfrutar de largos periplos, lo cual no implicaba que careciera de contactos con el “establishment”, indispensables para llegar a buen puerto en esas regiones tan lejanas como complicadas en su acceso (Tuson, 2003: 189). Por otro lado, solía burlar los controles que se le presentaban en ese tipo de viajes, ya fuere con documentos o salvoconductos falsos, o historias ficticias para convencer al funcionario de turno. Las viajeras “independientes”, o sea, aquellas que carecían de patrocinadores u organizaciones que las protegieran, “perturbaban” a diplomáticos y funcionarios en general: de hecho cada mujer blanca que se internaba en el desierto árabe desataba frenéticos telegramas y reportes entre Londres y el país de destino. Frente a los obstáculos que encontraban, las viajeras europeas ponían en práctica distintas estrategias. Para evitar conflictos, algunas “deliberadamente se representaban a sí mismas como conformistas”. Otras elegían “identificarse como servidoras coloniales, redactando informes oficiales o sirviéndose de la burocracia para lograr autorización para sus viajes”. Otras viajaban “bajo el ala protectora de sus maridos, funcionarios o viajeros profesionales” (Tuson, 2003: 1983). Según Tuson (2003) Forbes no pertenece a ninguna de estas categorías: simplemente entra en el rótulo de “aventurera irreprimible”, vigilada constantemente

por la diplomacia británica, que se muestra descontenta con sus aventuras y el tono de sus relatos¹⁴.

Como se ve en la reseña de *The Geographical Journal*, los textos de Forbes suelen ser cuestionados en cuanto a su veracidad. “Es un fraude. Semejante viaje es imposible”, exclama un asistente a una de sus conferencias sobre Kufra (Forbes, 1923: 15). El público se divierte con las anécdotas de la viajera, que incluyen ataques nocturnos, pistolas y pasaportes falsos. Pero también busca “una explicación masculina para una hazaña femenina” (Forbes, 1923:15). “Seguramente hubo un hombre en todo esto”, se escucha entre los asistentes a una de sus presentaciones (Forbes, 1923: 16). El histrionismo y el sentido publicitario que Forbes pone en juego en sus relatos y presentaciones pueden tener algo que ver con estos cuestionamientos. Además de fama e independencia económica, Forbes busca quebrar una larga tradición de relatos de viaje masculinos, cuya veracidad no solía ser tan cuestionada. Como se ve en las reseñas sobre *Eight Republics* o Kufra, la credibilidad de Forbes es con frecuencia puesta en duda. Sara Mills sostiene que históricamente las viajeras han mantenido una relación problemática con la verdad: a diferencia de la literatura de viaje masculina, los relatos en femenino han sido acusados de ser exagerados o incluso mentirosos (Mills, 1991: 108). Al día de hoy, el relato del viaje de Forbes a la provincia de Asir es una fuente primaria para historiadores de esta región. Sin embargo, su autoridad como especialista en el mundo árabe tendía

¹⁴ En 1924, los periódicos anuncian que Forbes, por entonces corresponsal en Bagdad del *Daily News*, ha sido retenida por autoridades británicas en Bushehr (S/A, 1924). El gobierno afgano incluso llegó a negarle el permiso a entrar al país, alarmado por el estilo de sus crónicas, considerado como demasiado “vívido y crítico” (Tuson, 2003: 1983)

a ser cubierta por un barniz de superficialidad “femenina” (Tuson, 2003:196), que se sumaba a las dudas que generaban sus narraciones. De todos modos, y como subraya Mills (1991), ya fueran escritos por hombres o mujeres, las sospechas sobre la falsedad de los relatos de viaje han rodeado a este género literario desde sus inicios. Por otro lado, el hecho de que Forbes organice lecturas y conferencias da cuenta del permanente ejercicio de autopromoción que realiza con casi todos sus libros. Sin embargo, como señalaba al comienzo de este artículo, esta estrategia obedece, más allá de cuestiones de autoestima y sentido publicitario, al deseo de ser reconocida como viajera-escritora en un campo literario dominado por los hombres. Por otro lado, el hecho de que escriba su autobiografía y la publique la ubica en el lugar de sujeto que exhibe su vida. Viajeras-escritoras anteriores a ella debían incluso ser más atrevidas que sus homólogos masculinos pues “además de presentarse a sí mismas como sujetos, durante el viaje, tenían que literalmente habitar y negociar la esfera pública” (Siegel, 2004: 5). Paralelamente, como viajera y mujer Forbes se sabe mirada y juzgada, pero en lugar de tomar un segundo plano frente a sus pares varones, utiliza hábilmente su condición femenina para dar a conocer su trabajo. Aunque a veces esto signifique, como sucede en Kufra, disputarle a un hombre la autoría de una exploración.

Así y todo, la conciencia feminista de Forbes presenta contradicciones. En realidad, la viajera nunca se llamó a sí misma feminista, aunque sus referencias a las diferencias entre los sexos, muy frecuentes en sus textos, claramente la posicionan en relación a este movimiento¹⁵. Por otro lado, el choque entre el “nuevo” y el “viejo” feminismo

¹⁵ En *Women called wild*, Forbes narra gestas de pioneras como la viajera Alexandra David-Neel, o la situación de mujeres anónimas como las esclavas sexuales de un

de entreguerras¹⁶ se evidencia en su escritura: en líneas generales la viajera considera que las mujeres son iguales a los hombres. Y en sus libros y artículos se explaya sobre conquistas femeninas en educación, deporte, trabajo, viajes y exploraciones. Al mismo tiempo acepta el discurso predominante de la época, que asigna roles fijos e inmutables a cada sexo: “¿Quién es más valiente? ¿La mujer o el hombre?”, se pregunta en uno de sus libros de viaje. “El coraje pertenece a hombres y mujeres. En general, el coraje de la mujer es más instintivo e impulsivo. El del hombre razona y es objetivo”, sostiene (Forbes, 1923: 76). Según Hsu-Ming Teo, estudioso de la obra de Forbes, la construcción de su identidad narrativa involucra distintas imágenes de feminidad, algunas de ellas contradictorias entre sí: “Sostenía la importancia de la maternidad y la domesticidad al tiempo que en su vida personal evitaba estas dos esferas, y en cambio luchaba para igualar e incluso superar las conquistas de viajeros varones” (Teo, 1999: 127). Sin embargo, como afirma Sara Mills, en este tipo de textos, una identidad personal “coherente” es “imposible” ya que estos relatos no soportan significados estables,

sheikh de Abyssinia, por las que expresa su compasión. En un registro diferente, en un reportaje a Hitler, Forbes le pregunta a éste qué ha hecho por las mujeres alemanas. La respuesta del Führer fue : “Un batallón de jóvenes, calientes, brillantes y sanos... Mire los maridos que estoy entregando a las alemanas solteras” (Wilson, 1940).

¹⁶ El feminismo de entreguerra se dividía, a grandes rasgos, entre las feministas de la “vieja” guardia que militan por la igualdad con los hombres mientras refrendan una noción de “pureza” basada en el control del comportamiento sexual. Y las “nuevas” feministas, creyentes en la diferencia biológica y luchadoras por mejoras en la maternidad, lo que irónicamente las ubica en la vereda de las antifeministas. Estas dos tendencias del feminismo influyeron en la construcción de la identidad narratorial de las viajeras de entreguerras (Teo, 1999: 126).

sino construcciones que los lectores interpretan constantemente (Mills, 1991: 36).

Forbes sabía que pertenecía a una minoría de mujeres que, a diferencia de sus pares, se atrevían a visitar regiones históricamente vedadas a su sexo. En los años veinte, la viajera goza de la nueva libertad ofrecida a las mujeres luego de los cambios en las relaciones entre los sexos que se registran paulatinamente tras la Primera Guerra Mundial y que encuentran en la chica *flapper* su encarnación más gráfica. Sin los almidonados modales victorianos de su madre y abuela, la “Nueva Mujer” de los años 20 fuma y toma alcohol en público, trabaja y dispone de un sueldo, maneja un coche, baila en reuniones sociales, y más importante aún, controla su propio destino. Su nueva libertad inaugura un cambio radical en la cultura de la época, acicateado por el ingreso de las mujeres a la fuerza laboral durante la Primera Guerra Mundial. En el período de entreguerras, el discurso de la feminidad se expandió, en parte gracias a conquistas del feminismo y en parte a través del *boom* de la escritura femenina, al fin devenida una profesión “respetable” (Bauman, 1983: 6)¹⁷.

Y si se menciona a la chica *flapper* como un fenómeno típicamente estadounidense que terminó en 1929, con la estrepitosa caída de la Bolsa —y por ende de las condiciones que facilitaron su florecimiento— (Zeitiz, 2007; Gourley 2008; Boyer Sagert, 2010), los ejemplos de otras mujeres emprendedoras como Coco Chanel o la

¹⁷ Sara Mills recuerda que la feminidad es un conjunto de discursos contruidos socialmente que cambian constantemente con el paso del tiempo. Estas estructuras discursivas delinear, para las mujeres, un abanico de patrones de comportamiento en relación a la sexualidad, la moral y sus relaciones con el sexo opuesto (Mills, 1991: 94).

misma Rosita Forbes hablan de un nuevo estilo de feminidad que no conoce fronteras ni nacionalidades (al menos en el Hemisferio Norte). Escritora y periodista profesional, Forbes posee un amplio conocimiento de la política internacional y Medio Oriente —incluso aboga por el nacionalismo árabe— y se embarca en temerarias travesías. Nada de eso riñe con su gusto por la moda, los tapados de piel y los *cocktail-parties* que solía frecuentar. Sita, como se la conocía en su vida privada, encarna a la “nueva mujer” emancipada de la “Era del Jazz” y desafía las convenciones y la moral de la época al viajar como una mujer divorciada, con otros hombres, sola o con su segundo marido.

“Una mujer no tiene otro destino que el que un hombre escribe para ella”, le dice a Forbes una anciana bereber durante uno de sus viajes al Norte africano (Forbes, 1923:29). Persuadida de que su misión en la vida es hacer exactamente lo contrario de lo que dicta este refrán magrebí, esta prolífica autora dejó, luego de cada viaje, testimonios escritos que hoy en día resultan de gran valor documental. Seguramente salpimentados con una buena dosis de teatralidad —al fin y al cabo, Oriente ha sido retratado por Forbes, y los miles de viajeros que la precedieron, como un “espacio teatral” que “provee material para la imaginación” y el ego (Kabbani, 2008:32)—, los relatos de sus temerarios desplazamientos por el globo deben ser vistos como una señal de rebeldía contra las limitaciones de la feminidad de su tiempo. Es discutible, creo, su intervención en el discurso de la feminidad de la sociedad argentina cuando lo hace desde una posición de viajera que “lo ha visto todo” y que no disimula el tono “sofisticado”, moderno y de “feminidad emancipada” (Teo, 1999: 134) que sobrevuela a sus críticas sobre la sociedad argentina. La autora da por sentado que, al final del viaje, regresa a su hogar, una nación supuestamente más tolerante y respetuosa de la igualdad entre los sexos. Pero rescato su posición crítica y su atención a un

elemento constitutivo de las relaciones sociales, esto es, al género según la acepción que le ha dado Joan W.Scott (1986)¹⁸.

A pesar de que el libro que me ocupa, *Eight Republics in Search of a Future*, hoy está casi olvidado, considero que se trata de una fuente importante para la construcción del conocimiento sobre el género y la sexualidad en la historiografía local. Por otro lado, su autora es una figura que vale la pena estudiar para entender las condiciones de producción y recepción de la literatura de viaje. A diferencia de las viajeras victorianas que solían ser presentadas como solteras ridículas (Birkett, 189), Forbes se presenta a sí misma como una mujer fuerte, independiente, ingeniosa y emprendedora. Aún con posiciones ideológicas contradictorias, a lo largo de su vida siguió sus instintos y deseos, sin atender a miradas reprobatorias, sobre todo las que apuntaban a su sexo como obstáculo para el viaje y la aventura. “¿Cuándo va a sentar cabeza?” solían preguntarle en sus conferencias en Norteamérica. “El año que viene”, respondía vagamente. También le gustaba repetir: “Espero ser siempre una amante de la vida y lo inesperado, una servidora de la suerte, pero dueña de la oportunidad” (Forbes, 1923: 24).

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

BALD, Margaret (ed.) (2010), *From the Sahara to Samarkand. Selected Travel Writings of Rosita Forbes, 1919-1937*, Mt. Jackson, Virginia, Axios.

¹⁸ El género es, para Joan Scott, un elemento constitutivo de las relaciones sociales basadas en las diferencias percibidas entre los sexos y el género. Es, también, una forma primaria de relaciones significantes de poder (Scott, 1986: 1067).

- BARRANCOS, Dora (2007), *Mujeres en la sociedad argentina*, Buenos Aires, Sudamericana.
- (2002), *Inclusión/Exclusión. Historia con mujeres*, Buenos Aires, FCE.
- (2000), “La vida cotidiana”, en Lobato, Mirta Zaida (ed.), *Nueva Historia Argentina*, tomo “El progreso, la modernización y sus límites (1880-1916)”, Buenos Aires, Sudamericana, 553-599.
- (1999), “Moral sexual, sexualidad y mujeres trabajadoras en el período de entreguerras”, en Devoto, Fernando; Madero, Marta (eds.), *Historia de la vida privada en Argentina*, Tomo 3, Buenos Aires, Taurus.
- BEAUMAN, Nicola (1983), *A Very Great Profession: The Woman's Novel 1914-1939*, Virago, London.
- BELGRANO RAWSON, Milagros (2011), “El viaje de Rosita Forbes a Buenos Aires en 1932”, *Todo es Historia*, Buenos Aires, Número 533, diciembre, 18-27.
- BIRKETT, Dea (1989), *Spinsters abroad*, Oxford, Oxford University Press.
- BOYER SAGERT, Kelly (2010), *Flappers: A Guide to an American Subculture*, California, Greenwood Press.
- BRICKELL, Herschel (1933), “Eighth Republics to the South. An Informed Study of Latin America, Land of Contrasts”, *The New York Times*, December 31.
- GERTRUDE BELL ARCHIVE, Letters, 14/871921, URL: http://www.gerty.ncl.ac.uk/letter_details.php?letter_id=498
- CRISTOFF, María Sonia (2000), *Acento extranjero. Dieciocho relatos de viajeros*, Buenos Aires, Sudamericana.
- FASSIN, Eric (2006), “La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations”, *Multitudes*, 2006/3-26; 126 (traducción del francés : Milagros Belgrano Rawson).

- FORBES, Rosita (1935), *From Red Sea to Blue Nile, 1935: thousand miles of Ethiopia*, L. Furman.
- (1935b), *Women Called Wild*, London, Grayson & Grayson.
- (1933), *Eight republics in search of a future: Evolution and Revolution in South America*, London, Cassell (traducción del inglés: Milagros Belgrano Rawson).
- (1923), *Adventure*, London, Cassell (traducción del inglés: Milagros Belgrano Rawson).
- (1921), *The Secret of the Sahara: Kufara*, London, Cassell.
- GRAMUGLIO, María Teresa (2001), “Posiciones, transformaciones y debates en la literatura”, en Cataruzza, Alejandro (ed.), *Nueva historia argentina. Crisis económica, avance del Estado e incertidumbre política (1930-1943)*, Buenos Aires, Sudamericana.
- GOURLEY, Catherine (2008), *Flappers and the New American Woman: Perceptions of Women from 1918 Through the 1920s*, Minneapolis, Twenty-First Century Books.
- HALPERÍN DONGHI, Tulio (2004), *Vida y muerte de la República verdadera (1910-1930)*, Buenos Aires, Ariel.
- (1969), *Historia contemporánea de Latinoamérica*, Madrid, Alianza Editorial.
- KABBANI, Rana (2009), *Imperial fictions: Europe's myths of Orient*, London, Al-Saqi.
- LAVRÍN, Asunción (1995), *Women, feminism and social change in Argentina, Chile and Uruguay. 1890-1910*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- LEWIS, Andrea (1996), “A Nasrani Woman Goes Native: Englishness in Rosita Forbes’*The Secret of the Sahara: Kufara*”, *ARIEL*, Volume 27, issue 4, 47-67.
- M. N. (1933), “Eight Republics in Search of a Future: Evolution and Revolution in South America by Rosita Forbes”, *The*

- Geographical Journal*, Vol. 82, No. 5 (Nov., 1933), Blackwell Publishing, pp. 466-468.
- MILLS, Sara (1991), *Discourses of difference. An analysis of women's travel writing and colonialism*, London, Routledge.
- NARI, Marcela (2004), *Políticas de maternidad y maternalismo político: Buenos Aires, 1890-1940*, Buenos Aires, Biblos.
- NAVARRO, Marysa (1994), *Evita*, Buenos Aires, Editorial Planeta.
- NEWMAN, Kathleen (1990), "The modernization of femininity: Argentina (1916-1926)", en *Women, Culture and Politics in Latin America. Seminar on feminism and culture in Latin America*, University of California Press, 1990, [En línea], URL: <http://publishing.cdlib.org/ucpressebooks/view?docId=ft7c600832&chunk.id=d0e2177&toc.depth=1&brand=eschol>
- PRATT, Mary Louise (1997), *Ojos imperiales*, Bernal, Universidad Nacional de Quilmes.
- PRIETO, Adolfo (1961), "Consideraciones sobre El hombre que está solo y espera", *Boletín de Literaturas Hispánicas*, 3, Rosario, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad Nacional del Litoral.
- RETAMOSO, Roberto(1999-2000), "El hombre que está solo y espera de Raúl Scalabrini Ortiz: genealogía y modulaciones del discurso nacionalista en la Argentina del siglo XX": *Anuario del Departamento de Ciencias de la Comunicación*, Vol. 5, 1999/2000, UNR, 107-122.
- SARLO, Beatriz (2007), *Una modernidad periférica*, Buenos Aires, Nueva Visión.
- SCALABRINI Ortiz, Raúl (2005), *El hombre que está solo y espera* con prólogo de Alejandro Cataruzza y Fernando Rodríguez, y posfacio de Sylvia Sáitza, Buenos Aires, Biblos.
- SCOTT, Joan W. (1986), "Gender: A Useful Category of Historical Analysis", *The American Historical Review*, Vol. 91, No. 5. (Dec., 1986), p. 1053-1075.

- SIEGEL, Kristi (ed.) (2004), *Gender, genre & identity in women's travel writing*, New York, Peter Lang.
- SMITH, Duncan (2010), "Appointments in the sun", [En línea], URL : <http://www.duncanjdsmith.com/uploads/tratra/rosita-forbesbio6.pdf>
- TEO, Hsu-Ming (1999), "Constructions of gender and Racial Identities in Inter-War British Women's Travel Writing", *Limina*, Vol. 5.
- TUSON, Penelope (2003), *Playing the Game: The Story of Western Women in Arabia*, London, I.B.Tauris.
- S/A (1921), "Bride in black", *The New York Times*, 21 de diciembre de 1921 (traducción: Milagros Belgrano Rawson).
- S/A (1935), "In Uruguay", *The New York Times*, March 31, 1935, p. 19 (traducción: Milagros Belgrano Rawson).
- S/A (1924), « Mrs. Rosita Forbes held in Bushire », *The New York Times*, December 11, 1924.
- S/A (1923), "She Was Raisuli's Guest", *The New York Times*, September 13, 1923 (traducción: Milagros Belgrano Rawson).
- WILSON, P.W. (1940), « The Dictators at Their Ease », *The New York Times*, July 21, 1940.
- ZEITZ, Joshua (2007), *Flapper: A Madcap Story of Sex, Style, Celebrity And the Women Who Made America Modern*, California, Three Rivers Press.

**UNE VOYAGEUSE ENTRE DEUX MONDES:
INÉS SUÁREZ (1510-1580) REVISITÉE PAR ISABEL
ALLENDE**

Vincent PARELLO
Université Montpellier III, France

Palabras clave: Inés Suárez, Isabel Allende.

Resumen: Más de cuatrocientos años después, el viaje de Inés Suárez no puede dejar de suscitar la admiración del entusiasta lector de libros de viajes y novelas históricas. Esta humilde costurera originaria de un pueblo de alrededor de Plasencia, en Extremadura, se convirtió, en efecto, dueña de Cuzco a la muerte de su primer marido, Juan de Málaga, y *conquistadora* y *encomendera* de Chile junto a su amante don Pedro de Valdivia y, a los cuarenta años, esposa del gobernador de Chile, Rodrigo de Quiroga. En Inés se combinan distintos arquetipos que representan facetas de la feminidad: mujer de mala vida, guerrera santa, mujer heroica, virgen tutelar y perfecta esposa en la tradición del Concilio de Trento. Si la Inés histórica conoció una gran ascensión social en las Indias, pasando a la posteridad por la gloria militar, la Inés de ficción mostrada por Isabel Allende es también ilustre por la gloria de las letras mediante el acceso a la condición de narradora y escritora.

Keywords: Inés Suárez, Isabel Allende.

Abstract: More than four hundred years after, the life of Inés Suárez still arouse the admiration of all lovers of historical novels and book travels. This humble

seamstress, who was born in a little village near Plasencia, Extremadura, became the actual owner of Cuzco after the death of her first husband, Juan de Málaga. After this, she was *conquistadora* and *encomendera* of Chile with her lover, don Pedro de Valdivia. At forty, she finally became the wife of Chile's governor Rodrigo de Quiroga. Inés Suárez is a combination of different archetypes of femininity: loose woman, holy warrior, protect virgin and perfect wife according to the Catholic Church. If historical Inés ascended the social ladder and is known for her military glory, the fictional Inés of Isabel Allende's novel is also illustrious in her condition of narrator and writer.

Mots clés : Inés Suárez, Isabel Allende.

Résumé : A plus de quatre cents ans de distance, le parcours d'Inés Suárez ne peut que susciter l'admiration du lecteur féru de récits de voyages et de romans historiques. Cette humble couturière originaire d'un village des alentours de Plasencia en Estrémadure devint, en effet, propriétaire à Cuzco à la mort de son premier mari Juan de Málaga, *conquistadora* et *encomendera* au Chili aux côtés de son amant don Pedro de Valdivia et, à quarante ans passés, épouse du gouverneur du Chili don Rodrigo de Quiroga. Chez Inés, se combinent divers archétypes qui représentent autant de facettes de la féminité ; elle fut, tour à tour, femme de mauvaise vie, sainte guerrière, femme héroïque, vierge tutélaire et parfaite épouse chrétienne dans la lignée du Concile de Trente. Si la Inés historique connut une formidable ascension sociale aux Indes, en passant à la postérité par la gloire des armes, la Inés fictive mise en scène par Isabel Allende s'illustra également par la gloire des lettres en accédant au statut de narratrice et d'écrivaine.

Inés Suárez, humble couturière d'Estrémadure devenue aux Indes la compagne du célèbre *conquistador* don Pedro de Valdivia, avec qui elle participa courageusement à la conquête du Chili, puis l'épouse de don Rodrigo de Quiroga, gouverneur de Santiago de la Nouvelle-Estrémadure, n'a jamais rédigé le récit de sa vie, mais elle a laissé en revanche de nombreuses «traces» éparées dans les archives espagnoles et américaines et de multiples «empreintes» dans la littérature et la mémoire collective du Chili, comme figure à la fois historique,

légendaire et mythique (Loach, 2011; Olivero, 2007; Santa Cruz, 1978; Nauman, 2000). A l'heure actuelle, des rues, des places, des parcs, des écoles, une station de radio, une source qu'elle découvrit miraculeusement dans le désert d'Atacama, etc., portent toujours son nom, un nom qui est étroitement associé à la fondation de la ville de Santiago en 1541. En 2007, à l'occasion de la présentation de son roman historique *Inés del alma mía* à Plasencia, la ville natale de la *conquistadora*, Isabel Allende déclarait que le destin de la protagoniste tendait à se confondre avec celui de la femme chilienne contemporaine qui, par son courage, sa ténacité et son souffle épique, était parvenue à combattre efficacement la dictature militaire du général Augusto Pinochet¹.

En dépit de son rôle de tout premier plan lors de la conquête et de la colonisation du Chili, l'historiographie a passé sous silence l'incroyable épopée d'Inés. C'est ce que fait remarquer Carlos Vega dans son étude consacrée aux femmes héroïques américaines (Vega, 2003). D'après lui, ces *conquistadoras* sont des femmes d'exception qui, par indifférence ou par injustice, ont été tristement écartées du panthéon des célébrités et reléguées dans la sépulture de l'oubli. Il faut dire que l'histoire a toujours été écrite par et pour les hommes, ce qui tend à minorer considérablement la participation des femmes dans les aventures guerrières et militaires.

I. DE LA CHRONIQUE AU ROMAN HISTORIQUE

Fort heureusement, les re-crétions biographiques basées sur l'histoire de la conquête et des *conquistadors* et les fictions romanesques en tout genre sont venues combler ce vide historiographique. Avec le

¹ *El Mundo*, 18/09/2007.

renouveau du roman historique latino-américain au cours de ces dernières années, plusieurs auteurs ont réexaminé et redéfini le passé du continent, en opposant au discours «absolutisant» en vigueur un contre-discours ancré dans l'espace du quotidien, soucieux de redonner la parole aux opprimés, aux marginaux, aux membres des minorités ethniques et aux femmes (Morales Piña, 2001).

C'est dans ce contexte particulier qu'il faut situer l'émergence de deux romans contemporains publiés à neuf ans d'intervalle: *Ay Mamá Inés* (1997) de Jorge Guzmán et *Inés del alma mía* (2006) d'Isabel Allende (Lorente-Murphy, 2009)². Ces ouvrages revendiquent ouvertement leur appartenance au roman historique et, plus précisément, leur lien de filiation étroit avec la chronique, genre historiographique qui fleurit sous les règnes de Charles Quint et de Philippe II. Cinq textes fondamentaux narrent, en effet, les épisodes de la conquête du Chili. En dehors du corpus épistolaire laissé par don Pedro de Valdivia qui comprend des *cartas de relación* écrites aux frères Pizarro, à l'empereur Charles Quint, au président du Conseil des Indes et au monarque Philippe II entre 1545 et 1552, on peut consulter avec profit l'œuvre poétique d'Alonso de Ercilla, *La Araucana*, dont la première partie a été publiée en 1578, ainsi que trois chroniques en prose qui s'échelonnent tout au long de la deuxième moitié du XVI^e siècle: la *Crónica y relación copiosa y verdadera de los reinos de Chile* de Jerónimo de Vivar, la *Historia de todas las cosas que han acaecido en el Reino de Chile y de los que han gobernado (1536-1575)* d'Alonso de Góngora Marmolejo et la

² La figure historique d'Inés Suárez apparaît déjà dans le *Compendio historial del descubrimiento y conquista del reino de Chile* de Melchor Jufre de Aguila publié en 1887.

Crónica del Reino de Chile de Pedro Mariño de Lobera³. Le récit de vie d'Inés conserve les traces de ces oeuvres qui se situent à la croisée de l'histoire et de la fiction, et se caractérisent par leur fort ancrage référentiel.

Par delà leur appartenance au genre du roman historique, bien des points cependant séparent les deux romans, que ce soit au niveau de la technique narrative ou du traitement du personnage. Dans un souci d'objectivité Jorge Guzmán a recours à la narration à la troisième personne et au genre biographique, tandis qu'Isabel Allende privilégie l'écriture à la première personne et le genre autobiographique, ce qui lui permet de s'identifier plus aisément à sa narratrice. On peut aller jusqu'à dire qu'il existe une communauté de destins entre les deux femmes, en dépit des nombreuses années qui les séparent (Allende, 2007). Par ailleurs, si la narration de Jorge Guzmán débute avec la rencontre au Pérou entre Inés et don Pedro de Valdivia, l'autobiographie d'Isabel Allende remonte à la naissance d'Inés et retrace ses années de jeunesse et de femme mariée en Espagne.

II. L'ETAPE ESPAGNOLE: INES SUAREZ OU LA MADELEINE PECHERESSE

Trois étapes principales jalonnent le parcours d'Inés: sa jeunesse espagnole à Plasencia et son voyage aux Indes; sa participation à la

³ Toutes ces chroniques sont accessibles à l'heure actuelle en version digitale. En marge de ces chroniques, l'on peut mentionner les ouvrages de seconde main cités par Isabel Allende à la fin de son roman —sur l'histoire générale du Chili, la conquête et les Indiens mapuches— pour accréditer la véracité historique du récit de vie d'Inés Suárez.

conquête du Chili; et sa vie de femme de gouverneur à Santiago. Son récit de voyage se présente, en premier lieu, comme un itinéraire géographique qui la conduit de Plasencia à Santiago de la Nouvelle-Estrémadure, en passant par Séville, Cadix, le Vénézuéla, le Panama, le Pérou et le Chili; en second lieu, comme un itinéraire amoureux ponctué par son mariage en Espagne avec Juan de Málaga, sa liaison extra-matrimoniale avec don Pedro de Valdivia et ses secondes noces au Chili avec don Rodrigo de Quiroga; et en dernier lieu, comme l'itinéraire d'ascension sociale d'une humble couturière d'Estrémadure qui, aux Indes, deviendra successivement *conquistadora*, *encomendera* et *gobernadora*. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, et comme nous aurons l'occasion de le voir, Inés s'est construite en tant que femme par et à travers les hommes.

Pour comprendre les motivations profondes de la narratrice-protagoniste, il convient de resituer son parcours dans son contexte historico-social et idéologique. Comme l'a mis en évidence Pierre Chaunu, l'Espagne de Charles Quint repose sur une tension dialectique qui est celle de l'ouverture et de la fermeture (Chaunu, 1973: 465-561). Au moment même où la couronne de Castille s'ouvre à l'échelle du monde avec la découverte, la conquête et la colonisation des territoires américains, elle tend singulièrement à se replier sur elle-même. C'est l'époque où se développent les statuts de pureté de sang qui, sous couvert d'orthodoxie et de religion, visaient à discriminer socialement les nouveaux-chrétiens, d'origine juive principalement, et à les évincer des offices publics, des bénéfices ecclésiastiques et des charges honorifiques. C'est l'époque où l'Espagne tourne le dos à la Réforme protestante, en ayant recours à la machine inquisitoriale pour lutter contre les divers mouvements spirituels de Pré-Réforme, tels que l'illuminationisme, l'érasmeisme et les mouvements mystiques hétérodoxes. C'est l'époque où l'Inquisition abandonne peu à peu la repression des nouveaux-chrétiens pour

surveiller les conduites déviantes des vieux-chrétiens accusés de superstition, de bigamie, de fornication, de sodomie, de sollicitation pendant l'acte de confession et de «propositions», à savoir des opinions erronées, blasphématoires et scandaleuses fleurant parfois l'hérésie luthérienne. En se mettant au service de la Contre-Réforme, l'Inquisition, instrument de contrôle idéologique au service de l'Etat, se lança, à partir des années 1530, dans une vaste campagne de «rechristianisation» dont l'objectif était d'imposer un nouveau modèle de discipline, du langage et de l'action. Cette «Espagne des refus» qui se met en place à l'époque de Charles Quint atteindra son apogée sous le règne de Philippe II, passé à la postérité comme le champion de la Contre-Réforme.

Cette fermeture idéologique s'accompagne en même temps d'une fermeture sociale (Maravall, 1989). La structure de la société espagnole est déterminée par une série d'oppositions entre les propriétaires et les non-propriétaires, les riches et les pauvres, les nobles et les roturiers et, en dernier lieu, entre les vieux et les nouveaux-chrétiens. A la différence des autres pays européens, la société espagnole fonctionne comme une société d'ordres avec ses trois états, une société de castes avec la distinction entre les chrétiens de vieille souche et les chrétiens récemment convertis, et une société de classes basée sur le statut économique des individus.

Dans cette société de type «castizo-estamental» (J. A. Gutiérrez Nieto), l'honneur joue un rôle clé dans les processus d'intégration et d'exclusion. Dans le discours des moralistes apparaissent trois notions de l'honneur qui revêt en espagnol tantôt la forme de la vertu (*honor*) tantôt celle de la réputation (*honra*) (Chauchadis, 1984). L'honneur-apparence, qui présuppose une relation du sujet vers l'autre, s'exprime à travers les richesses, le mode de vie, les vêtements, la nourriture, les loisirs, etc. L'honneur-récompense, qui présuppose la relation inverse, consiste en toute une série de

prix, de faveurs, de grâces, de titres honorifiques, etc. L'honneur-excellence, qui présuppose une relation de comparaison entre le sujet et l'autre, s'apparente aux qualités intrinsèques de l'individu, c'est-à-dire, la vertu, le courage, le lignage, la noblesse, etc. Ces trois catégories sont d'ailleurs étroitement liées, dans la mesure où la récompense rend possible l'apparence et l'apparence recherche la récompense, grâce à laquelle on acquiert l'excellence. En dehors du roi qui est la tête du corps social et qui dispense les honneurs (*fons honorum*), les membres de la noblesse sont les seuls à réunir l'apparence, la récompense et l'excellence. L'hidalgo vieux-chrétien s'impose ainsi comme l'archétype social par antonomase que chacun se doit d'imiter (Parello, 1999).

Loin d'être un concept abstrait, l'honneur fonctionne également comme une réalité sociale. Parmi les critères d'inclusion et d'exclusion, figurent le lignage, l'argent, la race, la foi et la réputation. Face aux groupes privilégiés, les groupes marginalisés sont ceux qui n'ont pas accès à l'honneur, en raison d'une discrimination de classe (pauvre vs riche), d'une discrimination d'ordre (roturier vs noble) ou d'une discrimination de caste (nouveau-chrétien vs vieux-chrétien).

Dans un tel contexte, quelle est la place dévolue à une femme comme Inés Suárez dans la Plasencia du XVI siècle?

En tant que *pechera*, elle ne peut guère prétendre accéder aux honneurs ni faire partie un jour de l'élite sociale. La seule noblesse dont elle puisse se targuer, c'est celle que lui confère sa condition de vieille-chrétienne, sésame qui lui permettra d'obtenir avec succès un certificat de pureté de sang (*información de limpieza de sangre*) et un certificat de bonnes moeurs pour embarquer aux Indes:

Para obtener mis papeles, dos testigos debieron dar fe de que yo no era de las personas prohibidas, ni mora ni judía, sino cristiana vieja. Amenacé al cura con denun-

ciar su concupiscencia ante el tribunal eclesiástico y así le arranqué un testimonio escrito de mi calidad moral. Con mis ahorros compré lo necesario para la travesía.... (Allende, 2006: 30).

Trois voies, en gros, s'offrent à Inés: rester célibataire pour s'occuper de son grand-père maternel, véritable *pater familias* exerçant un pouvoir sans faille au sein de la famille en l'absence du père biologique; devenir une femme mariée pour se retrouver sous la tutelle de son époux ou de sa belle-mère; ou embrasser la vocation religieuse en consacrant sa vie à Dieu.

Si sa généalogie n'est pas aussi infamante que celle de Lazarillo de Tormes, elle n'est pas non plus des plus reluisantes. Son grand-père maternel exerce à Plasencia le métier d'artisan ébéniste, activité considérée comme vile et mécanique et incompatible avec la noblesse, et sa mère se consacre au travail de la terre (*labradora*), une profession qui fait l'objet d'un mépris de la part des couches aristocratiques. Pour subvenir à ses propres besoins et à ceux de sa famille, Inés est obligée de travailler comme couturière et lavandière, de confectionner des pâtés qu'elle vend sur le marché et d'aider sa mère à accomplir les tâches ménagères, activités considérées alors comme typiquement féminines. Indépendamment de son niveau social, Inés jouit tout de même d'un honneur individuel, lié à ses qualités professionnelles et à l'opinion d'autrui. A titre d'exemple, Cristóbal de Villalón dans *El scholástico*, rend hommage à l'artisan consciencieux qui, en fournissant un travail parfait, tente de gagner la considération des autres: «cualquiera buen artifice procura pulir sus obras en toda perfección por ganar honra con los hombres» (Chauchadis, 1984: 182).

En marge des obstacles sociaux qui l'obligent à demeurer dans sa condition d'humble roturière, Inés incarne la femme de mauvaise

vie, la sorcière (*hechicera*) et l'épouse rebelle. Elle est, en quelque sorte, à l'image de la Madeleine pécheresse d'avant sa conversion en Sainte Marie-Madeleine.

Ces différents archétypes s'inscrivent dans un imaginaire de la femme perçue comme lascive, dévorante et mortifère, dont la *libido* met en péril la cohésion du corps social. C'est pendant la procession de la Semaine Sainte de 1526 qu'Inés parviendra à séduire le «pénitent» Juan de Málaga, son futur époux qui, transformé pour la circonstance en objet de désir, finira par mordre à l'hameçon et se brûler les ailes. Comme le mariage ne peut avoir lieu tout de suite, pour des raisons économiques inhérentes à la dot, les deux amants vivront pendant trois ans une joyeuse sexualité pré-matrimoniale, se rendant ainsi coupables de délit de simple fornication aux yeux des autorités ecclésiastiques et inquisitoriales (Redondo, 1986). Aux antipodes de la femme chaste et pure, dont la vertu réside exclusivement dans la virginité, Inés ne tardera pas à perdre ce bien précieux dans un bosquet au bord d'une rivière. En compagnie de Juan de Málaga, elle découvrira les joies du désir sensuel et de la jouissance féminine:

Juan juntó hojas para hacer un nido, se quitó el jubón, para que me sentara encima, y luego me enseñó sin prisa alguna las ceremonias del placer (...) Me quitó la blusa y la camisa y me lamió los senos; dijo que eran como duraznos, maduros y dulces, aunque a mí me parecían más bien ciruelas duras. Y siguió explorándome con la lengua hasta que creí morir de gusto y amor. Recuerdo que se tendió de espaldas sobre las hojas y me hizo montarlo, desnuda, húmeda de sudor y deseo, porque quiso que yo impusiera el ritmo de nuestra danza. Así, de a poco y como jugando, sin susto ni dolor, terminé con mi virginidad (Allende, 2006: 23).

A la femme lascive qui s'adonne sans retenue au péché de luxure, vient s'ajouter l'imaginaire négatif de la sorcière qui revêt, en milieu urbain, la figure de la *hechicera* (Caro Baroja, 1972). Inés a hérité de sa grand-mère et de sa mère des pratiques magiques et superstitieuses qui ne sont très souvent que la survivance de rites païens ancestraux, considérés par l'Église comme peu compatibles avec le dogme catholique officiel romain. A l'instar de la Celestina de Fernando de Rojas, Inés est une femme de mauvaise réputation, une mercenaire de l'amour qui pratique avec art la sorcellerie érotique. Elle a le don de contrôler sa propre fécondité en s'introduisant dans le vagin une éponge enduite de vinaigre, de trouver miraculeusement de l'eau, de guérir les malades avec des potions à base de plantes et d'animaux, de communiquer avec les esprits... Par ailleurs, elle pratique une religion de type populaire qui mélange le sacré et le profane, et l'amour qu'elle voue aux saints et à la Vierge Marie (*Virgen de los Socorros*) est un culte purement idolâtrique qui instaure une communication directe avec les forces surnaturelles, par delà la médiation de l'institution ecclésiastique (Redondo, 1986: 339-352).

Loin d'améliorer sa condition sociale, le mariage qu'Inés va contracter en 1529 avec Juan de Málaga, ne lui attirera que des désagréments. Il se trouve que son mari est un fieffé coquin, un *pícaro* qui gaspille les maigres économies du ménage par une fréquentation assidue des tavernes et des *mancebías*. Si Inés endure avec patience sa condition de femme bafouée, elle refuse cependant de subir les violences conjugales dont sont victimes la plupart des femmes de son époque. Perpétuant en cela une longue tradition familiale, elle se transforme en une véritable matrone qui n'hésite pas à asséner un grand coup de poêle sur la tête de son mari:

Al final, casi no le hablaba, y él lo hacía sólo a gritos, pero no se atrevía a golpearme, porque en la única ocasión en

que me levantó el puño le di con una sartén de hierro en la cabeza, tal como había hecho mi abuela con mi abuelo y después mi madre con mi padre. Dicen que por este sartenazo mi padre se fue de nuestro lado y nunca más lo vimos (Allende, 2006: 26).

Pour couronner le tout, Inés vit un drame intime qui est celui de la stérilité. Dans une société où la fonction reproductrice de la femme fait l'objet d'une incroyable exaltation, la femme stérile ne peut être perçue que négativement. A la femme *preñada* parée de toutes les vertus, s'oppose la *manera* affublée de tous les vices, dont Covarrubias nous donne la définition suivante: «La muger que, aunque es moça, no concibe, por cierto vicio de la matriz, que con la boca della, como con la mano desvía la simiente del varón» (Covarrubias, 1611).

III. L'ETAPE AMERICAINE: INES SUAREZ OU LA SAINTE GUERRIERE

Les discours de Juan de Málaga qui rêvait de se mettre en quête du mythique Eldorado, les témoignages des *conquistadors* de retour en Estrémadure, le récit des chroniques relatant les prouesses héroïques de Christophe Colomb, Ferdinand Magellan, Amerigo Vespucci, Hernán Cortés..., firent naître en Inés un désir de se rendre dans ces terres du Nouveau Monde où il était encore possible d'infléchir son destin et de renaître à une nouvelle vie. Contrairement à l'Espagne où l'existence des individus était déterminée positivement ou négativement à la naissance, selon que l'on fût hidalgo ou *pechero*, riche ou pauvre, vieux ou nouveau-chrétien, les Indes offraient à des personnes d'humble extraction la possibilité de s'élever très rapidement dans la hiérarchie sociale et d'acquérir

facilement des honneurs. C'est ce qu'exprime Inés au début de son autobiographie, lorsqu'elle évoque le cas de Francisco Pizarro, ce fils bâtard, porcher en Estrémadure devenu marquis et gouverneur du Pérou, ou lorsqu'elle contemple à quarante ans de distance sa propre ascension sociale:

Así son las ironías de este mundo nuevo de las Indias, donde no rigen las leyes de la tradición y todo es revolutura: santos y pecadores, blancos, negros, pardos, indios, mestizos, nobles y gañanes. Cualquiera puede hallarse en cadenas, marcado con un hierro al rojo, y que al día siguiente la fortuna, con un revés, lo eleve. He vivido más de cuarenta años en el Nuevo Mundo y todavía no me acostumbro al desorden, aunque yo misma me he beneficiado de él; si me hubiese quedado en mi pueblo natal, hoy sería una anciana pobre y ciega de tanto hacer encaje a la luz de un candil. Allí sería la Inés, costurera de la calle del Acueducto. Aquí soy doña Inés Suárez, señora muy principal, viuda del excelentísimo gobernador don Rodrigo de Quiroga, conquistadora y fundadora del Reino de Chile (Allende, 2006: 14).

Comme d'autres femmes de son temps (Martin, 1983)⁴, Inés partit aux Indes en 1537 pour se mettre en quête d'un mari disparu, mais également pour fuir une vie devenue incroyablement monotone et

⁴ Cet auteur explique que les premières femmes à arriver au Pérou furent Isabel Rodríguez la Conquistadora et Beatriz la Morisca, deux célibataires qui suivirent les soldats de Pizarro. Vers 1540, il y avait environ 300 femmes au Pérou, soit une proportion d'une femme pour huit hommes espagnols.

routinière, et pour échapper aux contraintes que la société faisait peser sur les «viudas de Indias» qui devaient renoncer à toute vie sociale, se soumettre à l'autorité de leur famille, de leur confesseur et des autorités locales. Comme la législation interdisait aux femmes de voyager seules, pour des questions de morale et de sécurité, elle quitta Plasencia en compagnie de Constanza, la fille de sa soeur Asunción. Après avoir obtenu leur licence royale, la tante et la nièce se rendirent, dans un premier temps, à Séville où se trouvait la *Casa de Contratación* et, ensuite, à Cadix où elles embarquèrent à bord d'un navire piloté par Manuel Martín. Au terme d'un périple maritime qui dura plus de trois mois et au cours duquel Inés dut affronter la peur de l'océan, le péril des attaques des corsaires de La Rochelle, le manque de nourriture et les avances pressantes du marin Sebastián Romero, les deux femmes débarquèrent sur les côtes du Vénézuéla à l'hiver 1537. L'année suivante, Inés entreprit toute seule un voyage par voie de terre jusqu'au Panama, avant d'embarquer en bateau pour le Pérou. A Cuzco, elle apprit que son mari avait été tué lors de la bataille de Las Salinas (6 avril 1538), conflit qui s'inscrit dans le contexte de la guerre civile entre pizarristes et almagristes. En récompense des bons et loyaux services rendus par Juan de Málaga, Inés obtint de la part du vice-roi du Pérou la permission de s'installer à Cuzco dans une maison cédée par le conseil municipal et de disposer d'une domesticité indigène. Elle qui avait toujours été au service des autres en Espagne, se retrouvait à son tour dans le rôle de propriétaire et de maîtresse, accédant pour la première fois à l'honneur-récompense et à l'honneur-apparence:

Me instalé en el Cuzco, en la casa que me dejó el ayuntamiento por instrucciones del marqués gobernador Pizarro. Era modesta, pero decente, con tres habitaciones y un patio, bien situada en el centro de la ciudad (...) También me

asignaron tres indias de servicio, dos jóvenes y una de más edad qua había adoptado el nombre cristiano de Catalina y llegaría a ser mi mejor amiga (Allende, 2006: 106).

Le destin d'Inés bascula littéralement en 1539 lorsqu'elle fit la rencontre au Pérou de don Pedro de Valdivia dont elle devint la compagne et avec qui elle participa héroïquement à la conquête du Chili. Son autobiographie cède ainsi la place à une biographie héroïque qui retrace la brillante carrière militaire du célèbre *conquistador* depuis sa naissance en 1500 jusqu'à sa mort en 1553 (Del Campo, 1961; Majó Framis, 2001). Originaire d'Estrémadure, don Pedro de Valdivia appartenait à une famille d'hidalgos de la Montagne de Santander, région considérée alors comme le berceau de l'*hidalguía* universelle. Il débuta sa carrière en tant que soldat lors des *Comunidades* de Castille, et participa par la suite aux campagnes de Flandres et d'Italie dans les *tercios* de Charles Quint, s'illustrant plus particulièrement lors de la bataille de Pavie en 1525 et le sac de Rome en 1527 aux côtés de don Francisco de Aguirre. En 1535, il embarqua pour le Nouveau Monde laissant en Espagne sa femme doña Marina Ortiz de Gaete qu'il avait épousée neuf ans plus tôt. Nommé lieutenant gouverneur par Francisco Pizarro, il se retrouva à la tête de l'expédition de la conquête du Chili à partir de 1540, fondant successivement les villes de Santiago (1541), de San Bartolomé de la Serena (1544), de Concepción (1552) et de Valdivia (1552). En 1541, il fut élu par ses compagnons d'armes, réunis en chapitre pour l'occasion, gouverneur et capitaine général du royaume du Chili. A la fin de sa vie, il entreprit la conquête de la partie méridionale du royaume où il trouva la mort en 1553 lors de la bataille de Tucapel, qui fait partie de ce que l'on appelle la guerre des Auracans.

L'autobiographie dresse un portrait ambivalent d'Inés: d'une part, l'image négative de la concubine ou, plus exactement, de celle

qui s'est rendue complice de délit d'adultère; d'autre part, l'image positive de la sainte guerrière qui a défendu avec ardeur la ville de Santiago contre les Indiens mapuches.

Au contact de don Pedro de Valdivia, Inés s'est masculinisé tandis que celui-ci s'est féminisé. Comme dans le mythe des Amazones, Inés a usurpé la toute-puissance masculine en anéantissant symboliquement la virilité de son amant, et comme dans le mythe d'Hermaphrodite elle a introduit une certaine dose d'androgynie dans l'univers masculin de la conquête. Cette inversion et ce cumul des fonctions sexuelles masculine et féminine ne pouvaient être considérés que comme un compromis catastrophique, voire monstrueux, dans une société où chacun des deux sexes avait une place bien définie:

A menudo se dijo que yo tenía a Pedro hechizado con los encantamientos de bruja y pociones afrodisíacas, que lo atontaba en la cama con aberraciones de turca, le absorbía la potencia, le anulaba la voluntad y, en buenas cuentas, hacía lo que me daba la gana con él. (...) No era hombre de pedir consejo abiertamente y menos a una mujer, pero en la intimidación conmigo se quedaba callado, paseándose por el cuarto, hasta que yo atinaba a ofrecer mi opinión (Allende, 2006: 159).

Inés, l'unique femme espagnole à participer à l'expédition de don Pedro de Valdivia, joua ainsi un rôle de tout premier plan dans la conquête du Chili. Grâce à ses dons de sourcière, elle put trouver de l'eau dans le désert d'Atacama, réputé pour être l'un des plus arides au monde. Grâce à ses talents de guérisseuse, et avec l'aide précieuse de sa servante quechua Catalina qui connaissait parfaitement la pharmacopée américaine, elle parvint à guérir les Indiens *yanacomas* et les Espagnols atteints de maladies ou blessés par les guerriers

mapuches. Grâce à ses contacts avec Cecilia, l'épouse quechua du conquistador Juan Gómez, elle réussit à plusieurs reprises à déjouer les complots ourdis par don Pedro Sánchez de la Hoz⁵ contre don Pedro de Valdivia et ses hommes. Finalement, grâce à ses talents de couturière et d'intendante, elle assura la réparation des vêtements et le ravitaillement en nourriture des membres de l'expédition.

Cela dit, Inés est passée à la postérité par sa défense de la ville de Santiago le 11 septembre 1541. En marge du récit autobiographique, le paratexte du roman propose une représentation iconique de la protagoniste à travers la copie en noir et blanc de *Inés de Suárez, en defensa de Santiago*, huile sur toile réalisée par Manuel Ortega en 1897 (Allende, 2006: 9). Cette scène épique montre l'héroïne dans une attitude offensive, debout sur les murailles de la ville de Santiago, entourée d'officiers et de soldats espagnols. Si Inés y est représentée comme une femme forte, virile, habillée en soldat et brandissant l'épée, elle n'en conserve pas moins des traits typiquement féminins, comme ses longs cheveux déliés et sa poitrine que son habit moulant se charge de mettre en valeur. En l'absence de don Pedro de Valdivia parti réprimer une rébellion indigène dans le nord du royaume, Inés s'improvisa guerrière héroïque en luttant avec acharnement contre les troupes indigènes de Michimalonko⁶. Pour mettre en fuite les adversaires, numériquement plus nombreux, elle n'hésita pas à couper les têtes des sept *caciques* prisonniers et

⁵ Pedro Sánchez de la Hoz était le secrétaire de Francisco Pizarro. Il s'associa, dans un premier temps, avec don Pedro de Valdivia pour la conquête du Chili, avant de se brouiller définitivement avec lui.

⁶ A bien des égards, Inés apparaît comme la version féminine du Santiago matamoros (ou mataindios), du Cid Campeador ou de Jeanne d'Arc... avec la virginité en moins!

à les lancer par dessus les murailles de la cité, ce qui eut un effet radical sur le moral des soldats indiens:

Y entonces enarbolé la pesada espada a dos manos y la descargué con la fuerza del odio sobre el cacique que tenía más cerca, cercenándole el cuello de un solo tajo (...) El hecho es que en cuestión de minutos había siete cabezas por tierra. Que Dios me perdone. Cogí una por los pelos, salí a la plaza a trancos de gigante, me subí en los sacos de arena de la barricada y lancé mi horrendo trofeo por los aires con una fuerza descomunal, y un pavoroso grito de triunfo, que subió desde el fondo de la tierra, me atravesó entera y escapó vibrando como un trueno de mi pecho (...) Antes de que hubiese lanzado la última cabeza, una extraña quietud cayó sobre la plaza, el tiempo se detuvo, el humo se despejó y vimos que los indios, mudos, des-pavoridos, empezaban a retroceder, uno, dos, tres pasos, luego empujándose, salían a la carrera y se alejaban por las mismas calles que ya tenían tomadas (Allende, 2006: 235).

Don Pedro de Valdivia, fier de la prouesse guerrière d'Inés, tint à la gratifier d'une *encomienda*, privilège qui était alors réservé aux hommes de la noblesse (Allende, 2006: 242). L'*encomienda* était la version américaine de la seigneurie féodale telle qu'on la connaissait en Europe. A travers cette institution légalisée par les lois de Burgos de 1512, les colons espagnols pouvaient exploiter les richesses du sol américain grâce à la main-d'oeuvre des Indiens et des esclaves noirs et développer l'élevage des bovins importés de métropole, qui fournissait à l'Espagne de la viande séchée pour les convois et des cuirs d'une excellente qualité. Inés se vit ainsi attribuer d'immenses parcelles de terre dont elle percevait des rentes substantielles. En

dehors de l'exploitation économique de ses domaines, il lui incombait d'assurer la protection de ses vassaux indiens et de les éduquer dans la foi chrétienne. Désormais, Inés n'eut plus à exercer d'offices vils et mécaniques; elle put mener un train de vie aristocratique, vivre de ses rentes comme n'importe quel seigneur. Pouvoir économique et pouvoir honorifique se conjuguèrent ainsi harmonieusement en sa personne.

Si la geste héroïque d'Inés est un événement historique dont on possède des preuves documentaires, elle s'inscrit également dans toute une tradition littéraire hispanique qui puise dans le folklore et la mythologie et qui remonte aux «falsos cronicones» du Moyen Age élaborés aux XVIe et XVIIe siècles. Des récits de fondation, de reconquête, de victoire contre un envahisseur étranger, mettent en scène une mythologie que l'on pourrait qualifier de féminine, laïque, héroïque et urbaine, à la suite de François Delpech. Comme l'a mis en évidence cet auteur, une même matrice narrative, que l'on peut appliquer par analogie au récit d'Inés, sert de cadre à l'ensemble de ces récits:

Selon le schéma, relativement constant de cette matrice narrative, une ville, une province ou une tribu sont gravement menacées par une agression extérieure. Agression d'autant plus dangereuse que, pour une raison quelconque, la plupart des hommes sont absents ou déficients. La communauté est cependant sauvée par une intervention inattendue des femmes qui, spontanément ou à l'instigation d'une meneuse, prennent collectivement les choses en main, remplacent, ou aident efficacement, le groupe masculin, et finalement mettent l'ennemi en déroute. Directe ou non, l'initiative féminine comporte généralement un stratagème, le plus souvent un travestissement, qui déconcerte l'agresseur, et

elle déclenche occasionnellement l'intervention d'un acteur surnaturel qui vient compléter ou encadrer le dispositif guerrier. Enfin l'exploit est ultérieurement commémoré par des rituels, monuments et privilèges, souvent des prérogatives symboliques octroyées aux femmes, récompensées pour avoir sauvé la communauté, dont l'espace et le temps porteront désormais la marque de cet événement originaire (Delpech, 1994: 27).

IV. L'INSTALLATION A SANTIAGO: INES SUAREZ OU LA PARFAITE EPOUSE CHRETIENNE

En 1548, un édit du vice-roi du Pérou, don Pedro de la Gasca, interdisait la relation illicite entre Inés et don Pedro de Valdivia. Celui-ci était marié en Espagne avec doña Marina Ortiz de Gaete et ses fonctions politiques de gouverneur s'avéraient dorénavant incompatibles avec sa vie d'époux adultère. Comme l'exigeaient la législation royale et les règles ecclésiastiques, le *conquistador* avait l'obligation de faire venir sa femme d'Espagne et de reconstituer au Chili une famille exemplaire régie par les lois de l'amour et de la *policía cristiana*. Dans le prologue du Concile de Latran de 1215 et de la réflexion menée par l'Eglise à la fin du Moyen Age et au début de l'époque moderne, la session XXIV du 11 novembre 1563 du Concile de Trente vint rappeler le caractère sacré, indissoluble et monogamique du mariage (Gaudemet, 1987). Par le biais de ce sacrement, il s'agissait de remédier à la concupiscence et de favoriser la génération, la transmission du sang et du patrimoine.

Après avoir vécu une passion charnelle en Espagne avec Juan de Málaga, connu l'amour du «corps et de l'âme» avec son amant *conquistador*, Inés dut se résoudre à devenir une «parfaite épouse chrétienne» en se mariant avec don Rodrigo de Quiroga. La bénédic-

tion nuptiale, célébrée par le père Rodrigo González de Marmolejo, eut lieu en 1549 dans la future cathédrale de Santiago:

El padre González de Marmolejo nos casó en lo que hoy es catedral, pero entonces era la iglesia en construcción, con asistencia de mucha gente, blancos, negros, indios y mestizos (...) La boda fue con misa cantada y después ofrecimos una merienda con platos de mi especialidad, empanadas, cazuela de ave, pastel de maíz, papas rellenas, frijoles con ají, cordero y cabrito asado, verduras de mi chacra y los variados postres que pensaba preparar para la llegada de Pedro de Valdivia (Allende, 2006: 297).

Autant l'on peut affirmer que la conquête fut une période de désordre social et amoureux, autant la période de colonisation peut être considérée comme une période de stabilisation sociale et familiale:

...con el paso del tiempo la sociedad americana adquiría cada vez más las características y las convenciones de la sociedad europea. Parece que la creciente influencia social del concepto de la honra, especialmente la creencia de la mujer como repositorio de la honra familiar, coincidía con la estabilización de la sociedad colonial. Mientras los roles genéricos seguían conformándose a los roles que ya existían en las sociedades europeas, las mujeres coloniales, especialmente en las clases más altas, experimentaban las restricciones sociales abogadas por el gobierno y la iglesia católica romana (...) Eventualmente, si una mujer intentara ejercer tanta libertad o tanto poder como un hombre, se la consideraría una acción que amenazaría la estabilidad social de la comunidad cada vez más patriarcal. Por lo tanto,

con más limitaciones sociales, las mujeres se hallaban más restringidas en el ejército público de influencia o poder, aunque lograban ejercer influencia por otros medios como sus actividades caritativas y sus declaraciones de último testamento (Loach, 2011: 89).

Dans le sillage du Concile de Trente (1545-1563), la monarchie confessionnelle de Philippe II se lança dans un gigantesque projet culturel qui impliquait une transformation radicale des indigènes du Nouveau Monde, considérés tantôt comme des créatures barbares tantôt comme des enfants qu'il fallait éduquer (Baudot, 1981; Chaunu, 1969). La construction d'un nouveau sujet colonial passait par une politique d'acculturation civique, morale et religieuse, légitimée par les théories d'Aristote sur l'esclavage naturel et le concept de guerre juste prôné par saint Augustin (Méchoulan, 1979: 27-53). Les Indiens devaient embrasser la foi chrétienne, baptiser les enfants peu de temps après leur naissance, aller à l'église les dimanches et jours de fêtes pour rendre grâce à Dieu, vénérer les lieux saints, les croix et les images, s'abstenir de pratiquer l'idôlatrie en public et en privé, renoncer à l'anthropophagie, à la polygamie et à l'inceste en contractant des mariages monogames qui tenaient compte du degré de consanguinité et des affinités, manger et s'habiller à la manière espagnole en se couvrant les parties honteuses, vivre dans des villages organisés et dans de véritables maisons, respecter la propriété, s'habituer au travail pour gagner leur propre subsistance, éviter les guerres, les inimitiés et toute sorte d'agression avec des armes. En d'autres termes, il fallait que l'existence de l'Indien soit à la fois conforme aux préceptes naturels de la *policia humana* et aux préceptes religieux de la *policia cristiana*.

Cette entreprise d'acculturation allait de pair avec une campagne de «rechristianisation» des Espagnols dont la conduite laissait fort

à désirer (Baudot, 1981: 236-273). A plusieurs reprises, Inés fait allusion à l'existence dépravée de ces colons qui vivaient en marge de la loi du Christ. C'est le cas des soldats qui n'hésitaient pas à violer les femmes indigènes au cours des combats (Allende, 2006: 42), du porte-enseigne Núñez qui s'était constitué un véritable harem de concubines (Allende, 2006: 95), de don Pedro de Aguirre qui pratiquait allègrement le droit de cuissage (Allende, 2006: 161), de Rodrigo González de Marmolejo qui, bien qu'ecclésiastique, avait un penchant très prononcé pour la chair (Allende, 2006: 190), ou encore de don Pedro de Valdivia qui finit sa vie en compagnie de deux prostituées espagnoles (Allende, 2006: 320). Pour extirper les pratiques idolâtriques des indigènes et lutter contre les comportements déviants des Espagnols, Philippe II introduisit l'Inquisition dans les territoires américains, à Lima en 1569 et à Mexico en 1571. En marge de la répression du luthéranisme, du judaïsme et du mahométisme, le tribunal de la foi veilla au maintien de l'orthodoxie, imposa une nouvelle morale sexuelle et contrôla rigoureusement la chasteté des ecclésiastiques.

Aux côtés de don Rodrigo de Quiroga, nommé gouverneur et capitaine général du Chili, Inés s'illustra en tant que parfaite épouse chrétienne et héroïne matronale. Même si l'état de mariage était considéré comme inférieur à l'état d'ecclésiastique ou de religieux, nombre d'humanistes voyaient en lui une possibilité de sanctification (Milhou-Roudié, 1995). Telle était la position d'Erasmus qui lui vouait une profonde sympathie et qui, par l'exaltation de l'affection conjugale essaya «de hausser le septième mystère au rang de premier sacrement dans l'ordre chronologique et spirituel, d'en faire un second baptême» (Telle, 1954: 421). Inés vécut dans l'harmonie et la concorde avec son mari, allant jusqu'à être sa confidente et sa conseillère dans certaines affaires touchant au gouvernement du royaume. Elle lui voua une fidélité exemplaire de son vivant, observa

à sa mort un deuil rigoureux et veilla au salut de son âme en faisant dire des messes pour sa mémoire. Même si elle ne put lui donner d'enfants, en raison de son âge et de son problème de stérilité, elle se chargea de l'éducation de sa fille Isabel qu'elle éleva comme s'il s'agissait de son propre enfant. Sur le modèle de Jésus, Marie et Joseph, elle réussit à recréer une parfaite Sainte Famille terrestre (Civil, 1995). Bonne épouse, bonne mère et bonne éducatrice, Inés fut également une excellente intendante de maison. Elle s'acquittait avec zèle de toutes les tâches ménagères et gérait son foyer comme une véritable «république», en administrant, économisant ou faisant fructifier les biens du ménage et de son *encomienda*.

Par ailleurs, en tant que *gobernadora* Inés intervint indirectement dans les affaires de la cité, en venant en aide aux pauvres, en rendant visite aux malades dans les hôpitaux, en s'occupant des orphelins, en dotant des couvents et des chapelles, etc. Dans la plus pure idéologie tridentine, elle multiplia les oeuvres pieuses et charitables et mit en pratique les vertus cardinales et théologiques. A l'image de la *Virgen de los Socorros* qu'elle avait tant adorée depuis son enfance, elle se transforma en une espèce de mère universelle, de vierge tutélaire qui se souciait du bien commun des habitants de la ville, conçue comme le lieu idéal où la civilisation pouvait se développer harmonieusement en marge de l'idolâtrie et de la barbarie (Allende, 2006: 194 et 263).

A plus de quatre cents ans de distance, le parcours d'Inés Suárez ne peut que susciter l'admiration du lecteur féru de récits de voyages et de romans historiques. Cette humble couturière originaire d'un village des alentours de Plasencia en Estrémadure devint, en effet, propriétaire à Cuzco à la mort de son premier mari Juan de Málaga, *conquistadora* et *encomendera* au Chili aux côtés de son amant don Pedro de Valdivia et, à quarante ans passés, épouse du gouverneur du Chili don Rodrigo de Quiroga. Chez Inés, se combinent divers

archétypes qui représentent autant de facettes de la féminité; elle fut, tour à tour, femme de mauvaise vie, sainte guerrière, femme héroïque, vierge tutélaire et parfaite épouse chrétienne dans la lignée du Concile de Trente.

Si la Inés historique connut une formidable ascension sociale aux Indes, en passant à la postérité par la gloire des armes, la Inés fictive mise en scène par Isabel Allende s'illustra également par la gloire des lettres en accédant au statut de narratrice et d'écrivaine. Forte d'une culture populaire qu'elle avait acquise dans sa jeunesse en Espagne, de la culture savante que lui avaient inculquée au Chili don Pedro de Valdivia et don Rodrigo de Quiroga, et de la culture indigène, fruit de sa propre expérience et de ses solidarités féminines avec Catalina, Cecilia et Isabel, Inés put entreprendre de faire le récit de sa vie et écrire, à la veille de sa mort, les «Crónicas de Doña Inés Suárez, entregadas a la iglesia de los Dominicos, para su conservación y resguardo, por su hija Doña Isabel de Quiroga, en el mes de diciembre del año 1580 de Nuestro Señor»⁷.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALLENDE, I. (2007), *La suma de los días*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana.

⁷ Chez Isabel Allende le processus d'historicisation va beaucoup plus loin que chez Jorge Guzmán, car le récit autobiographique se donne à lire comme une fiction historique et une preuve documentaire, l'église des Dominicains faisant office d'archives privées où le témoignage d'Inés Suárez a été recueilli par écrit et déposé. Son récit de vie tient à la fois de l'autobiographie picaresque et de l'autobiographie spirituelle, dans la mesure où elle écrit à la demande de son directeur de conscience, l'évêque de Santiago don Rodrigo González de Marmolejo.

- BAUDOT, G. (1981), *L'Amérique espagnole de Philippe II*, Paris, Hachette, 1981.
- CARO BAROJA, J. (1972), *Les sorcières et leur monde*, Paris, Gallimard.
- CHAUCHADIS, C. (1984), *Honneur, morale et société dans l'Espagne de Philippe II*, Paris, CNRS.
- CHAUNU, P. (1973), *L'Espagne de Charles Quint*, Paris, SEDES.
- (1981), *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (XVI^e siècle)*, Paris, PUF.
- CIVIL, P. (1995), «Le modèle du ménage heureux: l'image de Saint Joseph en Espagne à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles», in Augustin Redondo (éd.), *Relations entre hommes et femmes en Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 21-34.
- COVARRUBIAS, S. (1987), *Tesoro de la lengua castellana (1611)*, Martín de Riquer (éd.), Barcelone, Ed. Alta Fulla.
- DEL CAMPO, S. (1961), *Pedro de Valdivia, capitán conquistado*, Madrid, Instituto de Cultura Hispánica.
- DELPECH, F. (1994), «De l'héroïsme féminin dans quelques légendes de l'Espagne du Siècle d'Or. Ebauche pour une mythologie matronale», in Augustin Redondo (éd.), *Images de la femme en Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- GAUDEMET, J. (1987), *Le mariage en Occident*, Paris, Cerf.
- LOACH, B. (2011) «Inés Suárez: viajera en el camino de la tenacidad», in Sara Beatriz Guardia (éd.), *Viajeras entre dos mundos*, Lima, CEMHAL, p. 81-97.
- LORENTE-MURPHY, S. (2009), «Dos aproximaciones a la figura histórica de Inés Suárez: Jorge Guzmán e Isabel Allende», *Revista de crítica literaria y de cultura*, n° 21. Texte en version digitale.

- MAJO FRAMIS, R. (2001), *Los últimos conquistadores*, Madrid, Aguilar.
- MARAVALL, J. A. (1989), *Poder, honor y élites en el siglo XVII*, Madrid, Siglo XXI.
- MARTIN, L. (1983), *Daughters of the Conquistadores. Women of the Viceroyalty of Perú*, Dallas, University Press.
- MECHOULAN, H. (1979), *Le sang de Dieu ou l'honneur de Dieu. Indiens, juifs et morisques au Siècle d'Or*, Paris, Fayard.
- MILHOU-ROUDIE, A. (1995), «De la concorde à l'amour conjugal: les humanistes espagnols et le septième sacrement», in Augustin Redondo (éd.), *Relations entre hommes et femmes en Espagne aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 11-19.
- MORALES PINA, E. (2001), «Brevisima relación de la nueva novela histórica en Chile», *Notas Históricas y Geográficas*, 12, p. 177-190.
- NAUMAN, A. K. (2000), *The Career of Doña Inés de Suárez. The First European Woman in Chile*, Lewiston, The Edwin Mellen Press.
- OLIVERO, S. (2007), «Inés Suárez, una intrépida extremeña a la conquista de Chile», *XXXVI Coloquio Histórico de Extremadura*. Edition digitale.
- PARELLO, V. (1999), «El modelo sociológico del hidalgo cristiano viejo en la España moderna», *Hispania Sacra*, 51, p. 211-226.
- REDONDO, A. (1986), «La religion populaire espagnole au XVIe siècle: un terrain d'affrontement», in *Actas del coloquio celebrado en la Casa de Velázquez en 1983*, Madrid, CVZ, p. 329-369.
- SANTA CRUZ, L. (1978), «La mujer en el reino de Chile vista por cronistas y viajeros», in Lucía Santa Cruz (éd.), *Tres ensayos sobre la mujer chilena*, Santiago, Editorial Universitaria, p. 13-52.

- TELLE, E. V. (1954), *Erasme et le 7ème sacrement*, Genève, Droz.
- VEGA, C. (2003), *Conquistadoras. Mujeres heroicas de la Conquista de América*, Jeffersonville, McFarland Publishers.

Nation, positivisme, romantisme

LES RECITS DE VOYAGEUSES CANADIENNES- FRANÇAISES AU XIX^E SIECLE: ECRIRE HORS DE LA MAISON DU PERE¹

Anne-Marie CARLE
Collège Saint-Joseph de Hull

Pierre RAJOTTE
Université de Sherbrooke

Palabras clave: Historias de viajeras canadienses y francesas, siglo XIX, representación de la mujer.

Resumen: El estudio de las narraciones de las viajeras canadienses y francesas del siglo XIX puede ser sorprendente teniendo en cuenta que la imagen tradicional de la mujer de esa época está estrechamente relacionada con una función doméstica asumiendo un estilo de vida sedentario. Sin embargo, diarios, cartas, revistas y otros documentos lo confirman: las mujeres viajan y a veces

¹ Ce texte est une version adaptée d'un chapitre paru dans l'ouvrage : Pierre Rajotte, avec la collaboration d'Anne-Marie Carle et François Couture, *Le récit de voyage au XIX^e siècle. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Les éditions Triptyque, 1997, pp. 177-207.

incluso toman la pluma para contar sus aventuras. En este artículo se analiza cómo estas viajeras se representan a sí mismas y ciertas estrategias discursivas que utilizan para hacer que su situación sea aceptable en la norma en el contexto de la época. Por lo tanto, vemos que su historia se ve a menudo legitimada por adelantado por el lugar visitado por el motivo piadoso y caritativo de su viaje y en muchos aspectos da una imagen conformista de la mujer y de su papel social. Pero más allá de este acuerdo y el discurso previsto, también es posible observar en las historias la organización y el desarrollo de un discurso con el que se toma la palabra tanto ideológica como social y literariamente.

Keywords: French Canadian women travelers' accounts, 19th century, depiction of women.

Abstract: The study of French Canadian women travelers' accounts in the 1800's is an object of curiosity in itself since women of this period are traditionally associated to the domestic and to the sedentary. However, diaries, letters, magazines and other types of writing are adamant : 19th century women do travel, and some of them even use their travel experience to take up writing. This article elaborates on the way traveling French Canadian women depict themselves in their writings, and on the discursive strategies they use to rationalize their irregular situation in regards to the social context of their time. Indeed, women travelogues are often presented as mere accounts of famous places, or as reports of the christian endeavors associated with their journey. In many ways, these texts carry on women's traditional image and social role. Yet, beyond the convention, one can also notice the organisation and the evolution of a specific voice that is altogether ideological, social and literary.

Mots clés: récits de voyageuses canadiennes-françaises, XIX^e siècle, représentation de la femme.

Résumé : L'étude des récits des voyageuses canadiennes-françaises du XIX^e siècle peut surprendre si l'on considère que l'image traditionnelle de la femme de cette époque est étroitement associée à un rôle domestique supposant le sédentarisme. Pourtant, journaux personnels, correspondances, revues et autres types de documents le confirment : les femmes voyagent et prennent parfois même la plume pour relater leurs aventures. Le présent article s'intéresse à la façon dont ces voyageuses se représentent et à certaines stratégies discursives auxquelles elles ont recours pour rendre acceptables leur situation hors norme dans le contexte

de l'époque. Ainsi, on constate que leur récit est fréquemment légitimé à l'avance par le lieu visité ou par le motif pieux et charitable de leur voyage, et à bien des égards, il entretient une image conformiste de la femme et de son rôle social. Mais au-delà de ce discours convenu et attendu, il est également possible d'observer dans les récits l'organisation et l'évolution d'une prise de parole à la fois idéologique, sociale et littéraire.

La pratique du récit de voyage au féminin est en elle-même fort significative tellement elle apparaît aux antipodes de l'image traditionnelle de la femme du XIX^e siècle, de la « gardienne du foyer ». La Canadienne française, dans l'imaginaire collectif, « se dresse en calicot, sur son "prélat", devant un poêle et une marmite, un petit sur la hanche gauche, une grande cuiller à la main droite, une grappe de petits aux jambes et un autre dans le ber de la revanche, là, à côté de la boîte à bois... (Smart, 1988: 30). Longtemps entretenue, cette représentation de la femme sédentaire mérite évidemment d'être nuancée. De nombreuses études ont démontré que des femmes n'ont pas attendu le XX^e siècle pour franchir le seuil de leur demeure, pour s'adonner à des activités comme le travail en usine, l'enseignement, les travaux domestiques, le missionnariat, etc. De même, diverses sources comme les journaux personnels, les correspondances, les revues, le confirment : les femmes du XIX^e siècle voyagent. Certes, toutes n'écrivent pas leurs impressions, leurs souvenirs ou leurs exploits, mais quelques audacieuses s'y aventurent et se servent du voyage pour prendre la plume.

Il va sans dire que les récits de voyageuses occupent une place plus restreinte dans le corpus des récits de voyage du XIX^e siècle, et pour cause, les femmes de l'époque écrivant dans des proportions moindres pour le public. La pratique suscite néanmoins l'intérêt des femmes, en particulier au tournant du XX^e siècle, à l'époque où de

plus en plus d'écrivaines commencent à se tailler une place sur la scène littéraire canadienne-française². Le récit de voyage représente en fait, avec la chronique et les écrits intimes, un des genres les plus prisés par les Canadiennes. Cette popularité tient peut-être au fait qu'il s'agit d'une pratique d'écriture moins compromettante pour les femmes, comme le laisse entendre Béatrice Didier:

[...] ce type d'écriture favorise un certain relâchement — peut-être est-ce une bonne chose, dans la mesure où bien des gens, des femmes en particulier, se risquent à écrire un journal de voyage qui ne se seraient pas lancés dans des genres littéraires plus prestigieux. Cette facilité, jointe à la stimulation que crée le mouvement (les événements sont fournis par la vie, nul besoin d'inventer des intrigues; on sort de son cadre habituel), aide certainement à débloquent l'écriture (Didier, 1981: 177).

Mais qui sont ces Canadiennes françaises qui écrivent leur périple? Qu'est-ce qui caractérise leurs récits? Comment prennent-ils forme au sein d'une société de type patriarcal qui réserve le domaine des lettres aux hommes? Comment les femmes justifient-elles non seulement le voyage les conduisant à transgresser un discours traditionnel qui les enferme dans un rôle domestique, mais encore l'écriture de cette transgression? Comment s'affirment-elles hors du stéréotype? Autant de questions qui laissent déjà entrevoir la complexité du genre, mais aussi sa richesse. Car si le récit de voyageuse devient

² C'est ce qui explique que quelques-uns des récits de voyageuses répertoriés dans le corpus de la présente étude appartiennent aux premières années du vingtième siècle.

l'occasion de décrire de nouveaux paysages et de multiples aventures, il est aussi le lieu d'une expression qui prend forme loin de la vie quotidienne. Il représente donc une prise de parole de la part de grandes silencieuses, de la part des « absentes de la littérature officielle » (Collectif Clio, 1992: 243). Et comme le mentionnait Sarah Mills, il est possible que « [...] as readers in the 1990s, [we] will never really know what discursive elements acted on women travellers when they wrote » (Mills, 1990: 6). Il s'agit, dans ces conditions, de tenter de saisir la portée de cette écriture féminine.

VOYAGER ET ÉCRIRE AU FÉMININ

Par définition, le mot *voyage* renvoie à un « événement étranger à la vie « normale » et normée » (Lefebvre, 1985: 5). Rien d'étonnant alors à ce qu'il apparaisse suspect aux yeux de la société bien pensante et patriarcale du XIX^e siècle. Et de façon plus marquée, serions-nous tentés d'ajouter, lorsqu'il s'agit d'une pérégrination au féminin. En effet, le discours traditionnel a tant et si bien circonscrit le rôle des femmes du XIX^e siècle à un univers fermé au monde extérieur que les voyageuses suscitent de plus en plus l'intérêt des chercheurs pour leur côté marginal. L'image de « la paria » constitue souvent l'élément déclencheur de plusieurs études portant sur les voyageuses. Que l'on pense à Flora Tristan, à Georges Sand, à Olympe Audouard (Monicat, 1996), autant de femmes pugnaces qui ont connu une existence différente de celle des femmes de leur époque. Qu'en est-il des voyageuses canadiennes-françaises ? Sont-elles des « aventurières en crinoline »³ montées à dos d'éléphant et prêtes à partir à la conquête

³ En référence à l'ouvrage de Christel Mouchard, *Aventurières en crinoline*, publié en 1987 (Seuil, Paris).

de vastes territoires inconnus ? D'entrée de jeu, précisons que nos voyageuses ne correspondent pas à une telle image. C'est avant tout sous les traits de la missionnaire qu'on les retrouve. En effet, avec l'extension des communautés religieuses, phénomène important s'il en est un au XIX^e siècle, les religieuses représentent le groupe de femmes le plus important à avoir laissé des écrits de voyage. La vie de missionnaire semble avoir présenté plus d'un attrait pour les femmes de l'époque, à un point tel qu'il devient légitime de supposer que certaines religieuses auraient pris le voile pour prendre le large. Estelle Mitchell constate ainsi l'enthousiasme suscité par l'annonce d'un départ pour une mission à Rivière-Rouge :

Les conseillères constatent avec fierté que dix-sept parmi les vingt-cinq sœurs éligibles ont offert leur collaboration. Trois autres noms pourraient s'ajouter à la liste. [...] Sœur Julie Hainault-Deschamps, depuis l'émission de ses vœux le 10 septembre 1838, attend avec anxiété l'heure des missions chez les Sœurs Grises. *Seule la promesse qu'un jour il y en aurait l'a décidée à se lier pour toujours* [Nous soulignons] (Mitchell, 1987: 19).

Micheline Dumont explique en ce sens que « [...] le déclin des vocations [...] atteint les communautés missionnaires dix ans après les autres, ce qui semble indiquer que l'exotisme pouvait jouer beaucoup dans le choix d'une carrière religieuse (Dumont, 1995: 50). Quelques lignes tirées du journal de voyage des Sœurs du Bon Pasteur donnent un aperçu de cet attrait pour le voyage :

Durant notre séjour à New York, plusieurs jeunes Demoiselles très recommandées vinrent supplier nos Très-Honorées Supérieures de vouloir bien les accepter comme Postulantes,

désirant nous accompagner à Quito : une d'elles surtout, après avoir essayé de compléter la somme nécessaire pour son passage, fut très peinée, se voyant déçue dans ses calculs; cependant, sans se décourager, elle demeura dans l'espoir de pouvoir bientôt réaliser son projet (Sœurs du Bon Pasteur, 1872: 14).

Les missionnaires ne sont cependant pas les seules femmes qui racontent leurs pérégrinations. Des bourgeoises qui ont déjà offert ou offriront ultérieurement quelques-unes de leurs œuvres au public (Louise-Amélie Panet, Corinne Rocheleau, Céline Bardy, Françoise et Mme Dandurand) profitent également du voyage pour écrire. Il est d'autres femmes, de condition plus modeste, pour qui le récit de voyage constitue l'unique occasion de voir publier un de leurs écrits. C'est le cas, notamment, de Philomène Legault, d'Émilie Tremblay et de Marie-Adèle Bouchard. Aussi différentes soient-elles, les voyageuses canadiennes-françaises s'inscrivent toutefois dans leur récit d'une façon assez semblable, non pas comme des parias, mais bien comme des femmes en parfait accord avec les conventions de leur époque. Mais avant de pousser plus loin l'étude des caractéristiques de l'écriture des voyageuses, quelques précisions sur le contexte de production du récit de voyage féminin s'avèrent nécessaires.

Un premier constat s'impose : les femmes du XIX^e siècle limitent souvent leurs écrits à une dimension intime et privée. Conséquemment, l'étude du récit de voyage féminin n'est pas sans poser quelques difficultés. D'une part, il est délicat de prétendre rendre exhaustivement compte de la pratique à partir des vingt-sept textes de voyageuses répertoriés dans notre corpus. De nombreuses sources manuscrites, conservées dans des archives publiques ou familiales, renferment sûrement un nombre insoupçonné d'écrits de voyage signés de la main de femmes. Anne Carrier relève le problème :

[...] les quelques pages d'histoire [des femmes] qui nous restent sont écrites par des hommes. La recherche sur les femmes se heurte donc toujours aux mêmes problèmes : point de vue masculin et, pire encore, rareté des sources et des documents. Vous cherchez des papiers féminins ? Toujours le même refrain : « Peut-être la famille conserverait-elle... » Comme si la famille avait pu logiquement trouver quelque importance aux griffonnages des femmes, savantes ou non (Carrier, 1988: 3).

Le récit de Louise-Amélie Panet, par exemple, œuvre posthume publiée en 1987, se rapporte en fait à des impressions que l'auteure avait notées tout au long de son voyage, en 1840. D'autres documents, notamment les récits d'Émilie Tremblay et de Marie-Adèle Bouchard, ont également connu une publication tardive : les auteures, ne maîtrisant pas l'écriture d'une manière courante, ont narré leurs aventures plusieurs années après leur voyage, alors qu'un proche se chargeait de les faire publier. Ces récits, même s'ils n'ont pas la spontanéité et le caractère pittoresque des récits écrits en cours de voyage, n'en demeurent pas moins des documents significatifs, car ils donnent un aperçu différent de ce qu'était le voyage chez des femmes ne faisant pas partie de la bourgeoisie.

D'autre part, comme les voyageuses se trouvent souvent dans l'ombre des hommes, la part qui leur revient dans les récits des voyageurs demeure parfois difficilement saisissable. Eva-Marie Kröller écrit ainsi : « In most Victorian-Canadian travelogues, women lead a shadowy existence; their husband planned the itineraries and formulated the impressions » (Kröller, 1987: 61). Qui peut, en effet, se douter qu'à l'ombre de la plupart des voyages effectués par Adolphe-Basile Routhier, se tient en retrait — en retrait de l'écriture du moins — une femme, Marie Clorinde, qui accompagnait son

mari dans bon nombre de ses aventures ? Quelles impressions signées Routhier sont en fait celles que sa femme a exprimées ? Quelles sont celles qu'elle a elle-même écrites, sous la dictée de son mari, se conformant ainsi à la place étroite que lui accordait socialement son titre d'épouse ? Dans son étude sur « les récits de voyages des couples du XIX^e siècle », Margot Irvine a bien montré à quel point les hommes et les femmes voyageant ensemble à cette époque « effectuaient un partage de l'espace discursif » (Irvine, 2008 : 9).

Qui plus est, le contexte de production de l'époque n'est guère favorable aux créations littéraires des femmes. L'œuvre romanesque de Laure Conan qui jouit d'une certaine reconnaissance publique tient de l'exception. C'est que les idéologies ultramontaine et clérical-nationaliste font tout en leur pouvoir pour confiner les femmes à un rôle domestique: « Chez les francophones, à part Louise-Amélie Panet (1789-1862) qui laisse des poèmes et de la prose, c'est pour soi et dans sa maison qu'on écrit » (Collectif Clio, 1992: 243). Françoise, l'une de nos voyageuses, écrit en ce sens, en 1900 :

Le rôle des femmes canadiennes-françaises dans la littérature de notre pays commence à peine à s'affirmer. [...] Puisque nous ne devons attribuer le rôle effacé de la Canadienne française dans le domaine des lettres, ni au défaut de talent, ni au manque de culture, quelles causes faudra-t-il donc lui assigner? Ne serait-ce pas surtout le fait d'un état d'esprit social hostile aux travaux littéraires de la femme, qui ne lui permettrait de s'exercer ou de s'habituer à l'art d'écrire? Une extrême réserve [...] a longtemps empêché les Canadiennes de livrer leur nom et leurs œuvres à la publicité (Françoise, 1900: 209).

Le monde de l'édition et le contexte de production sont alors sous contrôle masculin et les créations littéraires des femmes, publiées par les hommes, sont donc entièrement soumises à leurs conditions. Il suffit de rappeler, à titre d'exemple, le cas de Laure Conan, qui aurait, après la publication de son roman *Angéline de Montbrun*, tenu compte des remontrances de l'abbé Henri-Raymond Casgrain et délaissé le drame psychologique au profit d'une approche plus historique et nationaliste. Les récits de voyage féminins n'échappent pas à ce contrôle, puisque leur publication résulte fréquemment d'une décision masculine. En témoignent bien ces propos que sœur Marie de L'Ange-Gardien adresse au directeur de *La semaine religieuse*:

Vous me demandiez, au retour de ma visite de missions de nos sœurs dans la Colombie-Anglaises et l'Alaska, de vous raconter mes impressions de voyage. [...] Pourrai-je intéresser vos lecteurs, moi qui, en voyageant, n'ai eu d'autre but que de faire une visite officielle à nos pauvres sœurs missionnaires de là-bas. [...] Vous m'avez suggéré de regarder en dehors des fenêtres de nos missions, de parler de la nature grandiose de ce pays [...]. Franchement, n'est-ce pas trop demander à une religieuse si peu habituée aux choses du dehors ? Je ne m'en rends pas moins à votre désir; mais je compte sur l'indulgence de vos abonnés (Sœur Marie de l'Ange-Gardien, 1900: 1).

Cet extrait rend bien compte de ce que Béatrice Slama constate au sujet des femmes écrivaines du XIX^e siècle: « Pour ces femmes, [...] c'est le destinataire masculin omniprésent qu'il faut séduire, gagner pour être acceptées, reconnues dans la société comme écrivains » (Slama, 1980: 240). Plus encore, dans la préface du récit de Philomène Legault qu'il publie en 1894, l'abbé Jean-Baptiste

Proulx montre jusqu'à quel point l'écriture féminine est soumise aux aspirations et aux goûts des hommes, les femmes n'ayant que peu ou pas d'accès au domaine éditorial. Il écrit en effet :

[...] Mademoiselle Legault écrivit à St-Lin presque chaque jour [...]. Ce sont ces lettres réunies en un faisceau, revues et corrigées, que je publie sous le titre « De Sin-Lin à San Francisco ». Je n'ai pas, qu'on le sache bien, la prétention de publier une œuvre de haute littérature. [...] Seulement, et je ne le cache pas, je suis d'avis que ce journal ne manque pas tout à fait de mérite littéraire, qu'il vaut bien maintes publications du même genre destinées à amuser les loisirs du foyer, et que, pour plus d'un lecteur, il peut avoir quelque utilité, des agréments et son intérêt (Legault, 1897: III).

Dès lors, les femmes qui écrivent au siècle passé doivent imprégner leur récit d'un conformisme qui ne saurait remettre en cause une prétendue « nature féminine » selon laquelle elles doivent se limiter au rôle de « protectrice de la race ». Et c'est d'ailleurs sous l'égide d'un discours des plus conservateurs que plusieurs femmes font leur entrée dans le monde littéraire. Madame Dandurand, Françoise, Gaëtane de Montreuil, pour ne nommer que celles-là, justifient leur intrusion dans le monde journalistique en prétendant vouloir être utiles et agréables à la « gent féminine » en lui fournissant matière propre à la divertir, certes, mais surtout à l'instruire et à l'aider dans sa noble tâche d'épouse et de mère. C'est que les femmes d'alors démontrent, autant par ce genre de discours que par leur absence sur la scène littéraire, qu'elles ont conscience qu'« écrire pour une femme, c'est déjà en soi subversif » (Slama, 1980: 221), que ce faisant, elles dérogent à leur nature, elles vont à l'encontre de ce que la société a prévu pour

elles, sans elles. Guidées par une éducation qui conforte le pouvoir masculin, les femmes qui osent écrire au XIX^e siècle transcrivent dans leurs œuvres de nombreuses contradictions. Si leur discours est conventionnel — le seul qui soit admissible pour une femme de l'époque — le simple fait d'écrire les entraîne à l'écart de la norme. Sylvie Massé constate à cet égard : « Les femmes sont aux prises entre le désir d'être acceptées et le besoin d'affirmer leur transgression. Pour trouver leur place, leur voix, elles doivent, au risque de se perdre ou de se leurrer, gommer ou clamer leur différence » (Massé, 1993: 47). Comme l'a bien illustré Patricia Smart en intitulant un livre sur les conditions d'émergence du féminin dans la tradition littéraire québécoise *Écrire dans la maison du père*, les auteures du XIX^e siècle sont constamment confrontées aux limites qu'impose une société où elles n'ont que très peu de pouvoir. Mais qu'advient-il de la femme qui sort de cette société monolithique qui est sienne? Qu'en est-il de la femme qui, voyageant, écrit hors de la maison du père?

UNE ÉCRITURE RETENUE

Comme l'explique Monicat, le récit des voyageuses suppose une prise de pouvoir sur l'Autre « de celle qui en a souvent peu sur les êtres que la civilisation engouffre », mais aussi « l'affirmation de soi à l'extérieur du stéréotype, [...] l'émergence d'un sujet féminin autre » (Monicat, 1996: 5). Bref, tant d'éléments qui laissent entrevoir une réserve beaucoup moins grande dans les récits de voyage des femmes que celle dont elles font preuve dans la majorité des écrits destinés au public, d'autant plus que le genre, partant du réel, permet dans une certaine mesure une plus grande latitude que les genres fictifs, jugés dangereux.

Cependant, si le reflet de la femme marginale est banni du récit des Canadiennes françaises pour faire place à une image en accord

avec les idéaux de la société, l'écriture employée par les voyageuses pour formuler leurs impressions est tout aussi conservatrice. En effet, un premier survol des récits de voyage féminins a tôt fait de montrer que la relative liberté que sous-tend le genre lui-même fait défaut à l'ensemble des Canadiennes françaises qui ont décrit leurs pérégrinations. Le récit de voyage, chez ces femmes, s'inscrit en fait dans un paradigme de l'époque, qui se caractérise principalement par une écriture retenue.

C'est précisément parce que le voyage constitue une expérience en marge des préoccupations quotidiennes liées à la sphère domestique que les femmes apparaissent tout à coup dignes de raconter leurs exploits. Elles deviennent, en conséquence, tributaires de pouvoirs qu'elles n'ont généralement pas au sein de la société patriarcale, notamment celui d'écrire et de se raconter. Pourtant, tout en étant au cœur d'événements qui leur donnent droit de cité, les femmes éprouvent sans cesse le besoin de se justifier et de compenser cet écart. En effet, dans la grande majorité des cas, celles qui voyagent associent leur entreprise à un but pieux et charitable ou encore prétextent une santé fragile qui les force à s'éloigner. Pour se faire pardonner son voyage à l'étranger, Céline Bardy, par exemple, ne manque pas de rappeler son amour du Canada qu'elle quitte à regret : « Ô Canada, mon pays, mes amours, pour te quitter et aller vivre si loin de toi, il faut avoir grand désir comme grand besoin de récupérer ses forces et de refaire sa santé » (Bardy, 1909: 208). D'autres, se rendant en pèlerinage à Rome, justifient leur entreprise par leur dévotion chrétienne. Peu importe la raison évoquée pour expliquer leur éloignement, les voyageuses en viennent invariablement à se soumettre à l'idéal que la société propose pour les femmes. Elles se décrivent ainsi tour à tour philanthropes, soumises, dévotes, prêtes à se sacrifier pour reconforter, ou encore de constitution frêle et fragile (dans le cas des « voyages de convalescence »). Comme l'explique Monicat:

Tout en élaborant un discours autobiographique unique de par les expériences vécues qui le justifient, les voyageuses savent pertinemment qu'elles doivent rester dans le domaine du conventionnel, de ce qui est attendu d'elles. L'interdit n'est pas ici ouvertement dépassé, il est assimilé ou manipulé. Dès lors que des éléments autobiographiques sont évoqués de manière directe, ils produisent une image on ne peut plus conventionnelle de ce qu'est et de ce que doit être le sujet féminin (Monicat, 1996: 114).

Marie-Adèle Bouchard en témoigne, lorsqu'elle affirme : « [...] vous me parlez de pittoresque et de paysage, je répondrai que j'étais tellement prise par les soins de mon enfant [...] qu'il me fallait faire un effort pour regarder le soleil » (Bouchard, 1983: 51). Elle ajoutera même, un peu plus loin : « J'étais une mère avec son enfant venue pour suivre son époux. En effet, dans ces trois ans à la baie James, je serai une femme fidèle à ses devoirs » (Bouchard, 1983: 68). Les religieuses missionnaires illustrent également bien le phénomène. Dès les premières lignes de leurs récits, ces voyageuses soulignent de façon récurrente le sacrifice que constitue pour elles le voyage, annonçant qu'elles quittent leur patrie par devoir d'abord et avant tout et, par la même occasion, laisse supposer que la route ne comportera aucun plaisir. Sœur Rose de Marie en témoigne lorsqu'elle écrit :

Avant mon départ de Montréal, je vous promettais une longue lettre, dans laquelle vous vouliez retrouver toutes mes souffrances, privations et impressions de voyage. [...] Ne vous attendez pas, toutefois, à de longues descriptions géographiques ou historiques sur les lieux où j'ai posé les pieds; nos voyages à nous missionnaires, peuvent se résumer en deux mots; arriver et partir, et nous n'en rapportons

guère plus de connaissances que celles que nous avons auparavant acquises. D'ailleurs, tel n'est pas notre but. Aimer Dieu pour apprendre à le faire aimer; savoir consoler pour soulager tous ceux qui souffrent, c'est là toute la science d'une sœur de charité et elle n'en ambitionne point d'autres (Sœur Rose de Marie, 1877: 845).

L'écriture, quant à elle, se justifie comme étant le résultat d'une commande d'amis ou de la famille. Qui plus est, la très grande majorité des récits constituant le corpus de la présente étude empruntent une forme épistolaire, comme nous le mentionnions plus haut, forme alors si commune aux écrits féminins. Peut-être est-ce, comme l'explique Smart, parce que « leur écriture présente une façon autre de re-présenter, d'écouter, et de toucher la texture du réel » (Smart, 1990: 29), mais à coup sûr, l'écriture présentée sous forme de lettres destinées à des proches implique que les femmes n'aient pas eu la prétention d'écrire pour le public, ce qui les soustrait à la responsabilité d'être tout à fait conforme aux exigences littéraires de l'époque. Madame Morel de la Durantaye justifie la publication de son *Voyage au pays d'Évangéline* en recopiant, à titre d'introduction de son récit, une lettre adressée à une amie :

Vous désirez connaître les impressions reçues, lire les notes que j'ai pu prendre au cours de cette espèce de pèlerinage. Je me rends à votre désir. J'ouvre mon carnet et ne ferai que transcrire ce que j'y ai inséré, mon récit sera donc nécessairement dégagé de toute élégance de style; mais je ne crois pas que les artifices de la rhétorique soient ici nécessaires pour impressionner et émouvoir et c'est avec confiance que je donne franche coudée à ma plume inexpérimentée (Durantaye, 1902: 5).

Le récit de voyage, pour les Canadiennes françaises, ne se présente donc nullement comme un discours subversif, au contraire. Résultat d'une double transgression (le voyage et l'écriture), il devient une prise de parole, certes, mais où les justifications et les images traditionnelles et conventionnelles abondent de façon telle que la représentation de la femme audacieuse qui ose voyager est occultée, ou à tout le moins fortement compensée. La voyageuse se place ainsi en retrait pour laisser place au discours où la femme apparaît dans le reflet même du stéréotype de l'épouse et de la mère dévouée, de la femme humble, guidée par son devoir de chrétienne, bref de la femme faisant partie de la norme. Madame de la Durantaye, encore une fois, justifie ici non plus l'écriture, mais le voyage lui-même.

En parcourant la pauvre Acadie, j'obéissais à une demande qui m'avait été adressée par l'Hon. M. Tremblay, M. le Chanoine Paré et MM. les échevins de Montréal, de bien vouloir faire une excursion là où bon me semblerait, dans le but de recueillir des aumônes pour les pauvres incendiés du Saguenay. [...] Oui, j'ai visité les cimetières et j'ai vu les tombes dont le temps a effacé les noms, et j'ai bu à longs traits à la coupe du souvenir. (Durantaye, 1902: 5).

En se représentant, dans son récit, comme une femme conventionnelle et dévouée, la voyageuse peut alors exploiter de nouveaux horizons.

STRATÉGIES DE CONSTITUTION D'UNE FEMME

« AUTRE »

Lucie Lequin remarque, en étudiant l'histoire des Québécoises, « [qu'un] conformisme apparent marque l'œuvre d'un grand nombre d'écrivaines. Leurs œuvres sont peu lues et véhiculent, selon [les] critiques, le conservatisme, les idées religieuses et/ou la tradition » (Lequin, 1992: 232). L'auteure fait cependant remarquer qu'une

lecture qui veut décortiquer ces ouvrages du passé révèle davantage d'éléments que ce qu'elle laisse supposer à première vue : « Leurs écritures variées expriment, en écho, la peur du risque, l'obligation de se déguiser afin d'éviter la censure » (Lequin, 1992: 232). Déguisement de l'écriture, même en voyage, qui pousse Monicat à dire : « qu'elles se rendent en pèlerinage à Rome ou à Jérusalem [...], qu'elles partent en touristes ou en collaboratrices de leurs époux, les écrivaines font dans leur écrasante majorité usage de stratégies textuelles mises sous le signe du féminin » (Monicat, 1996: 60). Ainsi, même s'il cherche constamment à en atténuer la portée, le récit de voyage raconte en filigrane l'histoire d'une femme particulière, ayant expérimenté loin de chez elle, c'est-à-dire loin de l'univers domestique, une aventure si singulière qu'elle déclenche et justifie à elle seule le processus d'écriture. Au cœur même d'un discours présentant une femme traditionnelle émerge l'image de la femme héroïque, de la voyageuse. Soeur McMullen représente bien ce changement qui s'opère dans le récit de voyage féminin entre la femme soumise et la femme « autre », l'héroïne, qui apparaît d'elle-même au fil de la narration des expériences du voyage. Certes, au début de sa narration, elle ne manque pas de se mettre en scène dans un rôle traditionnel, même en dehors du cadre domestique habituel (ex. « Le quinze, nous eûmes quelques instants de bonne joie, en faisant la lessive dans les eaux d'un lac magnifique » (McMullen, 1859: 82). Mais la suite du voyage confronte les religieuses à plus d'un danger : possibilité d'attaques de la part des Sioux, incendie de forêt qui menace à tout moment de rattraper le groupe de voyageurs, égarement, tant d'événements qui rendent graduellement possible une représentation toute autre de la femme :

De grand matin, j'assemblai les hommes et leur annonçai que notre détermination était prise ou de retourner à St-

Paul ou de nous rendre au Fort Américain. Nous voyant décidées à suivre l'un ou l'autre des partis, ils devinrent plus soumis et promirent de changer de route [...]. Assurée de leurs dispositions, je leur déclarai encore qu'il y avait trop de conducteurs dans la caravane et que désormais je fixerais moi-même les heures de départ et de halte (McMullen, 1859: 85).

Selon Christine Planté, la dualité des positions que les femmes inscrivent dans leurs récits est le résultat d'une contradiction entre les valeurs qu'elles affirment dans leurs œuvres et la transgression de ces mêmes valeurs dans leur vie. Planté ajoute que ces antinomies « ne se contentent pas d'affronter la femme qui écrit aux principes moraux de son temps, et de l'isoler des autres femmes, elles sont surtout une division d'elle-même qui s'inscrit dans son œuvre » (Planté, 1989: 173). C'est pourquoi, dans un récit comme celui de la sœur Davignon, deux visions de la femme se côtoient : l'être soumis à la volonté de Dieu, l'humble servante, et la voyageuse audacieuse, prête à prendre toutes les initiatives que lui impose sa mission :

Ma Sœur Guérin nous a beaucoup amusées; car tenant à acquérir des connaissances nouvelles pour lui aider à exécuter le grand projet de bâtir la ville «de Madawaska», tout le trajet, elle nous invitait à regarder : tantôt une maison en cèdre ou en bouleau, tantôt des fours en terre [...]. Elle a commencé par visiter les travaux de la Cathédrale de Montréal, et jusqu'ici, elle a fait bien des expériences qui lui seront très utiles dans les circonstances que lui ménage l'avenir. Elle ne parle plus que de défrichement, de jardin, de bâtisse [...] (Davignon, 1875: 61).

De la modestie dont les femmes font preuve lorsqu'elles justifient leur voyage, s'opère un subtil glissement vers une mise en valeur d'elles-mêmes qui témoigne de la contradiction entre la parole prônée et le geste posé, entre l'idéologie et la réalité que vivent les voyageuses. Comme Sarah Mills l'indique à l'égard des voyageuses : « they had to adopt a position of the gender ambiguity, taking on the "masculine" virtues of strength, initiative and decisiveness while retaining the less aggressive qualities considered appropriate to their own sex. [...] the same ambiguity is to be found in their written accounts » (Foster, 1990: 11). L'expérience du voyage permet donc aux femmes de représenter, à l'intérieur de leurs récits, l'image d'une femme traditionnelle, amenée malgré elle, par la force des choses, par la contingence des événements, à devenir héroïque et, conséquemment, à accéder à un élargissement de son pouvoir d'action. L'insérité que signifie le voyage, pour une femme, ne fait pas que justifier l'écriture, c'est-à-dire une intrusion dans la sphère masculine; les événements, les épreuves qu'il comporte amènent nécessairement une image « autre » de la femme, « obligée » d'adopter un comportement plus « viril ». Le discours qui se dégage ainsi en substance des récits de voyage des Canadiennes françaises n'est donc pas : *je suis autre parce que je voyage*, mais bien : *je suis une femme conventionnelle que le voyage force à être autre*.

La narration des événements survenus au cours du périple entraîne un détournement d'attention, du voyage à la voyageuse, ce qui permet la constitution d'une figure héroïque. Il n'est donc pas étonnant de voir que la majorité des voyageuses recourent à un procédé emphatique qui leur permet de pousser plus loin cette image peu commune d'elles-mêmes. Les récits de voyage des Canadiennes françaises sont ainsi truffés non seulement d'épreuves qui ont réellement été surmontées en cours de voyage, mais également de dangers qui auraient pu survenir, ce qui ne fait que souligner,

d'une autre façon, toujours tout aussi indirectement, une force d'âme que l'on ne reconnaît généralement pas au *sexe faible*. L'une des Sœurs Des Saints Noms de Jésus et Marie donne un exemple du phénomène lorsqu'elle écrit :

Notre navire s'est engagé dans l'endroit le plus difficile, nous avions sous les yeux un débris de vaisseau qui avait fait naufrage à quelque distance de nous. [...] Un ancien ingénieur, qui avait voyagé sur toutes les mers du monde, remerciait Dieu de n'avoir pas sa famille avec lui, il s'attendait à une mort certaine et il n'avait jamais vu un danger aussi imminent (Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, 1864: 85).

Voyageant en train à travers les montagnes de l'Ouest canadien, Philomène Legault rapporte également les propos d'un des passagers qui montrent bien les dangers auxquels la voyageuse a elle aussi été exposée, dévoilant par le fait même sa bravoure :

Pendant que j'écoutais madame Bertrand, un jeune homme catholique, que la traversée des montagnes avait énervé au dernier point, avait été rejoindre M. Proulx pour lui faire part de ses impressions. « Imaginez-vous, Monsieur, disait-il, que l'on passe au-dessus d'abîmes sans fond, que l'on grimpe sur les flancs de montagnes d'une effrayante hauteur, du sommet desquelles la terre, les roches, tout descend et vient nous barrer le chemin; ça n'a pas de bon sens de s'exposer ainsi. » [...] Et en réalité, il avait raison (Legault, 1897: 208).

Il s'agit donc, de façon détournée, de dire que la femme, confrontée à divers dangers, se montre on ne peut plus courageuse. Cela

dit, ce discours par lequel les voyageuses se mettent en valeur reste néanmoins constamment contrebalancé par des allusions ou des remarques qui évoquent une image conventionnelle de la femme. Procédé conscient ou non, sans cesse se trouve réaffirmé que derrière l'écriture et les événements narrés, il y a toujours la présence d'une femme au sens où la société patriarcale l'entend. Le cas d'Émilie Tremblay, qui quitte sa famille pour suivre son mari au Yukon, l'illustre bien. Celle-ci mentionne à plusieurs reprises dans son récit qu'elle est la première femme blanche à franchir les frontières de ce vaste territoire. Elle ne cesse pourtant de peindre, à travers son discours, une femme qui s'efforce de remplir son devoir, même dans des conditions difficiles: « Le soir, je m'efforçais de préparer un bon repas et, malgré les inconvénients et ce qui nous manquait, ce repas ne suscitait jamais la moindre réflexion désobligeante de la part de mon mari » (Tremblay, [1894] 1948: 24). Tout en donnant l'image de la bonne épouse, le récit se veut également le témoignage d'une voyageuse, seule dans un monde d'hommes, capable de faire face aux exigences d'un tel périple. Devant la difficulté que représente la traversée d'un cours d'eau, et devant l'hésitation des hommes, Tremblay raconte : « Une idée me vint alors : quand j'étais petite fille, j'avais l'habitude de prendre une longue perche avec laquelle je faisais des grands sauts, en lui donnant une forte impulsion. Je proposai à mon mari, qui doutait de mon expérience, d'essayer ce stratagème » (Tremblay, [1894] 1948: 28). La réussite du projet accentue l'audace et l'ingéniosité de la voyageuse, voire suggère une certaine supériorité sur les hommes qu'elle accompagne. Aussi doit-elle être subtilement compensée par l'image de la femme traditionnelle, de l'épouse comblée par l'approbation de son mari : « “Tu es vraiment une femme admirable.” En tant que jeune mariée, j'en fus fière » (Tremblay, [1894] 1948: 28).

L'image de la femme « autre » est ainsi rendue acceptable, s'inscrivant dans la lignée des idéaux prônés par la société de l'époque. L'utilisation du discours traditionnel n'a cependant pas pour seule fonction de masquer la dérogation que représente la femme en mouvement. Elle est également une stratégie, consciente ou non, pour féminiser une expérience masculine : le voyage et son écriture. Margot Irvine soulève cette possibilité : « Comment souligner la vertu et les qualités “féminines” d'une femme dans un genre qui décrit normalement les déplacements d'un homme ? [...] La première stratégie fut de replacer la voyageuse dans la sphère domestique malgré le fait qu'elle s'en était éloignée » (Irvine, 1996: 83). Le reflet de la femme conventionnelle devient une sorte de « signature », il est le moyen utilisé par les voyageuses pour dire implicitement que même si écrire est un acte masculin, même si voyager les amène à adopter un comportement plus « viril » et à dépasser leur pouvoir d'action habituel, elles n'en demeurent pas moins femmes, que c'est en tant que femmes qu'elles voyagent et qu'elles écrivent. Mais là ne s'arrêtent pas les stratégies que les voyageuses inscrivent dans leurs récits pour se dévoiler héroïnes, en toute humilité (chrétienté et féminité obligent). Car « si un Chateaubriand peut envahir l'univers qu'il parcourt de son être (de son histoire) sans avoir à s'en justifier, la voyageuse ne peut pas être le sujet de son discours » (Monicat, 1996: 113).

UN « JE » SOUS-ENTENDU

Le récit de voyageuse est caractérisé par une utilisation récurrente de procédés narratifs s'inscrivant comme une façon indirecte de faire jaillir le moi de la voyageuse tout en conservant la modestie qui caractérise alors si fréquemment les écrits des femmes. La voyageuse réussit alors à parler d'elle-même, mais de manière détournée, comme

si elle parlait d'une autre. Cet effacement du « je » féminin est un procédé courant à l'époque et qui ne se limite pas seulement au récit de voyage, s'infiltrant même dans des genres aussi personnels que le journal intime. Dans son article « Stratégies énonciatives dans le journal intime féminin du XIX^e siècle », Daphni Beaudoin (1993: 169-170) relève, entre autres procédés, une variation en ce qui concerne les pronoms utilisés par les narratrices, stratégie fortement répandue chez les voyageuses. Marie-Adèle Bouchard, par exemple, qui cherche vraisemblablement à montrer son courage lors d'une tempête en mer, se décrit au fond de la cale d'un navire en utilisant la troisième personne du singulier : « Il semble que tous les éléments étaient fâchés de voir enfermée une très jeune Canadienne à travers un tel réduit. Mais la petite Canadienne ne perdait pas son courage ni ses illusions. Elle avait bien des frayeurs, mais elle avait quand même le goût de l'aventure » (Bouchard, 1983: 60). Sœur McMullen use de cette même stratégie, mais l'amplifie encore davantage et parle d'elle à la troisième personne tout en se fondant dans une pluralité qui l'inclut, mais qui atténue du même coup sa subjectivité : « Il était édifiant et beau de voir tous les pauvres habitants de Pembina, hommes, femmes et enfants, accourir pour voir *celles* qu'ils appelaient les envoyés du ciel » (McMullen, 1859: 92) [nous soulignons].

Fréquemment, c'est le « nous » que les voyageuses emploient pour relater leurs aventures, pronom moins engageant que le « je », qui suggère une certaine humilité sans pour autant entraîner l'effacement. Il leur est alors possible de raconter des situations qui leur valent un prestige certain avec une plus grande liberté. Louise-Amélie Panet, qui voyage en compagnie de sa sœur, raconte une partie de son périple à Kamouraska à l'aide du « je ». Le « nous » survient tout de même à plusieurs occasions dans son récit, notamment lors d'une rencontre qui lui permet de mettre sa famille en valeur : « En

déclinant notre nom de famille, il [monsieur Monier] fit des grands ha ! ha !, nous étions, s'écria-t-il, la première famille du pays connue de chacun » (Panet, 1840: 60). Comme on peut s'y attendre, ce jeu d'alternance des pronoms « je » et « nous » est courant chez les religieuses qui voyagent rarement en solitaire.

Mgr, écrit ainsi Sœur M. Lucienne, nous a fait accompagner par son domestique Michel [...]. Il nous suivait à cheval avec un chapeau spécial qui disait à tout le monde qu'il accompagnait des *Ta-Jan* (*grands personnages*). Aussi, tout le monde se rangeait sur notre passage [...]. C'est quelque chose d'analogue au passage du gouverneur chez nous (Lucienne, 1905: 238).

Céline Bardy est sans doute la voyageuse qui pousse à l'extrême ce procédé qui consiste à se servir d'un tout pour mieux parler de la partie. Alors qu'elle décrit une pièce de théâtre qu'elle a particulièrement aimée, Bardy étend sa critique positive jusqu'au public dont elle fait évidemment partie : « Et aussi, quel auditoire compétent, recruté parmi l'élite intellectuelle du monde entier » (Bardy, 1909: 104).

Ce jeu de pronom appelle inévitablement un autre procédé, également très répandu dans les récits de voyage des Canadiennes françaises. S'interdisant de parler d'elle-même d'une façon trop directe, la voyageuse accorde alors beaucoup d'importance à ce qui se dira d'elle, au discours ou aux perceptions de l'Autre. À maintes occasions, elles font appel à un regard extérieur pour donner indirectement une description positive d'elles-mêmes en tant que femmes et contraire à l'image d'êtres inférieurs entretenue par leur société. À un point tel que les femmes qui voyagent vont moins souvent décrire, dans leurs écrits, les gens qu'elles rencontrent que

les effets qu'elles produisent sur eux. Dans le *Récit des Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie parties pour l'Orégon*, on peut lire : « Le 12, à midi, nous étions à New York. C'était un spectacle vraiment nouveau pour cette ville, de voir tant de religieuses défiler deux à deux, sur ses trottoirs. Aussi entendions-nous bourdonner autour de nos oreilles : What is that ? What is that ? » (McMullen, 1859: 80). Émilie Tremblay utilise la même stratégie alors qu'elle raconte : « Mon arrivée remplit de curiosité tout le village indien qui campait à cet endroit. Car j'étais l'une des premières femmes blanches qu'ils voyaient » (Tremblay, [1894] 1948: 26). Le regard de l'Autre devient tout autant pour Françoise une façon de rehausser son statut : en voyage, elle devient la digne représentante de son pays. L'Autre, en la regardant, voit une nation entière :

Je sens que pour Mme Forget, je n'entre pas seule, c'est tout Montréal que j'apporte avec moi. Ô belle et riche province de la Saskatchewan comme vous disparaîsez, pendant un moment, parce que j'apporte, à mes souliers de voyageuse, un peu de poussière de la province de Québec (Françoise, 1906: 118).

Le récit de Céline Bardy, encore une fois, est l'exemple le plus frappant de la constitution d'une figure héroïque par le biais du regard de l'Autre. Alors qu'elle assiste à un opéra, à Paris, il lui arrive, écrit-elle, « un petit incident drolatique ». Remarquant qu'elle est la cible de l'attention d'une large part du public — chose qu'elle attribue humblement à un petit éventail qu'elle agite —, elle voit, à la sortie du spectacle, un groupe qui se dirige vers elle. Chaque personne, fort intriguée, fait des suppositions sur l'origine de la voyageuse. Bardy rapporte ainsi la conversation:

« C'est que chacun de nous, ajoutèrent-ils, voulait s'assurer si cette dame étrangère n'arrivait pas d'Espagne ». « Mais non, cent fois non, reprend une autre curieuse, je soutiens que Madame est Polonaise. » « Vous-même, vous êtes sans doute Polonaise, Madame », fis-je avec un sourire moqueur. — « Oui » fut la réponse. — « Mais, dit une autre, car le groupe allait croissant, Madame est Italienne! » « J'affirme reprend une autre encore, que Madame est une véritable Française. »

L'excitation allait grandissante, chacun ou chacune se grisant de sa propre certitude. Voulant m'esquiver, je leur dis avec un grand sérieux: « Hélas, mesdames et messieurs, je n'ai pas l'honneur d'appartenir à aucune de ces grandes nations que vous mentionnez ». — « Mais qui êtes-vous donc Madame? » fut le cri général. — « Oh! je ne suis qu'une sauvagesse du Canada », répondis-je en m'enfuyant, amusée de voir tout ce monde ébahi (Bardy, 1909: 102-103).

L'effet que la voyageuse produit sur l'étranger est donc un autre des procédés utilisés par les femmes pour donner, sous un conformisme apparent et sans prétention, une image inhabituelle de la femme. « Au discours éliminant la femme ou la dépeignant de manière stéréotypée correspond un discours formulé par l'autre sur la voyageuse et lui permettant de se dépeindre autre » (Monicat, 1996: 123).

UN « JE » ET UN « IL »

Il est sans contredit un procédé commun à tous les récits de voyage féminins et qui s'inscrit de façon remarquable chez les Canadiennes françaises : la présence d'une autorité masculine. Cette stratégie consiste, au même titre que les précédentes, à rendre acceptable

et à atténuer la force avec laquelle la femme se laisse entrevoir comme un être exceptionnel dans son récit. La figure masculine, omniprésente dans les récits féminins, que ce soit sous la forme du père, d'un frère, d'un oncle, d'un curé, ou de Dieu lui-même, vient en quelque sorte légitimer cette autre femme qu'est la voyageuse, comme si cette dernière prenait forme sous le regard approbateur de l'homme. Le récit de Philomène Legault est éloquent à cet égard:

Dans le cours du voyage entre Pembroke et Mattawa, M. Proulx s'est bien amusé, hier. Il faut que je dise pourquoi. De temps en temps, en me regardant, il répétait : « Comme c'est drôle de te voir par ici; mais où vas-tu comme ça? » — « Je vais à Mattawa. » —« Mais qu'y vas-tu faire si loin de Sainte-Genève? » —« J'y vais soigner M. Proulx. » Il riait de bon cœur de cette singulière aventure qu'on n'aurait jamais pu prévoir ni imaginer (Legault, 1897: 42).

Les religieuses, qui voyagent souvent sans être accompagnées par des hommes, font pour leur part fréquemment appel à la protection de Dieu, figure paternelle suprême, ce qui leur confère une certaine légitimité. Dans le récit de sœur Davignon, tout devient ainsi prétexte à adorer le Créateur et à montrer que le voyage n'est qu'une autre occasion de lui rendre grâce:

Que Dieu est bon d'avoir placé sur la route du pauvre voyageur tant de beautés diverses ! Eh ! quoi, est-il possible qu'en voyant les beautés de la Création, il y ait des êtres assez dépourvus d'intelligence et de cœur pour demeurer froids en présence d'aussi sublimes spectacles ? Pour nous, chères Sœurs, que de fois émues jusqu'aux larmes, et ravies à l'extase, nous avons adoré l'immensité

du Créateur dans la contemplation des vastes plaines; sa grandeur dans la hauteur des montagnes, sa puissance qui les tient suspendues au-dessus de précipices sans fond; sa providence dans les différentes phases de notre pauvre vie et surtout sa grande bonté qui, au milieu des monts les plus sauvages, a dispersé les plus beaux points de vue, comme pour distraire l'homme des sombres chagrins qui l'accablent (Davignon, 1875: 42).

Sœur St-Anaclet, qui se rend à Rome, démontre également à plusieurs occasions que son entreprise est cautionnée par une autorité masculine, même si aucun homme ne voyage avec elle : « Comblée des bénédictions du Saint-Père, les pieuses pèlerines de Rome rapporteront de la Ville éternelle à leur grande famille religieuse de Notre Dame de Montréal, l'assurance que le pape aime beaucoup ses chères filles canadiennes [...] » (St-Anaclet, 1905: 229).

C'est le père « biologique » que Céline Bardy évoque couramment dans son récit de voyage, un père connu du monde littéraire de l'époque. Ses récits de voyage « En Europe » et « En Afrique » sont d'ailleurs un complément à l'ouvrage *Le Docteur Pierre Marital Bardy, sa vie, ses œuvres et sa mémoire*. La renommée du père lui permet donc non seulement de publier ses écrits, mais également de corrélérer son statut de voyageuse aventurière à une certaine déférence affectueuse envers l'autorité paternelle : « Il me semblait que l'ombre de celui-ci [le père] auquel je dois la vie et que j'ai tant aimé, était là, me baisant avec une tendresse et une douceur inappréciables, en récompense de mon amour filial » (Bardy, 1909: 143). Philomène Legault est sans doute la voyageuse qui accorde le plus de place, dans son récit, à une figure masculine, inscrivant scrupuleusement les moindres faits et gestes de son patient, son cousin l'abbé Proulx. Elle en vient tout de même, sans jamais centrer son récit sur elle, à

donner l'image d'une femme héroïque, qui non seulement a voyagé en compagnie d'un homme malade, mais qui le ramène graduellement à la santé : « Il est vraiment bien mieux; [...] il semble rajeunir de jour en jour » (Legault, 1897: 65). Patricia Smart note au sujet de cette présence masculine sous-jacente à de nombreux écrits féminins :

[...] écrivant dans un milieu où leurs propres perceptions ne sont pas valorisées, il n'est pas surprenant que tant de femmes aient senti ce besoin d'un Père symbolique pour leur donner confiance, pour croire à la légitimité de leur parole. Si on doit les créations de plusieurs femmes-artistes à l'encouragement de ces mentors, on ne peut s'empêcher de demander en même temps à quel point leur influence démesurée aurait créé dans les productions des femmes des ambiguïtés, des non-dits, de l'autocensure (Smart, 1990: 43).

Si la présence d'une figure masculine est notable dans les récits de voyage des Canadiennes, les allusions à la mère sont plus rares et plus sélectives. Lorsqu'une figure maternelle ou féminine est évoquée par les voyageuses, c'est toujours celle d'une héroïne ayant laissé des traces dans l'histoire canadienne par sa dévotion, sa charité remarquable, ses immenses sacrifices : Marguerite Bourgeoys, mère d'Youville, ou, plus fréquemment, la Vierge Marie. Si, comme le prétend Monicat, le caractère exceptionnel du voyage féminin est un argument avancé en faveur de l'écriture de cette expérience (Monicat, 1996: 80), il n'est pas étonnant que bon nombre de voyageuses aient éprouvé le besoin de s'identifier à des femmes ayant également connu une existence hors du commun. Qui plus est, cette identification à des personnages féminins que l'histoire reconnaît et valorise traduit bien le désir des voyageuses d'être également admirées, ou à tout le moins,

de ne pas être mises au même rang que la majorité des femmes de l'époque. Sœur St-Anaclet prouve bien que cette identification n'est pas désintéressée, que refaire les gestes de la mère « spirituelle » leur vaut bien un peu de sa gloire. Elle note en effet :

[...] notre vénérable Fondatrice revient sans cesse à l'esprit de ses filles pèlerines. Nous traversons l'Atlantique qu'elle a franchi sept fois [...]. Son dévouement à soigner les malades, son obligeance à rendre service, excitait l'admiration de tout l'équipage. Pour se reposer de ses fatigues, elle n'avait d'autre lit que les cordages du vaisseau. Quelle âme élevée, quel cœur viril possédait cette véritable femme forte ! Nous nous sentons légitimement fiers d'une telle Mère ! (St-Anaclet, 1905: 18).

Les voyageuses, par cet autre procédé de constitution d'une figure héroïque, montrent bien que le voyage est une opportunité de se décrire d'une manière différente, de sortir de la masse indistincte et silencieuse à laquelle les femmes du XIX^e siècle sont bien souvent reléguées.

VERS UNE PRISE DE PAROLE

Si quelques études laissent entendre que la parole des voyageuses est plus subjective que celle de leurs homologues masculins (Monicat, 1996: 84-88; Beynet, 1993: 138), on ne peut soutenir cette idée à l'égard des récits de voyage des Canadiennes françaises. La majorité des femmes qui décrivent leurs itinéraires démontrent qu'elles connaissent bien les lois du genre. Loin de faire de leurs écrits une suite ininterrompue d'impressions personnelles, malgré la présence de quelques anecdotes personnelles, elles manifestent

plutôt une tendance à transcrire le plus objectivement possible la réalité. Philomène Legault, entre autres, qui écrit pourtant de façon beaucoup plus personnelle que les autres voyageuses de notre corpus, se défend bien de présenter, par ses lettres, un fatras de sentiments :

Ce n'est pas pour faire des réflexions sur ce grand jour, ni parler des souvenirs et des sentiments qu'il peut susciter en moi, que j'écris aujourd'hui : ce n'est, comme toujours, que le compte rendu du voyage que je veux faire aussi simplement et exactement que possible. Donc, sans parler de l'allégresse de l'église à la Résurrection de Notre-Seigneur, ni de mes impressions particulières, je passerai, de suite, aux détails journaliers de nos actions assez insignifiantes, que je raconte aussi fidèlement que si d'elles dépendait le pays; mais qui sait s'il n'en dépend pas un peu, un tout petit brin, s'entend? (Legault, 1897: 90).

Le récit de voyage féminin, pour être justifié, doit non seulement donner un aperçu d'une femme digne de mention, susceptible d'enrichir, par l'héroïsme de ses gestes, l'histoire du pays, mais pour répondre aux contraintes imposées par le genre, il a l'obligation d'être pourvu d'une visée documentaire. « La voyageuse se doit de prouver qu'elle peut dépasser le stade de la subjectivité et participer ainsi à l'élaboration du discours public » (Monicat, 1996: 123). La dimension « utilitaire » contribue encore une fois à faire resurgir une image de la femme « autre », de l'écrivaine utile, et de surcroît cultivée. Le devoir de rendre compte du voyage favorise ainsi à nouveau une représentation valorisante de la femme et de son savoir. Même si les femmes atténuent constamment ce nouveau pouvoir qu'est cette prise de parole, elles n'en profitent pas moins pour saisir cette occasion unique de devenir, autrement que dans l'intimité

d'une chambre, sans aucun destinataire visé, poétesses, historiennes, économistes, critiques d'art, etc. C'est pourquoi le discours de la voyageuse détonne parfois de la plupart des écrits utilitaires destinés aux femmes de l'époque. Dans son récit, Sœur Marie de l'Ange-Gardien écrit : « L'Alaska, dont nous foulons le sol, s'étend depuis le 130^e degré de longitude ouest de Greenwich jusqu'au-delà du 170^e, et depuis le 52^e parallèle de latitude nord jusqu'au 72^e parallèle » (Marie de l'Ange-Gardien, 1900: 3). Ces propos n'ont en soi rien d'étonnant dans un récit de voyage, mais peuvent surprendre si l'on considère que les femmes du XIX^e siècle, destinées à devenir épouses et mères, recevaient une éducation centrée sur les devoirs familiaux qui excluait un apprentissage approfondi des sciences. C'est ainsi que, malgré l'image traditionnelle que la voyageuse tente de donner d'elle-même, son discours l'amène à montrer qu'elle a accès à une culture qui dépasse ce que la société offre normalement aux femmes. Même si le discours scientifique est sensiblement différent de celui qui apparaît dans les récits de voyage masculins, comme le prétend Sarah Mills (1993: 83), il n'en demeure pas moins le lieu d'une expression féminine nouvelle.

Tout au long de son récit, la voyageuse laisse entendre qu'ayant eu le privilège de voir de nouveaux lieux, elle a alors la possibilité d'en parler, le plus objectivement possible, il va sans dire. Céline Bardy ne manque ainsi aucune occasion de dire qu'elle a vu telle ou telle chose, qu'elle était à tel ou tel endroit, ce qui légitime dès lors sa parole et son intrusion dans des domaines qui dépassent la sphère domestique. « Quel plaisir, écrira-t-elle, de pouvoir s'écrier que l'on a vu Venise, la jolie, l'élégante, la poétique Venise » (Bardy, 1909: 127). Mais préférant l'histoire à la poésie, c'est généralement avec un langage neutre que Bardy décrit les éléments de son voyage : « Dans cette tour de Londres où, comme on le voit, tant d'autres tours ou prisons ont été édifiées, se trouve encore la "Chapelle St-Jean",

d'architecture normande, qui était jadis l'endroit de prédilection où les rois venaient offrir leurs hommages à Dieu » (Bardy, 1909: 81).

Claude Reichler constate cependant que « quand même il vise à une représentation adéquate et presque analytique, le texte de voyage ne peut pas éliminer le sujet qui l'écrit » (Reichler, 1994: xvi). Le récit de voyage féminin devient donc prétexte à beaucoup plus qu'une simple transcription du réel. Il offre à la voyageuse l'occasion d'investir autant de domaines que lui suggèrent ses aspirations personnelles. Comme l'explique Béatrice Didier, la réalité ne se laisse pas aisément « coucher » sur papier, et sa transcription devient une quasi-œuvre de fiction, parce que cette transcription demande d'opérer un choix (Didier, 1981: 184). De là la très grande hétérogénéité qui caractérise les écrits des voyageuses. Si le voyage représente pour Céline Bardy une opportunité pour révéler l'historienne qui sommeille en elle, c'est davantage les scènes où peut apparaître l'écrivaine captivée par les légendes qui retiendront l'attention d'une voyageuse telle que Françoise. Pour cette dernière, chaque lieu aperçu en bordure du Rhin sert de prétexte pour raconter une histoire : « Un peu plus haut, une pointe de roc émerge de l'eau; c'est le dernier vestige d'une rangée de rochers connus sous le nom des Sept Sœurs. Ces rochers étaient autrefois sept belles jeunes filles qui ont été métamorphosées de la sorte en punition de la dureté de leur cœur » (Françoise, 1907: 258).

Cette prise de parole, généralement peu accessible aux femmes, est donc soudainement rendue possible par la réalisation d'un voyage, parce qu'une réalité peu habituelle lui est sous-jacente. À telle enseigne que chez certaines voyageuses du XIX^e siècle, la description d'un voyage annoncé en exorde d'un récit fait place à un discours tout autre. Madame de la Durantaye, qui laisse supposer en préface de son *Voyage au pays d'Évangéline* des impressions recueillies lors de son séjour en Acadie, présente plutôt un véritable petit traité

d'histoire sur ce coin de pays et y décrit, documents à l'appui, les événements historiques entourant la déportation des Acadiens.

Le 2 septembre, écrit-elle, le lieutenant-colonel Winslow prétextait une excursion en chaloupe pour aller s'assurer auprès de Murray que rien n'avait transpiré de leur guet-apens. Ils s'entendirent pour convoquer une assemblée aux deux endroits, pour le vendredi suivant [...]. Ils rédigèrent en conséquence une proclamation qu'ils firent traduire en langue française par un marchand nommé Beauchamp. Cette proclamation, adressée aux habitants acadiens, se lisait comme suit [...] (Durantaye, 1902: 7).

La voyageuse ne resurgit qu'à la toute fin du texte, où elle se décrit tout à coup assise au bord de la mer, théâtre témoin des événements qu'elle vient de relater. Elle invite alors le lecteur de son récit à redécouvrir le poète Henry Wadsworth Longfellow qui a si bien immortalisé l'Acadie dans son poème *Évangéline*. Par cet entrecroisement de l'histoire et de la fiction, elle marque du même coup son appartenance au monde du savoir, de l'érudition et de la littérature. Chez Françoise, on retrouve également ce genre de procédé de substitution d'un discours par un autre.

De temps immémorial, écrit-elle, le Rhin a été chanté [...]. Le plus célèbre de ses porte-lyres, en exceptant toutefois Victor Hugo, a peut-être été Byron, et dans son « childe Harold » il a décrit le Rhin comme étant une fusion de toutes les beautés. Lord Lytton, dans son roman « Les Pèlerins du Rhin » parle de ce fleuve enchanté [...]. Rien de ce qu'on a dit des paysages merveilleux qu'offre le Rhin n'a été exagéré. (Françoise, 1907: 314).

On le voit, les lieux du voyage fournissent à la voyageuse l'occasion d'exposer ses connaissances livresques. Dans une autre de ses « Lettres de voyage », ils l'amènent même à exprimer son point de vue sur des questions contentieuses: « Avant cependant de commencer la description des beaux pays que j'ai visités, j'aimerais dire quelques

mots relativement à la situation religieuse, en France, amenée à la suite de l'épineuse question de la séparation de l'Église et de l'État » (Françoise, 1907: 258). Dans cette lettre, Françoise ne traite finalement que de religion et de politique, deux sujets que les femmes journalistes, ces « bas bleus », doivent éviter dans leurs publications sous peine d'être censurées ou fortement critiquées. Les impressions de voyage annoncées en introduction ne connaissent aucune suite, du moins dans ce numéro du *Journal de Françoise*. En somme, le fait d'avoir voyagé semble permettre à la femme de s'approprier et d'exprimer un langage nouveau, d'accéder à ce qui lui est normalement hors de portée, de marquer sa différence. Céлина Bardy en témoigne éloquemment lorsqu'elle affirme :

J'ai visité Lucerne, Bâle, Berne, Milan, Florence, Gênes, Lorette, et finalement Venise avant d'atteindre la Ville Éternelle. Tous ces endroits charmants m'ont fait goûter aux joies du cœur, ces joies profondes que la nature évoque toujours *lorsqu'elle entre librement en rapport avec une âme dégagée des liens ordinaires de l'existence*. (Bardy, 1909: 123) [Nous soulignons].

À la limite, on pourrait même voir le récit de voyage comme un instrument de critique sociale. Les stratégies décrites précédemment indiquent, malgré un souci évident de conformisme, l'ambition de la voyageuse de donner une vision nouvelle de la femme, transformée par son aventure. Les descriptions de situations réellement observées ou vécues en voyage sont ainsi parfois révélatrices de la difficulté que représente le fait d'être femme dans un monde dirigé par les hommes. Bardy s'indigne à plus d'une occasion, lors de son voyage en Afrique, alors qu'elle voit des femmes traitées comme des êtres tout à fait dépourvus de dignité humaine :

La «Medersa» est une institution enseignante, destinée aux petits garçons arabes [...]. Je dis garçons; car les filles arabes, considérées comme n'ayant point d'âme, sont condamnées à l'ignorance et à la vie essentiellement animale, sans nul espoir d'arriver à d'autre alternative que celle d'un brutal esclavage, sous la domination de leur seigneur et maître, mari et géôlier — mots synonymes — [...] Vos femmes, ô musulmans stupides, ont une âme plus belle, plus noble, plus tendre, plus patiente, plus dévouée que la vôtre, et vous dites qu'elles n'en ont point! En parlant ainsi, vous montrez bien que vous êtes cent fois plus grossiers que vos femmes (Bardy, 1909: 229).

Discours plutôt surprenant, en 1909, alors que les femmes canadiennes se voient elles-mêmes toujours refuser l'accès aux études supérieures et aux domaines conduisant aux professions libérales et que l'Église catholique répète à qui mieux mieux les paroles de l'Ancien Testament: « Femmes, soyez soumises à vos maris ». Le voyage semble alors devenir une occasion de remettre subtilement en question les normes établies sur la socio-sexuation, voire même, dans une certaine mesure, d'y déroger. Corinne Rocheleau l'illustre bien en racontant l'anecdote suivante:

Notre hôte a deux charmantes filles d'une vingtaine d'années, jolies, aimables, instruites [...]. Je leur demande si elles ne vont pas à cheval. Ma question semble les surprendre et elles m'assurent que jamais elles ne font pareille chose [...]. — « Et pas une femme autour d'ici qui aille à cheval? Vous êtes bien sûre que je ne pourrais pas me procurer une selle? » [...] « Il n'y a que les hommes qui vont à cheval ici. » — « Alors, dis-je résolument, je ferai comme les hommes » (Rocheleau, 1915: 137).

Au demeurant, montrer sous un jour convenable une femme différente, décrire l'accomplissement et la réussite d'un voyage ne s'avère-t-il pas également un moyen pour remettre en question le discours traditionnel sur la place des femmes dans la société ? Le récit des voyageuses met en scène une expérience valorisante hors de la sphère domestique où elles sont généralement astreintes, une intrusion réussie dans l'univers masculin. Sans doute de façon inconsciente, ces femmes font ainsi la promotion, au cours de leurs déplacements, d'une image renouvelée d'elles-mêmes.

CONCLUSION

En somme, les voyageuses canadiennes-françaises du XIX^e siècle déploient dans leurs récits diverses stratégies, instinctives ou conscientes, pour atténuer une expérience qui les place nécessairement en dehors de ce qui leur est prescrit par les lois du patriarcat. Un peu de la même façon qu'Angéline de Montbrun, personnage du roman de Laure Conan, qui écrit: « Chère amie, vous me conseillez les voyages puisque ma santé le permet, j'y pense un peu parfois, mais vraiment je ne saurais m'arracher d'ici » (Conan, 1886: 113), les femmes qui voyagent ressentent l'emprise qu'exerce sur elles leur société. Aussi éprouvent-elles le besoin de justifier ou d'atténuer de diverses façons leur situation hors norme. Autant dire que même hors de la maison du père, elles en subissent toujours l'influence.

Toutefois, par divers procédés discursifs, les voyageuses laissent apercevoir une femme « autre », non traditionnelle, audacieuse, qui est digne de mention du fait, justement, de son intrusion victorieuse dans la sphère masculine. Elles ouvrent ainsi, dans l'astreignante maison du père, une fenêtre qui annonce déjà une plus grande liberté pour les écrivaines à venir. La hardiesse qu'afficheront ouvertement les femmes du XX^e siècle, les voyageuses canadiennes-françaises l'ont

en partie expérimentée, ne serait-ce que par l'écriture d'un voyage, discours d'une double transgression. Les paroles de Béatrice Slama prennent alors tout leur sens : « Pourtant, malgré l'autocensure et les refoulements, les tâtonnements et les détours, ces femmes sont parties à la recherche d'elles-mêmes » (Slama, 1980: 242-243).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPHONSE, Sœur (1860), « Extrait d'un journal...par trois sœurs se rendant à leur mission du Lac St-Anne, à savoir les sœurs Emery, Alphonse et Lamy, le 18 octobre 1859 », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, 61-76.
- BARDY, Céline (1909), « En Europe », dans *Œuvres littéraires de Céline Bardy, complément de l'œuvre du docteur Pierre-Martial Bardy, sa vie, ses œuvres, sa mémoire*, Québec, Société St-Jean-Baptiste de Québec, 77-173.
- (1909), « En Afrique », dans *Œuvres littéraires de Céline Bardy, complément de l'œuvre du docteur Pierre-Martial Bardy, sa vie, ses œuvres, sa mémoire*, Québec, Société St-Jean-Baptiste de Québec, p. 174-315.
- BEAUDOIN, Daphni (1993), « Stratégies énonciatives dans le journal intime féminin du XIX^e siècle », dans Manon BRUNET et Serge GAGNON (dir.), *Discours et pratiques de l'intime*, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 167-179.
- BEYNET, Michel (1993), « Un regard féminin sur l'Amérique : Margherita Sarfatti », *Les femmes écrivains en Italie aux XIX^e et XX^e siècles, Actes du colloque international d'Aix-en Provence novembre 1991*, (Centre aixois de recherches italiennes), Université de Provence, p. 137-150.

- BOUCHARD, Marie-Adéla (1983), par Étienne Bouchard-Pedneault, *Une femme blanche à la baie James, 1913-1916*, Chicoutimi, É. Bouchard-Pedneault, 121 p.
- CARRIER, Anne (1988), *Une pionnière du journalisme féministe québécois : Françoise, pseudonyme de Robertine Barry*, Québec, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, Université Laval, cahier 16, 109 p.
- CARLE, Anne-Marie (1999), « Écrire hors de la maison du père : les voyageuses canadiennes-françaises (1859-1940) », Sherbrooke, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 152 f.
- CLAVER, Sœur Saint Pierre (1875), « Voyage à l'Orégon », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, janvier 1875, p. 14-21.
- COLLECTIF CLIO, DUMONT, Micheline et al. (1992), *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, 2^e édition ent. rev. et mise à jour, Montréal, Le Jour, 646 p.
- CONAN, Laure (1886), *Angéline de Montbrun*, Québec, Langlais, 343 p.
- CONGRÉGATION DES SŒURS DES SAINT-NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE (1936), *Nos missions*, Montréal, [s.é.], 251 p.
- DAIGLE, Madame Théophile (1908), *Un pèlerinage au pays de Jésus*, [s.l.], P.O. Laurier, 73 p.
- DAVIGNON, Sœur (1875), « Journal des Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal allant fonder un hôpital à Madawaska », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, mars 1875, p. 47-64.
- DIDIER, Béatrice (1981), *L'Écriture-femme*, Paris, Presses Universitaires de France, 286 p.
- DUMONT, Micheline (1995), *Les religieuses sont-elles féministes*, Saint-Laurent, Québec, Ed. Bellarmin, 184 p.

- DURANTAYE, Mme Morel de la (1902), *Voyage au pays d'Évangéline*, Montréal, Imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets, 45 p.
- EMERY, sœur (1860), « Extrait d'une lettre écrite à la Supérieure des sœurs de la Chanté de l'Hôpital- Général de Montréal par la sœur Emery se rendant au Lac Ste-Anne », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, p. 98- 101.
- FAGG OLDS, Elizabeth (1985), *Women of the Four Winds. The Adventures of Four of America's First Women Explorers*, Boston, Houghton Mifflin Company, p.
- FOSTER, Shirley (1990), *Across New Worlds : Nineteenth-Century Women Travellers and their Writings*, New York, London, Harvester Wheatsheaf, , 201 p.
- FRANÇOISE [Robertine Barry] (1900), « Les femmes dans la littérature », *Les femmes du Canada : leur vie, leurs œuvres*, [Ottawa], [s.é], p. 209-215.
- (1906), « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, vol. 4, 15 septembre 1906, p. 178-179.
- (1906), « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, 1^{er} décembre 1906, p. 258-259.
- , « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, 19 janvier 1907, p. 314-317.
- (1907), « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, 2 février 1907, p. 326-328.
- (1907), « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, 16 février 1907, p. 342-345.
- (1907), « L'Ouest lointain », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, 21 juillet 1907, p. 114-118.
- GAUTHIER, Marie-Angèle (1859), *Lettres de Sœur Marie-Angèle, religieuse de St-Anne de l'Achigan, missionnaire avec trois de ses compagnes à Vancouver, territoire de l'Oregon*. Montréal,

- Daniel et Compagnie, imprimerie du journal de l'Instruction Publique, 31 p.
- IRVINE, Margot (1996), « Problèmes de genre(s) : Le récit de vocation et le récit de voyage au féminin dans *Les Souvenirs* d'Élizabeth Vigée-Lebrun », *Itinéraires du XIX^e siècle*, coll. « À la recherche du XIX^e siècle » [Toronto], Centre d'études romantiques J. Sablé, 322 p.
- (2008), *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX^e siècle*, Québec, Éditions Nota bene, 244 p.
- KRÔLLER, Eva-Marie (1987), *Canadian Travellers in Europe, 1851-1900*, Vancouver, University of British Columbia Press, xvi, 197 p.
- LAPOINTE, Sœur (1874), « Itinéraire des Sœurs grises à Mckenzie », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, février 1874, p. 40-45; juin 1874, p. 106-110; septembre 1874, p. 137-144.
- LEFEBVRE, Hélène (1985), *Le voyage*, Paris, Bordas, 142 p.
- LEGAULT, Philomène (1897), *De St-Lin à San Francisco ou Journal de voyage*, Joliette, Imprimerie générale, 262 p.
- LEQUIN, Lucie (1992), « Les Québécoises, une autre révolution ? » dans Marguerite ANDERSEN et Christine KLEIN-LATAUD (dir.), *Paroles rebelles*, Montréal, Éd. Du Remue-ménage, p. 219-240
- LUCIENNE, sœur M. (1905), « Au pays des Mandarins, journal d'une sœur canadienne missionnaire en Chine », *Le Rosaire et les autres dévotions dominicaines*, vol. 11, avril 1905, p. 62-64; mai 1905, p. 126-128; juin 1905, p. 158-160; juillet 1905, p. 238-240.
- MASSÉ, Sylvie (1993), *Les stratégies de discours et l'écriture des femmes au tournant du siècle : l'expression implicite d'une parole*

- hétérogène*, Québec, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, cahier 55, 124 p.
- McMULLEN, Sœur (1859), « Itinéraire du voyage de la sœur McMullen, assistante de l'hôpital générale de Montréal à St-Boniface de la Rivière-Rouge », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, p. 72-97.
- MARIE-DE-L'ANGE-GARDIEN, Sœur (1900), *En Alaska. L'œuvre des Sœurs de Sainte-Anne parmi les sauvages et les blancs : récit de voyage*, Montréal, Arbour & Laperle imprimeurs-éditeurs, 24 p.
- MILLS, Sarah (1993), *Discourses of Difference : An Analysis of Women's Travels Writing and Colonialism*, London, Routledge, 232 p.
- MITCHELL, Estelle (1987), *Les sœurs grises de Montréal à la Rivière Rouge, 1844-1984*, Montréal, Éditions du Méridien, 358 p.
- MONICAT, Bénédicte (1996), *Itinéraires de l'écriture au féminin, voyageuses du XIXe siècle*, Amsterdam et Atlanta, Rodopi, 155 p.
- (1994-1995), « Problématique de la préface dans les récits de voyage au féminin du 19^e siècle », dans *Nineteenth-Century French Studies*, vol 23, n° 1 et 2, Fall-Winter 1994-1995, p. 59-71.
- MOUCHARD, Christel (1987), *Aventurières en crinoline*, Paris, Seuil, 253 p.
- PANET, Louise-Amélie par Marthe FARIBAULT-BEAUREGARD (1987), « Voyage à Kamouraska (1840) », *La Vie aux Illinois au XVIII^e siècle*, Montréal, Société historique Archiv-Histo Inc, 1987, p. 54-84.
- PLANTÉ, Christine (1989), *La petite Sœur de Balzac, essai sur la femme auteure*, Paris, Seuil, 374 p.
- REICHLER, Claude (1994), « Préface », dans PASQUALI, Adrien, *Le tour des horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994, 179 p.

- ROCHELEAU-ROULEAU, Corinne (1914-1915), « Trois “Bas-tonnais” en Acadie », *La Revue canadienne*, vol. 67, 1914, p. 540-553; vol. 68, 1915, p.125-141.
- ROSE DE MARIE, sœur (Madame T. Tessier) (1877), « Journal d'une religieuse missionnaire au Fort Vancouver », *La Revue canadienne*, p. 844-850 et p. 899-906.
- SAINT-ANACLET, Sœur (1905), *Relation de voyage. À Rome et en Italie*, Sherbrooke. Coll. Houde, 281 p.
- SŒURS DU BON PASTEUR (1872), « Journal de voyage des Sœurs du Bon Pasteur de Montréal allant à Quito », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, no 22 (août 1872), p. 10-32; no 23 (octobre 1872), p. 3-14.
- SŒURS DES SAINTS NOMS DE JESUS ET MARIE (1864), « Récit du voyage des sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, parties pour l'Orégon le 11 juin 1863, adressé à Sa Grandeur, Monseigneur Ignace Bourget, Évêque de Montréal », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, Montréal, Des presses à vapeur du Nouveau-Monde, p. 78-99.
- SLAMA, Béatrice (1980), « Femmes écrivains », *Misérable et glorieuse la femme du XIXe siècle*, Paris, Fayard, p. 213-243.
- SMART, Patricia (1990), *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, (ed. rev. et aug.), Montréal, Québec/Amérique, 347 p.
- TREMBLAY, Émilie (1948), par M. BOBILIER, *Une pionnière du Yukon, madame Émilie Tremblay, la première femme blanche qui franchit la Chilcoot Pass, d'après ses souvenirs (1894)*, Chicoutimi, Publication de la Société Historique du Saguenay, n°13, 85 p.

**APUNTES DE VIAJE D'ISABEL PESADO DE MIER.
ENTRE ECRITURE DU DEUIL ET ECRITURE
DU MONDE**

Assia MOHSSINE
Université Blaise Pascal – CELIS

Gimo, al pensar que está lejos
La patria, que el alma adora
(PESADO, *Apuntes*: 32)

Palabras clave: Isabel Pesado de Mier, crónica de viaje XIX^o, escritura del duelo, romanticismo, México.

Resumen: En 1870, para superar el dolor ocasionado por la muerte del único hijo que logró concebir, la poetisa romántica Isabel Pesado viajó, en compañía de su esposo Antonio de Mier y Celis y de su hermana Carmen Pesado, a Estados Unidos y Europa. El largo viaje que dura tres años desde 1870 hasta 1872 ha de ser considerado como enfoque terapéutico que tiene por objeto la recuperación y reconstrucción de su subjetividad naufragada. En este sentido, el viaje implica desplazamiento físico y travesía por el interior del sujeto, naufragio y renacimiento, exploración de la alteridad y cuestionamiento identitario. A la vez crónica de viaje, diario íntimo y escritura poética, *Apuntes de viaje* intentan, a lo largo de las 625 páginas, exorcizar el dolor de una madre. Es nuestro propósito demostrar cómo la escritura del duelo transfigura el relato de viaje al refundar sus significa-

dos y códigos, articulando un discurso propio sobre lo privado y lo público, lo femenino y lo masculino.

Mots-clés : Isabel Pesado de Mier, récit de voyage XIX^e, écriture du deuil, romanticisme, México.

Résumé : En 1870, toute entière à son deuil après la disparition de son fils unique, la poétesse romantique Isabel Pesado part en compagnie de son mari Antonio de Mier y Celis et de sa sœur Carmen Pesado, aux Etats-Unis et en Europe dans l'espoir de se refaire une santé. Le départ hors de la patrie — qui dure trois ans de 1870 à 1872 — demande à être pensé comme une démarche thérapeutique qui vise la reconquête de soi et la reconstruction de sa subjectivité naufragée. Compris ainsi, le voyage signifie à la fois le lieu du naufrage et de la renaissance, le déplacement vers l'ailleurs et la traversée intérieure, la découverte de l'autre et le questionnement identitaire. A la fois *récit de voyage*, *journal intime* et écriture poétique, *Les Notes* sont, au fil des 625 pages, un regard sur soi et sur le monde dont le but ultime est d'exorciser la douleur d'une mère. Il nous revient donc de montrer comment l'écriture du deuil fonde et transfigure le récit de voyage en ébranlant ses codes et en déplaçant les sphères du privé et du public, du masculin et du féminin

Keywords: Isabel Pesado de Mier, Trip recap. 19th Century, Mourning, Romanticism, Mexico.

Abstract : In 1870, the Romantic poet Isabel Pesado travelled with her husband, Antonio de Mier, and with her sister Carmen Pesado to the United States and Europe in order to overcome the pain caused by the death of his only son. Such a long trip has to be considered a kind of therapy whose object was the recovering of her shipwrecking subjectivity. Thus, the travel implied an external and an internal trip; a death and a rebirth; an exploration of the otherness and a questioning of the self-identity. *Apuntes de viaje* is, over 625 pages, a trip recap, a diary, and an exercise in poetical writing at the same time, and also an attempt to exorcise the pain of a mother. Our purpose is to demonstrate how the mourning transforms the trip recap and refounds its codes and meanings creating an original discourse about the private and the public, the masculine and the feminine.

Isabel Pesado de Mier (México 1833 - 1913 Paris) est une aristocrate mexicaine, femme de lettres et d'influence, de sensibilité romantique

et d'idéologie conservatrice. Fille du poète José Joaquín Pesado, de convictions politiques et esthétiques conservatrices, elle est élevée dans une famille instruite appartenant à l'élite sociale, politique et culturelle, fortement imprégnée de catholicisme, de culture européenne et de langue française. C'est là, au contact des grandes figures du romantisme mexicain (José Bernardo Couto, Manuel Carpio, José Joaquín Pesado et d'autres) que se produit l'éveil de sa sensibilité poétique avec une prédilection pour le sonnet et un univers poétique à la fois mystique, mélancolique et langoureux. Lorsqu'en 1867 elle épouse le fondateur de la Banque Nationale de México (Banamex) Antonio de Mier y Celis, elle est âgée de 34 ans et assurée d'une certaine légitimité culturelle savamment entretenue au sein des cercles politiques et littéraires de la capitale, en dépit de sa connivence avec le Second Empire. Son nom jalonne alors les anthologies poétiques aussi bien mexicaines qu'étrangères¹ où on célèbre sa rigueur formelle et ses sonnets de tradition romantique, chargés de notes plaintives et mélancoliques (González Peña, 1928 : 198). Son unique recueil *Dichas y penas* (1908) ne constitue néanmoins qu'un aspect mineur de son œuvre qui est enrichie plus volontiers par le récit de voyage *Apuntes de viaje de México a Europa. 1870-1871 y 1872*, édité en 1910 à compte d'auteur — tout comme les poèmes d'ailleurs—. Mais c'est surtout l'importante activité caritative et l'altruisme de la Duchesse de Mier qui semblent, en fin de compte, lui avoir assuré une postérité. Frappée par le typhus, la poétesse s'éteint en 1913 à Paris où elle vivait expatriée depuis 1885, après avoir légué

¹ Lilia Granillo reconstitue les traces de cette reconnaissance culturelle à partir d'anthologies et de revues de l'époque, cf. Isabel Pesado *La mirada en la verdadera patria. Viajes y poemas* (prólogo, selección y notas de Lilia Granillo Vázquez), México: Universidad veracruzana, 2007, colección UV rescate

par testament sa fortune et celle de son mari, pour la création de la Fondation Mier y Pesado qui se consacre aujourd’hui encore à des œuvres d’éducation et d’aide sociale dans les villes de México et d’Orizaba².

En 1870, toute entière à son deuil après la disparition de son fils unique, elle part en compagnie de son mari Antonio de Mier y Celis et de sa sœur Carmen Pesado, aux Etats-Unis et en Europe dans l’espoir de se refaire une santé. Le départ hors de la patrie — qui dure trois ans de 1870 à 1872 — demande à être pensé comme une démarche thérapeutique qui vise la reconquête de soi et la reconstruction de sa subjectivité naufragée. Compris ainsi, le voyage signifie à la fois le naufrage et la renaissance, le déplacement vers l’ailleurs et la traversée intérieure, la découverte de l’autre et le questionnement identitaire. A la fois récit de voyage, journal intime et écriture poétique, *Les Notes* sont, au fil des 625 pages, un regard sur soi et sur le monde dont le but ultime est d’exorciser la douleur d’une mère. Il nous revient donc de montrer comment l’écriture du deuil fonde et transfigure le récit de voyage en ébranlant ses codes et en déplaçant les sphères du privé et du public, du masculin et du féminin.

VOYAGE, DEUIL ET ECRITURE

Cherchant à dépasser le lyrisme élégiaque et la note plaintive du journal intime, Isabel Pesado prend un chemin inusité pour écrire

² Cf. Manuel Revuelta González, *Finanzas y poesía: México y Palencia a través de la Familia Mier y Pesado*, discurso de apertura del curso académico 2000-2001 de la (ITTM), 27p. Palencia: Publicaciones de la Institución Tello Téllez de Meneses e-Dialnet.

le deuil en empruntant au récit de voyage, forme canonique moins contrainte, et qui de plus, fournit un terrain propice à la fois aux descriptions pittoresques et aux épanchements lyriques et intimistes. La voyageuse initie son journal³ à bord du bateau à vapeur *La France* le 4 avril 1870 lorsqu'elle entreprend son premier voyage vers les Etats-Unis et l'Europe dans un but thérapeutique, comme une « distraction » à cette maladie qui la conduisit au seuil de la mort. Le journal de voyage est divisé d'un point de vue formel en des sections datées, introduites par l'ancrage géographique — généralement le lieu visité —, le titre d'un sonnet ou d'un récit intercalé, il est de plus rédigé à la première personne et ordonné en fonction de la subjectivité égocentrique⁴ de la narratrice-voyageuse et des étapes du voyage.

Este viaje lo emprendimos para que me repusiese de una grave enfermedad que me condujo á las puertas del sepulcro, hundiéndome en la más negra tristeza. Tomo esta relación desde mi salida de México, acompañada de mi marido Antonio y Carmen mi hermana: al partir el tren á las once y media de la mañana y despedirnos de la familia y amigos que vinieron á dejarnos, las lágrimas velaron mi vista (Pesado, Apuntes: 3).

On comprend donc que le journal s'articule selon un principe d'organisation qui relève de cette double contrainte esthétique et générique. D'un côté, il est l'œuvre d'une subjectivité brisée qui

³ Elle le prolongera d'ailleurs jusqu'en février 1910, date de sa publication.

⁴ Herman Parret, "L'énonciation en tant que déictisation et modélisation" in *Langages*, Paris, Larousse, n° 67, sept. 1973, p.83-97.

flotte dans une lente agonie, témoignant de l'impossible travail de deuil et de la difficulté à se reconstruire; de l'autre, il présente les impressions d'une voyageuse farouchement attachée au catholicisme, à la croisée du positivisme et du romantisme.

Fondé sur la double isotopie de la mélancolie et de la perte, le journal dresse le portrait d'une femme à la santé fragile qui place la traversée vers l'Europe sous le signe de la fatalité, mettant en scène les épreuves physiques que son corps, déjà meurtri et écrasé par la douleur, doit endurer : vomissements, vertiges, insomnies, chaleur torride, tempêtes, autant d'expériences limites qui éprouvent son corps et qui lui imposent alitement et confinement. Outre les pulsions d'auto-anéantissement, Isabel Pesado se sent entourée d'ombres et doit lutter contre l'angoisse de la mort, la crainte de l'abandon et le sentiment de culpabilité. Une telle perspective semble d'emblée induire un brouillage des codes du récit de voyage. En effet, le voyage qui implique bien souvent les notions d'exotisme, de découverte et de rêve, dont la fonction première est d'instruire et de distraire le lectorat, revêt chez la poétesse-voyageuse une toute autre signification lorsqu'il est associé à la douleur, à l'exil et à ce sentiment d'étrangeté semblable à la mort. Alors qu'elle s'apprête à embarquer, sans enthousiasme, à bord du bateau à vapeur, Pesado réalise subitement qu'elle et les siens seront engloutis dans le ventre de l'Atlantique, sans possibilité de retour dans la mère-patrie. Le paysage marin auquel elle est confrontée lui apparaît bientôt comme une sépulture ténébreuse, habitée de fantômes.

Lo que se presentó á mi vista, no me parecía un agua azulada, sino un negro crespón, movido por la brisa que soplaba fuertemente. A poca distancia del muelle, inmóvil como un fantasma, anclaba el vapor que iba á ser mi morada durante algunos días: al descubrirlo, una angustia mortal oprimió mi pecho y ahogué mis lágrimas, por no

apenar á los otros. Temía que aquel mar fuese nuestro sepulcro (Pesado, Apuntes: 3-4).

Il semble, du reste, que l'écriture du deuil tend à coloniser l'écriture viatique. En effet, il est à remarquer que le prisme de la mélancolie, dont on peut imputer la cause au deuil, lui fait jeter sur les paysages un regard noir et désenchanté tout en laissant l'imagination s'interposer entre elle et le monde qui lui est donné à voir. Cette impossibilité de s'en tenir à la fonction référentielle, cette faculté de défiguration involontaire, qui se retrouvent dans presque toutes ses descriptions, sont sans doute liées à sa maladie et au deuil. Peu de paysages échappent à la noirceur de son regard et à la reconstruction funeste de son imagination : elle est ainsi conduite à briser l'image idyllique du coucher de soleil qu'elle trouve « mélancolique », celle de la mer, symbole de l'ailleurs féérique qu'elle décrit comme une « sépulture peuplée de fantômes », ou l'image des fleurs qu'elle évoque comme une « couronne mortuaire exhalant un parfum de tristesse » ; autant de métaphores qui servent à transfigurer le réel et qui révèlent une sensibilité aiguisée par l'état dépressif de la poétesse.

Dominée par les excursus mélancoliques et les pensées funestes, l'escale cubaine prend l'allure d'une descente aux enfers lorsque le couple de Mier y Celis se fait montrer les curiosités de la ville par un cocher qui croit alors pertinent de les conduire au cimetière où reposent de nombreux mexicains. La poétesse décrit la terreur engendrée par la peur de succomber dans la nécropole, montrant en quoi le délire paranoïaque qui s'est emparé d'elle, — lui faisant déclarer que l'air et les aliments sont empoisonnés et justifiant son refus de manger ou de respirer — coïncide assez bien avec la mélancolie, elle-même liée au deuil impossible. A cet instant, alors qu'il s'attend à ce que le cimetière soit objectivement décrit, le lecteur se retrouve face à un débordement imaginaire mettant en scène la mort du mari :

Después del almuerzo, quiso Antonio visitar la ciudad; salió por complacerle y para que nada faltase á este fatídico día, ocurriósele al cochero llevarnos al panteón, adonde estaban sepultados varios mexicanos, víctimas del mal reinante. Mil funestas ideas asaltaron mi mente, temiendo que alguno de nosotros quedase para siempre en aquella necrópoli. Tuve un miedo cervical; creía que el aire y los alimentos estaban envenenados, y por consiguiente, no quería ni respirar, ni comer, ambas cosas necesarias á la vida. Para neutralizar tan tristes ideas, nos dirigimos al centro de la ciudad, que es hermosa; hay muchas casas y edificios públicos, con buenas fachadas (Pesado, Apuntes: 7).

Il faut à présent compter avec l'idée que l'espace se construit sur le mode de la mélancolie et que la plainte lancinante va ponctuer désormais chacune de ses impressions. Dès lors, la poétesse romantique confond ses sentiments à la nature, ce qui donne lieu à des épanchements lyriques qui valorisent un réel imprégné d'illusion, aboutissant ici ou là, à des situations irréelles teintées de mysticisme. En effet, il n'est pas étonnant de voir Pesado évoquer dans ce qui serait une expérience mystique des descriptions aux accents lyriques qui ressuscitent le douloureux souvenir de l'enfant disparu, comme dans cet exemple où la vue époustouflante de beauté du soleil couchant à San Juan Redondo⁵ en Espagne fonde l'image d'une mère inconsolable, tendue vers la même idée fixe, scrutant inlassablement le firmament en quête de « signes » qui la rapprocheraient de son fils :

⁵ A propos du voyage d'Isabel Pesado et de son mari à la montagne palencienne (Espagne), voir Manuel Revuelta González, *Finanzas y poesía: México y Palencia a través de la Familia Mier y Pesado*, op-cit.

¡Cuántas veces me he detenido á contemplar un cuadro de la naturaleza, dando gracias al Criador! ¡Una tarde se me representó la gloria entre celajes de vivísimos colores! ¡Pocas veces, el firmamento lo había visto tan hermoso! El sol ocultaba sus ardientes rayos tiñendo las nubes, que en diferentes formas cruzaban el espacio; iluminaba sus fulgores, un carro de blancura deslumbrante, acompañado de varias nubéculas, á las que mi imaginación, dio la forma de ángeles. En cada una de ellas, creí ver á mi hijo, que cantaba alabanzas al Señor. ¡Allí se trasladó todo mi ser, quise acercarme á él, me faltaban alas; intenté tocarlo y huyó! Después le vi al lado de la Virgen cubriéndose con su maternal manto. ¡Estaba allí tan bien! ¡Le miraba tan hermoso y feliz, que si hubiera podido volverle á la tierra, no lo habría hecho! Aquí no hay más que lágrimas. ¡Goza, vida mía y pide á Dios por tus padres! Después el llanto brotó de mis tristes ojos (Pesado, Apuntes: 77).

Particulièrement intéressante est cette démarche qui mène de la contemplation du paysage à l'éclosion de la rêverie. Il importe de reconnaître que le mysticisme de cette poétesse romantique est capable de transformer les nuages, l'eau, les plantes et les fleurs en des révélations, voire des visions célestes, dans lesquelles l'image de son fils revient comme un leitmotiv. C'est ainsi que l'appréhension visuelle des eaux cristallines de la rivière du Tage à Lisbonne ne peut se départir d'une douce rêverie qui fait basculer l'espace fluvial vers un espace intériorisé, inexorablement lié à la patrie perdue et à l'enfant disparu:

Muy de mañana salí al balcón para disfrutar el fresco y contemplar las aguas del Tajo, que retratando el cielo azul

y sus rosadas nubes, llevan en su superficie cien y cien embarcaciones, que con sus desplegadas velas, se asemejan á una bandada de tímidas palomas, estremecidas al soplo del viento é impulso de las aguas. Admiro este paisaje, gozo con él, ¡pero qué de tristes recuerdos y pensamientos despierta en mi espíritu! Busco sin encontrar mi patria y familia, mis amigos, y lo que es más sensible al corazón, mi pequeño hijo, por quien tanto lloro y lloraré! El es dichoso, sí, muy dichoso en el cielo, allí habita con los ángeles ante el trono del Altísimo y sin cesar pide para sus tristes padres, la conformidad y la gloria que él disfruta. ¡ Por todas partes te veo, prenda mía ! en las nubes, en los astros, en las aguas, en las plantas, en las flores y las más pequeñas me gustan más, porque en ellas veo retratado tu inocente semblante, tus celestes ojos y tu sonrisa angelical! En fin, no puedo hablar de esto sin ponerme enferma; continuó mi relación (Pesado, Apuntes: 35).

Ces quelques exemples montrent clairement que le journal de voyage est pensé comme une écriture thérapeutique, un lieu de résilience où la poétesse peut mieux investir la connaissance de soi, du deuil, de son aliénation et de sa possible renaissance.

Si lors du premier voyage, Pesado s'appropriait clairement l'espace référentiel en le transformant en espace onirique et poétisé dans l'univers de la rêverie, elle semble s'attacher désormais à l'approche objectivante qui épouse le plus fidèlement possible la géographie visitée. Ce qui peut frapper ici c'est l'effort de scientificité qui sert comme principe à l'économie du récit. Celui-ci, de facture plus classique privilégiant les chiffres, les mesures, les statistiques, l'histoire, la topographie et toute sorte de détails qui servent à légitimer l'écriture référentielle, affiche clairement la marque des sources

livresques pour s'adonner librement à une perspective scientifique fondée sur les savoirs académiques, par l'adjonction aux descriptions des villes et des monuments, des références historiques et culturelles ainsi que des peintures de caractère :

Después de almorzar fuimos á ver la gran Mezquita, al mismo tiempo que Catedral, es lo que atrae al viajero á este sitio. El templo arrasado por los árabes, pues antes de que éstos edificaran la mezquita pertenecía con el nombre de San Jorge á los godos, es hoy un monumento único en su género y lleno de recuerdos históricos. [...]En tiempo de los árabes, tenía la mezquita diez mil ochocientos cinco lámparas y veintiocho grandes candelabros; de las primeras, se encendían diariamente á la hora de la oración, cuatro mil ochocientos, empleando veinticuatro mil libras de aceite. Cuando el rey San Fernando conquistó á Córdoba el año 1236, la mezquita, bajo la advocación de la Santísima Virgen de la Asunción, fué purificada por el Obispo de Osma. Allí se hallaban las campanas de la Catedral de Santiago en Galicia, que Almanzor hizo traer sobre las espaldas, á los prisioneros cristianos y el rey las volvió á Santiago, de la misma manera, por los prisioneros musulmanes (Pesado, Apuntes: 127-128).

Il devient parfaitement évident que pour valoriser le réel et rendre compte du vécu du voyage, il lui faut passer nécessairement par le procédé de la recherche scientifique rigoureuse. Cette volonté de scientificité, héritée plus largement d'une approche positiviste de la réalité mexicaine sous le porfiriato (1876-1911), accentue la tension entre la perception esthétisée du réel et le souci d'objectivité dont témoignent parfois les *Notes*.

Madrid, capital de España y de la provincia de su nombre, en Castilla la Nueva, cuenta 400.000 habitantes, dista de París 1.305 kilómetros. Es sin duda una hermosa ciudad; sus calles, aunque no muy anchas ni regulares, son las mejores que he visto en todo España y también las más aseadas. El Manzanares, río cantado por los poetas, en tiempo de sequía, es menor que un arroyuelo (Pesado, Apuntes: 125).

On note cependant, chez Pesado une instabilité entre la fiction et la factualité, comme une nécessité consubstantielle à son âme vagabonde. Entre « archiviste du monde » ou « promeneur qui s'oublie à ne parler que de soi » (Antoine, 2003 : 146), Pesado inclut des espaces modelés par la fiction. Récusant le cantonnement aux topoï du genre viatique (visite, déplacement, rencontres), la poétesse-voyageuse privilégie la création poétique pour exalter la beauté des paysages portugais et des villes espagnoles comme Valence et Tolède. Ses impressions sont restituées en des poèmes de tonalité romantique, déclinés aussi bien en des formes académiques (sonnet ou vers rythmés), qu'en des formes mineures (chanson). Ce dont témoignent les *Notes* notamment dans cette seconde partie, c'est qu'il n'est pas un lieu qui ne soit pas modelé par la fiction et par l'emboîtement de citations livresques. Il semblerait même que certains lieux soient entièrement ensevelis sous le poids des topoï, ou qu'ils ne soient évoqués que pour faire surgir le souvenir du livre, le travail d'intertextualité se réduisant pour l'essentiel à l'inventaire de clichés et de lieux communs. Il en est ainsi de ses évocations de la Manche espagnole qui n'existe qu'à travers les souvenirs littéraires de l'ingénieur hidalgo *Don Quichotte* :

Amanecemos cerca de Ciudad Real, en donde nos desayunamos: atravesamos la Mancha y Extremadura; vimos

á lo lejos Sierra Morena, donde Don Quijote hizo tantas hazañas (Pesado, Apuntes: 41).

On notera que la modélisation de la bibliothèque (Montalbetti, 1998 : 8) la conduit à la naturalisation de topoï romantiques dans ses descriptions de l'Andalousie, ce qui témoigne de sa filiation avec les romantiques français et espagnols, et tout particulièrement avec José Zorrilla, poète aulique et lecteur intime de l'empereur Maximilien de Habsbourg⁶, qu'elle a probablement fréquenté au Mexique. En choisissant la citation explicite du poème *Granada* composé par Zorrilla (1852), Pesado s'assure d'une autorité tutélaire dans le traitement des *Orientales* :

Recordé la serenata de Zorrilla, en su descripción de Granada, cuando al hablar de Moraima, dice:
Perla robada del peñón de Loja
Flor de la Alhambra de su huerto ameno
Cándida Corza ». (Pesado, Apuntes: 132).

L'isotopie fantastique est dans ce cas intégrée à la description : c'est une Alhambra « légendaire » et romancée que restitue Pesado en mettant en scène le dernier émir nasride de Grenade Boabdil, sa femme Moraima et sa mère la sultane Aïcha. C'est aussi par la fictionnalisation et le truchement de la légende qu'elle donne forme au monument du Generalife en décrivant un château habité par les fées, sur fond de luttes entre maures et chrétiens et les têtes coupées des Abencérages :

⁶ Le second Empire au Mexique (1864-1867)

Este palacio se asemeja á una mansión de hadas. ¡Cuánto recordé á la interesante Moraima ! Creía ver vagar su sombra y otras muchas en estos sitios! Sin duda que no habría pasado una noche sola, pero ni siquiera unos minutos, en estos lugares, donde habría temido se me presentasen fantasmas de moros y cristianos y las cabezas y cuerpos de los degollados abencerrajes. Vimos la ventana por donde Aixa, descolgó á Boabdil (Pesado, Apuntes: 139).

Comme Mme de Staël, Washington Irving et bien d'autres, Pesado semble puiser sa source dans la tradition orientale pour cautionner la transposition de la légende dans le réel ; comme eux, elle semble succomber au souffle créateur du *Genius loci* de l'Alhambra, ce « paradis peuplé d'ombres vaporeuses », qui la ravissent et la transportent littéralement en dehors de son être.

Me parecía transportada al Edén y que mil sombras vaporosas, unas surgiendo del centro de las aguas y otras descendiendo de las copas de los árboles, vagaban en pos de perdidas ilusiones. Alguna vez me estremecí, temiendo se me presentase una visión de duelo, de las muchas que estos sitios presenciaron, ó almas, que con sus nevadas alas, cruzaban el espacio, ó el leve roce de sus plantas al tocar la arena (Pesado, Apuntes: 134).

Lorsque se promenant dans les jardins de l'Alhambra, Pesado rencontre Florinda la Mora, toute de blanc vêtue, chantant de douces mélodies, elle bascule dans une rêverie extatique qui lui fait comparer l'expérience enchanteresse à l'apparition d'une *Huri*⁷, figure arché-

⁷ Vierge de l'Eden

typale de l'Eden mythique. Cette représentation idéalisée se cristallise dans des vers octosyllabiques, disposés en quatrains étincelants de métaphores orientales qui exaltent la sensualité de la « muse ».

EN EL ÁLBUM
DE FLORINDA LA MORA

<p>I ¿Hay un idioma más dulce Y que encante los sentidos Cual de tu voz los acentos Que llegan á mis oídos?</p>	<p>II ¿Mirada hay más expresiva Que la de tus ojos bellos? ¿Ni prisión más seductora Que la red de tus cabellos?</p>
<p>III No hay sonrisa más suave Que la de tu linda boca ¿Se apasiona quien la mira Si alma no tiene de roca</p>	<p>IV ¿Á dónde hay dientes más lindos Que las dos sartas de perlas Que guardan tus labios rojos Enajenándome al verlas?</p>
<p>V Adiós Florinda preciosa, Adiós la blanca azucena, Rosa de fragancia llena, Resplandeciente cual sol.</p>	<p>VI Si volviese á estos lugares La próxima primavera; ¿Ven á ver á la extranjera, ¿Que estos versos te escribió. (Granada) (Pesado, <i>Apuntes</i>: 142).</p>

Pesado nous livre ici une sublime mise en mots de la beauté arabo-andalouse qui a fait couler beaucoup d'encre chez les poètes arabes et andalous, de Yazid Ibn Mu'awiyah (645-683 Damas) à Ibn Hazm de Cordoue (994- 1064). En écho à la tradition arabo-

andalouse du *Collier de la colombe* d'Ibn Hazm, vivifiée par Victor Hugo et Zorrilla, le poème exalte la beauté physique sur le mode de ce que les critiques appellent « *al iftitan bi sourra* », métaphore qui renvoie au « bouleversement que subissent les âmes en contemplant la beauté incarnée dans des formes harmonieuses »⁸. On se doute qu'une telle posture esthétique constitue un écart à bien des égards. Comment une aristocrate peut-elle destiner à une autre femme un voluptueux poème d'amour si ce n'est dans le cadre d'un récit de voyage et sous couvert d'une interdiscursivité romantique?⁹

Si le thème de l'amour est très présent chez cette romantique « si encline à la plainte douloureuse »¹⁰, il est possible d'avancer qu'elle ait pu lire le *Libro de Buen Amor* de Arcipreste de Hita, et les *Orientales* de Zorrilla dont les filiations avec le *collier de la colombe* sont largement établies. Dans son poème, elle évoque successivement une série de lieux communs qui colonisent la poésie arabe, parmi lesquels la passion qui s'empare de l'âme de celui qui aime figurant déjà sa perte, la chevelure noire emprisonnant l'amant et aliénant son jugement, la sensualité d'une bouche large et charnue,

⁸ Ibn Hazm de Córdoba, *El Collar de la paloma*, prólogo y álbum de María Jesús Viguera, Madrid, Alianza Editorial, 1997, escrita en 1022.

⁹ Chateaubriand : *Le dernier Abencérage* (1826) et Zorrilla : *Granada* (1851) ont tous deux cultivé le genre mauresque qui met en scène les abencérages. Voir aussi *Les Orientales* de Victor Hugo : « Grenade efface en tout ses rivales; Grenade / Chante plus mollement la molle sérénade; / Elle peint ses maisons de plus riches couleurs; / Et l'on dit que les vents suspendent leurs haleines / Quand par un soir d'été Grenade dans ses plaines / Répand ses femmes et ses fleurs.

¹⁰ Carlos González Peña conclue ainsi la rubrique «Nuestros días» de la seconde édition en 1940 de son oeuvre *Historia de la Literatura Mexicana. Desde los orígenes hasta nuestros días, editorial cultura y polis* (1era ed. 1929) p.222, Cité par Lilia Granillo Vázquez, *op-cit*, p.13.

les dents métaphorisées en perles d'orient, etc.

Pour finir, *les Notes* recèlent également quelques nouvelles intercalées qui, comme les poèmes et les légendes, subvertissent et désarticulent le code viatique. Dans cet espace narratif, Pesado développe un discours sur la féminité pour le moins conservateur, régi par les stéréotypes de l'époque qui naturalisent la différence sexuelle; en somme, elle célèbre les archétypes de « la madre abnegada sufrida » et de « l'épouse fidèle », bonne et obéissante, dévouée et pieuse, à l'image de la Vierge de Guadalupe. La plus significative des nouvelles est sans doute *Les inséparables* que Pesado traduit du français à l'attention de ses nièces mexicaines et où il est question de différenciation et de hiérarchisation des sexes, de modèles de féminité et de domesticité plutôt convenus et codifiés¹¹.

Plus qu'une relation de voyage, *les Notes* sont l'itinéraire de la construction symbolique de l'espace identitaire d'une poétesse dont le manque de postérité pose question. Quarante ans après le voyage, Pesado décide en effet de publier son oeuvre poétique et viatique, contrainte par l'exil parisien et le devoir de mémoire¹². Mais il est difficile d'accorder foi à cette déclaration car le choix de la prestigieuse édition des Frères Garnier et la diffusion du livre auprès des bibliothèques nationales étrangères, en l'occurrence espagnole, contreviennent en premier lieu au désir de confidentialité et de privacité. De fait, comme le rappelle Philippe Antoine¹³, ce

¹¹ Pour une analyse plus complète des nouvelles, voir Nara Araújo, «Verdad, poder y saber: escritura de viajes femenina », *Revista Estudios feministas*, vol. 16, núm. 3, septiembre-diciembre, 2008, 1009-1029.

¹² *Esta obra la dedico exclusivamente a mi familia, como cariñoso recuerdo.*

¹³ Philippe Antoine, *CECI N'EST PAS UN LIVRE. Le récit de voyage et le refus de la littérature*, Paris : Publications de la Sorbonne | *Sociétés & Représentations* 2006/1 - n° 21, 45 à 58

paradoxe peut se glisser volontiers chez les voyageurs-écrivains¹⁴ et n'est donc pas le propre d'une écriture au féminin: Chateaubriand, Nerval, Hugo, et Flaubert ont bien tenté de minimiser la littérarité de leur récit de voyage et Lamartine s'en est longuement défendu dans le prologue à son *Voyage en Orient*, « Ceci n'est pas un livre, ni un voyage : je n'ai jamais pensé à écrire l'un ou l'autre ». Sans doute ces précautions sont –elles motivées chez Pesado par la distance temporelle qui sépare le voyage de sa mise en discours, mais on peut y voir aussi une volonté d'occultation et de refoulement, tant elle semble esquiver indéfiniment les prises de parole et de position en tant que sujet créateur, multipliant les mises à l'écart de son écriture poétique qu'elle va jusqu'à nommer « malédiction ». Pour Pesado, la création demeure une « affaire privée » et son pouvoir symbolique ne doit pas excéder le champ de l'intime. D'un autre côté, l'articulation entre l'écriture du deuil et l'écriture du monde, autour des principes de fiction et de vraisemblance situe les *Notes* dans une rupture avec la tradition viatique suspecte de s'appuyer sur la bibliothèque au profit d'une écriture poétique, libératrice et salvatrice, qui a pu conduire le sujet créateur sur le chemin de sa subjectivité.

¹⁴ Dans son prologue à *Voyage en Orient* Lamartine écrit : « Ceci n'est pas un livre, ni un voyage : je n'ai jamais pensé à écrire l'un ou l'autre. »

François-René de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, *op. cit.*, p. 387.

Gustave Flaubert, *Voyage aux Pyrénées et en Corse*, in *Voyages*, Paris, rééd. Arléa, 1998, p. 21.

George Sand, *Voyage en Auvergne*, in Georges Lubin (éd.), *OEuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », t. II, p. 505.

Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, Sarga Moussa (éd.), Paris, rééd. Champion, 2000, p. 43.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANTOINE, Philippe (2003), « Une rhétorique de la spontanéité : le cas de la Promenade » in Alain Guyot, Chantal Massol, (eds.), *Voyager en France au temps du romantisme. Poétique, esthétique, idéologie*, Grenoble : ELLUG, 131-146.
- ARAUJO, Nara (2008), «Verdad, poder y saber: escritura de viajes femenina », *Revista Estudios feministas*, vol. 16, núm. 3, septiembre-diciembre, 1009-1029.
- GONZÁLEZ Peña (1928), *Historia de la literatura mexicana*, México, Porrúa, 1928.
- MONTALBETTI, Christine (1998), « Entre écriture du monde et réécriture de la bibliothèque. Conflits de la référence et de l'intertextualité dans le récit du voyage du XIX^e » in Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues, Sarga Moussa (eds.) *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité*, Nice : Publications de la Faculté des lettres, Arts et sciences Humaines, 3-16.
- PARRET, Herman (1973), “L'énonciation en tant que déictisation et modélisation” in *Langages*, Paris, Larousse, n° 67, sept., p.83-97.
- PESADO DE MIER, Isabel (1910), *Apuntes de viaje de México a Europa. En los años de 1870-1871 y 1872*, Paris, Editions des Frères Garnier, 1910.
- PESADO, Isabel (2007), *La mirada en la verdadera patria. Viajes y poemas* (prólogo, selección y notas de Lilia Granillo Vázquez), México: Universidad veracruzana, 2007, Colección UV rescate.
- REVUELTA GONZÁLEZ, Manuel (2000), *Finanzas y poesía: México y Palencia a través de la Familia Mier y Pesado*, discurso de apertura del curso académico 2000-2001 de la (ITTM), 27 p. Palencia: Publicaciones de la Institución Tello Téllez de Meneses e-Dialnet.

MEMORIA DEL VIAGE A FRANCIA: EXPERIENCIAS DE UNA VIAJERA ARGENTINA DEL SIGLO XIX

Norma ALLOATI
Universidad Nacional de Rosario

Palabras clave: Literatura de viajes, viajeras argentinas, viaje a Francia, siglo XIX.

Resumen: En Argentina, Eduarda Mansilla suele ser reconocida como la *primera viajera* que publica sus experiencias en *Recuerdos de viaje* (1882). Sin embargo, en 1850, se había editado la *Memoria del viage a Francia de una argentina de la provincia de Buenos Aires*, escrita por Francisca Espínola de Anastay. El viaje del matrimonio formado por una argentina y un francés habría quedado en el olvido si no fuera porque ella decidió compartirlo con sus amigas y parientes a través de la *Memoria*, un relato que puede ser dividido en dos grandes partes. La primera coincide con el itinerario marítimo, narrado como diario de a bordo. La segunda refiere la travesía por las ciudades francesas y en ambas, la religiosidad de la narradora aparece en la agenda que construye todo el relato.

Mots-clés : Récits de voyages, voyageuses argentines, voyage en France, XIX^e siècle.

Résumé : En Argentine, Eduarda Mansilla a longtemps été considérée comme la première voyageuse ayant consigné ses expériences dans *Recuerdos de viaje* (1882). Cependant, en 1850, Francisca Espinola de Anastay avait déjà publié *Memoria del viage a Francia de una argentina de la provincia de Buenos Aires*. Le voyage du couple légitime, (constitué d'une argentine et d'un français), aurait été oublié

si Francisca Espinola de Anastay n'avait pas décidé de le partager avec ses amies et ses parents à travers la *Memoria*..., une histoire qui peut être divisée en deux parties. La première sous forme de journal de bord décrit la traversée en mer. La seconde raconte les déplacements des époux à travers les villes françaises ; les deux parties étant profondément empreintes de la religiosité de la narratrice.

Keywords: Travel narratives, travelling Argentine women, trip to France, 19th century.

Abstract: In Argentine, Eduarda Mansilla is recognized as the first woman traveler who publishes her experiences in *Recuerdos de viaje* (1882). However, in 1850 was edited *Memoria del viage a Francia de una argentina de la provincia de Buenos Aires*, written by Francisca Espínola de Anastay. The trip of the married couple formed by an Argentine woman and a French man would have been forgotten if she had not decided to share it with her friends and relatives through *Memoria* a story that can be divided in two significant parts. The first one coincides with the overseas itinerary, told as a logbook. The second one refers to the journey across the French cities and in both the religiosity of the narrator appears in the agenda that underlies the whole story.

En marzo de 1850 un matrimonio formado por una argentina y un francés se embarca en Buenos Aires rumbo a Marsella, como tantos otros viajeros. Su viaje habría sido olvidado si no fuera porque ella decide compartir esta experiencia, novedosa en su vida, con sus amigos y parientes y lo hace a través de una *Memoria* que, publicada en Marsella y según sus previsiones, traerá noticias suyas a Buenos Aires unos meses más tarde. ¿Quiénes son esa mujer y su marido? ¿Para qué hacen tan largo viaje? El análisis de la *Memoria del viage a Francia de una argentina de la provincia de Buenos Aires* brindará una primera aproximación a esos interrogantes y permitirá reubicar al relato como el primero en su tipo escrito por una mujer en Argentina (Alloatti, 2011: 1), posición en la que siempre ha sido reconocida Eduarda Mansilla (1834-1892) por su libro *Recuerdos de viaje*, editado en 1882.

¿QUIÉN ES F.E.D.A.?

El libro es enigmático al momento de hallar información genealógica y conveniente de la autora. Las cuatro letras mayúsculas a modo de abreviatura, F.E.D.A., encerradas en un filete simétrico, no suministran a primera vista ningún indicio sobre la filiación de esta mujer. Dos textos bíblicos en latín, traducidos al español completan la portada, que muestra el pie de imprenta del año 1850, lo que demuestra que la *Memoria del viage* se publica apenas se asientan en Marsella, en la casa Carnaud, que estaba bajo la dirección de Luis Barras.

RAÍCES

La mujer intenta armar su relato desde el designio de cumplir con quienes le han pedido “[...] les enviara la relacion circunstanciada de mi viage” (F.E.D.A., 1850: 4). La separación de las mujeres de su confianza la inducen a poner manos a la obra. Esta escritora *ad hoc* comienza a usar la pluma ni bien suben al barco, mas lo primero que hace serán unas cartas que llegarán a tierra antes de que la nave abandone el puerto. Aunque durante siglos hubo mujeres en viaje, como señala Vanesa Miseres en su estudio sobre el relato de viaje y la construcción de la nación, es en el siglo XIX cuando este tipo de narración “[...] comienza a ser más popular entre las mujeres, no sólo por ser lectoras del género, sino también por emprender más frecuentemente sus propios viajes y escribir sobre ellos” (Miseres, 2011: 2). La *Memoria* es una muestra clara de esta práctica ya que su autora emprende una travesía hacia lugares extraños para ella y narra sus experiencias, reuniéndolas en un texto destinado a las “apreciables Parientitas y queridas y muy distinguidas Amiguitas” (F.E.D.A., 1850: 3) que quedan en el Río de la Plata.

Una mujer que, en evidencia, es letrada pero que no da señales de pertenecer a ningún sector de la sociedad rioplatense identificable por parentescos o procedencia familiar ni social de notoriedad, que en su relato habla directamente a otras mujeres que conoce, de modo que da por sobreentendidos muchos nombres y circunstancias. Su propio nombre aparece pocas páginas antes de concluir el libro. Mientras reside en Marsella, la mujer y su marido visitan el cementerio y ella anota su epitafio. Allí es donde asienta su nombre completo: “A la fúnebre memoria de la Sra. Doña Francisca Espinola de Anastay...” (F.E.D.A., 1850: 137), con lo cual dilucida todas las abreviaturas que están en la portada del libro. Mientras que la identidad de su marido aparece solapada en el apelativo *Esposo* muchas veces y otras por el apellido Anastay. La autora delinea rastros difusos sobre la edad de ella y de su marido al viajar. La única suposición posible es que hay años de diferencia entre ellos. Ella lo deja entrever en varias ocasiones, pero es en Montpellier donde señala que “[...] aunque vamos con todas las comodidades siempre se padece algo y mucho mas él á su edad” (F.E.D.A., 1850: 92). No ha sido la Memoria sino el *Censo de la ciudad de Buenos Aires* levantado en 1855 lo que ha permitido obtener valiosa información del matrimonio Anastay. Las referencias del Censo muestran que los Anastay habían regresado de Francia y habitaban una casa en el n° 136 de la calle San Francisco (en la actualidad llamada Moreno) en la intersección con Chacabuco, caracterizada como “esquina de teja”. Allí quedan registrados “Andrés Anastai”, de 80 años, de nacionalidad francesa, nacido en Marsella, de profesión panadero, que lleva 31 años residiendo en Argentina y “Francisca Espínola” de 60 años, nacida “en la ciudad” como “dueña de casa”. En la misma dirección figuran 3 hombres más: un argentino y dos extranjeros que trabajaban con el matrimonio. Estas referencias muestran que al momento del viaje

Anastay contaba con 75 años y Francisca con 55, lo que confirma la diferencia de edad mencionada por la mujer.

Por otra parte, Francisca sugiere su filiación familiar ancestral cuando visita el templo de Santa Ana en Marsella. Aunque la evocación de sus padres es informal y se asocia a lo religioso, los nombres de pila de su padre y de su madre coinciden con otros testimonios. Francisca dice: “en uno de los altares colaterales está el señor San José y en el otro señora Santa Ana ¡qué cosa tan igual! Digo, mi padre se llamaba José Antonio, mi madre Ana María” (F.E.D.A., 1850: 128). Los mismos nombres aparecen en un registro parroquial, en un acta de bautismo fechada el 2 de abril de 1793 que identifica a María Francisca Espínola como hija de José Antonio Espínola y Ana María Salazar¹, datos que, por lo tanto, coinciden con los de Francisca y con la edad declarada en 1855. Los datos sobre la profesión de Anastay que era panadero, por su parte, pueden asociarse a la mención de su negocio apenas suben al barco, ya que Francisca escribe algunas cartas que el práctico de a bordo llevaría a tierra al terminar sus maniobras, cartas que recomendará entregar en una panadería (F.E.D.A., 1850: 12). El tema reaparece en una confitería de Marsella cuando siente admiración por la *variedad de platos* en particular los *dulces tan finos*, que son presentados en vidrieras y locales decorados con plantas y con mucha higiene. Y cuando hace referencia al pan de esa ciudad, calificándolo como “especialísimo, bien trabajado y bien cocido” (F.E.D.A., 1850: 124) y muy blanco, pero poco gustoso según su marido, características que en cambio, para él, sí poseía el pan en Argentina. Años después, en el *Diccionario*

¹ *Familysearch.org*. Disponible en familysearch.org/pal:/MM9.3.1/TH-266-12125-990-14?cc=1469065

Recuperado 18 de may., 2011.

de Buenos Aires bajo el rubro “panaderías” el negocio aparece bajo el nombre de “Dalmacie, N.” (Pillado, 1864: 290), en el mismo domicilio de los Anastay.

LA PATRIA COMO NOSTALGIA

Iniciado el viaje de ultramar, unos días después de la partida, Francisca destaca el 30 de marzo porque es el aniversario del “[...] natalicio feliz de mi Sor. Gobernador, y tuyo tambien, dije a Anastay; mío como Argentina, y vuestro porque has residido en la Confederacion el prolongado tiempo de veinte y ocho años” (F.E.D.A., 1850: 23). Francisca distingue las nacionalidades de ambos, pero incluye a su marido en su propia patria, donde él ha residido por décadas. Según esa acotación Anastay habría llegado en 1822 al Río de la Plata, lo que se confirma en un registro sobre “entrada de pasajeros” al puerto de Buenos Aires que anota “Ardiray Anastasio” como apellido y nombre, respectivamente, de nacionalidad y procedencia “Marsella”, de profesión “panadero”², registro que, a pesar de las diferencias léxicas coincide con las apreciaciones de la *Memoria*. Por otra parte, su profesión de panadero está registrada en un suceso policial de 1833³.

La recurrencia de la autora a identificarse con su patria de origen está a lo largo del libro, con los recuerdos, la nostalgia y la constante comparación entre Buenos Aires y lo que ve en Francia. Asimismo,

² *Guía genealógica*, disponible en <http://pasajeros.guiagenealogica.com/imagina.php?k=Njg4NjcwMS0wMDUzNzU4> Recuperado 16 de may., 2011.

³ El 26 de enero de 1833 en la 1º Sección de la Policía de Buenos Aires, queda registrada la detención de Raymundo Cabrera por “robo de pan á D. Andres Anastay”. (*Índice del Archivo*, 1860: 146).

la extensión de su nacionalidad al marido se formula cuando le recuerda que los federales siempre lo han conceptualizado bien, al punto que “el Sr. Blanco te dijo un domingo: Sr. de Anastay, Vd. Puede ir á votar para que nuestro Sr. Gobernador subsista, pues es Vd. ya como un Argentino” (F.E.D.A., 1850: 24). En el Río de la Plata desde agosto de 1821 se había establecido por Ley electoral el voto obligatorio de los varones libres, nacidos en el país, con 20 años o más (antes de los 20 si fueran emancipados) sin restricciones de ninguna clase (fortuna, educación, etnia) en la que también podían participar los “avecindados”. Según Marcela Ternavasio (2009: 141) “la ley de sufragio cristalizó un régimen representativo muy novedoso para la época al estipular, [...] un sistema de elección directa, de sufragio activo amplio”. La elección de representantes es una práctica ciudadana reformulada durante el gobierno de Rosas, ya que pasa de ser “un sistema de competencia electoral entre notables” cuyas listas de candidatos se dan a conocer a través de la prensa, a ser “un régimen de unanimidad, con reducida o nula competencia entre líderes y con listas únicas e candidatos aprobados por el gobernador” (Salvatore, 1998: 356). La participación de los vecinos, afincados en la ciudad o en la campaña era frecuente, máxime si a ellos se les reconocía suficiente afección por el régimen federal. Los votantes asistían a las mesas electorales para firmar, marcar con una cruz o dar consentimiento verbal de aceptación a la lista. Anastay era francés por lo que no podía ser sufragante, pero después de tantos años de residencia no era extraño que se intentara incorporarlo a las elecciones como avecindado.

Sin embargo, en la *Memoria* no hay indicios de que el marido de Francisca haya asistido a algún acto electoral. El texto, en cambio, expresa adhesión a la vida cotidiana reglada por las leyes federales. El uso de la frase “¡Viva la Confederacion Argentina!” que lo encabeza es una señal de esa fidelidad, ya que el libro que fue publicado en

Marsella podría haber evitado su inclusión. Pero como el objetivo de la *Memoria* es que la lean sus amigas y parientes que viven bajo el régimen rosista, la frase introductoria se convierte en pasaporte de regreso.

La Confederación Argentina había sido creada a partir de la firma del Pacto Federal, en 1831. Esta alianza sellada por tres provincias de tendencia federal, aledañas al litoral fluvial del Paraná (Santa Fe, Entre Ríos y Buenos Aires), intentaba regular las relaciones interprovinciales y aunar esfuerzos para lograr las bases de organización de un estado nacional. Una causa que se consolida aún más cuando se delega la conducción de las relaciones exteriores al encargado del gobierno de Buenos Aires, el gobernador Juan Manuel de Rosas, en febrero de 1835. El ejercicio de tal magistratura otorga al gobernador porteño cada vez más injerencia en los asuntos de la Confederación, tales como la campaña contra el mariscal Santa Cruz, representante de la Confederación peruano-boliviana (1837-1839). Asimismo, el bloqueo francés de 1838-1840 y el bloqueo de las fuerzas combinadas de Francia y Gran Bretaña entre 1845 y 1848, significan para Juan Manuel de Rosas una fuente de prestigio político que trasciende las fronteras de su provincia. Aunque la Confederación se mantiene hasta la sanción de la Constitución Nacional de 1853, en el extranjero su nombre se conservó un tiempo más. En 1857, cuando Lina Beck Bernard acompaña a su marido Carlos Beck para promover la colonización agrícola en la provincia de Santa Fe, escribe sus impresiones del viaje y de su estancia en nuestro suelo. Si bien el libro de la alsaciana se titula *Le Rio Parana: cinq années de séjour dans la République Argentine*, se refiere al territorio como Confederación, usando el término que denominaba al territorio occidental del Río de la Plata.

Espínola remarca su identidad en el título de la *Memoria* diciendo que es una *argentina de la provincia de Buenos Aires*. Esto evidencia

lo que Vanesa Miseres (2011: 2-3) estudia en las viajeras del siglo XIX: el “posicionamiento de cada una de ellas frente a la experiencia vivencial e ideológica del contexto histórico-cultural tanto del espacio propio como del visitado”. Aunque la colocación de las mujeres dentro de los asuntos públicos y políticos de la sociedad es considerada marginal y mediada por las figuras varoniles en el siglo XIX, las enunciaciones que ellas realizan también dan cuenta de sus enfoques, a veces similares, pero a menudo más flexibles que los discursos masculinos ante conceptos como familia, modernidad, nación, lo que hace a estos relatos portadores de “diálogo con los códigos culturales de su tiempo y, en consecuencia, con los discursos fundacionales, sus retóricas, y los proyectos de nación latinoamericanos” (Miseres, 2011: 5).

Este diálogo es patente en el relato de Francisca Espínola que en el inicio incluye versos cortos llamados “Despedida a mi Patria” con el subtítulo ¡Viva el gran ROSAS!, que aluden primero a la tierra que se abandona: “A Dios, rivera del Plata” y “A Dios, suelo en que nací” son las marcas territoriales del discurso. Luego habla del gobierno: “Un justo y sabio gobierno, / Amoroso y paternal, / Os dará miles de gloria / Que yo no he de disfrutar” (F.E.D.A., 1850: 7). Después refiere al viaje como regalo de su marido y a la religiosidad de ambos que es el refugio para las incertidumbres que le planteará la navegación y los temores que siente al alejarse de la “dulce Patria,” de la “cara Patria” (F.E.D.A., 1850: 7). Las imágenes que construye en estos versos se refieren a su propia conexión con la *nación* argentina, puesto que Anastay es francés. La *Patria* siempre es mencionada con mayúsculas y respaldada por cualidades positivas. La alusión más destacada a *su* patria es la que hace en las loas y versos, el 25 de mayo, como remembranza del “día de glorioso renombre para mi Patria” (F.E.D.A., 1850: 76). Vítores para la Confederación, su gobernador y los representantes

en el gobierno. Loas para Manuelita Rosas, que acompañaba a su padre en las actividades de la vida política porteña, alabanzas que se extienden también a *las bellas Argentinas* y *todos los Argentinos* que hayan glorificado a la patria.

Como Francisca lleva varios días en viaje los principios del federalismo se exponen a la distancia, corroborando el sentido que poseen las fiestas mayas y julianas durante el gobierno rosista. No sólo sirven para rememorar la Revolución de Mayo (1810) y la Independencia argentina (1816), sino que también permiten asociar a los líderes federales y a sus ejércitos a las gestas por la defensa patriótica. El uso de versos y homenajes patrióticos se había hecho frecuente desde los primeros tiempos de la revolución. Al respecto, señala Graciela Batticuore que Juan María Gutiérrez llama *poesía patriótica argentina* a ese conjunto de voces que fomenta una lírica local. Agrega la estudiosa que esas obras cumplen “una función netamente pedagógica: *educa* a los diversos actores sociales en los principios revolucionarios” (Batticuore, 2011: 81). Es curioso que en el relato Francisca Espínola remarque su simbiosis personal con la patria en tiempos en los que las mujeres representaban una posición subsidiaria respecto de los varones de la familia y no poseían ciudadanía. Su relación con el poder ha sido definida como la de la *maternidad republicana*. Francine Masiello (1997: 49) destaca la idea de patriotismo desde el hogar ya que “se pensaba que las mujeres sólo podían dejar su marca en la sociedad a través del deber doméstico”. La maternidad como condición biológica y las obligaciones familiares que se derivaban de ella, habilitaba a las madres como trasmisoras de valores patrióticos que serían ejecutados sólo por los varones, únicos poseedores del ingreso a la vida pública.

Además de las manifestaciones destacadas, de los homenajes a la patria y al gobierno, en la *Memoria* Francisca se acerca al tema político en oportunidad de mencionar la figura de su padre, que

le había delegado una obediente devoción a la Virgen de los Desamparados:

[...] en los ultimos días de su existencia, me dijo mi finado Padre: «Te encargo mucho, hijita, que nunca dejes de practicar las devociones que te hemos enseñado, ni olvides ni abandones jamas la devocion á Nuestra Madre y Señora de los Desamparados, [...] sabes que yo la merezco señalados beneficios, siendo muy singular el de cuando entraron los doce mil ingleses en esta nuestra patria» (F.E.D.A., 1850: 55).

El testimonio de la participación de su padre en las huestes militares de la defensa de Buenos Aires, durante las jornadas de julio de 1807, cuando las tropas inglesas intentaron apoderarse de la ciudad por segunda vez, es otra de las representaciones patrióticas aunque en el texto se asocia netamente a un discurso religioso. Sobre ese suceso, es conocida la marcha de las tropas británicas desde el límite oeste hacia la Plaza Mayor en columnas paralelas por las calles céntricas de la ciudad. En ese recorrido, los ingleses fueron atacados por los vecinos desde las azoteas con todo tipo de armas, hasta que finalmente se apoderaron de la Residencia, el Hospital de Santa Catalina, los templos de Santo Domingo, San Francisco y el monasterio de las monjas de Santa Catalina de Siena. En Santo Domingo, los británicos resistieron los avances de las fuerzas locales desde la única torre que tenía el templo y recuperaron sus banderas que un año antes había tomado Santiago de Liniers y había depositado como ofrenda a los pies de la imagen de la virgen. Cuando las fuerzas rioplatenses lograron vencer a los invasores, los estandartes fueron restituidos al templo. Francisca se piensa “argentina” y lo señala, identificándose con los símbolos nacionales, aunque incurra en confusiones fonéticas,

como puede apreciarse en la breve nota del domingo 14 de abril: “[...] A las diez de la noche canté con el Sr. de Roqué la canción de la Patria: «Hoy, mortales, el grito sagrado, etc» (F.E.D.A., 1850: 38). La permuta de “oíd” por “hoy” del primer verso del Himno Nacional Argentino, meramente fonética hace suponer que el texto escrito de la canción patria no había estado en manos de la autora, que bien pudo haberlo aprendido por transmisión oral o por participar en las fiestas patrias, cuando éstas se realizaban en las plazas y calles de la ciudad. La imagen que ofrece Francisca, a diferencia de la asociación que la retórica escolar ha hecho del Himno Nacional con Mariquita Sánchez de Thompson, atribuyéndole un rol principal en la *primera* interpretación de la canción patria en sus tertulias, da cuenta de prácticas menos formales, como las fiestas populares que, año a año, se celebraban en Buenos Aires, en especial en la Plaza de la Victoria, por lo general ornamentada con arquitectura efímera acorde a la conmemoración o a la festividad que se oficiaba. Juan Carlos Garavaglia remarca el sentido de *plaza pública* que alcanza este sitio, recalcando que “su rol iría creciendo hasta convertirse, como es notorio, en el ámbito simbólico que expresa por excelencia la presencia física del *pueblo*” (Garavaglia, 2007: 69).

En suma, los elementos que conforman la identidad nacional son compartidos por todos los sectores de la sociedad que de un modo u otro participan del universo simbólico creado en torno a la revolución. “A partir de 1810 se había creado una liturgia cívica que abarcaba la instauración de un aparato simbólico que pudiera reemplazar al español”, señalan las autoras de *Mayo de 1810: entre la historia y la ficción discursivas* (Pilia de Assunção, Ravina y Larranaga, 1999: 31). Más adelante, cuando se plantea la instauración legal de la celebración del 25 de mayo, en 1812, los festejos populares forman parte del mismo aparato simbólico propuesto por las autoridades, que se diseminan por calles y quintas, por estancias, navíos

y cuarteles. Las fogatas, concursos y sorteos de ayudas para artesanos y niñas huérfanas, los bailes, comparsas y mascaradas, al igual que las representaciones teatrales se conjugan en gestos identitarios que marcan la impronta patriótica de quienes participan en ellos. En la *Memoria* el uso constante a lo largo del relato del posesivo *mi patria* para los homenajes patrióticos, para las comparaciones arquitectónicas o costumbristas, para las evocaciones amistosas y religiosas, prueba un nexo palmario entre mujer, cultura y nación. En Francisca Espínola este lazo aparece remarcado quizás porque su marido es extranjero; la identidad que se subraya es la de su propio origen que ella intenta no perder. Varias veces se lamenta de haber tenido que abandonar ese suelo tan querido para ella; lo hace con expresiones dramáticas, lamentando “[...] la herida ya cerrada pero no cicatrizada que me causó la pérdida irreparable de mi querida hijita y de mi amada patria, ¡oh desgracia!” (F.E.D.A., 1850: 121).

En otros momentos del relato la *identidad argentina* de Francisca parece diluirse. Ante sus dudas sobre el regreso al Río de la Plata, dará lugar al deseo de su marido de que ella aprenda francés. Asimismo, proyecta hacerse un retrato para enviar a Argentina que aún no ha decidido si hará a la usanza francesa, con gorra, ya que ella la ha adoptado como vestimenta, tanto que “los mismos franceses y francesas dicen á Anastay que parezco del pais” (F.E.D.A., 1850: 133). El interés por la mimesis con las lugareñas proviene, en principio, de la idea imprecisa que Francisca tiene sobre la razón del viaje. Ella sostiene desde el comienzo, cuando repasa las dificultades habidas para resolverse a acompañar a Anastay, que él debía atender negocios relativos a propiedades que poseía en Marsella. Así, él le había planteado que “al momento veria corredores que buscarian compradores, y vendiéndose las tres casas volaria á tu lado” (F.E.D.A., 1850: 11), lo que estimaba hacer en un tiempo no menor de un año.

Ya establecida la nueva residencia en Marsella, después de visitar otras ciudades, Francisca anota que han arrendado una casa, porque las propias están alquiladas. Ella, devota, agradece a la virgen por estar en su nuevo hogar: “Ya estoy situada en esta ciudad á la par de un buen esposo; en Vos pongo toda mi esperanza” (F.E.D.A., 1850: 138). Este momento de la nueva ubicación familiar prácticamente coincide con el cierre del relato y es cuando Francisca deja traslucir algunas especulaciones acerca de una estadía permanente en Francia. Ella no sabe si regresará a su patria, lo añora, pero también se muestra deseosa de que sus corresponsales de Buenos Aires la visiten en Marsella. Un poco antes, había escrito el epitafio para la tumba que le haría su marido en un solar del cementerio de esa ciudad, dando por supuesto que allí terminaría su vida. En su escrito, no hay indicios de que el marido tuviera intenciones de regresar a Argentina ni señales firmes de que el establecimiento allí se convirtiera en permanente. Francisca oscila entre una y otra resolución, aceptando las decisiones que su marido toma.

LAS INTERLOCUTORAS DE FRANCISCA

Si no fuera por las referencias que se encuentran en el Censo de 1855, los datos familiares de la viajera y su marido hubieran quedado restringidos a las pocas aclaraciones del relato. Lo mismo ocurre cuando se intenta dilucidar qué parentesco o qué grado de amistad tienen las mujeres mencionadas con Francisca. Estas interlocutoras son difíciles de identificar más allá del texto a pesar de las innumerables menciones de sus nombres de pila. Cuando en la dedicatoria ella dirige su atención a *amiguitas y parientitas*, en realidad está hablándoles a mujeres adultas, a señoras de edad similar a la de ella, según consta en el Censo de 1855. Algunos

indicios se esclarecen cuando recuerda a tres amigas, nombrándolas en diminutivo y asociándolas al apellido Coco.

Al mediodía eché de menos á mis queridas amigas que sabiendo era el cumple años de mi Esposo, vinieron Dolorcitas, Lorenzita y Pepita Coco. –A pesar de la distancia brindé por todas (F.E.D.A., 1850: 143).

Esos nombres coinciden con registros del Censo de 1855. En él puede hallarse a “Josefa de Coco” (Pepita), de 44 años, soltera, de profesión costurera que convive en una “casa de azotea” alquilada, en la sección denominada “Parroquia de San Telmo”, con “Plácida de Coco”, de 46 años, también soltera y costurera e “Isabel de Coco”, de 50 años, con idéntica profesión, de estado civil viuda⁴. También viven allí dos niños y una niña y otra mujer joven, viuda, que tiene la misma profesión que las mayores. El oficio de estas cuatro mujeres se asocia fácilmente a varias referencias al vestuario de Francisca, ya que dice a menudo que ha sido confeccionado por sus amigas. En el desembarco en Sète trae a colación un vestido de “raso negro” que “ellas mismas tuvieron la bondad de hacerme[lo]” (F.E.D.A., 1850: 87), que reserva para ser usado en Marsella. Lo mismo señala de una capa que se ve forzada a regalar a una francesa, a pesar de que ella deseaba conservarla como amistoso recuerdo de “Dominguita”, con quien se disculpa en el relato (F.E.D.A.,

⁴ Censo de la ciudad de Buenos Aires 1855. Parroquia de Sn. Telmo Cuartel N° 7. En Microfilm N° 1154368, Imagen Digital N° 4321613, disponible en <https://familysearch.org/pal:/MM9.3.1/TH-266-11775-98336-95?cc=1469065> y <https://familysearch.org/pal:/MM9.3.1/TH-266-11775-102668-82?cc=1469065&wcc=830563> Recuperados 30 de may., 2011.

1850: 98-99). También se entristece cuando el viento le arrebató en la cubierta del barco un pañuelo y unas ligas que su otra amiga “Manuelita” le había bordado con el nombre y apellido de ambas (F.E.D.A., 1850: 63-64). Las muestras de amistad y de cariño que le habían propiciado las mujeres que estaban atentas a su partida se escurren de las manos de Francisca, pero no disminuyen los efectos de *sororidad* de la relación entre congéneres presentes a lo largo de la *Memoria*. En ella, el coloquio imaginario con las amigas y parientes que se quedaron en Argentina se sostiene en los comentarios de la autora. Ellas son sus interlocutoras y el objeto de la narración es tenerlas al corriente de sus pasos, es compartir cuánto disfruta los placeres de ver lo que otras y otros aún desconocen: el ferrocarril, el progreso de las ciudades francesas, las costumbres de otros pueblos. El apellido Coco, Cocos o Di Coco aporta nuevos datos genealógicos de Francisca y de su hija, mencionada por su nombre una sola vez en la *Memoria*, que está usado en diminutivo: “Nievécitas”, y en otras ocasiones recordada como “mi infortunada hijita” o “mi querida hijita” (F.E.D.A., 1850: 8, 121). Llama la atención que siempre la refiere mediante el posesivo de primera persona y no como nuestra hija, incorporando a Anastay en la desdicha. Esto es así porque Nieves había nacido en 1813 en un primer matrimonio de Francisca con José Francisco Cocos, según consta en los datos bautismales de “María de las Nieves Cocos”⁵. El pasado de Francisca Espínola se desovilla en torno al apellido Coco o Cocos, que había sido el de su hija Nieves, presumiblemente adolescente al momento de morir a juzgar por la remembranza que hace de ella en Marsella cuando estaba hospedada en un hotel y en la habitación contigua:

⁵ 6 de agosto de 1813 en <https://familysearch.org/pal:/MM9.1.2/MG4N-L4B/p1> Recuperado 30 de mayo de 2011.

“Estaban una señora, hermosa matrona, su esposo y una joven de 15 años, que la miraba con ternura porque me hacía recordar mi hijita” (F.E.D.A, 1850: 107).

Francisca Espínola usa a menudo un lenguaje epistolar que permite advertir que la amistad femenina es uno de los pilares de la sociabilidad de la época, un discurso habitual durante el romanticismo. Aún sin estar muy lejos del hogar se cursan invitaciones, se acuerdan negocios, se avisan encuentros, se dan condolencias a través de esquelas, que en definitiva, permiten sostener más firmes los vínculos y redes familiares y personales. La distancia, el alejamiento del solar habitual, no hace más que acrecentar la práctica. Así lo hace Mariquita Sánchez desde el exilio en Montevideo o en Río de Janeiro. Según Batticuore, Mariquita se vuelve cultora de una correspondencia voraz que intenta mantener los lazos entre la gente diseminada por distintos países, en esencia por motivos políticos. Aunque no es el caso de Francisca, vale para ella lo que la estudiosa plantea sobre el trato epistolar, señalando que éste sostiene “el deseo de *restablecer la conversación a través de la escritura*” (Batticuore, 2011: 172). Batticuore encuentra que el intercambio epistolar entre mujeres remite a la necesidad de sostener “*la vida de salón*: esto es, en la dinámica de la sociabilidad cotidiana y las visitas, en el intercambio de ideas a través de la conversación cara a cara o por escrito” (Batticuore, 2011: 177). Si bien en la *Memo-ria* de Espínola no hay señales de que ella fuera una *salonnière* a la manera de sus contemporáneas porteñas, sí queda claro que la cultura del trato impregna las relaciones entre mujeres. Como se ha visto, Francisca reduce su dedicatoria a un círculo parental y amistoso muy estrecho, donde las relaciones afectivas se presentan íntimas y confidentes, de allí que las menciones de nombres propios se circunscriban a un núcleo de mujeres que entre sí deben haber tenido comunicación frecuente y solidaria, a quienes no hace falta

ponerles apellidos porque de seguro, se conocen íntimamente. Estas redes femeninas se restringen a las mujeres de su clase, a quienes la autora reconoce como pares, ya que destaca más de una vez que las “sirvientas” son poco confiables y bastante volubles. Cuando recuerda su decisión de acompañar a Anastay las identifica como “las que no tienen lealtad ni cariño, y que con la mayor facilidad se salen y dejan a una sola” (F.E.D.A., 1850: 10-11). La imposibilidad de que alguna de sus amigas o parientes la acompañara durante la ausencia de Anastay, la hace pensar en contratar alguna mujer de servicio, pero la desconfianza que todas las sirvientas le inspiran, la determinan a viajar con su marido. En ningún momento sugiere que alguna de sus congéneres haya pertenecido a la elite porteña, y aunque menciona a Manuelita Rosas y a una tal Manuelita a secas, no hay indicios de que esté hablando de la misma persona en la segunda evocación.

La reafirmación de hermandad se presenta como un reconocimiento claro de las acciones y de las intenciones que las mujeres de su entorno han manifestado hacia ella mientras preparaba su viaje. Se han ofrecido a acompañarla en su casa o la han invitado a las propias, mientras su marido estuviera de viaje. Francisca finalmente acepta los deberes matrimoniales y decide realizar el viaje. La sumisión a las decisiones del marido muestra que ella entiende que su compromiso marital principal es subordinarse a lo que él dispone, pero que la suya es una determinación que será tomada después de considerar varias soluciones alternativas, consciente de que su postura sería respetada. Entre esas opciones, las que Francisca ha evaluado con mayor hondura son las que refieren la hermandad con mujeres conocidas, quienes serán capaces de respetar la osadía y el coraje que ella demuestra al elegir, finalmente, emprender el viaje.

UNA EXPERIENCIA EXCEPCIONAL: EL VIAJE

Para Francisca Espínola este desplazamiento es singular, pues se traslada por única vez, sin conocer a ciencia cierta cómo iba a finalizar su periplo. Por eso subraya el protocolo de despedidas propio de la época y de la partida que se cumple antes de embarcarse. Ella dice: “fui también favorecida de otros sacerdotes y señores de distinción que me honraron con sus visitas, y de las que estuve obsequiada hasta el día mismo que me embarqué” (F.E.D.A. 1850: 81). Ricardo Cicerchia (2000) refiere a *relaciones sociales estigmatizadas* cuando revisa la mirada de los viajeros ingleses de principios del siglo XIX, sobre todo en lo referente a indios y gauchos. Incluye, entre ellas, las alusiones al *patriarcalismo* de la sociedad argentina frecuentes en casi todos los escritos que describen a las mujeres de la pampa. La *Memoria* de Espínola plasma los rasgos del patriarcalismo señalado por Cicerchia, ya que la autora recalca que sus decisiones personales se sujetan a los proyectos de su marido. Al principio, ella asegura que la determinación de acompañarlo le ha costado muchas reflexiones. Pero luego, insiste en sus obligaciones de mujer casada. En particular, las marcas de sujeción y de obediencia al “Esposo”, o si se quiere, de mediación masculina en las relaciones públicas de esta mujer que son evidentes en varias partes del relato. En muchas ocasiones la figura del cónyuge se antepone a sus acciones, en las decisiones y en las actividades relacionadas con trámites y gestiones económicas sencillas, como una compra en la feria callejera, al punto que de no contar con el marido, la intervención del sirviente es el mejor recurso para la mujer. Es notable que las referencias a su compañero habitualmente se indican con mayúscula con el apelativo “Esposo” o por el apellido Anastay, antecedido por el título “Sr. de”. La subalternancia de las mujeres a las figuras masculinas más cercanas es, en el caso de una mujer casada, hacia el esposo o hijos

varones. En ellos recaen las responsabilidades del *pater familiae*, todas las potestades y decisiones que tienen que ver con el mundo extradoméstico. Esto es evidente sin ir más lejos, en el plano legal donde la inferioridad jurídica femenina asimila a la mujer con personas menores de edad. Dora Barrancos (2000: 112-113) que ha examinado esta materia con atención cita el artículo 55 del Código Civil, puesto en vigencia en 1871, que “declaraba la incapacidad relativa de la mujer casada” y el inciso 4º del artículo 57 que “la ponía bajo la representación necesaria del marido” como indicios de la obediencia que se imponía a las mujeres.

El matrimonio llevaba como acompañante a un *sirviente* que Francisca menciona pocas veces durante la travesía marítima siempre marcando su condición y lo llama por su nombre “Juan” cuando ya están en tierra francesa. Es llamativo el uso del nombre de pila para el criado y el apelativo “señor” en el resto de las menciones sobre varones embarcados. El rango relacional queda marcado cuando destaca el apellido, tal como ocurre con Juan Roqué, siempre mencionado como el *Sr. de Roqué*. Este hombre, también de origen francés, había llegado al Río de la Plata hacia 1824 y se había afincado en Córdoba (Cabrera, 1933: 138). En 1850, el Gobernador de esa provincia, Manuel López, lo comisiona para comprar en Francia las “máquinas necesarias”⁶ para la acuñación de monedas. Del mismo modo menciona al segundo de a bordo, “el Sr. de Molé: urbano, amable, de maneras atractivas, de los mejores modales” (F.E.D.A., 1850: 33). Tanto ella como su Esposo pueden dar cuenta de las atenciones que este tripulante les brinda, a partir

⁶ Términos que constan en una Nota del Gobernador de Córdoba, fechada el 18 de mayo de 1850, transcrita por Cabrera (1933: 129).

de su pericia como marinero y su buen humor. Otro apellido que aparece en la *Memoria* es el del capitán “Lamaresquier, que es inteligente, muy practico y celoso; se puede venir durmiendo, dice mi Esposo” (F.E.D.A., 1850: 141). Durante el trayecto marítimo Francisca no da indicios de que hubiera otra mujer a bordo, por eso, las referencias al contacto de ella con los hombres embarcados están mediadas por su esposo o son presentados como cargados de mesura y recato por ambas partes. El trato es siempre cortés y, a veces, se hace más informal y entretenido, tal como cuando describe momentos en los que se recrea jugando a los naipes o al dominó con alguno de los tripulantes (F.E.D.A., 1850: 21, 53 y 63), o cuando participa activamente de la vida marítima.

RUTAS

A lo largo de la travesía por el Atlántico y por el Mediterráneo Francisca *protagoniza* todos los avatares del relato diario. Su apelación es a un registro instantáneo, de primera mano de manera similar a las observaciones hechas por Lina Beck Bernard y un poco antes que ella y que Espínola, las reflexiones hechas por Juana Manso. Ésta narra el recorrido junto a su marido en los Estados Unidos; luego, con él y sus dos pequeñas hijas a bordo de la goleta *La Antilla*, en 1848, y al final su estancia de un año en la isla de Cuba, relatos que fueron conocidos años después en *O Jornal das Senhoras* (Río de Janeiro 1852-1853 y 1855), en *La ilustración Argentina* y en *Álbum de Señoritas* (Buenos Aires, 1853 y 1854, respectivamente).

Francisca Espínola elabora sus textos siguiendo un esquema testimonial. Ella ve, oye y circula por donde todavía no lo han hecho sus amigas y parientes. Su voz, su presencia, sus vivencias, en muchas ocasiones cargadas de ingenuidad y candor, aparecen como experiencia vívida, no tanto como recuerdo. Esto la diferen-

cia bastante de su contemporánea Mariquita Sánchez en su obra *Recuerdos del Buenos Ayres Virreynal*. En sus *Recuerdos*, señala Mónica Szurmuk (2007: 46), “Sánchez no escribe en primera persona y no se pone a ella misma como participante de las convenciones sociales que describe”, de modo que no ocupa el rol fundamental del testigo que caracteriza a la narrativa de viajes. En todo el relato, Espínola expone sus impresiones, sus temores y alegrías, todos sus sentimientos como testimonio de haber pasado por allí, sin ningún afán de convertirse en narradora o escritora. Como señala Bonnie Frederick en su estudio sobre los hermanos Mansilla y sus relatos de viaje, las mujeres adquieren una voz autorizada para el relato porque estuvieron en el lugar descripto, “[...] la viajera fue al lugar que describe y sus lectores se quedaron en casa, ella lo vio con sus propios ojos y por eso tiene los conocimientos especiales del testigo” (Frederick, 1994: 247). La especialista Mary Louise Pratt caracteriza como “popular género de literatura de supervivencia” a los relatos que, como el de La Condamine, se ocupan de alguno de los dos grandes temas de este género: “por un lado, las dificultades y peligros atravesados; y por otro, las maravillas y curiosidades vistas” (Pratt, 1997: 45). Por su parte, Ricardo Cicerchia (2000: 14), también señala este sello: “El acontecer ordenaba el journey, el movimiento físico y la manipulación interesada de la memoria trazaban el guión”, en alusión a las crónicas de viajeros británicos sobre el Río de la Plata, en el siglo XIX,

LA TRAVESÍA DEL ATLÁNTICO

La primera parte de la *Memoria* que coincide con el cruce del océano, se presenta a manera de diario de viaje. Durante la navegación del Atlántico la escritura sucede día tras día y, en gran medida, está destinada a registrar sus malestares físicos y los de su marido.

Aunque da a la narración un tópico religioso pronunciado, cada día Francisca alude a comentarios propios de la travesía. La autora se muestra tan inexperta respecto de las tareas marineras que todo parece llamarle la atención. Describe algunos procesos que observa desde que se embarcan, tales como la presencia del práctico de a bordo para guiar la salida del puerto de Buenos Aires, el control del velamen para conseguir mejores condiciones de navegación, los protocolos y saludos que las naves cumplen en puerto y durante la travesía. Sus explicaciones suponen un verdadero aprendizaje del vocabulario específico, porque Francisca las expone utilizando los términos propios de la marinería. El día 3 de abril señala que “las olas bañaban todo el barco; este iba ladeado, lo que llaman ir de bolina; mucha marejada y viento” (F.E.D.A., 1850: 27), lo que da indicios de que observa y anota, seguramente, las instrucciones y las tareas que hacen los tripulantes para que la nave adopte esta posición “ladeada”, para que la quilla forme un ángulo pequeño respecto de la dirección del viento y pueda lograrse el movimiento “a bolina”. O el 8 de abril cuando señala la incomodidad que le producen los balances de la nave y como hay mucha marejada y buen viento “recojen las velas y solo dejan dos para ir á la capa” (F.E.D.A., 1850: 35). Más adelante, cuando se hallan a punto de atravesar la “línea” Francisca anota los pormenores del cruce con detalles de la ceremonia iniciática para los quienes lo hacen por primera vez. Su relato está teñido de ingenuidad y aprensión que, alimentadas por las ocurrencias de los tripulantes del buque, la hacen parecer infantil e inocente para la ocasión. Comenta que como en la noche llovía y a ella no la habían dispensado de su bautismo a la madrugada se viste con ropa apropiada para presentarse ante su padrino, el capitán, improvisando incluso un velo. Pero los marineros le avisan que ya habían cruzado el Ecuador mientras dormían. Ante la advertencia de que igualmente la mojarían si no les hacía algún

presente, decide llevarles “varias frioleras de dulce y unos cigarros,” a la hora del almuerzo y ellos igual la mojan “bien que con finura, con unos vasitos de agua” (F.E.D.A., 1850: 43).

LAS TRAVESÍAS POR FRANCIA: UNA NUEVA FRONTERA

Como se ha visto, la misión de acompañante que trasunta el viaje de Francisca hace que su relato se encadene con las decisiones que toma su marido. El libro, que se inicia con cierta incertidumbre respecto del regreso se manifiesta en la *Despedida* como una aceptación del posible exilio, hacia el final, cuando Francisca hace un reconocimiento del lugar donde se levantará su tumba en el cementerio de Marsella. El cometido inicial del viaje se va transformando en el relato en aceptación de una larga radicación en Francia. Señala que su marido le dice “[...] que si se pudiera ir á Buenos Aires por camino de hierro, iríamos y traeríamos á pasear por unos meses, unas veces á las amigas, otras á las parientitas” (F.E.D.A., 1850: 132), ya que no tiene contacto con personas que hablen español. Este carácter de similitud con los usos y costumbres del lugar que se visita, tan presente en el registro del popular adagio *Al país que fueres haz lo que vieres*, expuesto en varias partes del relato de Francisca, dan cuenta de lo que Christian Kupchik (2008), en su análisis sobre la moral del viaje, plantea como *nueva frontera* o búsqueda de equilibrio entre lo que se ha dejado y lo que se está conociendo, que no es más que “[...] pasar desapercibido, escapar a la asignación de los convencionalismos de los cuales se huye para resignificarlos” (Kupchik, 2008:76) .

El enmascaramiento como esposa abnegada que legitima su relato durante la travesía atlántica adquiere otro matiz en las páginas donde narra los recorridos por las ciudades que visitan. Sin abandonar la idea de la sumisión a las decisiones de su cónyuge, el relato se tiñe

de imágenes descriptivas sobre lo que ve, oye y le explican. Utiliza un lenguaje ameno propio de una viajera preocupada porque no se le escape ningún detalle de los sitios que recorre. Hace hincapié en temas cotidianos, con descripciones francamente orientadas a que sus interlocutoras bonaerenses se representen los panoramas naturales y urbanos que ella está viendo, como si su relato fuese expuesto en una tertulia, bañado por una pátina coloquial algunas veces, epistolar las otras.

En los últimos días de mayo, al desembarcar en *Cetta (Sète)*, la primera población francesa que conocerá, situada en el centro de la escena, une el consejo sobre moda de “unas amiguitas” que en Buenos Aires “me dijeron que desembarcara con vestido de raso negro” con la narración de su elección: “un traje de seda, borra de vino, baston de aguas” (F.E.D.A., 1850: 87-88). La descripción de todo el atuendo incluye el recuerdo de los obsequios de sus amiguitas: “unas ricas medias caladas”, “un pañuelo de seda color de guinda floreado de colores” y “una bonita gorra de paja forrada en raso del mismo color, así como las cintas, flores y perlas de que estaba adornada” (F.E.D.A. 1850, 87-88). Este desembarco, verdadero bautismo en tierras europeas, es el único que Francisca registra en su libro porque el periplo sigue, ferrocarril mediante, en Montpellier y Nimes para establecerse, al final, en Marsella. La referencia explícita a la moda es una de las pocas en las que su feminidad coincide con la imagen doméstica adjudicada a las mujeres argentinas de su tiempo. Sugiere Masiello que a ellas se las situaba en “El vasto mundo de las emociones y de los sentimientos” considerándolas “ángeles del hogar, [que] debían ser las custodias invisibles de la nación” (Masiello, 1997: 76). También denota el sentido de hermandad entre congéneres que es frecuente entre las que destinan sus vidas a la formación de una familia. En el mundo privado, en el seno del hogar, ellas suman sus hábitos, sus conocimientos y se sostienen emocionalmente.

En la segunda parte del relato, a partir del descenso en el puerto francés su mirada se vuelca al mundo exterior. Cuando describe los paseos, las procesiones, las costumbres y los entretenimientos en las ciudades, Francisca descuida la periodicidad de la narración y se ocupa de reunir imágenes más profundas y detalladas. Apela más a su memoria y a las impresiones que le producen los sitios que observa; relega las letanías que había incluido antes y acumula muchas reflexiones, tratando de dar cuenta de sus flamantes experiencias. Una de las novedades que halla la autora en Francia es el *chemin du fer*, medio aún desconocido en el Río de la Plata. Las primeras líneas férreas extendidas entre Plaza Lavalle y la Estación La Floresta (en la actualidad, ambas dentro del ejido de Capital Federal, con un recorrido de diez kilómetros de distancia) fueron inauguradas en 1857, siete años después de la publicación de la *Memoria*. La semblanza que ella hace de sus sensaciones está dirigida a sus amigas, para que puedan comprender cómo se viaja en tren. El primer recorrido de Cetta a Montpellier es un viaje de aproximadamente unas tres horas, al anochecer, trayecto que a Francisca se le hace muy corto porque se interesa en numerosos detalles: la cantidad de pasajeros por coche, el confort que ellos tienen, el andar sobre las vías de un movimiento “tan sereno que se puede llevar un vaso de agua en la mano” (F.E.D.A., 1850: 95), lo novedoso de la velocidad y el efecto inesperado que ésta produce. Asimismo, describe las instalaciones de los vigilantes o banderilleros, a una legua entre sí y las estaciones donde “unas personas esperan para agregarse al convoy, y otras se apean de los coches para tomar diferentes direcciones (F.E.D.A., 1850: 95)”.

En el trayecto a Nimes describe con más detalle la composición del tren, “vi que eran ocho coches enlazados los unos á los otros además de la maquina (locomotor) donde va el fuego y el carretón de equipages” (F.E.D.A., 1850: 101) al mismo tiempo que estima

en doscientos la cantidad total de pasajeros, multiplicando la cantidad de asientos por vagón, el número de éstos y los conductores y maquinistas que se ocupan de la formación. El último recorrido que hace entre Nimes y Marsella la muestra habituada a este medio de transporte, pero atribulada por el traqueteo del tren que alcanzaba mayor velocidad y muy asustada al cruzar los innumerables túneles en una geografía tan diferente a la llanura pampeana por ella conocida. Entonces repite lo que le han contado sobre la construcción del ferrocarril cuando el relieve está obstaculizado por cerros altos que han sido taladrados para que las vías los atravesaran. Anota Francisca: “viajando por el camino de hierro generalmente no hay subidas ni bajadas, pero tan pronto se va sobre puentes elevadísimos como se pasa por debajo de tierra” (F.E.D.A., 1850: 106). Sus descripciones son emotivas para influir en la imaginación de sus lectoras, por eso puede narrar *el susto* que tuvo dentro del túnel y de inmediato retratar el *corto almuerzo* realizado sobre el tren.

La voz de la narradora es similar a la que Adolfo Prieto descubre en *Travels in Chile and La Plata* del viajero inglés John Miers (Londres, 1826), que “recompone un tipo de acontecer pautado por secuencias cronológicas” [por lo que] “rara vez excede la anotación del movimiento físico del viaje” (Prieto, 1996: 30). El relato es descriptivo, riguroso en los detalles, con una atención mucho más ligada a los objetos que a las personas, aunque a veces trasluce referencias a usos y costumbres que contrastan bastante con las que Francisca trae de su tierra nativa. El carácter literario inconfundible de los relatos de viaje se cimienta, precisamente, en el predominio de la descripción por encima de la narración, señala Luis Alburquerque García en su estudio sobre la evolución del género: “El discurso se represa en la travesía, en los lugares, y en todo lo circundante (personas, situaciones, costumbres, leyendas, mitos, etc.)” (Alburquerque, 2011: 17). La mirada de Francisca se posa en los itinerarios cuando se

trata de desplazarse de un sitio a otro, se detiene en monumentos, templos, calles y parques cuando visitan alguna ciudad o curiosean en las prácticas y usanzas de la gente con la que se cruza en sus recorridos diarios. En el tiempo de la escritura de su texto, plantea un punto de vista ajustado al de una turista que, aunque a veces supone que deberá asentarse en Marsella, observa sitios y personas a sabiendas que su estancia en el lugar será breve.

Al mismo tiempo que Xavier Marmier caracteriza a Buenos Aires por sus rasgos de *ciudad inacabada y uniforme*, Francisca admira los adelantos de las ciudades europeas. Para el viajero francés, Buenos Aires se presenta como una ciudad baja, con casas muy similares entre sí, parejas en su aspecto exterior: “un piso bajo con ventanas de hierro que dan sobre la calle” (Marmier, 1948: 19). Estas viviendas que se comparan con *dados*, de fachadas grises, sin embargo, tienen en su interior varios patios que el viajero alaba por su arbolado y la sombra aprovechable en ellos. En contraste con las apreciaciones de Marmier, los aspectos que llaman profundamente la atención de Francisca en Sète, Nîmes, Montpellier, Aix y Marsella son las fuentes de agua y el aseo de los paseos, las calles empedradas, los hoteles lujosos, los templos de gran antigüedad. Sus observaciones son minuciosas pero su mirada suele estar simplificada y sujeta a los detalles que su marido, a veces, y el señor de Roqué o los lugareños en otras ocasiones, le hacen notar. En una excursión hecha en Montpellier observa que desde una fuente ornamentada se hace llegar agua a toda la ciudad “por medio de conductos de hierro” (F.E.D.A., 1850: 96). El servicio de aguas que tanto sorprende a la viajera se hacía en Buenos Aires con carros de reparto que la entregaban en las casas que lo requerían o mediante aljibes domiciliarios. Provenía del Río de la Plata, pero no llegaba a las viviendas como aguas corrientes. No es extraño, entonces que Francisca preste atención puntual al saneamiento de las ciudades,

sobre todo porque las fuentes a la vez que proveen de agua adornan calles y paseos. En Montpellier destaca que el servicio llega a cafés, fondas y también a casas de familia. Similares apreciaciones escribe en Marsella, donde encuentra fuentes de agua potable “sencillas y hechas simplemente para el servicio público” (F.E.D.A., 1850: 120) y otras lujosas, con esculturas llamativas, que están emplazadas en paseos y avenidas. En Buenos Aires harán falta veinte años más para que las aguas corrientes se conviertan en una preocupación de las autoridades. Es a comienzos de la década de 1870 cuando se estrenan las primeras cañerías distribuidoras, que en el radio céntrico de la ciudad proporcionan agua potable a unas 40.000 personas, tendido que, aunque importante, resultará insuficiente. Las obras incluyen también desagües, cloacas y el adoquinado de calles, que hasta ese momento son anegadizas y reciben basura y desechos de todo tipo, provenientes de las casas de familia o de las incipientes industrias afincadas en la ciudad.

En Marsella, ciudad más populosa que las anteriores, Francisca pone atención en la arquitectura y en el trazado urbano que se le representa más moderno que lo que ya ha visto. Ella describe la disposición ordenada de las casas y la elegancia de sus interiores. Detalla también las mejoras que en calles y aceras permiten una circulación simultánea de peatones y carruajes menos problemática que la que se produce en su ciudad de origen. Destina varias páginas a comentar cómo es la vida en esta ciudad de “200.000 habitantes”, que advierte tan diferente a su Buenos Aires natal, que hacia 1852 posee alrededor de 85.000 habitantes. Es interesante ver como la autora de la *Memoria* observa con habilidad el orden de las calles y explica la alineación de las casas que tienen cuatro o cinco pisos y fachadas de piedra. El piso de las calles, de sólido empedrado y con pendientes bien emplazadas le hace pensar en las diferencias y semejanzas con su ciudad de origen, por la higiene que presentan,

donde el agua que sobra de las fuentes cumple un rol importante, pues permite regar con frecuencia y asentar el polvo que genera el tránsito de carruajes y personas. Francisca pone su atención en las veredas embaldosadas, aunque encuentra imperfectos los umbrales que a veces ocupan buena parte de ellas, “[...] imperfección que á esta fecha creo no se vera en mi patria, según las reformas que á mi salida estaban ya emprendidas bajo la direccion de nuestro sabio y celoso Gobierno” (F.E.D.A., 1850: 118-119). Atenta y observadora de la topografía de los sitios que visita, Francisca Espínola relata cada paseo o recorrido que hace con pinceladas que casi siempre matizan las referencias sobre lo que está viendo con sus símiles porteños. Figuras retóricas que la autora emplea de continuo como la “*evidentia* («poner ante los ojos»)” (Alburquerque, 2011: 23) son uno de los rasgos que legitiman su relato. Las reseñas históricas también forman parte de la narración cuando el matrimonio realiza excursiones por sitios que tienen edificios de la época romana, como la Casa Cuadrada, el anfiteatro, el templo de Diana y la Torre, en Nîmes. La descripción es minuciosa y la “cronografía” (Alburquerque, 2011: 23), aparece en las imágenes explicativas de lo que se está viendo: la antigüedad de los edificios o lo que ha quedado de ellos y la disposición de sus dependencias, enumerados para dar cuenta de los hechos que allí han ocurrido. Sobre el anfiteatro, uno de los principales atractivos de Nimes, explica Francisca que:

[...] es de figura circular, de un diámetro considerable y de una elevacion como la pirámide; tiene espaciosas galerias, aun se reconocen bien por partes las graderias y los palcos incluso el del emperador, y en todos sus asientos se colocaban veinte y cinco mil personas. Hay una pieza, que entonces servía de prisión, donde encerraban á los cristianos, y por una puerta del lado opuesto entraban en

jaulas de hierro los animales más feroces; ponían á unos cuantos cristianos en la plaza y les echaban las fieras para que les devorasen; esta era una de las principales diversiones de los Romanos” (F.E.D.A., 1850: 103).

En las primeras ciudades recorridas las visitas y paseos son breves pues la estadía en ellas es de un par de días. En ellas, el matrimonio se halla en tránsito, pero aprovecha el tiempo para algunos objetivos menores del viaje, como el de consultar un médico que pueda solucionar los “males” que Francisca dice tener desde mucho antes. Tiempo después, el matrimonio realiza una visita a la hija de Anastay, residente en Aix y van a conocer los baños termales. Esta experiencia, nueva e incomparable también le merece consideraciones puntuales. Describe el edificio y su mobiliario y explica el procedimiento ya en los baños:

Cuando se presenta un caballero con su señora le ofrecen una pieza que tiene por nombre *bains jumeaux* porque hay dos baños en la misma, y en ella se hallan dos sillas, dos sábanas y una bata blanca de hilo muy larga para entrar en el baño; estos son de piedra marmol, y el agua, naturalmente tibia, viene a ellos por medio de unos conductos ocultos que no presentan más que una llave, y con esta no se deja llenar el baño sino hasta la altura que se quiere, así como un resorte que hay en el fondo permite la salida del agua, y de este modo se cambia á voluntad. Este baño es muy agradable al cuerpo y sin embargo temía al principio dar vuelta de la llave, pero despues entregaba resueltamente mi cabeza al chorro que sale con mucha fuerza. Estaba yo cuidadosa de que Anastay no se quedase dormido, y á pesar de estar tan cerca le gritaba

diciendole que se agarrara del borde del baño para poder verle la mano (F.E.D.A., 1850: 130-131).

En Marsella comenta la circulación de transportes por la ciudad y la región, mostrando su sorpresa porque los caballos se usan muy poco, salvo para paseos de “gran lujo” que hacen señores y también señoras. El trato que los peones dan a los animales y el esmero con que los atienden llaman tanto su atención así como el trabajo de las “lecheras” que pasan con dos o tres vacas, burras o cabras, se detienen en las casas donde son llamadas y ordeñan sus animales, vendiendo así la leche “bien calentita” (F.E.D.A., 1850: 121-123). También, describe el puerto “de grande comercio,” capaz de albergar más de mil barcos por día y el pintoresquismo de las embarcaciones de paseo que se hallan en la zona (F.E.D.A., 1850: 120-121). La enumeración de costumbres cotidianas, como las de ferias de frutas y verduras, se describen desde el momento del desembarco. En Cète, a la mañana siguiente del arribo, Francisca se encuentra con una feria donde varias hileras de puestos destinados a la venta de frutas y verduras le muestran mercancías tan variadas, que ella señala su desconocimiento respecto de algunos productos. Casi siempre utiliza imágenes comparativas a lo conocido en el Río de la Plata, como cuando intenta probar el tamaño de unas guindas semejantes en volumen a los “durasnitos de la Virgen” (F.E.D.A., 1850: 91), una especie de duraznos pequeños, que en el Río de la Plata sazaban los primeros días de diciembre, por lo que se los asociaba a la Concepción de María. El uso de locuciones regionales es frecuente en los paralelismos que la autora traza y se aplican con el fin de facilitar la comprensión de sus lectoras.

PEREGRINACIONES

Las evidencias sobre la religiosidad de su autora sobrecargan la *Memoria*. Para la argentina, temerosa por lo desconocido de la travesía marítima, las adversidades del viaje se solucionan porque van “Maria Santisima, mi Madre y Señora de los Desamparados, con su querido Hijo, de pasagera en esta nave” (F.E.D.A., 1850: 82). Las manifestaciones de piedad personal de Francisca y su marido son continuas, como puede notarse en el registro que hace día tras día, durante el cruce del océano. Francisca demuestra un particular sentimentalismo religioso, que según Michela di Giorgio, se manifiesta dentro del núcleo familiar antes que en los rituales en templos o procesiones. La historiadora explica que “el modelo femenino católico es exclusivamente el de la esposa y el de la madre” (Di Giorgio, 1993: 188). Francisca Espínola lo expresa en los ritos diarios, en particular con las oraciones nocturnas y con el registro de los avatares que sufren las imágenes del altar que lleva desde Buenos Aires. Señala Dora Barrancos que el influjo de la iglesia católica es muy fuerte a mediados del siglo XIX y en consecuencia se considera a la familia como el núcleo básico de la sociedad: “El ideal de la madre como figura excepcional tuvo mucho que ver con los dogmas católicos de 1850 y 1854” (Barrancos, 2007: 104), dogmas que sacralizaron a la Virgen María y que dieron lugar a un extendido culto *mariológico*. Espínola se presenta con frecuencia como una mujer piadosa que atiende no sólo al culto a la Virgen María sino a una gran cantidad de santas y santos que la acompañan en sus ruegos y consuelos. Los incorpora en el relato mediante alusiones diarias al Santoral y en algunas anécdotas y comentarios que introduce como prueba del cumplimiento de los ritos católicos, para evidenciar que sus prácticas no han perdido continuidad desde que se embarcaron.

En tierra firme, el recorrido francés coincide con las procesiones de *Corpus Christi*, festividad que se celebra los primeros días de junio, el jueves siguiente al octavo domingo después de pascua de resurrección. El *Corpus* de Marsella (F.E.D.A., 1850: 108-115) es el que la autora describe con mayor detalle. Lo hace mediante descripciones del ritual y de los adornos para el culto al Santísimo Sacramento que observa durante varios días consecutivos: la decoración y el aseo previo en las calles que recorrerá la procesión; el arreglo de los altares con bordados hechos a mano por las jóvenes del lugar; los doseles adornados con figuras de ángeles y guirnaldas florales; los protagonistas de la procesión, sus hábitos monacales o festivos, en el caso de personas comunes; el paso de congregaciones, hermandades, grupos escolares y laicos e incluso los penitentes, de “larga túnica ajustada a la cintura con un cordón y del cual llevan pendiente un grande rosario,” con “una capilla muy alta y muy puntiaguda que les cubre la cabeza y rostro” (F.E.D.A., 1850: 112). Es interesante la minuciosidad con la que contempla los ritos cristianos de la Provençe durante su marcha por las ciudades de la región. En el universo de la peregrinación por las calles francesas nada parece escapar a la mirada atenta y emocionada de Francisca, que no ahorra palabras cuando quiere poner en evidencia su acendrada fe cristiana. Su predisposición a demostrar que su vida espiritual está por delante de toda otra inquietud es tan notoria que necesita comentar cada evento religioso del que participa, ya sea el encuentro de un sacerdote español que le permite una confesión apropiada (F.E.D.A., 1850: 116-117), la asistencia diaria a misa o las peregrinaciones realizadas, que constan como primera actividad en cada ciudad visitada.

PARA COMPARTIR EXPERIENCIAS

La *Memoria del viage a Francia de una argentina de la provincia de Buenos Aires*, finalmente, es un libro que puede ser leído como un compendio de cartas, que son –al igual que las cartas femeninas estudiadas por Magdalena Arnoux– que prueban los esfuerzos de [...] un número importante de «nouveaux lettrés», que consiste en poder expresar las propias emociones a través de la palabra escrita” (Arnoux, 2011). Es una edición de unos pocos ejemplares, casi seguro, destinados a estrechar los vínculos entre mujeres que han tenido que separarse temporalmente y que necesitan compartir sus experiencias y sus sentimientos, lo que coloca a su autora en una situación pública inconveniente. Francisca Espínola ruega a sus “[...] parientitas y amiguitas, no hagan publico este escrito, leyéndole privadamente, atendida su desnudez” (F.E.D.A., 1850: 101). Sin embargo, en la actualidad su libro ilustra la extensa tarea memorialista que ella hizo y permite reubicarla como una escritora *ad hoc* en el corpus mayor de la narrativa argentina legada por viajeras y viajeros.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- ALBURQUERQUE GARCÍA, Luis (2011), “El ‘relato de viajes’: hitos y formas en la evolución del género” en *Revista de Literatura*, enero-junio, LXXIII, 145, 15-34.
- ALLOATTI, Norma (2011), “Memoria del viage a Francia: Experiencias de una viajera argentina del siglo XIX” en *Decimonónica. Revista de Producción Cultural Hispánica* Vol. 8, Núm. 1 Winter/Invierno, 1-25. Disponible en
- ARNOUX, Magdalena (2011), “Contribución a la genética de la correspondencia privada: análisis de cartas de mujeres del siglo XIX” en *EscrituraL Écritures d’Amérique latine*, 4, Octubre.

- Disponible en <http://www.mshs.univpoitiers.fr/crla/contenidos/ESCRITURAL/ESCRITURAL4/>
- BARRANCOS Dora (2000), “Inferioridad jurídica y encierro doméstico” en Gil Lozano, F., Pita, V.S. e Ini, M.G. *Historia de las mujeres en la Argentina* Tomo I. Colonia y Siglo XIX Buenos Aires: Aguilar, Altea, Taurus, Alfaguara.
- (2007), *Mujeres en la Sociedad Argentina Una historia de cinco siglos*. Buenos Aires: Sudamericana.
- BATTICUORE, Graciela (2011), *Mariquita Sánchez: bajo el signo de la revolución* Buenos Aires: Edhasa.
- CABRERA, Pablo (1933), “La amonedación en Córdoba” en *Revista de la Universidad Nacional de Córdoba*. Año XX, N° 9-10, Córdoba, noviembre-diciembre.
- CENSO de la ciudad de Buenos Aires (1855). Disponible en <https://familysearch.org>
- CICERCHIA, Ricardo (2000), “De diarios, mapas e inventarios. La narrativa de viaje y la construcción de la modernidad.” 19th International Congress of Historical Sciences, University of Oslo, 6-13 Agosto. <http://www.oslo2000.uio.no/program/papers/s17/s17-cicerchia.pdf>. Web. 1.
- F.E.D.A. (1850), *Memoria del viaje a Francia de una argentina de la provincia de Buenos Aires* Marsella: Carnaud.
- FREDERICK, Bonnie (1994), “El viajero y la nómada: los recuerdos de viaje de Eduarda y Lucio Mansilla” en Fletcher, Lea (comp.) *Mujeres y cultura en la Argentina del siglo XIX* Buenos Aires: Feminaria, , pp. 246-51.
- GARAVAGLIA, Juan Carlos (2007), *Construir el Estado e inventar la Nación: el Río de la Plata, siglos XVIII-XIX* Buenos Aires: Prometeo.
- GIORGIO, Michela di (1993), “El modelo católico” en *Historia de las mujeres* dir. Fraisse, Geneviève y Perrot, Michelle Madrid: Santillana. Tomo 4 “El siglo XIX”.

- ÍNDICE del Archivo del Departamento General de Policía (1860), desde el año 1831, Tomo 2º. Buenos Aires: Imprenta de la Tribuna.
- KUPCHIK, Christian (2008), “Las máscaras del movimiento (Hacia una moral del viaje o itinerarios por la inmensidad íntima).” *Derroteros del viaje en la cultura*. Ed. Sandra Fernández, Patricio Geli y Margarita Pierini. Rosario: Prohistoria ediciones.
- MARMIER, Xavier (1948), *Buenos Aires y Montevideo en 1850*. Trad., pról. y notas. José Luis Busaniche. Buenos Aires: El Ateneo.
- MASIELLO, Francine(1997), *Entre civilización y barbarie. Mujeres, Nación y Cultura literaria en la Argentina moderna*. Rosario: Beatriz Viterbo Editora.
- MISERES, Vanesa (2010-2011), *Trazos de nación: mujeres viajeras y discurso nacional (1830-1910)*. Diss. Vanderbilt University, 2010. Nashville: Vanderbilt Libraries, 2011, Disponible en: <http://etd.library.vanderbilt.edu/available/etd-10192010-115639/unrestricted/miseres1.pdf>
- PILIA DE ASSUNÇÃO, Nelda; RAVINA, Aurora y LARRANAGA, Mónica (1999), *Mayo de 1810: entre la historia y la ficción discursivas* Buenos Aires: Biblos.
- PILLADO, Antonio (1864), *Diccionario de Buenos Aires, ó sea guia de forasteros* Buenos Aires: Imprenta del Porvenir.
- PRATT, Mary Louise (1997), *Ojos imperiales. Literatura de viajes y transculturación*. Bernal, Buenos Aires: Universidad Nacional de Quilmes.
- PRIETO, Adolfo (1996), *Los viajeros ingleses y la emergencia de la literatura argentina. 1820-1850*. Buenos Aires: Sudamericana.
- SALVATORE, Ricardo (1998), “Consolidación del régimen rosista (1835-1852)” *Revolución, república, confederación (1806-1852)*. Nueva Historia Argentina 3. Dir. Noemí Goldman. Buenos Aires: Sudamericana.

- SZURMUK, Mónica (2007), *Miradas cruzadas: narrativas de viaje de mujeres en Argentina 1850-1930* México: Instituto Mora.
- TERNAVASIO, Marcela (2009), *Historia de la Argentina 1806-1852* Buenos Aires: Siglo XXI Editores.

GEOMETRIES DE LA MEMOIRE: LES RECITS DE VOYAGE D'EDUARDA MANSILLA

Mónica SZURMUK
Universidad de Buenos Aires-Conicet

Palabras-clave: Eduarda Mansilla, Argentina, *gender*, literatura de viaje.

Resumen: Se analiza el relato de viaje a Estados-Unidos titulado *Recuerdos de viaje* (1882) de la escritora argentina Eduarda Mansilla (1834-1882). Publicado en un momento histórico caracterizado por la inmigración y la modernización, el relato de Mansilla establece comparaciones entre Argentina, Europa y Estados-Unidos desde la perspectiva del género. Además, Mansilla aprovecha el relato de viaje para expresar su subjetividad y construir una geometría doble: la de su memoria a través de las diferentes localizaciones geográficas y la de su cartografía interior. La atención se centra en los tejidos del espacio de la memoria y del paisaje urbano.

Mots-clés: Eduarda Mansilla, Argentina, *gender*, littérature de voyage

Résumé: J'analyse le récit de voyage aux États Unis intitulé *Recuerdos de viaje* (1882) de la célèbre écrivaine argentine Eduarda Mansilla (1834-1882). Publié à un moment historique caractérisé par l'immigration et la modernisation, le récit de Mansilla propose des comparaisons entre l'Argentine, l'Europe et les États Unis d'un point de vue de *gender*. Par ailleurs, Mansilla profite du récit de voyage pour exprimer sa subjectivité et pour construire une géométrie à la fois de sa mémoire autour des différentes localisations géographiques et de sa cartographie intérieure. L'accent est mis sur les tissages du dessin spatial de la mémoire et du paysage urbain.

Keywords: Eduarda Mansilla, Argentina, Gender, Travel Literature

Abstract : This paper analyses the travelogue to the United States of the Argentinean writer Eduarda Mansilla (1834-1882), *Recuerdos de viaje* (1882). Mansilla's book was published in an historical moment characterized by immigration and modernity, and it makes comparisons among Argentina, Europe, and the United States from a gender perspective. Mansilla also expresses in her book her own subjectivity, creating both a map of the land and of her own memory and inner life.

Dans ce texte je repense la relation entre voyage et *gender* sur laquelle j'ai écrit dans mon livre *Women in Argentina, Early Travel Narratives* publié il y a déjà onze ans. En lisant une diverse gamme de récits écrits par des voyageuses argentines, françaises, anglaises et nord-américaines, je suis arrivée à la conclusion que pendant le XIX^e siècle, les récits de voyage ont donné aux femmes la possibilité d'exprimer leur subjectivité dans l'écriture. La similitude entre la subjectivité déployée par les femmes européennes, nord-américaines et argentines me pousse à dire qu'il y a un modèle de féminité bourgeoise partagé et que la construction d'une subjectivité féminine et bourgeoise et bien entendu blanche, s'est développée en s'opposant à l'altérité représentée par d'autres groupes ethniques (les noirs, les indiens) mais aussi génériques (les hommes).

J'ai envie de parler du revers de mon argument antérieur : s'il est vrai que les récits de voyage ont donné aux femmes cultivées la possibilité de s'exprimer par l'écriture dans un genre reconnu, que pourrait-il représenter pour une écrivaine accomplie comme Eduarda Mansilla? Quelles sont les caractéristiques du genre qui participent à l'élaboration de l'espace identitaire? Je voudrais répondre à ces questions en me focalisant sur le seul texte de voyage de Mansilla, *Recuerdos de viaje*.

Mon point de départ est l'article classique de Josefina Ludmer intitulé « las tretas del débil » (1985). Dans cet essai, Ludmer affirme

que les femmes ont souvent utilisé des genres considérés mineurs (lettres, autobiographies, journaux, c'est-à-dire les genres de la factualité) pour participer à des débats sur des thèmes considérés publics (la politique, l'état, la philosophie). De plus, elles prenaient des positions supposément subalternes tandis qu'elles participaient à des débats interdits.

Je commencerai par une introduction au contexte de l'écriture et de la publication de *Recuerdos de viaje*, après j'examinerai ce livre comme un texte autobiographique et dans ma conclusion je parlerai des possibilités du récit de voyage comme genre.

***RECUERDOS DE VIAJE* [SOUVENIRS DE VOYAGE]**

Écrit à Buenos Aires en 1880 quand Mansilla avait déjà 48 ans et était de retour en Argentine, *Recuerdos de viaje* est un livre différent dans l'abondante production littéraire de l'écrivaine, qui est la plus connue des femmes de lettres en Argentine au XIX^e siècle. Née à Buenos Aires en 1834 au sein d'une famille très proche des cercles du pouvoir, Mansilla agit comme traductrice pendant le blocus de l'Angleterre et de la France à Buenos Aires, entre son oncle Juan Manuel de Rosas, gouverneur *de facto* de la République et le Comte Waleski, fils de Napoléon qui représente la France à Buenos Aires. A dix-sept ans, elle se marie avec Manuel García, le fils d'un ardent opposant à Rosas. Ce mariage attire l'attention des journaux qui le décrivent comme une version locale de *Roméo et Juliette*. Bientôt le jeune couple quitte l'Argentine pour des missions diplomatiques en Europe et aux Etats-Unis. En Europe, Mansilla a un succès notable comme écrivaine et aussi comme compositrice. Ses débuts littéraires coïncident avec la publication en 1860 à Buenos Aires de son roman *El médico de San Luis*. En 1869, elle publie son premier livre en français, un roman historique intitulé *Pablo ou la vie dans*

les Pampas, qui est glorifié à Paris par des personnages importants comme Victor Hugo.¹ Avant de retourner à Buenos Aires, elle publie un autre roman historique, cette fois en espagnol, *Lucía Miranda*.

Très connue à Paris pour sa participation dans le monde intellectuel de la capitale, Mansilla entretient des relations amicales avec des penseurs français et participe régulièrement à des salons littéraires où sa parfaite maîtrise du français est remarquée. La préférence, plus encore, l'identification que Mansilla a pour tout ce qui est français définit son écriture. Mansilla se pense comme une écrivaine argentine mais pour elle, être une écrivaine argentine, c'est aussi connaître et partager la grande culture française.

En 1879 déjà séparée de son mari, Mansilla retourne à Buenos Aires accompagnée de Carlos, le benjamin de ses six enfants, qui avait trois ans.² Les autres enfants sont restés en Europe poursuivre leurs études sous la responsabilité de leur sœur aînée, mariée à un noble français. Mansilla arrive à Buenos Aires pour rendre visite à sa mère qu'elle n'avait pas vue depuis dix-huit ans. Mais quand son séjour s'étend sur cinq ans, la société de Buenos Aires la critique pour avoir abandonné sa famille. Même si Mansilla ne le dit pas, c'est évident qu'elle privilégie l'écriture en délaissant mari et enfants.

¹ Voir María Rosa Lojo et. al. *Lucía Miranda*. Frankfurt am Main: Iberoamericana, 2007: 15. Dans mon livre *Women in Argentina, Early Travel Narratives*. Gainesville: University Press of Florida, 2000, je décris la vivace vie sociale de Mansilla en France et ses relations intellectuelles avec des figures proéminentes de la culture française.

² María Rosa Lojo qui a recherché sur la vie des frères Mansilla, est l'auteur d'un roman sur les années d'Eduarda à Buenos Aires intitulé *Una mujer de fin de siglo* (Buenos Aires, Planeta, 1999). Au moment de l'écriture du roman, Lojo pensait que Mansilla était seule à Buenos Aires mais récemment elle a confirmé que son benjamin était à Buenos Aires avec elle.

L'Argentine que Mansilla retrouve est différente du pays qu'elle a quitté trente ans auparavant. Le territoire national vient d'être délimité, une campagne militaire au sud du pays a inclus la Patagonie dans le territoire national par l'extermination et le déplacement de la population indigène. De plus, la loi nationale d'immigration destinée à peupler le pays avec des européens est adoptée en 1876. La sécularisation de la vie quotidienne, représentée par l'éducation gratuite, laïque et universelle et par le mariage civil se débat à ce moment là. Le modèle du pays était les États-Unis et non plus la France comme c'était le cas dans la première moitié du XIX^{ème} siècle lorsque Mansilla était partie.

La plupart des récits de voyage écrits en Argentine pendant le XIX^e siècle renvoie à l'Europe qui est vue comme un modèle à imiter. L'idéal pour l'avenir de l'Argentine est dans les mots de José Mármol : « être européen en Amérique ». Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Domingo Faustino Sarmiento, écrivain, politicien et futur président de l'Argentine consacre une grande partie de son livre *Voyages* aux États Unis. Dorénavant, selon David Viñas, il y a un changement de modèle. On voit l'Argentine comme un pays similaire aux États-Unis : nouveau, jeune, dynamique. Dans le discours raciste de Sarmiento, l'Argentine avait plus de possibilités de réussir que le pays du Nord parce que les noirs n'étaient pas un problème. Le projet du pays pour Sarmiento, qui devait suivre le modèle des États-Unis, comprend l'immigration massive d'européens du nord, l'extermination ou la relocalisation des indiens et la modernisation. En termes strictement littéraires, Sarmiento inaugure les États-Unis comme espace narratif pour les auteurs argentins.

Mansilla profite alors de la possibilité d'écrire sur les États-Unis. L'intérêt pour le pays du nord lui assure la publication et le succès de son livre. Le genre récit de voyage lui donne aussi la possibilité d'exprimer sa subjectivité et de s'essayer à l'écriture autobiographique

qui est difficile dans son contexte familial. Écrire sur les États-Unis lui donne aussi la possibilité de participer à des débats fondamentaux sur le futur des populations indigènes et l'avenir du pays.

Comme d'autres femmes argentines de l'oligarchie, Mansilla se considère française et en conséquence, elle ne peut pas écrire un récit de voyage sur son long séjour en Europe. La condition indispensable du récit de voyage est, sans doute, la possibilité d'établir une relation de distance et de différence avec ce qu'on va décrire. Cette relation est impossible pour Mansilla à l'égard de la France mais pas à l'égard des États-Unis qu'elle regarde avec un mélange d'admiration et d'étonnement.

SE RAPPELER C'EST VIVRE : RECORDAR ES VIVIR

L'épigraphe du livre de Mansilla « Recordar es vivir » nous donne quelques pistes sur la façon de le lire. Dans son récit de voyage, Mansilla décrit une période très active de sa vie. La rapidité de la vie moderne représentée par les moyens de communication, la liberté d'action des femmes et la mobilité définissent le rythme du texte. Mansilla est toujours en déplacement à travers les villes américaines: dans les trains, les bateaux, les trams ou en marchant, sans chaperon. Elle est aussi jeune et belle, agile et forte.

Le retour à Buenos Aires représente un retour à un temps chronologique antérieur mais aussi à un temps différent de sa vie. A Buenos Aires, Mansilla retourne à la maison de sa famille et aussi à son ordre social devenu caduc. Elle perd la mobilité bourgeoise qu'elle avait aux États-Unis et en plus, elle est malade. Pour toutes ces raisons, elle est limitée à l'écriture comme registre et lieu de l'expérience. La vie devient ainsi une remémoration enregistrée dans l'écriture autobiographique. Grâce à cette écriture autobiographique publiée, à but lucratif, Mansilla redevient une femme

moderne. Une des surprises de Mansilla aux États Unis était que les femmes pouvaient gagner leur vie comme journalistes : « ... las mujeres tienen un medio honrado e intelectual para ganar su vida : y se emancipan así de la servidumbre de la aguja... » (115). De retour à Buenos Aires, Mansilla ne remplace pas l'aiguille par la plume, mais l'écriture fictionnelle par l'autobiographie et devient elle-même protagoniste de son texte. Elle écrit dans une myriade de revues. Dans l'écriture de son récit de voyage, elle va se délecter avec l'utilisation de la voix autobiographique.

L' AUTOBIOGRAPHIE

Le « je » du récit de voyage comme tout sujet autobiographique est toujours fabulateur du moment qu'il raconte une expérience déjà traversée par la langue. Dans ce cas, le grand décalage entre le voyage et le moment de l'écriture rend possible l'utilisation du récit de voyage comme discours autobiographique de réflexion sur la construction subjective et aussi sur la construction de la mémoire. Néanmoins, le texte fonctionne aussi pour exercer les habilités narratives de l'écrivaine.

La critique littéraire Sylvia Molloy affirme que le genre autobiographique en Amérique Latine commence avec un acte de lecture. La scène fondatrice du récit est la familiarisation avec la lecture et les livres. On peut dire qu'en général les auteurs de récits de voyage écrivent avec leur bibliothèque. Dans le cas de Mansilla, la bibliothèque est sans doute française et contemporaine : Laboulaye, Montesquieu, Victor Hugo. Et bien entendu, Sarmiento comme étant l'autre écrivain argentin sur les Etats-Unis et qui figure aussi comme une mesure de comparaison. Par exemple, Mansilla se sent évidemment fière d'être associée à Sarmiento : « Vous et M. Sarmiento, vous êtes sûrement des exceptions en Argentine ».

Quand ses souvenirs de voyage apparaissent sous forme de feuilleton dans la revue *La Gaceta Musical*, Eduarda est jeune et de nouveau mariée, *Mrs. García* de l'Amérique du Sud, comme on a coutume de l'appeler à Washington. Dans le texte, elle donne son avis sur le rôle des femmes dans les républiques modernes et elle explore sa subjectivité et sa mémoire. Le passage suivant est révélateur :

Nous sommes arrivés aux États Unis en même temps que les Princes d'Orléans : Louis Philippe, comte de Paris et son frère Robert, duc de Chartres, qui venaient comme volontaires dans l'Armée du Nord. Les princes, très jeunes, fils du malheureux Duc d'Orléans, petit-fils du Roi Louis Philippe, le plus grand héritier du trône de la France, avaient été élevés en exil en Angleterre par leur mère, Duchesse d'Orléans, Comtesse Hélène de Mecklenbourg, une des princesses les plus distinguées par son caractère, son grand cœur et sa vaste formation.³

Lors d'un premier rendez-vous à l'Ambassade du Brésil, Mansilla entreprend une conversation intéressante avec le Comte de Paris. Le jeune homme lui dit « No bailemos esta polka, conversémosla; Ud. me contará París » (93). Le Duc d'Orléans, héritier de la couronne

³ Conjuntamente con nosotros, llegaron a los Estados Unidos los Príncipes de Orleans, Luis Felipe, Conde de París, y su hermano Roberto, Duque de Chartres, que venían como voluntarios a tomar servicio en el ejército del Norte. Esos Príncipes, ambos muy jóvenes, hijos del malogrado Duque de Orleans, nietos del Rey Luis Felipe y el mayor heredero del trono de Francia, habían sido educados en el destierro, en Inglaterra, por su madre la Duquesa de Orleans, Condesa Elena de Mecklenburgo, una de las princesas más distinguidas por su carácter, su gran corazón y su instrucción vastísima.

française, demande à une dame argentine de lui parler de Paris. La phrase utilisée « usted me contará París » suppose la narrativité d'une géographie. On peut raconter des endroits comme on raconte des événements. La géographie, devient donc un discours plausible, susceptible d'être narré. Mais cette géographie est déjà transpercée par le déplacement temporel et aussi par un manque : celui du pays, de la position sociale et de l'héritage. Il est nécessaire qu'une étrangère lui raconte ce qui lui est propre. L'observation du Comte de Paris, je crois, a une résonance pour l'écrivaine argentine qui, comme lui, a perdu le lieu de son enfance, sa position, son héritage. Retourner à Buenos Aires signifie retourner au passé glorieux et peut-être bienheureux, mais c'est au détriment de l'intégrité de sa famille. Elle refuse de renoncer à son héritage représenté par la maison, la société et la langue espagnole. Bien qu'elle se sente à l'aise en Europe, elle combat pour son passé – et aussi son avenir – argentin. L'intervention dans la politique nationale qui lui était interdite par le fait même d'être une femme est un objectif important dans sa littérature. Dans son récit de voyage, elle parle de politique et de *gender* (deux éléments qui l'occupent aussi dans ses romans et ses contes) mais elle ouvre aussi un espace d'exploration subjective.

Dans le passage cité ci-dessus, Mansilla évoque son rendez-vous avec les jeunes héritiers de la couronne française vingt ans après. Elle utilise la « géométrie de la mémoire » pour construire une cartographie de sa subjectivité vis-à-vis des différents paysages de sa vie. Pour Mansilla, l'écriture est à la fois foyer et lieu subjectif. L'épigraphe de l'oeuvre « recordar es vivir » – et même son titre – *Recuerdos de viaje* visent la façon dont fonctionne l'appareil de la mémoire. Écrire sur le voyage, c'est écrire sur la vie. Si chez le Comte d'Orléans, la couronne est la métonymie de son avenir préétabli (et bien sûr de son manque), pour Mansilla l'écriture remplace tous les symboles du pouvoir masculin: la couronne du

comte; l'épée de son père, ancien général de l'armée argentine; les postes diplomatiques de son mari. Les différents paysages de sa vie – Buenos Aires, Paris, Washington, deviennent l'écran sur lequel elle projette sa subjectivité.

Ceci m'amène à une possible réponse à ma question d'origine : que peut faire une écrivaine accomplie comme Mansilla à la fin du XIX^e siècle avec le genre récit de voyage ? Elle peut gagner de l'argent, elle peut s'exprimer sur la politique et la construction nationale, et elle peut même s'immerger dans des genres tabous comme l'autobiographie.

J'ai déjà parlé des pièges du fragile décrits par Josefina Ludmer dans son essai « las tretas del débil ». Ludmer développe ce concept pour décrire les stratégies utilisées par la religieuse mexicaine Sor Juana Inés de la Cruz pour se défendre contre les accusations d'hérésie de l'évêque de Puebla. Quatre siècles plus tard, Eduarda Mansilla utilise le récit de voyage pour se défendre des accusations d'abandon de famille portées par la société conservatrice de Buenos Aires. Dans les deux cas, bien que séparées par le temps et aussi par des situations très différentes, l'écrivaine utilise la langue et la rhétorique pour élaborer sa propre défense mais en même temps pour essayer de définir un *art poétique* propre.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- JAGOE, Eva-lynn Alicia (2005), "Familial Triangles: Eduarda Mansilla, Domingo Sarmiento, and Lucio Mansilla." *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos* 29.3, 2005. 507- 524.
- LOJO, María Rosa (2003), "Eduarda Mansilla: entre la «barbarie» yankee y la utopia de la mujer profesional." *Gramma* (Sept. 2003): 14-25. www.salvador.edu.ar/gramma/37/05.pdf
- (1999), *Una mujer de fin de siglo*. Buenos Aires, Planeta.

- LUDMER, Josefina (1985), "Las tretas del débil." Dans Eliana Ortega, Ed. *La Sarten por el mango*. Río Piedras : Universidad de Puerto Rico.
- MANSILLA, Eduarda (1882) *Recuerdos de viaje*. Buenos Aires, Librería de Juan A. Alsina.
- (2007), *Lucía Miranda* (edición de María Rosa Lojo y equipo). Frankfurt, Iberoamericana.
- MOLLOY, Sylvia (1986), *La escritura autobiográfica en América Latina*. México , Fondo de Cultura Económica.
- SZURMUK, Mónica (2001), *Women in Argentina, Early Travel Narratives*, Tallahassee, University Press of Florida.
- VIÑAS, David (1998), *De Sarmiento a Dios. Viajeros argentinos a USA*. Buenos Aires, Sudamericana.

LAS MEMORIAS DE VIAJE DE MAIPINA DE LA BARRA (1878). MUJER Y CIVILIZACIÓN¹

Carla ULLOA INOSTROZA
Universidad de Chile

Palabras clave: Viajes, maternidad republicana, civilización, mujeres.

Resumen: El artículo analiza la crítica social realizada por la chilena Maipina de la Barra (1834-1904) en su libro de memorias de viaje dedicado a las mujeres argentinas, indagando en las estrategias discursivas contenidas en él. El objetivo es comprender las formas en que la autora construyó una crítica social fundamentada en la necesidad de la educación de la mujer, a partir de su libro de memorias de viajes por América y Europa, ofreciendo a sus lectores un “efecto de realidad” necesario para fundamentar sus posiciones. Se exploran además las perspectivas ideológicas que la autora avaló, tendientes a lograr un rol más activo de la mujer dentro del proyecto civilizatorio de la burguesía latinoamericana, construyendo un otro ideal (la Europa civilizada con espacios activos para las mujeres) con distintas imágenes viajeras, para cuestionar la propia sociedad, que según la autora presentaba enormes hostilidades a las mujeres.

¹ Este artículo forma parte de mi investigación titulada *Crítica social y gestión cultural de una viajera sudamericana: Maipina de la Barra (1834-1904)*. Tesis para optar al grado de Magíster en Estudios Latinoamericanos, Centro de Estudios Culturales Latinoamericanos, Universidad de Chile, Santiago, 2012.

Mots-clés : Voyages, maternité républicaine, civilisation, femmes.

Résumé : L'article analyse la critique sociale réalisée par la chilienne Maipina de la Barra (1834-1904) dans son récit de voyage consacré aux femmes argentines, tout en s'intéressant aux stratégies discursives élaborées. L'objectif est de comprendre la manière dont l'auteure a construit une critique sociale fondée sur le double impératif d'éduquer les femmes et de leur octroyer un rôle plus actif dans le projet civilisateur de la bourgeoisie latino-américaine.

Keywords : Travels, maternity, Republic, Civilization, Women

Abstract : The paper analyses the social critic made by the Chilean Maipina de la Barra (1834-1904) in her travel memoir about the Argentinean women. It also inquires its discursive strategies. Our main purpose is to understand the ways by which the author made such critic; for instance, the "reality effect", used to reinforced her ideas. The paper studies the ideological perspectives of de la Barra, which tried to achieve a more active role of the women inside the Latin American bourgeoisie and its enlightened project. Thus, the travel memory written by de la Barra used different travel images in order to question a society hostile to women.

Las memorias de la viajera chilena Maipina de la Barra (1834-1904) se encuentran contenidas en su libro *Mis impresiones y mis vicisitudes en mi viaje a Europa pasando por el Estrecho de Magallanes y en mi excursión a Buenos Aires pasando por la Cordillera de los Andes*, publicado el año 1878 en Buenos Aires. Esta obra, prácticamente desconocida, nos aporta en cuanto a la visión de una mujer sobre los problemas en la formación de las naciones americanas, sus relaciones con Europa y el rol de la mujer en esos procesos. El libro, compuesto de más de 250 páginas, no es en sí mismo una bitácora del viaje, sino más bien un texto que mezcla la narración de recuerdos, reflexiones, diálogos en contexto de viajes y un programa educativo, estableciendo un punto de vista personal y crítico frente a la realidad observada.

NARRATIVAS DE VIAJES DE MUJERES LATINOAMERICANAS DEL SIGLO XIX

Para el siglo XIX en Chile y América Latina las mujeres estaban excluidas formalmente de la participación política. Esas condiciones de vida desventajosas, se expresaban en todos los ámbitos de la sociedad, ya sea desde la organización institucional como dentro de las familias, tanto en las normas escritas como en las consuetudinarias. El trabajo doméstico era una tarea exclusivamente femenina en todas las clases sociales, existía, por ello, un ideario de la domesticidad. Así también existían modos de ser eminentemente femeninos, supuestamente propios del sexo, relacionados a la delicadeza, al altruismo y a la inclinación “natural” al bien y, por supuesto, a la maternidad. Las mujeres eran consideradas “ángeles” del hogar y eran llamadas el “bello sexo”. Su principal tarea en la vida debía ser la maternidad. También se asumía desde el punto de vista biológico que la mujer era inferior al hombre, propensa a la debilidad y a la histeria, lo que le restaba capacidad intelectual o hacía de ellas seres que necesitaban protección. Las escritoras-viajeras latinoamericanas, plasmaron estas tensiones en sus escritos. Las narrativas de viajes decimonónicas demuestran que las mujeres encontraron espacios donde dialogaron y ejercieron un papel más activo en la sociedad (GUARDIA, 2011). Los cuestionamientos a la opresión de la mujer han sido desde el siglo XIX crecientes, aunque discontinuos y problemáticos, los libros de viajes femeninos son un ejemplo donde pueden rastrearse esos reclamos.

Hay claridad en que la escritura de mujeres latinoamericanas en el siglo XIX, fue una labor ligada al grupo social que podía acceder a la cultura letrada, por lo tanto, corresponden a un porcentaje minoritario de la población americana, considerando además que las mujeres viajaban en menor cantidad que los hombres. Como

bien señala Milagros Belgrano Rawson, la mayoría de las mujeres que escribían literatura de viajes eran blancas, de clase media-alta o alta, con estudios superiores y con conciencia feminista (BELGRANO, 2010: 3). En general, eran integrantes de la burguesía blanca que veía en Europa un ejemplo histórico. Los relatos de viaje de mujeres del siglo XIX y las primeras décadas del XX, por lo general, son publicados por escritoras que bordean los cuarenta años de edad, siendo, no obstante, una parte importante de ellos, libros póstumos. A pesar de lo que digan en sus relatos, las viajeras “abren nuevas expectativas al sector femenino y contradicen las teorías que sustenta la sociedad en torno a ellas: indefensas y domésticas” (CABALLER, 2005: 64). Las mujeres pertenecientes a la clase media o alta latinoamericana que escribían y publicaban sus relatos de viajes encontraban conflictos importantes. Las memorias de viajes son autobiográficas, por ello fueron difíciles de enunciar. Los problemas tenían que ver entonces con la posibilidad de convertirse en escritora. Mercedes Caballer señala “en todos los relatos de autoría femenina, no obstante se manifiesta cierto temor a la opinión del lector que conlleva una abundante justificación de los datos” (CABALLER, 2005: 65). Por ello los mecanismos discursivos que estas escritoras usaron suelen estar centrados en torno a actitudes de “falsa modestia” como estrategia primordial para no incomodar al público y subestimar, aparentemente, sus escritos.

Estos relatos de viajes abarcan todos los temas posibles, domésticos y universales, pero a diferencia de los relatos masculinos, cargan con complejidades mayores al estar restringido el espacio público para las mujeres. En general es importante tener presente las palabras de la historiadora Michelle Perrot, quien señala que las escritoras-viajeras escribieron porque:

Intentaron ‘salir’ de allí para tener, ‘por fin, sitio por doquier’. Salir físicamente: deambular fuera de su casa, en la calle, o penetrar en los lugares prohibidos —un café, un mitin—, viajar. Salir moralmente de los roles que les son asignados, formarse una opinión, pasar del sometimiento a la independencia, lo cual puede hacer tanto en público como en privado (PERROT, 1993: 155).

El grupo de escritoras-viajeras del siglo XIX, que intervinieron en el espacio público en Latinoamérica, estuvo compuesto por las notables Mariquita Sánchez, Juana Manso, Clorinda Matto, Juana Manuela Gorriti, Nisia Floresta, Eduarda Mansilla y Flora Tristán, entre otras. Ellas llevaron a cabo un esfuerzo similar por conseguir espacios más amplios en el estrecho margen que las mujeres tenían a fines del siglo XIX. Con recorridos diversos y con apreciaciones distintas, estas mujeres consiguieron intervenir en las letras desde el relato de viajes. El aporte fundamental de todos estos relatos radica en saber que las opiniones de estas mujeres no fueron ignoradas en su tiempo, pues a pesar de no haber sido hegemónicas, hubo espacio para sus apreciaciones, incomodidades o argumentaciones a favor de los proyectos sociales que les tocó vivir. No obstante la tremenda estrechez moral de América Latina, ligada al catolicismo y al ideario de domesticidad, a fines del siglo XIX comenzaron a ser cada vez más las mujeres que discutieron, cuestionaron y disputaron la palabra a los tribunos de la época. Muchas de ellas utilizaron los relatos de viajes como género específico, que por su amplitud, les permitió abordar diversos temas.

MAIPINA DE LA BARRA

En ese contexto se encontraba la viajera chilena Maipina de la Barra². Nacida el año 1834 en París, fue la hija mayor del destacado diplomático, político, escritor y académico chileno José Miguel de la Barra López Guerrero y la ciudadana francesa Athenais Pereira de Lira. Llegó con cuatro años de edad a Chile. No hay datos sobre su educación, pero es claro que hablaba francés con fluidez y que tradujo además del italiano y del francés al español. Contrajo matrimonio el año 1851 con José Ignacio Cobo y Cobo. El matrimonio tuvo cuatro hijos, tres de los cuales fallecieron a corta edad, como era usual en una época de enorme mortandad infantil. La única hija del matrimonio que logró sobrevivir fue Eva Filomena Cobo de la Barra. A los treinta y nueve años de edad —ya viuda—, viaja con ella a Italia y Francia con el objetivo de visitar a su madre, quien había regresado a Europa poco tiempo después de enviudar. Partió su travesía embarcada en el vapor *Corcovado*, en mayo de 1873 desde Valparaíso y retornó un año después al mismo puerto a bordo del vapor *Puno*. Según su testimonio, habría emprendido este viaje para visitar a su madre, pero también para educar a su hija Eva en las costumbres de la sociedad de “buen tono” europea. Permaneció nueve meses viviendo en París rodeada de amistades que le brindaron alojamiento, entretenciones y conexiones sociales. De vuelta en Chile, inició otro viaje cruzando la Cordillera de los Andes

² Su particular nombre se debió a la participación de su padre en la batalla de Maipú, importante triunfo para el ejército patriota chileno durante la guerra por la independencia contra la monarquía española. El padrino de Maipina fue José de San Martín, héroe independentista sudamericano que también participó en la batalla de Maipú (localidad cercana a Santiago de Chile).

con destino a Buenos Aires, entre los meses de marzo y junio del año 1877. A partir de ese viaje, mientras residía en Buenos Aires, probablemente en enero del año 1878, publica las memorias de sus viajes, dedicando la obra a las damas argentinas. Este libro explora la importancia de la educación de la mujer y el rol de la madre en ese proceso social, describiendo también los lugares que la viajera visitó y emitiendo juicios sobre lo que ella consideraba imperioso: la educación de la mujer.

Desde la década de 1870 la escritora ofreció presentaciones musicales y conferencias públicas a favor de las mujeres. Hay registro de sus actividades en España durante el año 1887. Allí expuso en las provincias de Cataluña y Jaén sobre el problema de la instrucción de la mujer y su necesidad de educación. Asimismo se integró al movimiento espiritista. Hay datos de que practicó el hipnotismo y el vegetarianismo. Maipina de la Barra también fue iniciada en la masonería, como consta la planilla de su afiliación a la Logia Unión Italiana número 90 de Buenos Aires, fechada el día 10 de junio de 1890, fue integrada como “chilena, viuda, profesora de música y librepensadora” siendo aceptada el día 25 de junio de ese año. A su muerte tanto organizaciones espiritistas como masónicas en Chile y Argentina lamentaron su fallecimiento. Maipina de la Barra tuvo hasta su viudez la “típica” vida de una mujer de la élite del Chile central del siglo XIX, con tímidas incursiones en espacios privados. Antes de su primer viaje a Europa (1873-1874) no hay huellas que den cuenta de una acción más allá del hogar y los círculos eminentemente femeninos. A partir de 1878 los documentos sobre la autora se hacen cada vez más recurrentes, detallando su participación en diferentes actividades culturales, lo que hace posible plantear una apertura hacia nuevos proyectos. Su vida parece haber dado un vuelco importante después de ese viaje. Se hace partícipe en el debate sobre el rol de las mujeres en la sociedad y en la educación,

se atreve a viajar, a traducir, a escribir y a hablar en público con más recurrencia. A la edad de 70 años, Maipina de la Barra fallece en Buenos Aires el día 2 de septiembre del año 1904.

Mis impresiones y mis vicisitudes

En *Mis impresiones y mis vicisitudes* la viajera debió construirse como autora. Especialmente interesante resulta su reivindicación autobiográfica, al ser ella y su hija Eva las protagonistas del viaje que relata. Sin embargo, en la dedicatoria a las damas argentinas, la autora se apronta a señalar que no pretende ser escritora. Podría parecer contradictorio señalar que este libro está marcado por una fuerte perspectiva de la autora sobre la sociedad y la cultura de su época, y fundamentar también su actitud modesta y reducida, pero en realidad este doble juego entre afirmación de una postura personal y la disminución de su propia opinión, obedece a una estrategia denominada por la crítica literaria como “falsa modestia”, mediante la cual las mujeres podían acceder a la palabra pública sin parecer pedantes o ridículas. Maipina de la Barra utiliza este mecanismo al señalar “No pretendo ser escritora [...] Sedme, mis amables lectoras, indulgentes para leer esta obrita” (DE LA BARRA, 1878: 11). Al respecto Graciela Batticuore apunta que la pedantería y ridiculez eran formas de descalificación usuales para desautorizar a las escritoras desde el siglo XVII en Europa, y habían sido las formas usadas para socavar el honor de la escritora y de su familia (BATTICUORE, 2005: 14). Por ello las autoras latinoamericanas de fines del siglo XIX debían realizar negociaciones con el campo cultural de su época, en un contexto de restricción del espacio social para la mujer. La mayoría de las mujeres estaban impedidas de emprender carreras literarias y publicar sus producciones, además de la dificultad de convertirse en sujetos “autobiográficos”, dado que la escritura de este tipo de textos

colabora en la ruptura de los cánones de subordinación y auto negación de la mujer (ALZATE, 2004: XVI). Ellas debían ingeniárselas para poder decir, y en esa agudeza utilizaron la falsa modestia como un mecanismo discursivo fundamental para acceder al discurso público desde la candidez del “bello sexo”. Al respecto Nara Araújo apuntó que la retórica de la minusvalía es propia a los prólogos escritos por mujeres a sus libros, en el siglo XIX, y la autoproclamación asume de manera explícita la postura competitiva en el terreno de lo público, respetando a la institución patriarcal (ARAÚJO, 2008: 1016). *Mis impresiones y mis vicisitudes* está intervenido por una autocensura evidenciando un cuidado extremo de lo que se dice. Todos los argumentos que la autora utiliza están secundados por “dios” o por el bien supremo de la nación; son inclinaciones a la “regeneración de la humanidad”, son argumentos permitidos y validados, que pretendían corregir el modelo social que le rodeaba, no derrumbarlo. Ese tono reformista de Maipina de la Barra tenía que ver con su convicción en que el progreso de las naciones americanas se lograría a partir de la educación. Ese mensaje moralista de regeneración y progreso fue el principal vehículo de la ideología civilizadora decimonónica, en este contexto, la autora propuso:

Antes de conocer yo la Europa y los progresos de su civilización, pensaba como piensa la generalidad de las gentes: *creía que nada hubiese mejor que mi país, y todo lo refería a él*; pero luego que conocí aquellos adelantos (y eso que solo he visto una pequeña parte de ellos) me he convencido de lo mucho que nos falta que aprender (DE LA BARRA, 1878: 249, la cursiva es del original).

Titular al libro como una obra enmarcada dentro de la literatura de viajes, le permitió a la escritora afirmar su punto de vista en el

“efecto de realidad” que este tipo de narración consigue, en cuanto vivió esas experiencias y ellas ocurrieron en la realidad:

Al Salir de América, vamos viendo el mundo tan diferente cual nunca creíamos; comprendemos que todo se puede esperar, que nada debe admirarnos y que nunca es tarde para aprender, pues que el saber es una parte muy necesaria de nuestra vida (DE LA BARRA, 1878: 39).

Para la segunda mitad del siglo XIX, tanto en América como en Europa, la idea hegemónica dictaminaba que la mujer debía permanecer en su hogar, alejada de la vida pública. Para ese discurso social, conocido como teoría de las “esferas separadas”, la mujer era poseedora de virtudes que los hombres no tenían y, como únicas, le eran complementarias a ellos. En concordancia, la mujer no podía tener vida pública ni política, o realizar cualquier acto que le fuera propio al hombre, estando subordinada al padre, al esposo o al hermano. Fundamentalmente se argumentaba que las mujeres eran “ángeles del hogar”, criaturas intrínsecamente proclives al bien y a los buenos actos, inocentes de lo político y de lo público; eran el “bello sexo”, por lo que debían permanecer inocentes y resguardadas. En palabras de Stella Maris Franco “*delicadeza, altruismo, cridade, cuidados familiares e domésticos, zelo pela familia, pelos doentes e pelos pobres sao valores e papéis idealizados em relação a um protótipo ideal da mulher no século XIX* (FRANCO, 2008: 141). Ese discurso social hegemónico sobre la mujer fue recepcionado en la obra de Maipina de la Barra, aunque esa recepción fue compleja y revela una oposición crítica frente a ella. Mi propuesta consiste, entonces, en sostener que la viajera fue parte de un grupo —compuesto por hombres y mujeres— que comenzó a notar, en la segunda mitad del siglo XIX, que la mujer que era madre tenía un rol fundamental

en la crianza de los nuevos ciudadanos. Ese grupo elaboró un rol más activo para la mujer. Se comenzó a hablar entonces de la “maternidad republicana”. El giro de posiciones se habría debido a la fuerte legitimidad que encontró en América la noción de civilización y progreso. Tanto el positivismo como la fe ciega en el progreso, pusieron el acento en el poder de la educación como medio para lograr un avance en las sociedades, Estados Unidos era el ejemplo por antonomasia. Otra idea fuerza que habría sustentado esta posición, venía desde los postulados ilustrados del siglo XVIII, que habían enfatizado y promovido la razón como principal cualidad y atributo humano. Esta posición se desarrolló sobre todo en las mujeres que aleccionaban a otras, como bien explica Irene Palacios:

Un renovado discurso de la domesticidad, que asignaba a la mujer el exclusivo y sagrado destino de la maternidad. Una maternidad, sin embargo, que trascendía (sin excluirlo) el plano religioso, imperante desde tiempo atrás, revistiéndose ahora con los nuevos ropajes del cientificismo, en un contexto progresiva y prudentemente secularizado, haciendo sin embargo ostentación paradójica de toda una serie de tópicos vinculados a la religiosidad tradicional (la mujer será el “ángel”, llamado a cumplir una “sagrada misión” en el “templo del hogar”...). Como madres y esposas (más allá de la experiencia individual), las mujeres ejercían una influencia y representaban una fuerza que era preciso regular para que actuaran “siempre en provecho de la humanidad, con beneficio de la raza” (PALACIOS, 2007: 112).

Graciela Batticuore investigó la recepción del discurso ilustrado sobre la maternidad republicana en las escritoras argentinas de la

segunda mitad del siglo XIX. Según su investigación la figura clave en la propagación de esta nueva noción para la mujer habría sido el intelectual Domingo Faustino Sarmiento. Batticuore concluye que se consideraba a la madre republicana como la mujer que estaba “instruida *en función* de transmitir a sus hijos los valores cívicos de una nación” (BATTICUORE, 2005: 85). Se consideró entonces que la mujer debía empezar a ocupar un lugar más activo en la configuración de un nuevo orden social tendiente a lograr la civilización de nuestro continente. Esta disposición exigía dejar atrás la noción de la mujer pasiva ignorante de los progresos de la humanidad. Así se argumentaba la necesidad de la instrucción de la mujer, ya que su educación conseguiría el progreso de toda la sociedad. Domingo Faustino Sarmiento, y las mujeres que suscribieron su ideario, estaban conscientes de la necesidad de integrar a la mujer en el proyecto civilizatorio, para que ellas, desde el interior de las familias, ejercieran una actitud que fomentara el bien de la sociedad, propagando el mensaje de que la humanidad progresaría por medio de la educación. Tal fue el convencimiento en Argentina que en el año 1884 se sancionó la ley de educación común, laica, mixta y obligatoria (LIONETTI, 2005: 184).

En Chile también hubo personas que consideraron acertada esta nueva noción más activa de la mujer, pero este grupo era minoritario y no poseía la legitimidad necesaria para llevar a cabo esos cambios. Lo cierto es que Chile presentaba una política específicamente conservadora, ya que durante todo el siglo XIX las reformas liberales y las leyes laicas habían encontrado un sinnúmero de impedimentos para ser ejecutadas, inclusive durante los gobiernos liberales de las décadas de 1860 y 1870. Resulta importante que Maipina de la Barra haya publicado su libro en Argentina, porque tal gesto expresa, o más bien resalta, la dificultad que encontraban las mujeres en Chile para llevar a cabo sus

proyectos³. En este libro la autora se queja de la estrechez mental de los chilenos, que ven con ilegitimidad la educación de la mujer. Al respecto, la escritora es enfática. Tal era su desazón con Chile, que cuando inicia su viaje a Europa pretendía no regresar, expresando además su malestar frente a la opinión de sus compatriotas, extremadamente inmersos en la doctrina católica: “me decían que no pensara en ir a Europa, a esos países tan herejes, a esos países sin religión” (DE LA BARRA, 1878: 18). Este libro tiene un fuerte afán pedagógico, partiendo de la idea de la educación de los hijos como una “misión” para lograr la “regeneración” de la sociedad, sosteniendo un elogio continuo al proceso de modernización. Con dicho fin, la autora utilizó como estrategia la publicación de un libro que establecía crítica social mediante la literatura de viajes. Este tipo de escritura ofrecía una voz autorizada que la sociedad no podía negarle a la viajera. La protagonista estuvo en los lugares que describe y sus lectores se quedaron en casa. Ella vio con sus propios ojos, ella es testigo de lo que escribe (FREDERICK, 1994: 247). Maipina de la Barra fue testigo de las condiciones en que vivían las mujeres de su época. Criticó por tanto la situación de la mujer en torno al matrimonio, la falta de educación, el trato desigual a indígenas y esclavos (asunto que presencia de manera circunstancial mientras visita Punta Arenas y Río de Janeiro) y las costumbres “poco modernas” de la sociedad chilena en contraste a las sociedades europeas.

De paso por Brasil la viajera tiene contacto con población afrodescendiente libre y también esclava. Mientras visita un “sitio de campaña” destinado al cultivo del café, la autora conoce

³ Hasta las actuales investigaciones, este libro de viajes fue el primero y único publicado por una chilena en el siglo XIX.

a la esclava Hortensia, propiciando una extensa reflexión sobre esa “parte desgraciada de la humanidad”, para también “estudiar algunos rasgos característicos de la esclavitud”. Especialmente le interesa a la autora la situación de las mujeres esclavas, de ellas dice; “nada preguntaban, casi nada decían; sus gestos, sus miradas y alguna que otra palabra entrecortada nos hacían comprender su triste situación” (DE LA BARRA, 1878: 46-47). Pero más allá de extenderse en sus reflexiones, la autora acude al efecto de realidad que provocan los diálogos. En cinco páginas desarrolla una argumentación sobre las injusticias de la esclavitud, destacando que esa opresión no permite a las víctimas instrucción (científica y religiosa), maternidad, opinión propia, cariño ni “voluntad de acción”. La actitud incómoda de la viajera es una invitación a la reflexión desde un punto de vista crítico, pero de ninguna manera es un rechazo expreso a esas formas de sometimiento, lo que afirma su pensamiento reformista. También la idea fuerza aquí es la victimización del otro, en cuanto es un sujeto que padece el destino, y que podría inferirse, no toma acciones sobre su propia vida. Asimismo, Maipina de la Barra se encuentra totalmente a favor de mantener la diferencia de clases, demostrando una notable admiración por las mujeres de la burguesía europea y sus “costumbres buenas”. La civilización para la autora se lograría en América cuando se adquirieran ciertos comportamientos adelantados, finos y estéticamente bellos, presentes en Europa:

Aunque venimos, hija mía, le dije, de países atrasados, yo, por mi parte, llevo el deseo de alcanzar a comprender las ideas de todas partes [...] Si en los países atrasados no comprendemos mejor lo bello en todo sentido, es porque miramos con malicia y de una manera muy mezquina los objetos; y por eso recibimos inmediatamente el castigo en

no poder descubrir el talento del artista (DE LA BARRA, 1878: 123-124).

El relato del viaje de la protagonista-narradora es una suerte de peregrinación a La Meca cultural:

Sentía yo en mi interior una voluntad superior a la mía, que hacía eco en todo mi ser, que dirigía mis acciones, y que, aun cuando yo deseaba a veces permanecer más tiempo en alguna ciudad para conocerla, me decía con insistencia: *París, París: nada más por ahora* (DE LA BARRA, 1878: 106).

Claramente, la mayor satisfacción de la autora reside en poder difundir las experiencias de esa peregrinación, del viaje, tanto en el sentido físico como en el estético:

Antes de conocer yo la Europa y los progresos de su civilización, pensaba como piensa la generalidad de las gentes: *creía que nada hubiese mejor que mi país, y todo lo refería a él*; pero luego que conocí aquellos adelantos (y eso que solo he visto una pequeña parte de ellos) me he convencido de lo mucho que nos falta que aprender en punto a industria, y lo muchísimo con relación a las bellas artes, a las bellas letras, al bello ideal en todas las cosas (DE LA BARRA, 1878: 249).

Lo cierto es que para la autora no sólo están en juego cuestiones de estilo y costumbres, sino la posibilidad de la realización de la supremacía de su clase en términos simbólicos. El relato, y los ejemplos que en él se encuentran, reafirman permanentemente la dependencia de un proyecto entendido como propio:

De esta suerte el tiempo se multiplica, se vive y se progresa más, no es sola la materia la que la que goza por el recreo, sino el espíritu, cuya inteligencia y cuya moral mejoran extraordinariamente. ¿Porqué, pues, no habrían de adoptarse entre nosotros estas costumbres tan convenientes, tan civilizadoras? (DE LA BARRA, 1878: 113).

En este caso, el proyecto consiste en copiar las costumbres y modos considerados adecuados y óptimos. Una parte esencial de la victoria de la implantación de ese proyecto, que ella observa en la metrópolis, sería la tajante y legítima —para la autora— división de clases:

En Europa cada cual recibe una educación adecuada a la cosa a que se dedica: y por eso los sirvientes, que están educados para el servicio, saber servir bien y con respeto (DE LA BARRA, 1878: 112).

La idea es que cada clase se subordine al grupo que concentra el poder. Por ejemplo, reflexionando sobre las vestimentas en Europa, Maipina de la Barra ve con buenos ojos las diferencias en los atuendos de las mujeres, marcadas por el poder adquisitivo que éstas poseen para consumir telas que se adapten a su condición socioeconómica, fundamentalmente porque:

Esto mantiene a cada uno dentro de sus límites, mantiene el orden, tan necesario en todas las cosas, y no da lugar a esa espantosa confusión que se nota en América, en donde a cada paso ocurre que un caballero o una señora de la mano a una sirvienta por creerla una señorita de la casa (DE LA BARRA, 1878: 110-111).

El orden social, tanto en el sentido de la segregación espacial de los cuerpos, como en la segregación simbólica, expresada en la vestimenta, debe dar cuenta de una división que permita la “pureza” de la “sociedad del buen tono”. Asunto en el cual autora no va escatimar argumentos:

 Mi deseo de entrar en la razón de las costumbres y gusto más adelantados, me valió mucho; y en este sentido impulsaba también a mi hija, para que estudiara el modo de ser de las cosas, y juntas trabajábamos por adelantar en todo sentido (DE LA BARRA, 1878: 133).

Hasta aquí el discurso civilizatorio ha estado acorde a la mentalidad de la época, afiliada a la idea canónica de la dicotomía civilización-barbarie y con una lógica eurocéntrica; sin embargo, se filtra en él un reclamo de género, que comenzará a desestabilizar el relato, permitiendo cuestionar —aunque muy tímidamente— la filiación sumisa y pasiva de la mujer:

 Las naciones europeas comprenden hace ya mucho tiempo que no hay progreso, que no hay regeneración posible, sin el concurso poderoso de la mujer, cuya influencia abraza la vida entera del hombre (DE LA BARRA, 1878: 162).

Primero, Maipina de la Barra logra validar la supremacía europea, en cuanto es el centro “civilizado” de la tierra, luego podrá argumentar que en ese lugar la mujer goza de un estatus distinto al ocupado en América. Sólo así puede decir algo difícil de sostener en una sociedad androcéntrica y tradicional como la propia. La protesta central de la autora, tiene que ver con la imposibilidad de las mujeres de capitalizar sus conocimientos en una profesión y, peor aún, contra

las convenciones de la época que tachan de indigna a la mujer que trabaja por su sustento. Las mujeres de élite, relegadas del ámbito político, imposibilitadas de asistir a la universidad y de la realidad laboral de las mujeres obreras, concentraban sus actividades en el mundo privado, siendo las responsables de los quehaceres íntimos y cotidianos de la casa y la familia y, por supuesto, de la instrucción de sus hijas, también relegadas de la educación formal o la vida laboral. Este es el contexto histórico que sustenta el imaginario cultural de Maipina de la Barra, donde sus ideas sobre el trabajo no calzan con el modelo de mujer que su época tiene. Por ello apunta:

Aunque me costó bastante tiempo y trabajo, por fin me establecí en Valparaíso, dedicándome a la enseñanza del canto y piano [...] ¡triste es decirlo! en América el trabajo de una señora es, en general, considerado con las ideas más mezquinas; y lo que en Europa es un honor, aquí en sí es una deshonra (DE LA BARRA, 1878: 187).

Maipina de la Barra busca desacreditar a través de sus memorias de viajes las posiciones americanas contrarias a la educación de la mujer y a su rol en la sociedad. Cuando describe la vida de las mujeres en París señala:

Allí, detrás de las persianas, observaba yo con frecuencia a las gentes que continuamente pasan [...] Las mujeres del pueblo propiamente dicho, y aquellas que han sido mejor educadas, pero que no tienen medios de subsistencia, trabajan mucho, y por este motivo son más independientes. Unas se dedican al trabajo material de las industrias; otras, a la parte intelectual, y llevan la correspondencia o los libros de contabilidad de una casa de comercio, de

un hotel o de cualquier otro establecimiento; otras, de posición más infeliz, se ven a todas horas por las calles con un carretoncito de mano vendiendo verduras, frutas y otros mil objetos de poco precio.

Lo que he observado detenidamente en París, lo he observado también en todas partes de Europa donde he estado: *todos trabajan asiduamente*. (DE LA BARRA, 1878: 109-110).

Tal es el convencimiento de la autora, que se atreve a criticar los establecimientos de educación para niñas existentes en Chile, señalando que ofrecían una instrucción superficial que no bastaba para educar a la mujer. Este tipo de discurso parece estar sustentado en la costumbre ilustrada europea, que según Mónica Szurmuk, se fundaría en la literatura de mujeres europeas que miran con horror a las mujeres que no educan a sus hijas (SZURMUK, 2009). Por ello los pasajes más importantes del libro están consagrados a la educación de la mujer: “fundamento de todo progreso”, para lo cual De la Barra establece un plan que tiene dos puntos resumidos en la siguiente afirmación:

Concluyo, mis queridas lectoras, este capítulo exhortándoos a que trabajémos cuanto esté de nuestra parte por vencer nuestra natural apatía; y yo os aseguro con toda mi alma que habremos logrado una obra colosal: LA EDUCACIÓN BIEN ENTENDIDA DE NUESTROS HIJOS, Y ESPECIALMENTE DE NUESTRAS HIJAS, para no volver jamás a ser pequeñas (DE LA BARRA, 1878: 171-172, las mayúsculas son del original).

Teniendo plena conciencia del sometimiento y la “pequeñez” en la cual las mujeres de su época viven, es valorable su reflexión y la

publicación de sus críticas, que son llamados a la acción y la organización. Si bien Maipina de la Barra no fue una feminista ni una activista política, puso acento en aspectos que sirvieron, más tarde, a otras mujeres para poder tomar conciencia y reflexionar.⁴ Haciendo un llamado a la fortaleza de carácter para emprender las acciones necesarias. En su momento este plan pudo no ser tan popular como podríamos pensar, la autora debe desplegar una argumentación muy amplia para llegar finalmente a estas conclusiones, lo que da cuenta de lo difícil que era *decir* lo que ella decía. En el contexto histórico sudamericano en que la viajera se desenvuelve, las mujeres estaban relegadas al espacio privado (de la casa o los salones) y a la reproducción (de los hijos y de la cultura desde lo doméstico); sin embargo, esta viajera contradice la ideología androcéntrica con sus propias prácticas.

La caridad, otro tema criticado por la autora (según su perspectiva era insuficiente y deficitario el trabajo caritativo de las mujeres americanas en comparación a las europeas), puede ser un subterfugio que la autora utiliza para señalar su plan de autonomía y educación de la mujer. En relación a esto, Sarah Chambers anota que la posición de género por la que apostaron estas mujeres ilustradas, las pone en una situación paradójica similar a la atribuida por Joan Scott a las feministas francesas de los siglos XVIII y XIX, preguntándose cómo podían al mismo tiempo destacar la diferencia de género y exigir igualdad (CHAMBERS, 2003:12). El primer paso era la denuncia y la observación, posteriormente se exigiría una igualdad de género.

⁴ No quiero decir con esto que Maipina de la Barra fue leída por feministas posteriores, sino que sus palabras son parte de una sonoridad que a principios del siglo XX estará mejor articulada, en el Conosur, en la búsqueda de la emancipación de las mujeres.

Maipina de la Barra, por su parte, sólo enuncia un equilibrio, que no pretende ser igualitario y que es utópico. La autora puede ser un claro ejemplo de cómo en la sociedad finisecular, el estereotipo de la mujer doméstica y encerrada ya inquietaba a algunas mujeres, a quienes el rol de madre y esposa abnegada e ignorante estaba incomodando; al menos dentro de las elites a las cuales pertenecía la viajera, asunto que podría explicar las aperturas y logros de las mujeres de principios del siglo XX:

En los tiempos primitivos, la mujer fue considerada como un ser inferior al hombre, creado tan solo para su servicio absoluto, y yacía en la mayor abyección [...] En la nueva era, merced a la sublime doctrina de Jesús, la mujer ha sido, con la mayor justicia, considerada digna compañera del hombre (DE LA BARRA, 1878: 165).

Así la autora utiliza el argumento del “progreso de la historia”, gracias a la revelación religiosa, como excusa para insertar en el relato la igualdad de los géneros, no en el sentido de plenitud de derechos, sino de *calidades* iguales. Maipina de la Barra establece claramente su perspectiva crítica sobre los acontecimientos chilenos, que se presentan como atrasados y mezquinos, reafirmando su apoyo al proyecto modernizador y civilizatorio. Hay disconformidades en el relato de la escritora, pues a ratos son discursos emancipadores, y, a en otros, hablan del sometimiento y la subordinación. Sin embargo, estas “incoherencias” son valiosas para entender las presiones, tensiones y posibilidades que experimentaban estas mujeres viajeras, que se desmarcaban del rol tradicional que se les asignaba, y que tuvieron otras prácticas como, por ejemplo, viajar para escribir textos autobiográficos. Las mujeres del siglo XIX no viajaban solas, excepto las que iban a encontrarse con sus esposos. Siempre iban de

acompañantes, y raras veces armaban su propio itinerario. Maipina de la Barra viajaba sola con su hija, pero a sus lectores les señalaba que siempre contaba con el amparo de dios, justificándose:

¡Dos señoras enteramente solas, sin consejeros y sin temor, y solo con algunas recomendaciones para los Cónsules, emprendimos un viaje ignorado con una tranquilidad [...] ¿No es verdad que esto es admirable? ¿No comprendéis que teníamos una fe limitada en el Ser Supremo, que nos miraba... y que tendría sus guías para cuidar sus huérfanas? (DE LA BARRA, 1878: 153).

Esto le permitía decidir el futuro de su periplo y demostrar —al ojo de sus lectoras— sus motivos inscritos en la fe y la religiosidad. Se puede deducir que estamos ante una mujer que demuestra haber sido un individuo no del todo satisfecha, ni del todo sometida, y más o menos conciente de su lugar en la totalidad; de ahí su formidable exclamación “¡el problema de mi vida es ser mujer!”, que cobra sentido cuando señala, mientras describe su estancia en París:

Un momento después sonó la orquesta y los caballeros se pusieron a sacar. Uno de ellos se dirigió a mí; pero como la antigua y necia costumbre de Chile prohíbe el baile a la mujer casada, no accedí al principio. Luego que vi que todas las señoras, por mayores que fueran, bailaban, accedí bien persuadida de que no haciéndolo así, me hubieran tildado de incivil (DE LA BARRA, 1878: 139).

Esta descripción tiene réplica en otros pasajes del libro destinados a resaltar los espacios de libertad más amplios que encontraban las mujeres en Europa. Las comodidades fueron objeto de atención

especial por parte de la viajera, por ejemplo, cuando señala su relato de Burdeos (Francia):

Una de las cosas que llamó mi atención como un rasgo característico de aquellos pueblos, fue que en tales ocasiones, las aceras, muy anchas en general, están llenas de mesas con sofás y sillas, infinidad de señoras están sentadas tomando refrescos (DE LA BARRA, 1878: 79-80).

También cuando visita Marsella advierte:

En las estaciones hay wagones con un letrero que dice: *Pour Dames seules* – Para señoras solas – Esto es una gran comodidad y facilidad para viajar tranquilamente largas jornadas (DE LA BARRA, 1878: 83).

En general se trata de resaltar el medio menos hostil que encontraban las mujeres en Europa, señalándole a sus “amables lectoras” que otra realidad era posible, que ella la vivió, y por tanto, pueden conseguirse niveles más confortables de vida para las latinoamericanas. En síntesis Maipina de la Barra señala “¿qué inconveniente habría en adoptar aquí en América esta buena costumbre?” (DE LA BARRA, 1878: 115).

PALABRAS FINALES

Las escritoras-viajeras latinoamericanas del siglo XIX intervinieron en el discurso social de sus países y adquirieron una posición crítica sobre éstos. Dentro de ellas, por ejemplo Maipina de la Barra, utilizó el relato de viaje para resaltar su inconformidad con la realidad de las mujeres en Chile, haciéndose partícipe de un tema

de incipiente discusión nacional, durante las décadas posteriores a su fallecimiento. Ese fue su principal aporte. Según Francine Masiello existió una generación de mujeres a fines del siglo XIX en Buenos Aires que “se inserta a los debates relacionados con el estado y organiza toda una narrativa sobre la modernización del país” (MASIELLO, 1994: 7), especulando sobre nuevas formas para implantar a la mujer en el debate público. Podría pensarse entonces que la capital argentina presentó más facilidades para Maipina de la Barra y otras escritoras-viajeras. ¿Qué tan determinante fue para ella y las mujeres que le sucedieron la ciudad de Buenos Aires? es una pregunta que queda pendiente, en lo que puede ser la genealogía de la formación de conciencias de género en Latinoamérica. Las cientos de miles inmigrantes recién llegadas a Buenos Aires —ciudad que más creció en América junto a Nueva York, durante los primeros años del siglo XX— llegaban a un lugar deseado por la intelectualidad latinoamericana y que logró ser, entre otras cosas, centro del primer Congreso Femenino Internacional en el año 1910. Maipina de la Barra se apropió de un discurso hegemónico sobre la mujer y lo resignificó, adaptándolo con un propósito personal y ambicioso. Fue parte de un grupo de escritoras-viajeras del siglo XIX que intervinieron en el espacio público en Latinoamérica. Su propuesta consistió en enjuiciar los territorios por los cuales transitó en comparación al bienestar que las mujeres tenían en dichos lugares. Propuso que en Europa, espacio “civilizado”, el papel de la mujer ya había sido comprendido y ellas disfrutaban de mayores ventajas que en América. En consecuencia, si América quería abandonar la “barbarie” debía entregar un lugar más digno a la mujer. Desde una aproximación menos polémica de lo que hubiera significado una denuncia del sometimiento de la mujer, Maipina de la Barra utilizó un discurso acomodaticio al rol de las “ángeles del hogar”, apropiándose de una noción androcéntrica. En esa operación yo leo

una estrategia. La apuesta literaria fue publicar un libro de memorias de viajes, narrado en primera persona y desde un punto de vista pedagógico, aleccionador, validándose como crítica. La escritora publicó solo una vez un libro de memorias de sus viajes a Europa y Argentina, pero viajó otras veces entre Chile, Argentina y Europa. Creo posible afirmar que esa única publicación no es más que un intento por hablar de la mujer a través del viaje, de la educación y de la nación chilena con un protagonismo formidable, poniéndose a sí misma como ejemplo ante sus contemporáneas, incitándolas a “nunca más volver a ser pequeñas” entregando un testimonio de autonomía y firmeza ante las disposiciones arbitrarias del machismo.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- ALZATE, Carolina (edición y notas) (2004). *Diario íntimo y otros escritos de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá, Alcaldía Mayor de Bogotá e Instituto Distrital de Cultura y Turismo.
- ARAÚJO, Nara (2008). «Verdad, poder y saber: escritura de viajes femenina». *Estudios Feministas*, número 16, Florianópolis.
- BATTICUORE, Graciela (2005). *La mujer romántica. Lectoras, autoras y escritores en la Argentina: 1830-1870*. Buenos Aires, Edhasa.
- BELGRANO, Milagros (2010). «Sofocante Buenos Aires. Representaciones de género en la literatura de viajes sobre Argentina (1880-1920)». *Nuevo Mundo Mundos Nuevos, Debates*.
- CABALLER, Mercedes (2005). «Eva Canel, un ejemplo de transculturación en De América: viajes, tradiciones y novelitas cortas». Estados Unidos, *The Colorado Review of Hispanic Studies*, Volumen 3.
- CHAMBERS, Sarah (2003). «Cartas y salones: Mujeres que leen y escriben la nación en la Sudamérica del siglo XIX». *Araucaria*, Se-

- villa. Traducción de Isidro Maya, disponible <http://www.redalyc.org/src/inicio/ArtPdfRed.jsp?iCve=28261306&iCveNum=1643>
- DE LA BARRA, Maipina (1878). *Mis impresiones y mis vicisitudes en mi viaje a Europa pasando por el Estrecho de Magallanes y en mi excursión a Buenos Aires pasando por la Cordillera de los Andes*. Buenos Aires, Pisqueras Cuspinera y Ca. Editores.
- FRANCO, Stella Maris (2007). *Peregrinas de Outroira. Viajantes latino-americanas no seculo XIX*. Florianópolis, Editora Mulheres.
- FREDERICK, Bonnie (1994). «El viajero y la nómada: los recuerdos de viaje de Eduarda y Lucio Mansilla». En Fletcher, Lea, compiladora. *Mujeres y cultura en la Argentina del siglo XIX*. Buenos Aires, Feminaria.
- GUARDIA, Sara Beatriz (editora y compiladora) (2011). *Viajeras entre dos mundos*. Lima, Centro de Estudios La Mujer en la Historia de América Latina.
- LIONETTI, Lucía (2005). «Continuidades y discontinuidades de las políticas públicas en la educación de las “madres de ciudadanos” en la Argentina del siglo XIX». En *Educación, género y ciudadanía. Las mujeres argentinas: 1700-1943*, Pilar Pérez Cantó y Susana Bandieri compiladoras. Buenos Aires, Miño y Dávila editores.
- MASIELLO, Francine (1994). *Entre civilización y barbarie. Mujeres, Nación y Cultura literaria en la Argentina moderna*. Rosario, Beatriz Viterbo Editora.
- PALACIOS, Irene (2007). *Mujeres aleccionando mujeres. Discursos sobre la maternidad en el siglo XIX*. Historia de la educación: Salamanca, *Revista interuniversitaria*, número 26.
- PERROT, Michelle (1993). «Salir». En *Historia de las mujeres* Tomo 8 “El siglo XIX Cuerpo, trabajo y modernidad”. Bajo la dirección de Georges Duby y Michelle Perrot. Madrid, Taurus.

ULLOA, Carla (2012). *Crítica social y gestión cultural de una viajera sudamericana: Maipina de la Barra (1834-1904)*. Tesis para optar al grado de Magíster en Estudios Latinoamericanos, Universidad de Chile, Santiago.

IMPRESIONES DE UNA ROMÁNTICA: ENTRE LAS COSTUMBRES Y LA MODERNIDAD, UNA VISIÓN PEDAGÓGICA E HISTÓRICA

Pablo MORA

Instituto de Investigaciones Bibliográficas, UNAM, México

Mis ojos ven y mi razón comenta...

L. M. C.

Palabras-clave: Laura Méndez de Cuenca, impresiones, romántica, práctica pedagógica.

Resumen: El viaje y la soledad son dos de las vías que pueden definir buena parte de la vida de Laura Méndez; por un lado, un viaje que siempre tuvo motivaciones de aprendizaje y descubrimiento; por el otro, un peregrinaje a solas que tuvo como sello los recuerdos, la nostalgia, la pasión, el exilio, del país de origen. Se trata de una viajera que, ya madura y solitaria, supo fundir la experiencia laboral, la pasión sentimental, la erudición y el desengaño, la sensibilidad y la enseñanza en crónicas de prosa equilibrada, entre una visión melancólica y romántica, una mirada pedagógica y realista, siempre crítica, sobre los mundos que describía; lugares donde la modernidad y el progreso ya daban muestras de cierta articulación positiva o acaso exhibían sus paradojas en culturas o ciudades extranjeras.

Mots-clés: Laura Méndez de Cuenca, impressions, romantique, pratique pédagogique.

Résumé: Le voyage et la solitude sont les deux voies qui permettent de définir une grande partie de la vie de Laura Méndez. D'une part, le voyage qui a été souvent motivé par la volonté d'apprendre et de découvrir ; de l'autre, un pèlerinage solitaire marqué par les souvenirs, la nostalgie, la passion et l'exil loin du pays d'origine. Il s'agit d'une voyageuse qui a su, dans une solitude féconde, mêler l'expérience professionnelle, la passion sentimentale, l'érudition, la désillusion, la sensibilité et l'enseignement dans des chroniques d'une prose équilibrée, oscillant entre une vision mélancolique et romantique et une vision pédagogique, pragmatique et toujours critique des réalités qu'elle décrivait, et des lieux où la modernité et le progrès montraient une certaine articulation positive et quelquefois des paradoxes.

Keywords: Laura Méndez de Cuenca, Impressions, Romantic, practical pedagogy

Abstract : Travelling and solitude are two key words to understand the life of Laura Méndez. On the one hand, she travelled in order to learn and discover. On the other, she wandered alone in trips marked by memoirs, passion and homesick. Méndez, at maturity, was a traveller able to mix in her writings passion, daily work, erudition and disillusion, sense and sensibility. Her chronicles was made with a balanced prose, both romantic and realistic, melancholic and didactic. He also had a critical look at the societies she described, pointing at their advances or cultural paradoxes.

El viaje y la soledad son dos de las vías que pueden definir buena parte de la vida de Laura Méndez; por un lado, un viaje que siempre tuvo motivaciones de aprendizaje y descubrimiento; por el otro, un peregrinaje a solas que tuvo como sello los recuerdos, la nostalgia, la pasión, el exilio, del país de origen. Se trata de una viajera que, ya madura y solitaria, supo fundir la experiencia laboral, la pasión sentimental, la erudición y el desengaño, la sensibilidad y la enseñanza en crónicas de prosa equilibrada, entre una visión melancólica y romántica, una mirada pedagógica y realista, siempre crítica,

sobre los mundos que describía; lugares donde la modernidad y el progreso ya daban muestras de cierta articulación positiva o acaso exhibían sus paradojas en culturas o ciudades extranjeras. En otras ocasiones, menos frecuentes pero sintomáticas, Laura Méndez escribió crónicas más personales e introspectivas donde narró historias con tintes autobiográficas, bitácoras nostálgicas y dramáticas de la infancia, literariamente más ricas, que dejaron ver a una mujer de una sensibilidad extrema, dueña de un oficio literario. Sin embargo, el signo más presente de su producción cronística es el de los textos en los que fue ofreciendo impresiones sobre mundos donde el progreso y las costumbres le daban motivaciones pedagógicas, históricas y sentimentales para revisar culturas en desarrollo, puntos de comparación donde era factible exponer las paradojas, contradicciones y la eficacia de esos cambios con valores más humanos de solidaridad y altruismo. Y es que ese espíritu crítico y didáctico le sirvió para plantear otros aspectos del desarrollo del hombre de carácter universal y enciclopédico, su destino como ser histórico y social, dentro de un nacionalismo o un cosmopolitismo bajo coordenadas espirituales y sentimentales distintas; un destino que debía incluir valores como la solidaridad, la responsabilidad, la justicia, la compasión. Fueron estas mismas preocupaciones y su curiosidad indomable las que guiaron a Laura Méndez en las distintas comisiones educativas que le asignó el gobierno de Porfirio Díaz, a través de su amigo y ministro en educación, Justo Sierra. En ese sentido, Laura Méndez fue coherente con una propuesta y una misión que en sus crónicas la traduce abriendo ventanas temáticas a través de la observación puntual y curiosa de ciertos fenómenos sociales, arquitectónicos, históricos, familiares, de comunicación y transporte público, de tradiciones, de comercios y tiendas, de salud pública e higiene, de vida cultural y educación, etcétera. Este abanico de temas le sirve, con frecuencia, para examinar, en retrospectiva, los

procesos o limitaciones de modernización de su país de origen, un México detenido por costumbres atávicas y la necesidad de la educación. En todo caso, esa confrontación de mundos, lo presenta en una prosa hecha río navegable, con un estilo claro y puntual del español, en donde los problemas, limitaciones y ventajas del progreso se transforman en ironía, en observaciones didácticas, en impresiones inquisitivas, en realidades inéditas o descripciones de sucesos históricos y simbólicos; impresiones de una mujer a solas que supo en su peregrinaje transformar en reflexiones seculares o miradas útiles y críticas, nada moralistas, del mundo que recorría.

Los textos de Laura Méndez sorprenden por lo atinado de los fenómenos urbanos y culturales que detecta. En ellos nos ofrece una argumentación histórica y antropológica aguda. Desde sus crónicas por EUA, a fines del siglo XIX, con temas como el de la democracia y las elecciones en California o los informes del sistema de educación primaria, hasta sus distintos viajes por ciudades europeas, entre 1907 y 1910, nuestra viajera destila el impacto del progreso y la modernidad, sus repercusiones en las costumbres, la cultura y, en general, la vida cotidiana. Pero lo que llama la atención es que esas impresiones, a pesar de sus temas novedosos y penetración didáctica parecen estar escritas desde una perspectiva distinta, sujetas a patrones de educación gradual, dirigidas a un público que lee desde un pasado, con el peso de la historia y sin el México contemporáneo de los primeros años del siglo XX. En ese sentido, las crónicas de Laura Méndez no postulan una visión vanguardista o de una modernidad seductora como del flâneur moderno, advertido por Walter Benjamin, no seducen en la forma como lo hacen otros cronistas jóvenes como los textos estilizados de Ángel de Campo o las crónicas modernas de Gutiérrez Nájera. Y es que dos de los elementos que influyeron en nuestra escritora fueron, por un lado, la situación existencial, y, por el otro, la de

su formación educativa, ideológica y estética. Estos dos factores hicieron que la cronista experimentara procesos distintos de los de sus contemporáneos tanto en lo que se refiere a lo literario como a esa experiencia de la modernidad en México. En todo caso, el atractivo de las crónicas de Laura Méndez radica en la manera como a través de su espíritu romántico y liberal expone y plantea problemas del hombre dentro de una tradición literaria que se resuelve sin innovaciones o rupturas estilísticas, pero que sin dejar de ser de buena factura literaria sabe plantear dilemas universales.

En primer lugar, Laura, después de una formación específica en la Escuela de Artes y Oficios, al lado de su experiencia amorosa y literaria con escritores liberales y románticos de los años de 1870 y 1880, experimentó una situación económica y laboral adversa –muy pronto viuda con dos hijos desde 1884. Esta situación la obligó a optar, muy rápidamente, por un autoexilio, orillada a buscar otra suerte en latitudes extranjeras. En ese sentido, Laura Méndez no vivió el cosmopolitismo de la calle Plateros –ahora avenida Madero- como la retrató Gutiérrez Nájera o la vida urbana como la retrató Ángel de Campo o Luis G. Urbina, sino más bien la escritora experimentó esa modernidad, desde una condición distinta, como peregrina exiliada con el país histórico a cuestas. En otras palabras, nuestra escritora, muy pronto, se desconectó de esa vida contemporánea y literaria mexicana y esa desconexión le provocó poner de relieve los principios ideológicos liberales y románticos originarios de sus mayores. Ante esta situación, Laura Méndez supo entretener, a partir de su formación como maestra en la enseñanza primaria, un temperamento racional y romántico que explican, como consecuencia, esa visión atenta que ofrece criterios históricos, costumbristas y educativos graduales pero que no sigue las modas literarias. Laura Méndez advierte en uno de sus reportes de Instrucción educativa:

La educación y la instrucción no crean talento ni pueden crearlo, pero desarrollan todo el que en germen existe en cada individuo: educar, disciplinar, instruir, he aquí la tarea de padres y maestros, no para convertir a cada hombre en sabio, sino para hacer útil ciudadano y de bien. Sin echar a mala parte la famosa teoría darwinista, no sólo se contempla, con despiadada indiferencia a la supervivencia de los aptos, sino que se procura con ardor, convertir en aptos a los ineptos, para que vivan.¹

En ese sentido, me referiré en las páginas siguientes a algunos aspectos de esas crónicas que dan cuenta de esa visión comparatista, histórica y didáctica.

ENTRE LA HISTORIA Y LA REALIDAD DE LAS COSTUMBRES

Laura Méndez viajó siempre en el extranjero con lo que ahora llamaríamos un espejo retrovisor, un espejo con su país histórico y profundo bajo la nostalgia de los recuerdos de la infancia y las costumbres. En otras ocasiones este mismo espejo retrospectivo le provocó la fabricación de tejidos narrativos, algunos cuentos y crónicas ejemplares, que dejaron ver una mirada crítica y comprensiva hacia los retrasos de su país de origen y la evolución de las costumbres. Un ejemplo de tantos los vemos cuando narra el día festivo de la Navidad y la presencia de San Nicolás y Santa Claus en los países el mundo,

¹ 26-27 AHSEP M2/9LG1

La transformación inevitable de las cosas y las costumbres al través de los años no ha hecho gracias de las fiestas de Navidad. Aunque de origen común, el paganismo que vivía con la naturaleza, y de ella aprendió las nociones de todas las ciencias y de todas las religiones, la celebración de la noche buena y de la Pascua ha ido tomando carácter propio entre los diferentes pueblos que se entregan a los alegres regocijos del crudo diciembre (263).

Ahí destaca, primero, la transformación de lo natural por lo artificial en el árbol de Navidad. Pero más penetrante resulta la manera como busca mostrar la excepción a la regla de dicha celebración de procesos paganos y religiosos de cada nación. Laura Méndez hace una distinción entre las figuras de Santa Claus y San Nicolás, según los ingleses y alemanes, y una vez descritas esas diferencias plantea el papel tan importante que juega la servidumbre en países como Alemania, es decir, mientras los alemanes consagran esa festividad a dichos servidores, ofreciéndoles regalos y un lugar en la mesa, en México seguimos siendo clasistas y hasta nos referimos a ellos como “alimañas”. La maestra destaca el sentimiento de solidaridad espiritual hacia la servidumbre en otras tradiciones con el objeto de resaltar costumbres originarias que dan fortaleza a una cultura.

Esta misma conciencia histórica y humanista llevan a nuestra escritora a plantear una identidad nacional a través de, por ejemplo, la crónica de la historia de los objetos, muy concretamente la producción de los juguetes y su impacto en los niños. Mientras en México reconoce una constante tendencia cultural hacia el “malinchismo”, un gusto por adoptar todo lo extranjero antes que lo propio, en Alemania y en países sajones destaca las tradiciones genuinas como formas de fortalecimiento de dichas naciones. En ese sentido subraya que “Las costumbres se comunican por el invisible

cable de la identidad de las razas, se transmiten por herencia, pero no se imponen. Y las costumbres sajonas serán las nuestras cuando otro pueblo ocupe nuestros hogares, y de Cuauhtemozin y de Cortés no quede ni el recuerdo en nuestros lares.”(262) Esta adherencia a un nacionalismo, seguramente proveniente de sus maestros de la República Restaurada al defender la producción original de juguetes, revela una noción, acaso, anacrónica para su momento frente a una inercia real de un cosmopolitismo irreversible. La maestra, en todo caso, privilegia las tradiciones de dichos países y hace una severa crítica a México:

Y mientras que con el exotismo y la exornación artificiosa de nuestro modo de ser, formamos de nuestros hijos muñecos y de la patria un juguete pintoresco, este pueblo maduro y los que le igualen en solidaridad, responsabilidad y convicciones, con juguetes echan en el corazón de sus hijos la piedra angular de la patria (262).

Esta preocupación por valores universales acompañados de una conciencia histórica y pedagógica le permitieron adoptar otros móviles narrativos tales como el pecado y las costumbres rurales para exponer el determinismo social y los dilemas de la libertad individual. Véanse sus dos cuentos ejemplares: “La Venta del Chivo Prieto” o “La confesión de Alma”.

JANO Y LA DOBLE CARA: HISTORIA O MODERNIDAD

En todo caso, Laura Méndez pudo condensar y destilar una mirada romántica e histórica singular en su producción cronística más prolífica que intituló “Impresiones de viaje,” crónicas escritas de 1904-1910 para *El Diario del Hogar* y *El Imparcial*. Ahí nos dejó

un inmejorable recorrido de su experiencia vital y literaria mediante una mirada sensible e inteligente que buscó exhibir los dos extremos o las caras de una misma moneda: el de una institucionalización avalada por la tradición de las costumbres o los desafíos de la modernidad; el de la identidad nacional sustentada en tradiciones locales sin valores universales tales como responsabilidad, derechos y solidaridad; el del glamour de los lugares visitados (monumentos y espacios arquitectónicos) relativizado por el conocimiento de una verdadera historia universal de la infamia; el de los sistemas de innovación de higiene, educación y hábitos –progreso– socavados por principios primitivos del hombre; el de la significación de las tiendas y comercios como sistemas de identidad originaria de las naciones:

¿Habría cosa más vulgar que una tienda? Después de la cantina, que es el centro de comercio fundamental de toda congregación o conato de aldea, en cualquier parte del mundo, nada hay tan importante como la tienda. Mas con ser un giro universal, da carácter a los pueblos, porque siendo el lugar donde cada quien va a surtir de lo que ha menester, una tienda bien encaminada es libro abierto en que aprender las costumbres de la gente (231). (Méndez, 1907).

La cronista nos muestra, en efecto, un catálogo de diferentes tiendas en el mundo a través de la especificidad de cada una de éstas mediante necesidades nacionales y su diseño. Las tiendas de Estados Unidos son un refugio para el transeúnte por el clima ingrato; las de París exponen sus prendas –mercancía– a la intemperie para atraer al visitante; las de Alemania incorporan un jardín y flores interiores, un remanso ideal para la fatiga del consumidor. La escritora va disecando, disecando aspectos culturales como

el de las observaciones arquitectónicas, la jardinería, la higiene, los días festivos, los transportes, la comida, los hospitales, los centros recreativos, los bajos fondos y la fama de las ciudades, entre otros, con el propósito de exhibir ante todo aquella historia que pervive y está detrás de los grandes monumentos, de las grandes ciudades, de las vías de comunicación, del glamour de las modas y del turismo, entre otros. En una crónica como “Richard Bukowsky” la maestra descubre un héroe anónimo introduciéndose en el fango de la ciudad. Ahí plantea el determinismo urbano cuando dice: “El medio ambiente contribuye en gran parte a imprimir carácter del individuo, que mucho que en tales antros oscuros e infectos y despojados alicientes de cualquier clase, la fría y triste miseria engendre todos los vicios. Con todo, de esa baja capa social, suele periódicamente formarse el abono que nutre las clases más altas, renovando los elementos desgastados por la anemia que, en ellas, ha producido el examen de refinamientos a que se entrega el hombre que disfruta de la comodidad.”(269) De esta manera Laura Méndez descubre en esos “fangos de la ciudad” y “arremangándose la falda” a un personaje único: un niño aún analfabeta, con una conciencia cívica ejemplar sobre la educación y la responsabilidad, un niño de cinco años que guía a los turistas por las calles de Berlín con el objeto de ganar dinero para su familia. Este asunto le sirve para plantear una noción de la cultura y los valores basados en el talento individual y en el medio ambiente.

Los recorridos de Laura Méndez la llevan a plantear también las ambigüedades de instituciones aparentemente benéficas como las de la salud e higiene (“El balneario de Karlsbad y “Falacias de la higiene”), obras y lugares que aunque respaldadas por una leyenda son también elaboraciones del hombre con pretensiones lucrativas. Asimismo, la escritora una y otra vez nos sorprende por la incorporación de nuevos tópicos revisados con puntuales anotaciones literarias

e históricas como sucede en las crónicas relativas al feminismo o a la singularidad de los rótulos y la importancia de las flores en Berlín.

Laura Méndez de Cuenca es, en efecto, la cronista que disecciona las costumbres a través de la historia pero también la que desenmascara mitos modernos, lugares célebres, instituciones modernas a través de observaciones evolucionistas, darwinianas, que revelan una conciencia educativa singular. Este gesto realista y romántico le generan un dualidad en sus planteamientos que nos recuerdan a la dios Jano, el de las dos caras, un ser que ofrece los dos lados de una misma moneda, los pros y contras de prácticas culturales en transición o atávicas. Como una inquisidora crítica de las costumbres y cambios generados por el progreso, la viajera despliega el contraste, los lados glamorosos o no, acaso risibles o poco conocidos de lo que también sería nuestra “historia universal de la infamia”. Por ello Laura Méndez no tiene el menor empacho y, antes describir las bellezas arquitectónicas e históricas del París intelectual y capital del mundo, presenta la marginalidad de una ciudad que también se ensucia y tiene sus horas muertas, una ciudad que previa a los momentos del verdadero glamour es maloliente, aquella que apenas se prepara para el gran festín. Por eso, sin llegar a la descripción esperada, el lector es sorprendido con una crónica que intitula, no sin ironía, “El París de los sueños”:

El país honrado no es de la agrupación abigarrada que no desdeña pasar las horas muertas sobre la alfombra de serrín del pavimento, donde se amasan las colillas de cigarros con los escupitajos, donde el hedor del mingitorio se confunde con la fragancia de las flores de lis.

Los gorriones, revoloteando por los tilos, cantan y gorjean que es una gracia, pero si como el gran visir del Sultán Mamouth, entendiéramos el idioma de los pájaros, diría-

mos que dicen: ¡Qué lástima! ¡que vergüenza! (Méndez, “El París de los sueños”, en 2006: 238-241).

Este mismo carácter crítico e imaginativo de sus crónicas lleva a la escritora a describir Londres desde otros ángulos o perspectivas. No contemplará la ciudad desde una copa de árbol, como le gustaría, pero sí desde el “tubo subterráneo”, desde el Underground o metro, con lo cual nos ofrece una de las primeras descripciones del transporte subterráneo y de una ciudad espectacular, digna de ser protagonista de la revolución industrial:

La rampa tuerce siempre; y si no fuera por ser tan alumbrada, blanca y limpia, no habría quien tuviera ánimo para internarse en aquella cañería de dieciséis pies de diámetro. Para dar ventilación a cada línea hay en cada estación cantidad tal de boquetes, claraboyas y ventanas, en direcciones opuestas, que las corrientes encontradas que soplan en el largo y difícil trayecto desde la taquilla hasta el ferrocarril, ponen al viajero en conflicto: faltan manos para defender los cabellos de que se arranquen de la cabeza con orquillas y todo, para recoger las faldas voladoras, para conservar la posesión del portamoneda indispensable y del consabido billetito más indispensable aún por el momento. Así vamos cuesta abajo, por el tubo, como alma que se lleva el enemigo. Por fin... el tren. (Méndez, “Londres a vista de pájaro”, en 2006: 242-245).

Tanto el asombro visual y estético como los sueños y la fama se traducen en Laura Méndez en un motivo histórico para contar lo verdadera historia que está detrás de esos muros que describe. Así

sucede con la torre de Londres o la identidad que formula detrás de los balcones y jardines de Berlín frente a sus recuerdos de las calles con balcones del centro de México. Por ello cuando describe la “Torre de Londres,” primero evoca su afición al dibujo de castillos en la infancia y su desengaño ante la primera visita real al fuerte de San Juan de Ulúa. Pero luego pasa a hacer una crónica comparativa de la historia cruel y sangrienta que resguardan los castillos o prisiones de Santangelo en Roma y la Torre de Londres. De ésta cuenta:

Una de las infortunadas criaturas que mayor compasión inspira, al través de los siglos transcurridos desde su ejecución, es Lady Jane Gray, decapitada a los diecisiete años de edad, cuando la vida era para ella un ramo de flores y la hermosura una corona oriental. ¿Su delito? Ceder, tras de portentosa y tenaz lucha, a las pertinaces súplicas de su parentela, la cual demandó, de la tierna criatura, la aceptación de la corona de Inglaterra que un grupo de enemigos de María Tudor había osado arrebatarse de las sienes de esa soberana. Jane era también princesa y por sus venas corría la misma sangre real. Pero su reinado fue corto, de once días solamente; y la infeliz cayó al caer sus partidarios; y su cabeza rodó en el patíbulo. Cuentan que desde una ventila de la torre de Beauchamp, de las varias en forma de cruz, por donde el calabozo principal se esclarece y airea, vio la pobre mujer trasladar en hombros el cuerpo de su esposo, sin cabeza, mientras se preparaba de nuevo el cadalso para ella. Habiendo visto, en el museo de la torre, la cuchilla con que fue la infeliz decapitada; en el patio el lugar en que asentó el yunque, en una exhibición de pinturas, el lienzo que representa su ejecución, y otro cuadro más vívido del triste suceso, en el salón de figuras

de cera, fácil es comprender la emoción que evoca el recuerdo de la pobre niña. (Méndez, “La Torre de Londres”, en 2006: 246-251).

Para Laura Méndez la descripción de esos lugares la obligan a plasmar, en una prosa ejemplar, la verdadera historia que sirve para mostrar esas ironías del progreso humano, un proceso que sigue sin allanar otro moral. Una vez más Laura Méndez desenmascara mitos y ofrece una reflexión final digna de una verdadera romántica, preocupada por los destinos del hombre:

En lontananza, deslizándose sobre la corriente gris, ahogada entre la niebla, botes aparejados con telas satinas de color de escarlata, a las que el tiempo, en complicidad con el humo y el hollín, ha dado el tinte de sangre vieja. Parecen las manchas que ofuscaban la mente de Lady Macbeth. Mucho más allá, casi perdidos en el horizonte, las arboladuras de buques anclados en las riberas del río que han aireado sus trapos, desvanecidos en la bruma sus cuerdas y berlingas, semejan cruces pendidas en el vacío. O será que yo estoy para ver cosas fúnebres, calvarios, lápidas, verdugos y patíbulos y no puedo apartarme de la mente la tenaz idea de comparar a las razas, a los hombres, al mundo intelectual, al mundo salvaje. Y me pregunto, con el descubrimiento de las ciencias y su afirmación en la vida del hombre ¿habremos ganado algún progreso moral? Si no, ¿qué esperanzas tenemos de ganarlo mañana? ¿Desaparecerán del haz de la tierra, algún día, los sátrapas de Rusia, los sicarios de Guatemala? El perchazo de las velas, contra el mastelero, azotadas por el viento variable, resuena tristemente en mis oídos y se repercute en el corazón

como augurio siniestro. (Méndez, “La Torre de Londres”, en 2006: 246-251).

Este es el carácter del tránsito de nuestra cronista entre ciudades, un tránsito que si bien requiere de una conciencia crítica e histórica también necesita de una visión experimentada, con una perspectiva que tenga en cuenta otros valores importantes del hombre. En ese sentido, estas necesidades son algunas de las causas por las cuales sus crónicas se matizan con una conciencia gradualista y humanista y se adhieren más a una herencia cultural específica, acaso menos vistosa porque no es de ruptura.

Laura Méndez sin tener un espíritu fatalista, pero sí romántico y evolucionista; sin adoptar al flâneur delirante o anestesiado que despliega otras bellezas en su prosa o que fabrica reflexiones filosóficas sobre la vida en las ciudades modernas como lo hizo más tarde Joseph Roth en sus crónicas berlinesas, se somete a principios históricos y pedagógicos puntuales que desenmascaran la fachada y el glamour de los sueños en la modernidad, pero también esa misma visión crítica y anclada a valores históricos liberales y nacionalistas, la hacen exhibir una visión menos desafiante que se limita a poner los pies en la tierra.

Pero como dijimos al principio nuestra cronista también supo desplegar en sus crónicas una sensibilidad romántica poco frecuente en los escritores mexicanos, una escritura hipersensible y radical que reprodujo certeros ritmos poéticos con evocaciones sentimentales y de reflexión lúcida. No en vano la última crónica que escribía desde Europa, cuando se preparaba para regresar a México, a una tierra en vísperas de la Revolución Mexicana, Laura Méndez con voz crítica pero también sentimental evocaba uno de sus tantos regresos atormentados en ocasión de su boda. Ahí escribía un relato autobiográfico de gran lucidez en el que la sensibilidad y la conciencia de

la vida y muerte de una mujer se fundían en un texto filosófico y poético, entre ese espíritu racional y romántico. El texto se titulaba “La neurastenia”:

A los veinticuatro años de edad no se asiste a una boda como a un entierro, con el corazón pellizcado y los nublazones de la melancolía, ennegreciendo la mente. Pues ese era mi estado habitual, mi modo de ser ordinario. La sangre ardiente de la juventud se me helaba al contacto del muerto que llevaba yo o sentía llevar dentro. Sin motivo se me llenaban los ojos de agua. Unas veces me atosigaba el dolor por las flores pisadas, por los animales sacrificados a la utilidad común, por la materia inconsciente de su existir; las hermosas flores que ignoran lo grato de su perfume, las fúlgidas estrellas que no saben que brillan. Otras ocasiones se apoderaba de mi ser lo sombrío y me animaba espíritu destructor.

Fuera de estas muestras de crónicas más personales y de riqueza literaria, Laura, por lo general, elaboró crónicas sobre ciudades y lugares en donde la modernidad siempre acarreó un sentido histórico más profundo, un elemento que resultaba difícil extirpar. Por eso Laura Méndez se aferró a esos aspectos de identidad y condena histórica; por eso no se encuentran esos registros del cronista moderno que se abandona a la ciudad y deja que ésta lo invente. A cambio tenemos a la prosista puntual que nos muestra la pesadilla de la historia, la del hombre, una presencia que mientras sea crítica no podemos eludir.

Para nuestra escritora mexicana la ciudad es experiencia y conocimiento pero también evocación e identidad, por ello sus impresiones de viaje son puente para sus recuerdos, entre ambos mundos;

testimonio puntual de una visión en retrospectiva, histórica, de dos caras, que sabe extenderse con cautela a la vida moderna.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- MÉNDEZ DE CUENCA, Laura (1907), “Las tiendas al menudeo”, (Desde Berlín, Especial para *El Imparcial*), t. XXII, núm. 3862, 26 de abril de 1907, p. 9.
- (2006), *Impresiones de una mujer a solas*. Selección y estudio preliminar de Pablo Mora, México, FCE, UNAM, f.l.m.

DESDE SAN FRANCISCO, LAURA MÉNDEZ DE CUENCA. ASPECTOS TEXTUALES DE SUS CRÓNICAS VIAJERAS

María Guadalupe SÁNCHEZ ROBLES
Universidad de Guadalajara

Palabras-clave: Crónicas de viaje, textualidad, análisis, costumbres extranjeras, mujer.

Resumen: Acercamiento analítico a ocho cartas-crónicas que la escritora mexicana Laura Méndez de Cuenca (nacida en el siglo XIX y testigo del paso al siglo XX) envía desde San Francisco, California, al periódico *El Mercurio* de Guadalajara, entre 1893 y 1894. En sus colaboraciones ofrece un amplio abanico de impresiones, novedades y observaciones llenas de frescura y curiosidad, sobre la cultura con la que entra en contacto. Este trabajo pretende dilucidar cómo representa la textualidad ciertos elementos sógnicos como la mujer, el dinero, los propios Estados Unidos de América y las características generales de los sintagmas fijos que aparecen en el mismo texto. Los aspectos seleccionados para su estudio muestran cuatro preocupaciones fundamentales: la jerarquía, la biología, la religión y la moral.

Mots-clés: Chroniques de voyage, textualité, analyse, coutumes étrangères, femme.

Résumé: Approche analytique de huit chroniques de voyage que l'écrivaine mexicaine Laura Méndez de Cuenca (née au dix-neuvième siècle et témoin de l'avènement du XX^e) envoie depuis San Francisco, Californie, au journal *El Mercurio*

à Guadalajara, entre 1893 et 1894. L'auteure offre une vaste gamme d'impressions et d'observations sur la culture qu'elle vient de connaître, empreintes de fraîcheur et de curiosité. Ce travail cherche à élucider comment la textualité représente certains éléments significatifs comme la femme, l'argent, les États-Unis d'Amérique et les caractéristiques générales des syntagmes figés qui apparaissent tout au long du texte. L'étude des lettres s'articule autour de quatre axes fondamentaux : la hiérarchie, la biologie, la religion et la morale.

Keywords: Travel chronicles, Textuality, Analysis, Foreign customs, Women.

Abstract: An analytical approach to eight chronicle-letters that the Mexican writer Laura Méndez de Cuenca (born in the nineteenth century and witness to the turn of the twentieth century) sends from San Francisco, California, to the Guadalajara's newspaper *El Mercurio*, between 1893 and 1894. She offers a wide range of impressions, novelties and observations full of freshness and curiosity in her collaborations about the culture she comes into contact with. The purpose of this essay is to elucidate how certain signic elements such as women, money, the United States of America and the general characteristics of fixed syntagmas shown in the text itself represents textuality. The aspects chosen for their study four fundamental concerns: hierarchy, biology, religion and moral.

En el marco del trabajo de investigación que he venido realizando sobre el material literario que incluye obras y autores del siglo XIX y principios del XX en México, propongo este acercamiento a una selección de ocho cartas de viaje de la escritora Laura Méndez de Cuenca (1853-1928). Se le considera de gran valía literaria, porque al encontrarse a caballo entre dos siglos, es privilegiada su aportación escritural y la visión profunda que sobre su época y circunstancias presenta.

En la introducción general a los tres tomos con las obras completas de Laura Méndez, la coordinadora de la magna colección, Mílada Bazant refiere que el especialista Raúl Cáceres Careno “ubica a Laura culturalmente entre dos figuras ilustres de la literatura: una que es clásica y universal: Sor Juana. Y la otra como una mujer de

nuestro tiempo: Elena Poniatowska, narradora, ensayista, orientadora y activista social.” (2011: XIII)

Por otra parte, en “Salve, viajera de lontananza”, estudio introductorio a las Crónicas de viaje, Roberto Sánchez Sánchez asegura:

En la lectura de las ocho cartas-crónicas de Laura Méndez, amparada en el seudónimo de Carmen, hay una escritura prosística moderna, las palabras desprenden música, danza y colores, combinación afortunada y gozosa (como si fuera la puesta en escena de una sinfonía wagneriana), augurio de una narradora deslumbrante de cuentos, crónicas, ensayos y artículos de diversa índole. (Bazant, 2011: 413).

Estos ocho documentos, que conforman un corpus unitario porque se refieren en mayor o menor medida a la Exposición de California —1893 y 1894— ubicada en el Golden Gate Park, ilustran no solamente el recorrido que la viajera lleva a cabo por un país extranjero, sino que también refieren una serie de trazos literarios que dan cuenta de variados aspectos de la cultura con la que la escritora tiene contacto. Instalada en San Francisco, desde donde envía sus colaboraciones al periódico “El Mercurio” de Guadalajara, Laura Méndez ofrece un amplio abanico de impresiones, novedades y observaciones llenas de frescura y curiosidad.

Este trabajo busca analizar de manera sucinta cuatro elementos que destacan por su importancia; la mujer, el uso de ciertos sintagmas fijos del español mexicano, el dinero y la representación de los Estados Unidos, serán los elementos a considerar. Así pues, se han separado algunos registros relevantes de cada presencia temática y observado su comportamiento y sus peculiaridades textuales en términos del análisis del discurso, con la intención de establecer una gramática textual de cada factor citado.

La crónica de viaje consiste en que el narrador ofrezca al narratario y al lector una serie de hechos y características presentados en un orden temporal muy preciso, poniendo de relieve los asuntos más importantes de lo que se relata; los asuntos trascendentes de acuerdo con la intención, de acuerdo con lo que se pretende contar. Existe, entonces, una cadena de coherencia que no se puede eliminar u obviar. Por otro lado, además de lo anterior, la instancia narrativa de este tipo de texto pretende dar cuenta de sucesos en el tiempo, mientras se mueve en el espacio (ya sea esto de una manera muy rápida o de un modo más bien ralentizado).

El proceso de enunciación presenta una naturaleza doble, e incluso se puede avanzar un poco más lejos, ya que la crónica de viaje, como proceso escritural, no es otra cosa que un aparato lingüístico de doble función: al mismo tiempo cognitivo para quien “narra” la materia temática, e informativo para quien recibe o recibirá los datos que la crónica misma exhibe. Esto es, para poder otorgar la información, quien la propone tiene que adueñarse antes de ella. Una crónica de viaje es un instrumento epistemológico de dos filos; propone un “aquí es así, aquí pasa esto” y, necesariamente, el lector y el narratario serán por antonomasia, aquellos que no tienen contacto frecuente o usual con el universo referente real reproducido en la crónica de viaje. Este material –la crónica– es a la vez filtro y programación textuales, con los cuales la enunciación misma se centrará en codificar la realidad referida. Y es la intención de este acercamiento dilucidar cómo se llevan a cabo dichas filtraciones y dichos programas.

1. LAS CRÓNICAS

Las 118 crónicas de viaje escritas por Laura Méndez de Cuenca desde Estados Unidos, Alemania, Inglaterra, España, Austria-Hungría,

Italia y Francia, fueron publicadas entre 1892 y 1910. De las ocho cartas seleccionadas para este trabajo, tres de ellas se intitulan: “Para las damas” (abarcan de junio a agosto de 1893); cuatro se llaman: “Cartas de California” (enero, febrero, dos en mayo de 1894) y una sola lleva el título de: “Desde California” (abril de 1894). Estas crónicas se ocupan de una estancia más o menos dilatada de la escritora en los Estados Unidos. Todas están firmadas por “Carmen”, evidente pseudónimo; llama la atención que dicho “disfraz” de la autora no conlleve ningún otro signo que la destaque (título, apellido, etc.). Se trata tan sólo de una referencia hacia lo femenino y una cierta direccionalidad a los nombres propios más usuales de las mujeres de la época.

A continuación se presenta un breve resumen de los asuntos que cada una de las crónicas de viaje toma por destacados:

- Primera crónica: Despedida de unos estudiantes por su viaje en tren / Financiamiento y costo de un templo en Oakland / Proyecto de la instalación en el Golden Gate Park de una porción de la Feria Mundial de Chicago / Cómo son la mujer americana y las mujeres españolas.
- Segunda crónica: Proyecto de la “Midwinter Fair” / Planeación, solicitudes económicas / Estación veraniega, el clima y las costumbres que le son propias, los pájaros, paseos y días de campo / Nacionalidades presentes en la ciudad, la colonia de los mexicanos / El teatro / Huéspedes conocidos, políticos locales.
- Tercera crónica: Realización de la “Midwinter Fair” / Precio de la tierra donde se lleva a cabo la feria / Acuñación de la medalla conmemorativa / Inauguración de la feria / Programa / Extranjeros visitantes / Invitados / Comentarios sociales sobre cazafortunas femeninas y disturbios.

- Cuarta crónica: El clima / el cielo concebido como una persona / los californianos y su gobernador / Conmutación de pena de muerte por horca a un condenado, gracias a la solicitud colectiva de perdón / Mención sobre la existencia de asaltantes avezados y torpes / Retraso en la inauguración de la feria que se encuentra a medio hacer / El trabajo de los obreros para construir la feria es una maravilla / LA La La Ceremonia es una fiesta, participan bandas militares, funcionarios, invitados e inmigrantes / Los mexicanos se hallan en el Mining Camp, que es una representación de la California de 1849; cuando pasan en el desfile, muchos los llaman “greasers”.
- Quinta crónica: La sociedad norteamericana no suele conmoverse y gusta de consumir notas periodísticas de nota roja / Episodio de un chino condenado a la horca, que tranquilamente avanza hacia el cadalso / Episodio de la bella actriz May Brooklyn, que se suicida tres meses después del suicidio de su pareja / En la feria no terminada aún se suceden los conciertos y las orquestas / El 49 Mining Camp lleva para su representación a familias mexicanas pobres, de Hermosillo, Sonora.
- Sexta crónica: Primavera / Otra feria de centro y Suramérica / el comercio de la plata mexicana al alza / Repunte comercial / Religiosidad del pueblo, la oratoria de los rabinos, la misa en siríaco en el templo católico “Star of the sea”, la congregación griega y su fiesta civil y religiosa con cantos y oratoria / En la catedral de Santa María se consagra a un obispo y se dan incidentes por feligreses que no logran entrar o que dentro se desmayan, la riqueza de los objetos es de llamar la atención / Paseos y diversión, los teatros y la feria a reventar, gran compra de baratijas / Los diarios otorgan regalos y vales a los estudiantes para que asistan a la feria.

- Séptima crónica: Carnaval (miércoles, jueves y viernes) / ahorcado (viernes) / Festival de la feria (sábado) / Funciones religiosas (domingo) / Suicidios, estafas y asesinatos / Crímenes, esposas y esposos que matan a sus parejas / Naufragio el sábado, pero el interés sólo dura dos días y se olvida / En el carnaval de la feria, niños, masones, señoras cristianas, las instalaciones terminadas por fin, aumentan las concesiones y los asistentes regresan / El presidente Cleveland no va a la feria / La banda mexicana del 8º Regimiento de Caballería asiste.
- Octava crónica: Disgusto de los músicos locales por la llegada de La banda mexicana del 8º Regimiento de Caballería / Negocios y ganancias de la feria son buenos para unos pero no para todos / Se comparan e igualan los productos mexicanos con los de Rusia e Italia / El edificio de las Artes Liberales es un recreo para los ojos / Hay obsequios y muestras de comida, de Bulgaria por ejemplo / Hay multitudes en la Feria y hasta precios al alcance de los pobres / En el desfile se premian carros alegóricos / La lucha contra el clima / Muchos expositores gastan más de lo que ganan / Fuera del parque todo es sombrío: desempleo, suicidios, quejosos / Los socialistas tienen revuelto el interior del país / Las cantinas de San Francisco, a reventar / Noticias: disturbios en Colorado, misioneros de los vinos californianos, en el extranjero.

Cada una de las crónicas arriba descritas privilegia algunos elementos y descarta o disminuye otros. Como se ha comentado antes, estos textos realizan una doble función; en primera instancia informan -literalmente- *lo que ha pasado*, aportan una relación de hechos en el tiempo. Es importante su datación, ya que con ella se presentan como registros históricos reales del referente social exterior, no como un trabajo de ficción. Sin embargo, nuestro interés como analistas

textuales no se decantará hacia la precisión de los datos presuntamente reales, sino por la manera en la cual la escritura de la autora genera las representaciones de todo aquello que pretende transmitir. En segunda instancia, y muy en relación con lo anterior, encontramos la función con la cual el texto exhibe lo que la instancia narrativa *considera* de determinados factores; esto es, la misma instancia nos explica cómo son, según su muy particular posición enunciadora. Así, en la primera crónica, aparte de la relación de los hechos y noticias (información “pura”) se realiza una comparación entre la mujer norteamericana y las mujeres españolas. Dicha comparación se resuelve con una diferenciación: “¡Contraste singular! [...] la esposa del presidente de la república, mujer hermosa y discreta [...] a la infanta de España se le admira como a una chuchería de tocador.” (Bazant, 2011: 433). La tercera crónica da pie a consideraciones morales sobre una mujer:

La condesa de Henriot a quien llaman aquí la señorita de muchos nombres, y cuyo legítimo es Vera Vesta Hastings, parecer ser una aventurera de cuenta que fuma cigarrillos, luce diamantes de mucho valor; de ella se dicen lindezas, siendo de las menores el haberla visto *bailar sobre una mesa* para solazar en cierta ocasión a cierto número de invitados. (Bazant, 2011: 436-437).

En la misma carta, la voz narradora humaniza al cielo de la ciudad de San Francisco, dotando a este elemento de características que no son de suyo propias: “El cielo, tan descortés ordinariamente con los habitantes de San Francisco, se ha portado ahora con gentileza tal, que no puedo tener para él más que piropos y galanterías.” (Bazant, 2011: 437). Con esta prosopopeya, más que decir que fue un día hermoso o claro, prefiere esbozar al cielo, factor de la naturaleza,

como si fuera una presencia humana. En la quinta crónica, se define a la sociedad: “A este pueblo no se le puede hacer cargo de falto de aliento: ni puja ni se queja, aunque se ven con las tripas en la mano, y sólo sí, *espera, se divierte y reza.*” El texto mismo se despliega en términos de establecer estos dos desarrollos de funcionamiento; aunque no se trate de un texto de ficción, sigue operando aquí esta especie de reacomodo o filtración que recodifica los signos que en un principio fueron propios de la realidad referida.

2. LA MUJER

El siguiente factor que se ha considerado para analizar es el que nos conecta directamente con el aspecto de lo femenino. En seguida se muestran los registros más pertinentes sobre la mujer en “Para las damas”, las tres primeras cartas publicadas en “El Mercurio” de Guadalajara, el 18 de junio, el 20 de julio y el 27 de agosto de 1893. El criterio utilizado para la selección fue que cada marca presentara la característica funcional de enunciar más que los hechos de las mujeres, el cómo son las mismas:

La mujer americana es el alma de todas las grandes empresas del país; por eso es que cuando algún hombre activo concibe una idea progresista, si busca y encuentra el patrocinio de la mujer, ya puede dormir tranquilo. (Bazant, 2011: 431) Y no sólo es la mujer norteamericana instruida, inteligente y progresista, sino amable y complaciente en extremo. (p. 431) ¡Qué más pudiera pedirse de mujeres cuya ejecutoria consiste en talento, hermosura y virtudes sensibles! (p. 431) pero una vez acordados los comitentes y tomada la cosa en serio por el sexo débil que es el lado fuerte de Estados Unidos, convirtiéndose el sueño en realidad... (p. 432).

Una apreciable dama ha regalado al alcalde de la ciudad una cuchara de plata... (p. 435).

ya se tenía la noticia de nuevos crímenes, siendo uno de ellos el asesinato de un individuo de la clase media, de cosa de treinta años de edad, crimen cometido por su propia esposa, una joven de veintidós, quien disparó a su cara mitad un pistoletazo en una sien, cuando aquél estaba dormido. (p. 447).

Días atrás, otra esposa decepcionada, casi una niña, en igualdad de circunstancias y por el mismo motivo, había sido más generosa, aunque tan criminal como la primera, pues habiéndola amenazado su marido con el divorcio, tomó un revólver y se quitó la vida en presencia de su media naranja. (p. 447).

La primera mención hecha, es desde luego, la palabra “damas”. Las crónicas están dirigidas a unas mujeres, pero no a cualquier mujer, sino en específico a mujeres nobles o distinguidas, de buena educación y clase social alta. El paratexto del título define el campo de interés social donde se desempeñará el mismo. Las siguientes menciones definirán a la mujer en una suerte de dicotomía; la definición más positiva será la que incluya los elementos de la jerarquía y la diferenciación (“damas”), la capacidad de otorgar (regalos), el resultar ser la esencia (“alma de las empresas de este país”), estar repleta de virtudes y cualidades (instruida, inteligente, progresista, amable, hermosa, sensible etc.), que posea fortaleza (sexo débil igual a lado fuerte del país), capacidad transformadora (hacer “que el sueño se vuelva realidad”). Pero sobre todo, tiene que ser norteamericana. Por el otro lado, la idea que la crónica ostenta de la mujer negativa se construye con los rasgos de la fémina europea (“Vera Vesta Hastings”), cazafortunas, que con el mero artilugio del

matrimonio pretende apoderarse de mucho dinero, o las mujeres suicidas y criminales que, presas de la pasión (descontrol emocional) resultan suicidas o asesinas. Detrás de estas caracterizaciones de lo femenino encontramos que la mujer será relevante para nuestro material textual en tanto, a fin de cuentas, resulte más constructiva que destructiva; que aporte y genere beneficios y no que los mine o destruya (incluso si se trata de la vida misma).

3. SINTAGMAS FIJOS

Dice Edmond Cros que los sintagmas fijos son combinaciones de palabras que “se usan siempre igual como árbol genealógico, camino de la vida, quintos infiernos, etcétera. Como lexías pueden considerarse los dichos y refranes que a la vez son expresiones hechas.” (Cros, 1986: 28). Al respecto, verdaderamente llama la atención la cantidad de este tipo de materiales textuales que presentan las crónicas de Laura Méndez de Cuenca. Su profusión obedece a la necesidad de apoyarse en expresiones populares, ya que estas formas ofrecen correlaciones muy sólidas e identificables para ciertos grupos sociales que poseen los códigos para descifrarlas. Sin embargo, su utilización no resulta gratuita, pues en conjunto proceden a dibujar un grupo de posiciones textuales y luego sociales con respecto a lo que representan. Esto es, llevan a cabo una integración de los signos de lo real en el texto, pero no de manera inocente o gratuita; el texto incide en determinadas direcciones de sentido apoyándose en los sintagmas fijos, para crear y reforzar en particular ciertas codificaciones sobre otras.

En el caso de las crónicas que aquí se analizan, los sintagmas fijos funcionan como un sistema comparativo que igualará o diferenciará a los elementos con los cuales entra en contacto. Más allá de lo que puedan significar en términos semánticos, los signos que intervienen

en la estructuración de los sintagmas fijos se “dirigen” para construir una microsemiótica particular. En este caso, las presencias señalarán una mayor importancia de determinadas insistencias textuales.

Consideremos esta selección de marcas de los sintagmas fijos localizados:

- “No nos duró el gusto” (Bazant, 2011: 429)
- “Está como el gato del cuento: escondido y con la cola de fuera” (p. 434)
- “no todo había de ser vida y dulzura” (p. 436)
- “una aventurera de cuenta” (p. 436)
- “cada chaparrón de padre y muy señor nuestro” (p. 438)
- “la roca al fin se movió” p. 438)
- “el caballito de batalla” (p. 440)
- “han sentado aquí sus reales” (p. 440-441)
- “los pelos de punta” (p. 441)
- “haciendo del sambenito gala” (p. 443)
- “cansada de andar de pico bajo” (p. 444)
- “tiempos de calma chicha” (p. 444)
- “Ellas entonan a gazzate tendido” (p. 446)
- “cosas del otro jueves” (p. 447)
- “y la carabina de Ambrosio...” (p. 447)
- “su media naranja” (p. 447)
- “perdió pronto los estribos” (p. 448)
- “una cabeza fría” (p. 448)
- “echando de su ronco pecho” (p. 450)
- “todo habría salido a pedir de boca” (p. 450)
- “por miedo a que se me resbale la lengua” (p. 450)
- “a ellos les cuesta un ojo de la cara” (p. 452)
- “hacen la olla gorda” (p. 452)

Las direcciones de sentido que las crónicas destacan en los sintagmas fijos se centran en un par de significaciones: por una parte la cuestión de la biología, y por otra, lo jerárquico.

En primer lugar, en el ámbito de lo biológico, los registros indican una preponderancia de lo animal (gato, ave, caballo), de partes u órganos del cuerpo humano (gusto, vida, pelos, gástrico, pecho, cabeza, boca, lengua, ojo), de la naturaleza (vida, roca, mar, naranja, jueves, chaparrón).

En cuanto toca a la jerarquía y sus manifestaciones, la dirección se manifiesta cuando se crea un contraste entre lo más bajo y lo más alto (sambenito y gala, engordar la olla, sentar los reales, chaparrón de padre y muy señor mío, la carabina de Ambrosio, etc.).

Este par de zonas textuales donde las crónicas de Méndez de Cuenca se afianzan a través de los sintagmas fijos, ponen de relieve la consideración superlativa hacia las facetas de la biología, la importancia de lo vivo; o de lo que la cultura que dio lugar a este tipo de materiales, considera relevante en términos de lo vivo. Lo biológico es a fin de cuentas, un espacio, pero también un sistema orgánico que sedesarrolla y funciona. Por su parte, la cuestión de la jerarquía, se evidencia como un juego de comparaciones entre polos, de los cuales uno tiene que resultar muy distinto al otro, en términos de superioridad.

4. EL DINERO

En relación con el elemento del dinero y el modo como se encuentra representado, y considerando los otros factores con los cuales se le liga, encontramos un par de guías de significación ya mencionadas arriba. Pero antes de considerarlas, veamos las marcas escogidas por su pertinencia y mayor relevancia:

Una persona piadosa que deseaba guardar el incógnito había hecho a la parroquia un donativo de \$75,000 para la construcción de una iglesia nueva. (p. 430).

Hecha la distribución de los \$75,000, encontróse que para que la nueva casa de Dios fuese digna de un pueblo eminentemente desprendido a la vez que abundante en riquezas, era necesario alargar la suma, y el misterioso donador acudió por segunda vez con otro pico de \$25,000 dólares. (p. 430).

que la fábrica nueva es no sólo mejor que la actual, sino suntuosa: díganlo el altar mayor construido de blanquísimo mármol, cuyo costo se estima en \$15,000 dólares... (p. 430).

Créese que los gastos no excederán de siete millones de pesos, cantidad que puede levantarse por suscripciones en veinticuatro horas, pues sabido es que sólo en la ciudad de San Francisco hay capitales que avergüenzan a lo que en algunos países suma la riqueza pública, y fortunas de miles de pesos pueden encontrarse en las arcas de cualquier lavandera o cocinera. (p. 431).

Algunos millonarios concibieron la idea, otros la alentaron, la prensa le dio vuelo y todos los californianos en masa dieron su aprobación y lo que es más real y significativo, su dinero. (p. 432).

no hay para qué afirmar que comenzada la colecta de fondos, los suscriptores han brotado de la tierra; desde el humilde artesano que se apunta con 50 centavos, hasta

las ricas casas de comisiones bancarias y compañías de diversos giros, que han puesto en las ánforas cientos de miles de pesos prometiendo descorrer de nuevo, una o más veces, los cordones del bolsillo, si las necesidades del caso lo exigieren así. (p. 432).

Los únicos que se atreven a abrir el pico son los financieros gorriones de estos campos, los cuales, acostumbrados a la vida de compra y venta, y al silencioso deslizar de los carros de cable [...] comentan la baja de la plata en las cornisas de las chimeneas. (p. 433).

La primera cucharada de tierra removida se sacará a subasta en el terreno mismo y aun antes de que eso sea *mister* J. Holliman ha ofrecido por ella \$200, cantidad que ha servido de base a otros compradores, quienes han hecho ascender la suma hasta cerca de \$400. (p. 435)

Con que ustedes dirán si se sabe o no en este país dar circulación al dinero; si esto no se llama espíritu comercial, que baje Dios y lo diga. (p. 435).

Hace como tres meses que Federico Lovecraft, el prometido de May, se arrebató la existencia en Nueva York después de sufrir un golpe financiero. (p. 442).

Pretende el tal ser una representación de lo que fue la California minera del 49, cuando se recogía el oro con escoba, y las lavanderas de la época, hoy copetudas propietarias de fincas, ganaban de dos a trescientos pesos semanales. (p. 443).

El trabajo trae consigo el movimiento mercantil por la circulación del dinero, y tras el alegre retintín del rey del mundo, no se deja esperar el contento. (p. 444).

No hay para qué decir que en la catedral romana como en la basílica griega, la riqueza de los objetos necesarios al culto es digna de llamar la atención, pues atriles, incensarios, vinajeras, candelabros y blandones, todo era de oro, así como una parte de la banqueta en la que se sentó el arzobispo consagrante. (p. 445).

salen satisfechos y sonrientes, faltándoles manos para cargar con las mil baratijas que ahí se venden, desde a cinco centavos hasta precios que sólo pueden alcanzar trepando en la escala de Jacob. (p. 446).

y el entusiasmo ha llegado a su colmo; es que han puesto los precios, en los domingos, al alcance de los pobres, y hay concurrencia bastante para todo. (p. 451).

Decía antes que un par de directrices de significación profunda se vuelven a encontrar en los registros del elemento “dinero”, junto con otras distintas; las directrices que se reiteran son la cuestión biológica y la cuestión jerárquica, al tiempo que se identifica la presencia de lo religioso y lo moral. Iniciemos esta precisión por lo biológico.

El dinero, aunado a la biología es representado como una demostración de fecundidad (“los suscriptores brotan de la tierra”), se lleva a cabo un proceso de contaminación entre la actividad financiera y unas aves (“gorriones financieros”, que incluso comentan el alza de la plata), la tierra en sí misma (“la primera cucharada de tierra”) es considerada una mercancía a ser subastada. La ausencia del dinero

va en contraposición con la vida (un golpe financiero es motivo del suicidio). Los actores económicos son comparados e igualados con factores biológicos para hacerlos coincidir en el plano de lo que son, para la enunciación textual y para los trazos ideológicos que se hallan detrás: el dinero es como la naturaleza, es tan importante como la naturaleza. La carencia del dinero implica la muerte.

Por lo que se refiere a la parte de la jerarquía y su relación con el dinero, nos encontramos con un desempeño textual que indica el aumento, el ir de lo poco a lo mucho, de lo menor a lo mayor (algunas mujeres pasan de cocineras y lavanderas a “propietarias copetudas”, vía el dinero, desde luego; las aportaciones crecen y crecen, se tiene que vender mucho y no es bueno que los parroquianos vayan a la feria y compren poco o no compren, que los precios vayan de cinco centavos a precios de estratósfera, se puja y se hace subir la subasta de la primera cucharada de tierra, etc.). La abundancia, el exceso y lo superlativo adquieren una connotación positiva y eminente.

La voz de la enunciación de los textos define que el componente económico hace más virtuoso y más generoso a quien más dinero aporte a alguna causa; la casa de Dios será digna cuanto más lujosa y cara *sea*, el trabajo es bueno en tanto haga que circule el dinero, sin embargo es inmoral tratar de casarse por dinero. Lo económico parece tomar el lugar de la moral, ya que se muestra como un elemento sólido y concreto (la aportación real y significativa en un proyecto es el dinero).

Religión y dinero se encuentran unidos en términos de validación mutua. Las iglesias y sus altares serán dignos y mejores si cuestan la cantidad justa de dólares, los objetos de culto corresponden necesariamente a la riqueza y el oro; la instancia narrativa señala en un momento dado, que si los Estados Unidos no son el mejor país comercial, Dios puede bajar a confirmarlo.

5. LOS ESTADOS UNIDOS DE AMÉRICA

Por lo que respecta a los trazos textuales con los que se representa la imagen de los Estados Unidos, contamos con los siguientes registros pertinentes:

es indispensable hacerse cargo de la importancia concedida en este país, a los niños en general, a la mujer y a la instrucción pública. (Bazant, 2011: 429).

Nada, sin embargo, les causaba asombro: ¡tan acostumbrados están a comprender los progresos de la humanidad en el camino de la civilización y a considerar al pueblo norteamericano como el primero del mundo! (p. 429-430).

La mujer americana es el alma de todas las grandes empresas del país; (p. 431).

Y no sólo es la mujer norteamericana instruida, inteligente y progresista, sino amable y complaciente en extremo (p. 431).

y tomada la cosa en serio por el sexo débil, que es el lado fuerte de Estados Unidos... (p. 432).

Como decir y hacer es en esta tierra, todo uno (p. 432).

Se confía en el espíritu patriótico del pueblo, a la vez que en su proverbial largueza... (p. 435).

Con que ustedes dirán si se sabe o no en este país dar circulación al dinero; si esto no se llama espíritu comercial, que baje Dios y lo diga. (p. 435).

entre las preocupaciones del pueblo americano no figura el horror de los franceses por dicho guarismo (p. 436).

este pueblo grande en sus aspiraciones y grande en sus virtudes no lo es menos en sus malas pasiones siendo una de ellas la crueldad con sus semejantes. (p. 438).

estos hombres que se horripilan de ver cojear a un animal, y nos llaman salvajes porque toleramos las corridas de toros, fijan la ejecución de un reo para tres o cuatro meses después de que le han leído la sentencia. (p. 438).

a este pueblo no se le puede hacer cargo de falto de aliento; ni puja ni se queja aunque se ven con las tripas en la mano, y sólo sí, espera, se divierte y reza. (p. 444).

Estados Unidos, desde su representación en las crónicas de viaje seleccionadas, es entendido como una instancia, una nación humanizada, ya que “concede” importancia, “comprende” el progreso y la civilización, “sabe” hacer circular el dinero, no le “preocupan” ciertas supersticiones extranjeras, es “grande en aspiraciones y en malas pasiones”. Esto es, se le otorgan cualidades que corresponden más a un ser concreto, un ser humano, que a una abstracción nacional.

En este trazado textual en el que se expone lo que para la instancia narrativa es el vecino país del norte, se encuentra de nuevo la presencia de lo jerárquico (“considerar al pueblo norteamericano como el primero del mundo”, dicho pueblo es “grande” en aspiraciones y malas pasiones, “concede importancia”).

Un par de curiosas marcas aparecen entre los registros seleccionados y evidencian un fenómeno particular; el que podría denominar “Lo uno es lo otro”, en donde un factor se convierte en su opuesto, en

otro, o es otro. Así, el sexo débil es el lado fuerte de las empresas norteamericanas, el “decir” es “hacer” en ese país. Una cosa es otra.

Otro aspecto peculiar de la “definición” de los Estados Unidos lo presenta el funcionamiento que implica “lo positivo de lo negativo” (varios aspectos son señalados y concebidos a partir de una enunciación negativa: a los estadounidenses *no* les preocupa la superstición del número trece como a los franceses, es un pueblo al cual *no se le puede hacer cargo*, es una sociedad *inconmovible*).

CONCLUSIONES

Para cerrar este acercamiento y proponer una lectura que funcione a modo de conclusión, he de compactar y redondear lo que se ha comentado líneas arriba. En resumen, los aspectos seleccionados (los sintagmas fijos, la mujer, el dinero y los Estados Unidos) para estudiar y desmenuzar de las cartas-crónicas de viaje propuestas de la autora Laura Méndez de Cuenca, exhiben cuatro preocupaciones textuales fundamentales. En orden de importancia, según mi percepción, son: la jerarquía, la biología, la religión y la moral. La primera, el aspecto jerárquico, no sólo se encuentra en todos los elementos; también parece organizar la producción de sentido a su alrededor, ya que los demás están dispuestos de modo que dependan de su expresión en el texto para que haya un orden semántico (siempre nos encontramos con la idea de que algo es mejor que otro, que tiene que presentarse un punto bajo y un punto superior, etc.). La cuestión de la biología va en segundo lugar porque se relaciona con el hecho de que lo vivo y la naturaleza son como la base física sobre la cual se organizan la jerarquía y los demás aspectos (es un material con el cual la instancia narrativa compara lo humano, o el material con el cual se comercia). Lo religioso, como citamos arriba, funciona como una presencia y un sistema de validación (el templo tiene

mayor razón de ser cuanto más dinero manifieste, y el dinero será más importante mientras más se relacione con la iglesia). El aspecto de la moral se desempeña un tanto como el religioso: un código que define a las personas y a las cosas en términos de calificación positiva o negativa (es moral aportar cuanto dinero sea posible, es inmoral tratar de hacerse del dinero casándose con un heredero).

Cabe destacar que estas consideraciones profundas que he señalado en las cartas de Laura Méndez son producto de una psique y una socialización formadas en la cultura mexicana, por lo cual no necesariamente se le pueden “achacar” a la cultura estadounidense, de la cual se ocupa la autora en estos textos; la representación que la escritora elabora sobre ese país es la de unos Estados Unidos filtrados por su escritura y por su ideología.

Los temas relevantes seleccionados están entrelazados por la reiteración constante de las preocupaciones identificadas, el texto de las cartas ve y representa la realidad a partir de estas cuatro directrices que se constituyen como lo más trascendente. La autora, Laura Méndez de Cuenca representa la realidad de los Estados Unidos de América que le tocó experimentar a través de estos factores multicitados: la moral, la religión, la biología, pero sobre todo, por medio de una codificación de lo real establecida en la abstracción doble de lo superior-inferior, en la jerarquía.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- BAZANT, Mílada [coordinadora] (2011): *Laura Méndez de Cuenca. Su herencia cultural, tomo III. Educación, feminismo y crónicas de viaje*, México, Siglo XXI Editores.
- CLARK DE LARA, Belem y GUERRA, Elisa (2005): *La república de las letras. Asomos a la cultura escrita del México decimonónico* (3 t.) México, UNAM.

- CROS, Edmond (1986): *Literatura, ideología y sociedad*, Madrid, Gredos.
- (1992): *Ideosemas y morfogénesis del texto*, Frankfurt, Vervuert Verlag.
- (2009): *La sociocrítica*, Madrid, Arco/Libros.
- GONZÁLEZ PEÑA, Carlos (1984): *Historia de la Literatura Mexicana*, México, Ed. Porrúa
- DOMENELLA, Ana Rosa; PASTERNAK, Nora [editoras] (1997): *Las voces olvidadas. Antología crítica de narradoras mexicanas nacidas en el siglo XIX*, México, El Colegio de México.
- MORA, Pablo [editor] (2006): *Laura Méndez de Cuenca. Impresiones de una mujer a solas. Una antología general*, México, UNAM-FCE.
- OTTMAR, Ette (2001): *La literatura de viaje: de Humboldt a Baudrillard*, México, UNAM.